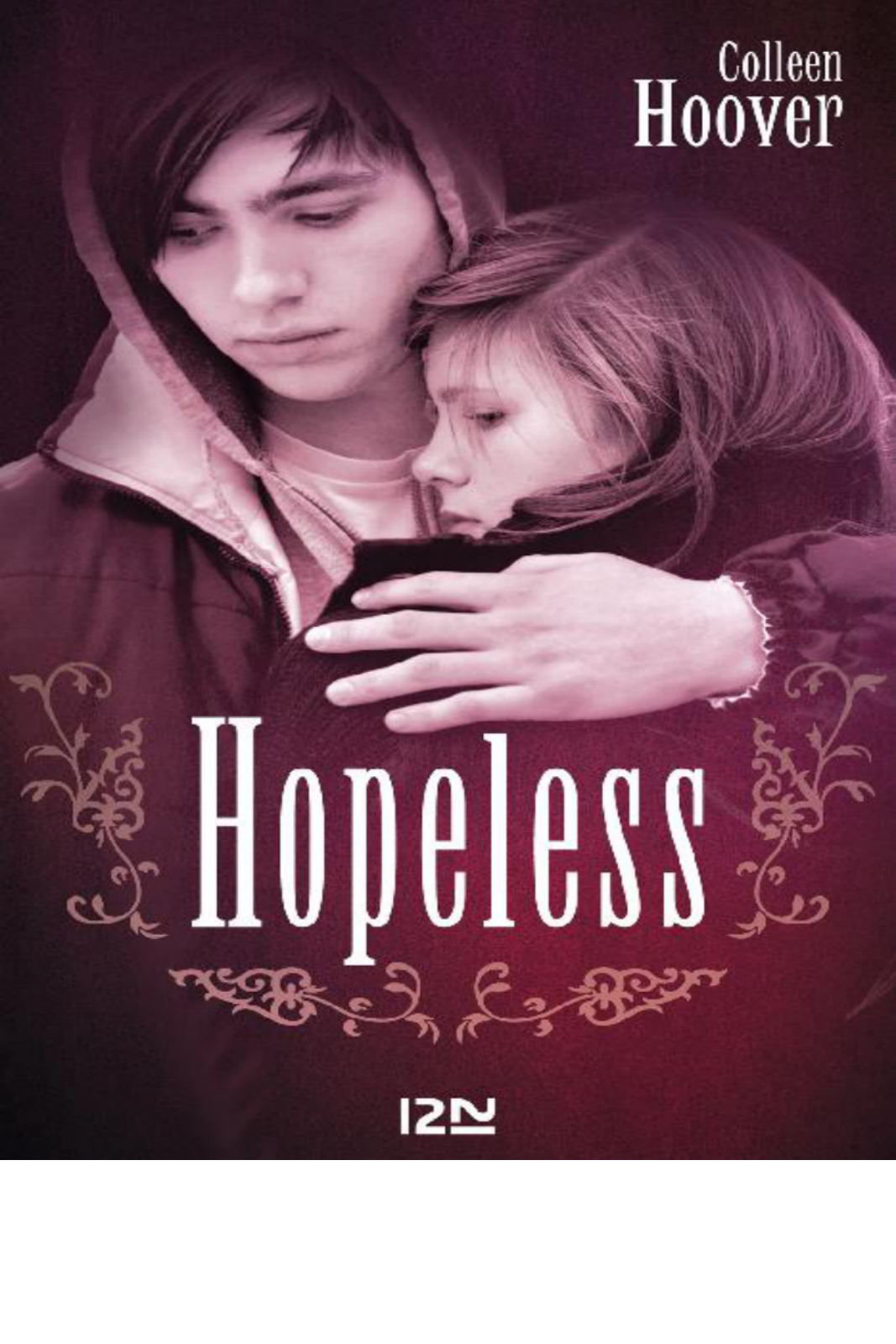


Hopeless

Hoover, Colleen

VISIT...

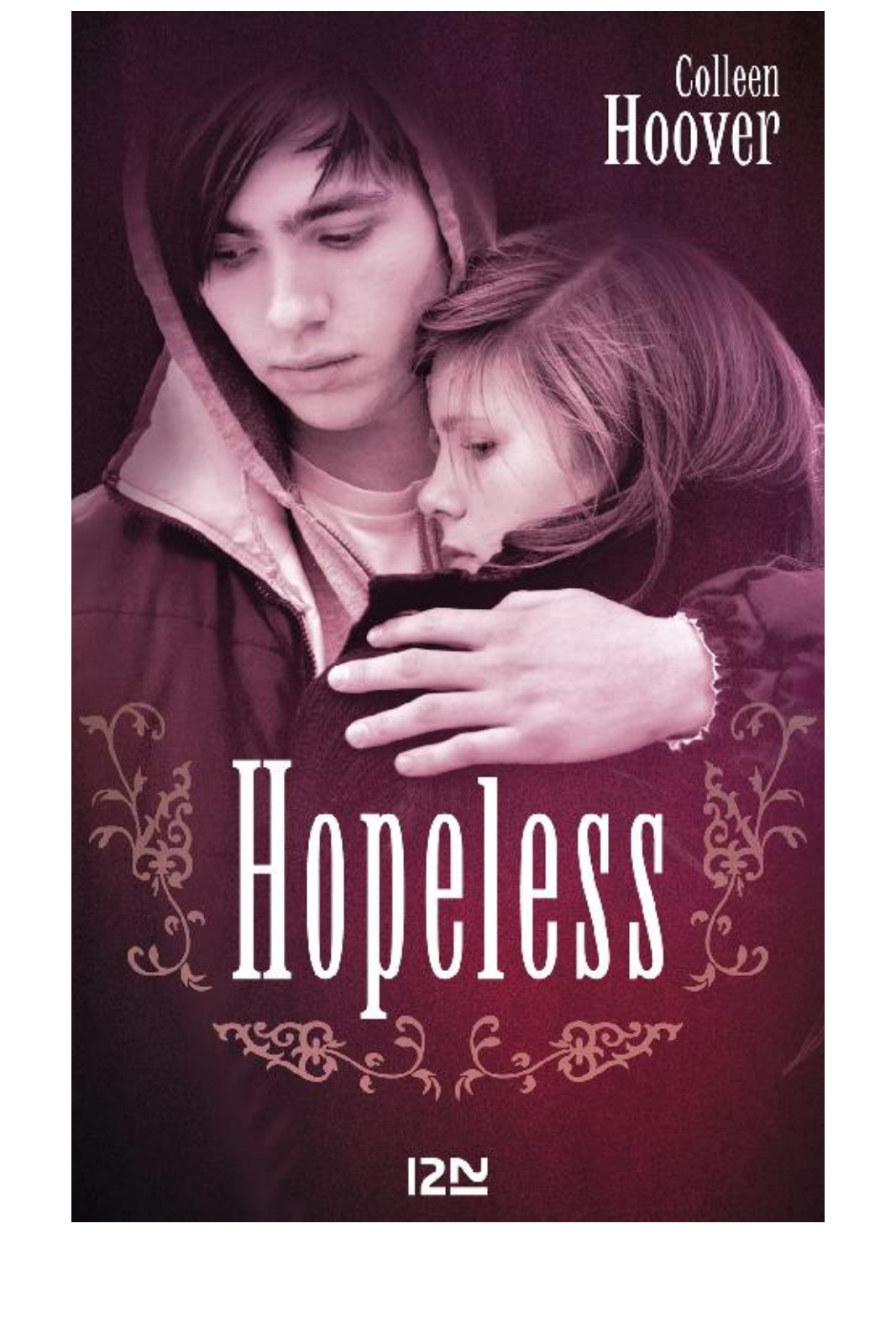
LANZAROTE
Caliente.COM



Colleen
Hoover

Hopeless

IZN

A young man and woman are shown in a close, intimate embrace. The man, on the left, has dark hair and is looking down with a somber expression. The woman, on the right, has long, light-colored hair and is resting her head against his chest, looking away with a sad expression. They are both wearing dark clothing. The background is a deep, dark red or maroon color. The overall mood is melancholic and romantic.

Colleen
Hoover

Hopeless

12N

COLLEEN HOOVER

HOPELESS

*Traduit de l'américain
par Maud Desurvire*



À Vance.
Certains pères vous donnent la vie.
D'autres vous apprennent à la vivre.
Merci de m'avoir appris.

Dimanche 28 octobre 2012

19 h 29

Je me lève, je scrute le lit et je retiens mon souffle, redoutant les cris qui montent *crescendo* en moi.

Je ne pleurerai pas.

Pas question.

Je tombe lentement à genoux, je pose les mains sur le lit et effleure les étoiles jaunes qui parsèment le drap bleu marine jusqu'à ce que les larmes les rendent floues.

Les yeux fermés, les épaules tremblantes, j'enfouis mon visage dans la couette en m'y cramponnant et j'éclate en sanglots, incapable de me retenir plus longtemps. D'un coup, je me relève en hurlant, j'arrache la couette et la balance à travers la pièce.

Cherchant frénétiquement autre chose à lancer, j'attrape les oreillers et les jette à la figure de cette fille dans le miroir, que je ne reconnais plus. Elle me dévisage en pleurnichant d'un air pitoyable. Ses larmes de faiblesse me mettent hors de moi. On se met à courir l'une vers l'autre jusqu'à ce que nos poings se fracassent contre le miroir et le brisent. La fille se disloque en une multitude de tessons brillants sur la moquette.

Empoignant la commode à deux mains, je la fais basculer en poussant un autre cri de rage refoulé depuis trop longtemps. Une fois qu'elle s'est immobilisée, j'ouvre les tiroirs à toute volée et vide leur contenu à travers la chambre en envoyant tout valser à coups de pied. Ensuite les voilages : je tire dessus jusqu'à ce que la tringle se casse net et qu'ils dégringolent à mes pieds. Puis je m'empare du premier carton de la pile qui se trouve dans l'angle. Sans même savoir ce qu'il contient, je le jette contre le mur avec toute la force dont je suis capable du haut de mon mètre soixante.

— Je te hais ! Je te hais ! Je te hais !

À chaque cri de rage que je pousse, les larmes qui dévalent mes joues me laissent un goût salé dans la bouche.

Soudain, Holder arrive par-dérrière et m'étreint si fort que je ne peux plus bouger. Je résiste, je me contorsionne et je fulmine encore un peu, jusqu'à ce que mes gestes ne soient plus que des réflexes désordonnés.

— Arrête, me souffle-t-il à l'oreille, refusant de me lâcher.

Je fais mine de ne pas avoir entendu et continue de me débattre. Mais il

ne fait que me serrer de plus belle.

— Lâche-moi !

Je hurle à pleins poumons en lui griffant les bras.

Là encore, il ne se laisse pas démonter.

Je t'en supplie, lâche-moi.

Une petite voix résonne dans ma tête, et soudain, je m'affaisse dans ses bras, de plus en plus faible à mesure que mes sanglots redoublent. Je ne suis plus qu'une fontaine de larmes qui n'en finit plus de se déverser.

Je suis faible, c'est pour ça qu'il gagne.

Holder me relâche et pose les mains sur mes épaules pour me faire pivoter face à lui. Je n'arrive même pas à le regarder dans les yeux. Épuisée, je sanglote contre lui en empoignant son tee-shirt, la joue plaquée contre son cœur. Alors il pose une main derrière ma tête et d'un ton ferme, détaché, il me glisse à l'oreille :

— Sky. Il faut y aller, maintenant.

Samedi 25 août 2012

23 h 50

Deux mois plus tôt...

J'aimerais croire que depuis dix-sept ans que j'existe, tous mes choix ont été judicieux. Avec un peu de chance, l'intelligence se mesure au poids et toutes les bonnes décisions que j'ai prises l'emporteront sur mes rares erreurs. Mais dans ce cas-là, il faudra sérieusement que je compense car dans la série idées stupides, faire entrer Grayson dans ma chambre par la fenêtre pour la troisième fois en un mois pèse plutôt lourd dans la balance. Cependant, il n'y a qu'avec le temps qu'on peut mesurer avec précision le degré de stupidité d'une décision... Alors avant de juger, je vais attendre de voir si je me fais prendre.

En dépit des apparences, je ne suis *pas* une fille facile. À moins, bien sûr, que le terme ne désigne expressément une fille qui sort avec plein de mecs, indépendamment de l'attirance qu'elle ressent pour eux. Auquel cas, il y a peut-être matière à débat.

— Dépêche, s'agite Grayson de l'autre côté de la vitre, visiblement agacé que je prenne mon temps.

Je fais coulisser la fenêtre vers le haut aussi discrètement que possible. Karen a beau être une mère originale, pour ce qui est des garçons qui se glissent dans la chambre de sa fille à minuit, elle est comme toutes les autres : *contre*.

— Fais pas de bruit.

Grayson prend appui pour passer une jambe par-dessus le rebord puis se glisse à l'intérieur. Comme les fenêtres de ce côté-ci de la maison sont à peine à un mètre du sol, c'est un peu comme si j'avais ma propre porte d'entrée. En fait, avec Six, on a dû passer plus souvent par là pour se rendre l'une chez l'autre que par la porte d'entrée. Karen est tellement habituée qu'elle ne se demande même plus pourquoi ma fenêtre est presque en permanence ouverte.

Avant de tirer les rideaux, je jette un œil vers la chambre de Six. Elle me fait un signe de la main tout en tirant Jaxon par le bras alors qu'il escalade sa fenêtre. Une fois à l'intérieur, il se retourne et passe la tête dehors.

— Rendez-vous à ton pick-up dans une heure, souffle-t-il à Grayson.

Puis il referme la fenêtre et les rideaux.

Depuis le jour où elle a emménagé dans la maison d'à côté, il y a quatre ans, Six et moi sommes inséparables. Les fenêtres de nos chambres sont mitoyennes, ce qui s'est vite révélé très pratique. Les choses ont commencé assez innocemment. À quatorze ans, je m'éclipsais dans sa chambre, le soir, et on regardait des films en mangeant la glace qu'on avait piquée dans le congélateur. À quinze ans, on a commencé à faire venir des garçons en douce pour manger la glace avec nous. Un an après, les garçons ont supplanté la glace et les films, et aujourd'hui, tant que les garçons ne sont pas repartis, on ne sort même plus le nez de notre chambre. Après quoi, la glace et les films reprennent leurs droits.

Six enchaîne les petits copains comme moi les parfums de glace. En ce moment, c'est Jaxon qui a la cote auprès d'elle, et la Rocky Road, une glace au chocolat avec des morceaux d'amandes et de guimauve, auprès de moi. Grayson est le meilleur ami de Jaxon, on s'est connus comme ça. Quand le petit chouchou de Six a un copain canon, elle l'incite gentiment à se faire bien voir de moi. Et Grayson est vraiment canon, c'est indéniable. Il a un très beau corps, des cheveux parfaitement ébouriffés, des yeux noirs perçants... la panoplie complète. La plupart des filles que je connais se sentiraient chanceuses rien que d'être dans la même pièce que lui.

La plupart, sauf moi. *Dommage.*

Une fois les rideaux fermés, je me retourne et fais face à Grayson, qui se tient juste derrière moi, prêt à entamer les réjouissances.

— Salut, beauté, roucoule-t-il en dégainant son sourire aphrodisiaque.

Il met les mains en coupe autour de mon visage. Je n'ai pas le temps de réagir qu'il me plaque un baiser mouillé sur la bouche en guise de préambule ; puis tout en continuant de m'embrasser, il ôte ses chaussures et m'entraîne vers le lit, ses lèvres toujours soudées aux miennes. Sa facilité à gérer les deux en même temps est à la fois impressionnante et troublante. Lentement, il m'allonge sur le lit.

— Ta porte est fermée ?

— Je crois, mais revérifie.

Il me plante un autre baiser sur la bouche puis se relève vite fait pour aller s'assurer que le verrou est bien enclenché. En treize ans de vie commune, Karen ne m'a jamais punie, alors je ne tiens pas à lui donner une raison de s'y mettre. Dans quelques semaines, j'aurai dix-huit ans, pour autant, je doute qu'elle change de mode d'éducation tant que je vivrai sous son toit.

Non que le mode en question soit mauvais. Simplement il est... plein de contradictions. Je l'ai toujours connue stricte. On n'a jamais eu de connexion à Internet, de téléphone portable ni même de télévision parce qu'elle est convaincue que la technologie est à l'origine de tous les maux de notre société. Pour d'autres sujets en revanche, elle est très indulgente. Elle me laisse sortir avec Six quand ça me chante et tant qu'elle sait où je suis, elle ne m'impose pas vraiment de couvre-feu. Cela dit, je n'ai jamais abusé sur ce

point, donc il y a peut-être bel et bien une heure limite à ses yeux mais je l'ignore, c'est tout.

Si je dis des gros mots, ce qui m'arrive rarement, ça ne la dérange pas. De temps en temps, elle m'autorise même à boire un peu de vin. Elle me parle davantage comme à une amie que comme à sa fille, bien qu'elle m'ait adoptée il y a treize ans. D'une certaine manière, elle a même déteint sur moi puisque aujourd'hui je lui raconte tout (ou presque) de ma vie.

Avec elle, il n'y a pas d'entre-deux. Elle est soit très accommodante, soit très sévère, un peu comme les libéraux conservateurs. Ou les conservateurs libéraux, je ne sais plus. Bref, elle est difficile à cerner, raison pour laquelle je n'essaie plus depuis des années.

Le seul sujet à propos duquel on s'est déjà sérieusement pris la tête toutes les deux, c'est le lycée. J'ai effectué toute ma scolarité à domicile (l'enseignement public étant aussi une cause de fléau) et je n'ai cessé de la supplier de m'inscrire au lycée depuis que Six m'a mis cette idée en tête. J'ai envoyé des demandes d'inscription en fac, et quelque chose me dit que j'aurai plus de chances d'être admise où je veux si je peux ajouter quelques activités extrascolaires à mon dossier. Après des mois de suppliques incessantes, Karen a fini par céder et accepter que je m'inscrive en terminale. Avec mon programme d'études à domicile, j'aurais pu cumuler assez de points et obtenir mon diplôme en seulement deux mois. Mais une part de moi a toujours été curieuse de découvrir la vie dans la peau d'une adolescente normale.

Évidemment, si j'avais su à l'époque que Six partirait en échange à l'étranger pile la semaine de la rentrée, je n'aurais jamais envisagé cette option. Sauf que je suis une vraie tête de mule, et j'aimerais mieux me planter une fourchette dans la main plutôt que d'avouer à Karen que j'ai changé d'avis.

J'ai essayé de penser le moins possible à l'absence de Six. Je sais qu'elle souhaitait vraiment que ce projet d'échange se concrétise mais, égoïstement, j'espérais que ça ne se ferait pas. La perspective de franchir les grilles du lycée sans elle me terrifie. Bon, j'ai quand même conscience que notre séparation est inévitable, et je n'ai plus qu'à me faire à l'idée avant d'être projetée dans la réalité, ce monde où vivent d'autres gens que Six et Karen.

Les livres ont entièrement pallié mon isolement du monde réel, or ce n'est pas forcément très sain de vivre au pays des Bisounours. C'est aussi par la lecture que j'ai découvert la *cruauté* de la vie lycéenne (terme sans doute exagéré) avec ses cliques et ses garces. Pour ne rien arranger, d'après Six, le simple fait que je la fréquente me vaut déjà une réputation. Elle n'a pas franchement fait vœu de chasteté, et certains garçons avec lesquels je suis sortie ont apparemment la langue bien pendue. En définitive, mon premier jour risque de ne pas être triste.

Mais je m'en fiche. Je ne cherche pas à me faire des amis ou à impressionner qui que ce soit. Alors tant que ma réputation injustifiée n'entravera pas mes objectifs, tout ira très bien pour moi.

Enfin j'espère.

Après avoir vérifié que ma porte était bien fermée, Grayson revient au pied du lit et me lance un sourire aguichant.

— Ça te dit, un petit strip-tease ?

Il se met à se déhancher en remontant petit à petit son tee-shirt pour découvrir ses abdos durement gagnés. J'ai remarqué qu'il les exhibe à la moindre occasion. En fait, c'est le rebelle narcissique par excellence.

Amusée, je le regarde faire tourner son tee-shirt et me le lancer à la figure avant de s'allonger de nouveau sur moi. Il glisse une main sur ma nuque et attire ma bouche contre la sienne.

La première fois que Grayson s'est introduit en douce dans ma chambre, c'était il y a un peu plus d'un mois et dès le début, il m'a bien fait comprendre qu'il ne voulait pas d'une relation sérieuse. Pour ma part je lui ai clairement montré que ce n'était pas ce que je cherchais avec *lui*, alors naturellement, on s'est tout de suite bien entendus. Comme il sera une des rares personnes que je connaîtrai au lycée, j'ai peur que ça ne gâche un peu le truc sympa qui se passe entre nous – et qui ne ressemble pas à grand-chose, cela dit.

Ça ne fait pas cinq minutes qu'il est ici et il a déjà la main sous mon tee-shirt. Je crois qu'on peut affirmer sans trop s'avancer qu'il n'est pas là pour le côté stimulant de ma conversation. Tandis que sa bouche dévie vers mon cou, je profite de ce répit pour inspirer à fond et essayer une fois de plus de ressentir quelque chose.

N'importe quoi.

Je fixe les étoiles phosphorescentes collées au plafond, vaguement consciente des baisers dont il me couvre, se frayant petit à petit un chemin vers ma poitrine. Il y en a soixante-seize. Des étoiles, j'entends. Je le sais car ces dernières semaines, j'ai eu largement le temps de les compter pendant que j'étais coincée dans la même situation, à savoir étendue dans une indifférence discrète pendant que Grayson explorait mon visage, mon cou et parfois mes seins avec sa bouche surexcitée et goulue.

Mais alors si c'est pas mon truc, pourquoi est-ce que je le laisse faire ?

Je n'ai jamais ressenti le moindre attachement pour les garçons avec lesquels je suis sortie. Ou plutôt, qui sont sortis avec moi. En général, ce sont malheureusement des rapports unilatéraux. Un garçon a failli un jour susciter en moi une réaction physico-émotionnelle, mais en fin de compte ce n'était qu'une illusion à laquelle j'avais bien voulu croire. Il s'appelait Matt et on est sortis ensemble jusqu'à ce que ses petites manies me fassent fuir, au bout de moins d'un mois. Exemples : il refusait de boire de l'eau à la bouteille à moins d'avoir une paille ; ses narines se dilataient au moment où il se penchait pour m'embrasser ; ou encore le fait qu'il m'ait dit « Je t'aime » après seulement trois semaines de relation officielle.

Si, si, véridique. Là, ça a été la douche froide. *Bye bye*, le petit Matt.

Par le passé, Six et moi avons analysé plein de fois mon manque d'enthousiasme vis-à-vis des mecs. Pendant un temps, elle m'a soupçonnée

d'être homo. Après avoir échangé un baiser aussi bref que gênant pour « tester sa théorie » quand on avait seize ans, on en a toutes les deux conclu que ce n'était pas le cas. Et j'aime rouler des pelles aux garçons, au contraire, sinon je ne le ferais pas, simplement ce n'est pas pour les mêmes raisons que les autres filles. Je n'ai jamais eu de coup de foudre ou le trac en présence d'un mec. Au fond, l'idée même d'être toute troublée par quelqu'un m'est étrangère. Si j'aime bien flirter, c'est uniquement pour la délicieuse torpeur dans laquelle me plonge le genre de situation où je me trouve avec Grayson. Mon cerveau a alors la bonne idée de se mettre en veille. Tout s'arrête, je ne pense plus à rien et c'est cette sensation qui me plaît.

Les yeux rivés sur les soixante-seize étoiles amassées en haut à droite sur mon plafond, je reviens brusquement à la réalité. Les mains de Grayson se sont aventurées plus loin que je ne les y avais jamais autorisées. Très vite, je prends conscience qu'il a déboutonné mon jean et que ses doigts sont en train de se faufiler sous l'élastique de ma culotte en coton. Je les repousse.

— Arrête, Grayson.

Il retire sa main en ronchonnant puis plante son front dans mon oreiller.

— Allez, Sky..., souffle-t-il en soufflant bruyamment dans mon cou.

Il s'appuie sur son bras droit et me fixe en essayant de m'amadouer d'un sourire.

Est-ce que j'ai précisé que je suis blindée contre son sourire ravageur ?

— Combien de temps ça va encore durer, ce petit jeu ?

Il glisse la main sur mon ventre et rapproche petit à petit ses doigts de la ceinture de mon jean.

J'en ai la chair de poule.

— *Quel jeu ?*

Je tente de me dégager doucement.

Il se redresse et me toise comme si j'étais idiot.

— *Ça !* Ce numéro de la « fille bien sous tous rapports » que t'essaies de me jouer. Ça me dérange pas, Sky. Mais maintenant, on le fait.

Ce qui nous amène à l'idée que, contrairement aux apparences, je ne suis *pas* une fille facile. Je n'ai couché avec aucun de mes copains, pas plus qu'avec Grayson, qui fait maintenant la gueule. J'ai conscience que mon manque d'excitation sexuelle pourrait me permettre de coucher à droite, à gauche sans états d'âme. Cependant, j'ai aussi conscience que c'est peut-être *justement* la raison pour laquelle je ne dois pas passer à l'acte. Si je franchis cette limite, les rumeurs qui circulent à mon sujet n'en seront plus. Elles deviendront des faits, une réalité. Je n'ai aucune envie de donner raison aux ragots. En fin de compte, on peut dire que si je suis vierge depuis bientôt dix-huit ans, c'est par pur entêtement.

Pour la première fois depuis que Grayson est ici, je remarque qu'il empest l'alcool.

— Tu as bu.

Je le repousse.

— Je t'avais dit de ne pas revenir si tu étais soûl.

Comme il s'écarte en se laissant retomber lourdement sur le dos, je me lève pour reboutonner mon pantalon et rajuster mon tee-shirt. Ça m'arrange qu'il ait bu ; maintenant j'ai hâte qu'il s'en aille.

Il s'assied au bord du lit, m'attrape par la taille pour m'attirer vers lui et pose la tête contre mon ventre.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il. J'ai tellement envie de toi... Je crois que ce serait trop dur de revenir si tu me repoussais encore.

Il descend les mains sur mes fesses en embrassant le coin de peau entre mon tee-shirt et mon jean.

— Dans ce cas, ne reviens plus.

Agacée, je m'écarte et je me poste devant la fenêtre. Au moment où j'ouvre les rideaux, Jaxon est déjà en train d'escalader la fenêtre de Six. Bizarrement, on a toutes les deux réussi à condenser cette visite d'une heure en dix minutes. Je lance un regard à Six qui me répond d'un coup d'œil complice, signe qu'il est temps de « changer de parfum ». Elle marche jusque sous ma fenêtre.

— Grayson aussi a bu ?

Je confirme d'un signe de tête.

— Pour la troisième et dernière fois.

Je me retourne vers Grayson qui est toujours affalé sur mon lit, et ignore le fait qu'il n'est plus le bienvenu ici. Je m'approche, ramasse son tee-shirt et le lui jette à la tête.

— Va-t'en.

Il me dévisage en haussant un sourcil, puis, comprenant que ce n'est pas une blague, il se lève à contrecœur et renfile ses chaussures en boudant comme un gamin. Je m'écarte pour le laisser sortir.

Six attend qu'il se soit éloigné pour grimper dans ma chambre et au même instant, un des garçons marmonne une insulte : « Salope ! » Exaspérée, Six se retourne pour passer la tête dehors.

— C'est drôle : on est des salopes parce qu'on n'a *pas* voulu coucher !
Pauvres cons, va.

Elle referme la fenêtre et s'écroule sur mon lit, les mains croisées derrière la tête.

— Bon débarras, conclut-elle.

J'éclate de rire mais je suis vite refroidie en entendant frapper violemment à la porte de ma chambre. Je vais ouvrir puis je m'écarte, et Karen fait irruption. Son instinct maternel est fascinant. Elle inspecte la pièce du regard comme une folle jusqu'à ce qu'elle repère Six sur le lit.

— Zut, ronchonne-t-elle en se tournant face à moi.

Les sourcils froncés, elle pose les mains sur ses hanches.

— J'aurais juré avoir entendu des garçons, ici.

Je reviens vers le lit et tente de dissimuler la panique qui m'envahit.

— Et donc, tu es déçue *parce que*... ?

Parfois je ne comprends vraiment pas ses réactions. Tout en *contradictions*, comme je disais tout à l'heure.

— Tu vas avoir dix-huit ans dans un mois. Ça ne me laisse plus beaucoup de temps pour t'infliger la première punition de ta vie. Il faut que tu commences à te lâcher un peu, ma petite.

Je pousse un gros soupir, comprenant qu'elle plaisante. Elle ne se doute pas que, cinq minutes plus tôt, sa fille se faisait peloter ici même ; j'en suis presque gênée. Mon cœur bat si fort que j'ai peur qu'elle ne l'entende.

— Karen ? lance Six dans mon dos. Si ça peut vous consoler, deux canons sont venus nous rouler des pelles mais on les a fichus dehors juste avant que vous n'arriviez parce qu'ils étaient soûls.

Sidérée, je lui décoche un regard noir, dans l'espoir de lui faire comprendre que le sarcasme n'a rien de drôle quand il s'agit de la *vérité*.

— Eh bien, peut-être que demain soir vous aurez droit à deux beaux garçons *sobres*.

Je crois que je n'ai plus de souci à me faire côté cœur qui tambourine : Karen ne risque plus de l'entendre, il vient tout simplement de s'arrêter.

— Des garçons sobres, hein ? Je devrais pouvoir nous trouver ça ! plaisante Six en me glissant un clin d'œil.

— Tu restes dormir ? s'enquiert Karen en se dirigeant vers la porte.

Six hausse les épaules.

— Non, je pense qu'on va plutôt aller chez moi cette nuit. C'est la dernière semaine où je dors dans mon lit avant six mois. Et puis, il y a Channing Tatum qui m'attend sur mon écran.

Quand je jette un œil à Karen, je comprends que ça ne va pas louter.

— Oh non, maman, commence pas.

Je m'approche d'elle mais déjà, son regard s'embue de larmes.

— Allez, arrête.

Le temps que j'arrive, c'est trop tard. Elle pleurniche. S'il y a bien une chose que je ne supporte pas, c'est de voir quelqu'un pleurer. Non pas parce que ça me touche, mais parce que ça me soûle. Je trouve ça gênant.

— Juste un dernier ! s'exclame-t-elle en se jetant au cou de Six.

Ce n'est jamais que la dixième fois de la journée qu'elle la serre dans ses bras. À croire qu'elle est plus triste que moi que Six s'en aille dans quelques jours. Consentant gentiment à ce onzième câlin, Six me fait un nouveau clin d'œil. À la fin, je dois presque les séparer de force pour que Karen consente à quitter ma chambre.

Elle repart vers la porte puis se retourne une dernière fois.

— J'espère que tu rencontreras un bel Italien, souhaite-t-elle à Six.

— Et même plusieurs ! réplique cette dernière, pince-sans-rire.

Dès que la porte se referme, je saute sur le lit pour lui donner un coup de poing dans le bras.

— T'es vraiment une garce ! C'était pas drôle. J'ai cru que j'étais grillée.

Six glousse en m'attrapant par la main et se lève.
— Allez, viens. J'ai de la Rocky Road à la maison.
Alors là, je ne me fais pas prier.

Lundi 27 août 2012

7 h 15

J'ai hésité à aller courir ce matin et finalement, j'ai préféré rester un peu plus longtemps sous la couette. En principe, je cours tous les jours sauf le dimanche, mais aujourd'hui je trouve ça injuste de m'obliger à me lever encore plus tôt. La rentrée, c'est atroce en soi. Alors je décide de reporter mon footing à après les cours.

Heureusement, ça fait maintenant presque un an que j'ai ma propre voiture, donc je n'ai besoin de personne pour me déposer à l'heure au lycée. Plus qu'à l'heure : avec quarante-cinq minutes d'avance. Ma voiture est la troisième garée sur le parking ; mais au moins j'ai une bonne place.

Je profite de cette attente pour aller jeter un œil aux installations sportives à proximité. Si je compte intégrer l'équipe d'athlétisme, que je sache au moins où aller. Et puis je ne vais pas rester assise trois quarts d'heure dans ma voiture à compter les minutes.

Quand j'arrive à l'entrée du stade, un type est en train de faire des tours de piste, alors je monte dans les gradins. Une fois tout en haut, je contemple mon nouvel environnement. D'ici, je peux observer toute l'étendue de l'école. C'est loin d'être aussi grand ou impressionnant que je me l'étais imaginé. Six m'a dessiné un plan et y a même noté quelques conseils, alors je sors le papier de mon sac. Je crois qu'elle essaie de surcompenser parce qu'elle s'en veut de m'abandonner.

Je parcours des yeux l'enceinte du lycée, puis examine de nouveau son plan. Ça me paraît assez clair : salles de cours dans le bâtiment à droite, réfectoire sur la gauche, stade derrière le gymnase. Sa liste de conseils étant plutôt longue, je commence à la lire :

— Ne jamais utiliser les toilettes à côté du labo de sciences. Jamais. Pas même une fois.

— Porter son sac à dos sur une seule épaule, jamais sur les deux : ça fait naze.

— Sympathiser avec Stewart, l'agent d'entretien. C'est toujours bon de l'avoir dans sa poche.

— La cantine : à éviter à tout prix, mais s'il fait mauvais dehors, prendre un air sûr de soi en y entrant. Quand on a peur, les gens le sentent.

— Toujours vérifier la date sur les produits laitiers.

— Si tu as M. Cavaleur en maths, assieds-toi au fond et évite de le regarder dans

les yeux. Il adore les jolies lycéennes, si tu vois ce que je veux dire. Ou non, meilleure tactique : assieds-toi au premier rang, ça te vaudra facilement un A.

La liste continue mais pour le moment, je ne peux pas aller plus loin. Je suis restée bloquée à « quand on a peur, les gens le sentent ». C'est dans des moments comme celui-là que j'aimerais avoir un portable, parce que j'appellerais tout de suite Six pour lui demander une explication. Après avoir replié et rangé le papier dans mon sac, je reporte mon attention sur le coureur solitaire. Assis sur la piste, il me tourne le dos, et il est en train de s'étirer. J'ignore si c'est un élève ou un entraîneur mais si Grayson voyait ce mec torse nu, il hésiterait sûrement beaucoup plus à exhiber ses abdos à tout bout de champ.

Le type en question se relève et marche vers les gradins sans lever les yeux vers moi. Il franchit la grille, se dirige vers une voiture garée sur le parking, ouvre la portière et attrape un tee-shirt qu'il enfle rapidement. Puis il se met au volant et démarre au moment où le parking commence à se remplir. Et on peut dire qu'il se remplit vite, la vache.

J'attrape mon sac à dos et le mets sur mes deux épaules, exprès, puis je descends ces marches menant droit en enfer.

*
* *

L'enfer ? C'est le moins qu'on puisse dire. Le lycée public incarne tout ce que je craignais et même pire. Les cours ne sont pas si nuls ; par contre, j'ai dû utiliser les toilettes qui se trouvent à côté du labo de sciences (nécessité et inexpérience obligent) et bien que j'aie survécu, je resterai marquée à vie par cet endroit. Une simple précision entre parenthèses de la part de Six, précisant que ces toilettes ressemblent surtout à un baisodrome, aurait suffi.

C'est ma quatrième heure de cours et j'ai entendu presque toutes les filles que j'ai croisées dans les couloirs chuchoter bien fort les mots « salope » et « traînée » sur mon passage. Dans le genre subtil, la liasse de billets accompagnée d'un mot qui viennent de tomber de mon casier annoncent bien la couleur : je ne suis peut-être pas franchement la bienvenue. Le mot était signé du nom du principal mais curieusement, j'ai du mal à le croire étant donné que « barre » était écrit « bar » dans le petit mot d'amour qui suit :

Désolé que votre casier ne soit pas équipé d'une bar de pole dance, salope.

Un sourire pincé sur les lèvres, je fixe le mot dans mes mains, acceptant le sort que je me suis auto-infligé, et ce pour les neuf mois à venir. Je pensais sincèrement qu'il n'y avait que dans les livres que les gens se comportaient de cette manière. Malheureusement je constate que les imbéciles existent bel et bien. D'ailleurs, j'espère que la plupart de leurs gamineries ressembleront au coup de la strip-teaseuse dont je fais actuellement les frais. Sérieusement, quel

imbécile peut donner de l'argent en guise d'insulte ? Un imbécile plein aux as, je suppose. Voire *plusieurs*.

Je suis sûre que la clique de filles en tenues légères, mais hors de prix, qui glousse dans mon dos s'attend à ce que je lâche brusquement mes affaires pour me réfugier en pleurant aux toilettes. Seulement, elles peuvent toujours attendre car il y a trois problèmes :

— Je ne pleure jamais. Pas mon genre ;

— Les toilettes les plus proches, c'est bon, j'ai vu : j'y remettrai plus jamais les pieds ;

— Je n'ai rien contre l'argent. Qui cracherait dessus ?

Je pose mon sac à dos par terre et ramasse les billets. Il y a au moins vingt billets de un dollar, et plus d'une dizaine encore à l'intérieur de mon casier. Je les récupère aussi, puis je fourre le tout dans mon sac et change de manuels avant de refermer la porte et d'enfiler mon sac à dos sur les deux épaules, tout sourire.

— Dites merci à vos papas de ma part.

Je passe devant la bande de nanas (qui ne glousse plus du tout), ignorant leurs regards furieux.

*
* *

C'est l'heure du déjeuner et vu le déluge qui tombe dans la cour, il est clair que ce temps de merde est le signe d'un mauvais karma. Le mien, je parie.

Je peux y arriver.

Les mains sur la porte à double battant, je pénètre dans la cantine en m'attendant plus ou moins à affronter les flammes de l'enfer.

Mais une fois dans la salle, ce n'est pas aux flammes de l'enfer que je me heurte mais à un vacarme inouï, tel que mes oreilles n'en ont jamais entendu. À croire que toutes les personnes présentes sans exception essaient de parler plus fort que leurs voisins. En fait de lycée, j'ai atterri au royaume de la surenchère.

Je fais de mon mieux pour prendre un air assuré car je n'ai aucune envie d'attirer l'attention, que ce soit des mecs, des bandes de filles, des exclus ou de Grayson. J'ai parcouru sans encombre la moitié du chemin jusqu'à la file du self, quand un garçon me prend par le bras et m'entraîne à sa suite.

— Je t'attendais, me glisse-t-il.

Je n'ai même pas vu son visage que déjà, il me conduit à l'autre bout du réfectoire en zigzaguant entre les tables. J'aurais bien protesté contre cet enlèvement inopiné mais c'est le truc le plus palpitant qui me soit arrivé de toute la journée. Il dégage son bras pour m'attraper la main et me tirer encore

plus vite derrière lui. Décidant de ne plus résister, je suis le mouvement.

Vu de dos, il semble avoir de l'allure, aussi étrange que cette allure puisse être. Il porte une chemise de flanelle de la même nuance fuchsia que ses chaussures, et un pantalon noir moulant parfait pour affiner la silhouette... s'il avait été une fille. En l'occurrence, ça ne fait que souligner son corps frêle. Ses cheveux bruns sont coupés à ras sur les côtés et un peu plus longs sur le dessus. Quant à ses yeux... ils me fixent. C'est là que je me rends compte qu'on s'est arrêtés et qu'il m'a lâché la main.

— Sky la Grande, mère des prostituées ! Ça alors ! s'exclame-t-il en souriant d'un air engageant.

Il s'installe à table, m'invitant d'un geste à en faire autant. Il y a deux plateaux devant lui mais... des comme lui, il n'y en a *qu'un*. Il en avance un devant moi.

— Assieds-toi. Il faut qu'on discute de notre alliance.

Je ne bouge pas. Pendant quelques instants, je reste là à considérer la situation sans réagir. J'ignore totalement qui est ce garçon même si, à en juger par son attitude, il m'attendait. Sans compter qu'il vient de me traiter de prostituée. Et apparemment... il m'a acheté à déjeuner ? L'observant du coin de l'œil pour tenter de le cerner, je remarque alors le sac à dos posé sur la chaise à côté de lui.

— Tu aimes lire ? je demande en montrant du doigt le bouquin qui dépasse de son sac.

Ce n'est pas un manuel scolaire. C'est un livre. Un vrai de vrai. Un objet auquel je pensais que cette génération d'accros à Internet ne comprenait rien. Je tends le bras pour m'en emparer puis m'installe en face de lui.

— C'est quel genre ? Et par pitié, ne me réponds pas « de la SF ».

Il s'appuie au dossier de sa chaise et sourit comme s'il venait de marquer des points. Mince, c'est peut-être le cas. Après tout, j'ai bien fini par m'asseoir, non ?

— Tant que le livre est bon, peu importe, tu crois pas ?

Je feuillette les pages, incapable de dire s'il s'agit d'un roman ou non. Je raffole des romans et à sa tête, je ne serais pas étonnée que ce garçon aime ça aussi.

— Et celui-là, il est bon ?

Je continue de tourner les pages sans lever le nez.

— Oui. Tu peux le garder. Je viens de le terminer en cours d'informatique.

Il continue de savourer sa victoire, joyeux. Je range le livre dans mon sac puis me penche pour examiner le contenu de mon plateau. Avant toute chose, je vérifie la date sur le pot de yaourt. C'est bon.

— Qui te dit que je ne suis pas végétarienne ? je lance en scrutant le blanc de poulet dans ma salade.

— Dans ce cas, tu n'as qu'à laisser ce que tu n'aimes pas, rétorque-t-il.

Attrapant ma fourchette, je la plante dans un morceau de poulet que je

porte à ma bouche.

— Eh bien, t'as de la chance, je mange de tout.

Il s'empare de sa fourchette et attaque le repas.

— Contre qui on va s'allier, au juste ?

Je serais curieuse de savoir pourquoi il m'a choisie.

D'un rapide coup d'œil et d'un geste de la main, il m'indique l'ensemble du réfectoire.

— Les crétins, les sportifs, les mystiques, les garces...

Lorsqu'il repose la main, je remarque qu'il porte du vernis noir. Surprenant mon regard, il contemple ses ongles en faisant une moue boudeuse.

— J'ai opté pour le noir parce que c'est la couleur qui décrit le mieux mon humeur du jour. Quand tu auras rallié mon camp, je changerai peut-être pour quelque chose de plus joyeux. Du jaune, pourquoi pas.

Je secoue la tête en signe de protestation.

— J'ai horreur de cette couleur. Garde le noir, c'est assorti à ton cœur.

Il éclate de rire, un rire franc et pur qui me fait sourire. Je l'aime bien, ce garçon... dont je ne connais même pas le prénom.

— Tu t'appelles comment, au fait ?

— Breckin. Et toi, c'est Sky. Du moins, je l'espère. J'aurais peut-être pu vérifier que c'était bien toi avant de te confier les détails du plan machiavélique qui permettra à notre tandem de choc de prendre le pouvoir sur ce lycée.

— Rassure-toi, je m'appelle bien Sky et pour l'instant tu ne m'as pas dit grand-chose de ce fameux plan. Cela dit, ça m'intrigue : comment tu sais qui je suis ? Je connais quatre ou cinq garçons dans ce lycée et je suis sortie avec tous. Vu que tu n'en fais pas partie... je peux savoir ce qui se passe ?

L'espace d'une fraction de seconde, je détecte ce qui me semble être une brève lueur de pitié dans son regard. Mais, heureusement pour lui, ça ne dure pas.

Breckin hausse les épaules.

— Je suis nouveau ici. Et si tu ne l'as pas encore deviné à mon sens de la mode irréprochable, je crois qu'on peut affirmer sans trop s'avancer que...

Une main près de la bouche pour plus de discrétion, il se penche en chuchotant :

— ... je suis mormon.

Je glousse.

— Moi qui pensais que tu allais dire « homo ».

— Aussi, confirme-t-il avec un léger mouvement de poignet.

Il s'accoude, croise les mains sous le menton et s'approche encore un peu.

— Sérieusement, Sky. Je t'ai repérée en classe ce matin et il est clair que tu es nouvelle toi aussi. Quand les billets sont tombés de ton casier ce matin et que j'ai vu que ça ne te faisait ni chaud ni froid, j'ai su qu'on était faits pour

s'entendre. Et puis je me suis dit que si on faisait équipe, ça évitera peut-être à deux ados de se suicider pour rien cette année. Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu veux bien être ma meilleure amie de tout l'univers ?

Comment résister à cette tirade sans éclater de rire ?

— Avec plaisir ! Mais je te préviens : si ton bouquin est nul, il faudra réévaluer notre amitié.

Lundi 27 août 2012

15 h 55

En fin de compte, ma rencontre avec Breckin aujourd'hui a été une bénédiction – d'ailleurs, blague à part, il est *vraiment* mormon. Lui et moi, on a beaucoup de choses en commun. Surtout des points peu communs, ce qui le rend d'autant plus attachant à mes yeux. Breckin aussi a été adopté, sauf que lui est très proche de sa famille biologique. Il a deux frères qui ne sont ni adoptés ni gays, du coup ses parents supposent que sa *gayté* (un terme de son cru, pas du mien) est liée au fait qu'il ne soit pas du même sang. Apparemment, ils espèrent que ça lui passera à force de prières et une fois son bac en poche. Lui soutient qu'il ne va faire que mûrir.

Son rêve est de devenir une star de Broadway un jour sauf que d'après lui, il n'est pas assez doué en chant ou en comédie. Alors dernièrement il a revu ses ambitions à la baisse et à la place, il a fait une demande d'inscription en école de commerce. Je lui ai avoué que je voulais me spécialiser en création littéraire et passer le restant de mes jours à ne rien faire d'autre que traîner chez moi en jogging, à écrire des livres et manger de la glace. Il m'a alors demandé quel genre de livres je voulais écrire et j'ai répondu :

— Peu importe tant que le livre est bon, pas vrai ?

Je crois que cette réplique a scellé notre destin.

Sur le chemin du retour, j'hésite entre aller raconter à Six les événements aigres-doux de mon premier jour ou bien aller faire des courses pour me procurer une dose de caféine avant mon footing quotidien.

Bien que mon affection pour Six soit plus forte, la caféine l'emporte.

Les courses hebdomadaires, c'est ma contribution – très limitée – à la bonne marche familiale. Chez nous, grâce au mode de vie végétalien peu conventionnel de Karen, tout est sans sucre, sans féculents et *sans goût*, alors je préfère vraiment me charger de remplir le frigo. J'attrape un pack de cannettes de soda et le plus gros sachet de Snickers que je trouve et les jette dans le chariot. J'ai une super cachette dans ma chambre. La plupart des ados planquent des cigarettes et de l'herbe ; moi, c'est du sucre.

En arrivant à la caisse, je me rends compte que la fille qui enregistre mes articles est dans mon cours d'anglais du matin. Je suis pratiquement sûre qu'elle s'appelle Shayna mais son badge indique « Shayla ». Shayna/Shayla incarne tout ce que j'aimerais être : une grande blonde bronzée et sensuelle.

Dans mes bons jours, je mesure un mètre soixante, et mes cheveux châtain tout plats auraient bien besoin d'une coupe, voire de quelques mèches. Ce serait galère à entretenir étant donné leur masse. Ils m'arrivent environ quinze centimètres en dessous des épaules mais je les garde presque tout le temps attachés à cause de l'humidité du Sud.

— Tu serais pas en cours de sciences avec moi ? me demande Shayna/Shayla.

— En anglais, rectifiai-je.

Elle me toise avec condescendance.

— C'est en l'anglais, ma question, réplique-t-elle sur la défensive. Je t'ai demandé si tu étais en cours de sciences avec moi.

Oh, la vache. C'est peut-être bien que je ne sois pas *si* blonde, en fait.

— Non, j'ai dit « en anglais » dans le sens : « Je suis pas en cours de sciences avec toi mais en cours d'anglais. »

L'espace d'un instant, elle me fixe d'un air ahuri, puis elle éclate de rire. Ça fait tilt et son visage s'éclaire.

— Ah, d'accord !

Elle jette un œil à son écran et m'annonce le montant total. Glissant la main dans ma poche arrière, j'en sors ma carte de crédit avec l'espoir de faire vite et de couper court à une conversation qui, je le crains, est sur le point de devenir vraiment rasoir.

— J'y crois pas ! souffle-t-elle. Regardez qui est revenu.

Levant les yeux, je la vois scruter quelqu'un derrière moi, dans la file de la caisse voisine. Non, correction : elle *salive* devant quelqu'un derrière moi, dans la file de la caisse voisine.

— Salut, Holder ! lance-t-elle d'un ton enjôleur, un sourire accroché à sa bouche pulpeuse.

Je rêve ou elle vient de battre des cils ? Je suis presque sûre qu'elle vient de le faire. Honnêtement, je croyais qu'on ne voyait ça que dans les dessins animés.

Je lance un coup d'œil dans mon dos pour voir ce dénommé *Holder* qui, pour une raison ou pour une autre, a réussi à balayer le peu d'estime de soi que Shayna/Shayla pouvait avoir. Le type lève le nez vers elle et lui adresse un petit signe de tête, visiblement indifférent.

— Salut, euh... *Shayla*, baragouine-t-il en déchiffrant son badge les yeux plissés.

Puis il reporte son attention sur sa propre caissière.

Il la snobe ? Une des plus jolies filles du lycée le drague pour ainsi dire ouvertement et il fait comme si ça le dérangeait ! Mais de quelle planète il vient ? Les garçons ne sont pas censés réagir comme ça.

— C'est Shayna, râle-t-elle, agacée qu'il ait oublié son prénom.

Je me retourne vers elle pour passer ma carte de crédit dans la machine.

— Désolé, s'excuse-t-il. Mais tu es au courant qu'il y a écrit « Shayla » sur ton badge ?

Elle baisse le regard vers sa poitrine et retourne son badge vers le haut pour pouvoir le lire.

— Hum, marmonne-t-elle, l'air plongée dans ses pensées.

Je doute qu'elles soient très profondes.

— Quand est-ce que t'es rentré ? demande-t-elle à Holder en m'ignorant royalement.

Je viens de passer ma carte et je suis presque sûre qu'elle a une manip à effectuer de son côté, mais elle est trop occupée à organiser son mariage avec ce type pour se souvenir qu'elle a une cliente.

— La semaine dernière.

Son ton est sec.

— Alors ils vont te laisser revenir au lycée ? s'enquiert-elle.

J'entends l'autre souffler d'où je suis.

— Ça m'est égal, répond-il, impassible. J'y retournerai pas.

Cette déclaration refroidit immédiatement Shayna/Shayla. Elle lève les yeux au ciel et s'intéresse de nouveau à moi.

— Dommage qu'avec un physique pareil, il n'ait pas de cervelle, me glisse-t-elle.

L'ironie de sa remarque ne m'échappe pas.

Quand elle se met enfin à appuyer sur les touches de sa caisse pour achever la transaction, je profite de son inattention pour jeter de nouveau un coup d'œil derrière moi, curieuse de revoir la tête de ce garçon qui semblait agacé par notre blonde aux longues jambes. Fouillant dans son portefeuille, il est en train de rire à une remarque de sa caissière. Dès que mon regard se pose sur lui, trois détails me sautent aux yeux :

1. *Ses dents d'une blancheur parfaite, dissimulées derrière un sourire en coin irrésistible.*

2. *La fossette qui se forme entre la commissure de ses lèvres et ses joues quand il sourit.*

3. *Je crois que j'ai ce qu'on appelle une bouffée de chaleur, là.*

Ou alors j'ai le trac.

À moins que je n'aie attrapé une grippe intestinale.

Cette sensation m'est tellement étrangère que je ne saurais pas trop dire ce qui m'arrive. Ni expliquer ce que ce garçon a de si différent pour provoquer chez moi, pour la première fois de ma vie, une réaction physiologique normale face à une autre personne. Cependant, je ne pense pas avoir déjà vu quelqu'un d'aussi fascinant. Il est à *tomber*. Pas dans le sens gravure de mode. Pas dans le sens gros dur. C'est juste un mélange parfait entre les deux. Il n'est pas trop grand mais il est loin d'être petit. Ni trop revêche ni trop lisse. Sa tenue n'a rien de spécial : jean et tee-shirt blanc. Il n'a même pas l'air de s'être coiffé ce matin et, comme moi, il aurait bien besoin d'une nouvelle coupe. Ses cheveux lui tombent dans les yeux si bien qu'il est obligé de les repousser d'un mouvement de tête... et c'est là qu'il me surprend en train de le mater.

Merde.

En temps normal, dès qu'un mec me regarde dans les yeux, je détourne la tête, mais lui a une réaction un peu étrange qui fait que je reste littéralement scotchée. Son sourire s'évanouit tandis qu'il me dévisage avec curiosité, puis il hoche la tête l'air incrédule ou... *dégoûté* ? Je ne saurais dire exactement, mais sa réaction n'a rien d'aimable, c'est sûr. Je jette un coup d'œil autour de moi dans l'espoir de ne pas être à l'origine de son agacement. Quand je me retourne pour le regarder, il a toujours les yeux rivés sur moi.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça me perturbe, alors je m'empresse de me retourner face à Shayla ou Shayna, peu importe son fichu prénom. Il faut que je me ressaisisse. Je ne sais pas comment, mais en l'espace de soixante secondes, ce garçon a réussi à me fasciner et à me fichier les jetons. Cette impression mitigée est mauvaise pour mon corps en manque de caféine. Je préférerais de loin qu'il me traite avec la même indifférence que celle dont il a fait preuve envers Shayna/Shayla. J'attrape le ticket de caisse que me tend Machine et le glisse dans ma poche.

— Hé !

Sa voix grave et sévère me coupe aussitôt la respiration. Comme j'ignore si c'est à moi ou à Machine qu'il s'adresse, j'agrippe les poignées de mes sacs de courses en espérant arriver à ma voiture avant qu'il ait fini de payer.

— Je crois que c'est à toi qu'il parle, intervient la blonde.

J'embarque le dernier sac en faisant mine de ne pas avoir entendu et me précipite vers la sortie.

Une fois à ma voiture, je pousse un gros soupir en ouvrant la portière arrière pour déposer les courses sur la banquette. *Mais qu'est-ce qui cloche chez moi ?* Un beau mec m'interpelle et moi *je me sauve* ? D'habitude, je ne suis pas mal à l'aise en présence des garçons. On peut même dire que je déborde d'assurance. Pour une fois dans ma vie, je ressens peut-être ce qui s'apparente à de l'attirance pour quelqu'un et qu'est-ce que je fais : je fuis !

Six va me tuer.

Mais ce *regard* ! La façon dont il m'a dévisagée avait quelque chose de vraiment troublant. C'était à la fois désagréable, gênant et, d'une certaine manière, flatteur. Je n'ai pas l'habitude d'éprouver ce genre d'impressions, encore moins plusieurs à la fois.

— Hé.

Je me fige. Cette fois, c'est clairement à moi qu'il s'adresse.

Je n'arrive toujours pas à faire la distinction entre le trac et la grippe intestinale, mais j'apprécie moyennement le fait que sa voix me fasse l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Je me raidis et me retourne lentement, prenant tout à coup conscience que, contrairement à ce que mon expérience me porterait à croire, je suis loin d'être sûre de moi.

Deux sacs dans une main, il se frotte la nuque de l'autre. Si seulement il avait continué de faire un temps merdique et pluvieux, il ne serait pas là,

planté au milieu du parking. Son regard s'arrête sur moi, et l'air méprisant qu'il affichait à l'intérieur du magasin est à présent éclipsé par un sourire en coin qui paraît un peu forcé. Maintenant que je le vois de plus près, il est évident que la grippe intestinale n'est pas la cause de mes soudains maux de ventre.

C'est sa *présence*, point.

Tout chez lui me fait de l'effet : de ses cheveux bruns en bataille à ses yeux bleus pénétrants en passant par cette... *fossette* et ses bras musclés que j'ai juste envie d'attraper et de palper.

De palper ? Vraiment, Sky ? Ressaisis-toi !

Il me donne à la fois de l'asthme et de la tachycardie. Quelque chose me dit que s'il essaie de m'amadouer d'un sourire comme le fait Grayson, je finirai dans son lit en un temps record.

Dès que je détache mon regard de sa silhouette pour observer ses yeux, il lâche sa nuque et transfère les sacs dans sa main gauche.

— Je m'appelle Holder, dit-il en me tendant la main.

Je fixe sa main puis recule d'un pas sans la serrer. La situation est vraiment trop gênante pour que je considère ces présentations comme innocentes. S'il ne m'avait pas fusillée du regard dans le magasin, je serais peut-être plus sensible à sa perfection physique.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je prends soin de le regarder d'un air méfiant plutôt qu'impressionné.

Sa fossette réapparaît en même temps qu'un éclat de rire, puis il secoue la tête en détournant les yeux.

— Euh..., bégaie-t-il.

Sa nervosité détonne totalement avec l'image du mec sûr de lui qu'il renvoie. Il jette des coups d'œil furtifs dans le parking comme s'il cherchait un moyen de s'échapper puis soupire avant de me regarder de nouveau dans les yeux. Cette façon qu'il a de souffler le chaud et le froid me déstabilise complètement. Un instant ma présence semble le soûler, la minute d'après il me suit à la trace. En général, je suis plutôt douée pour cerner les gens mais si je devais me prononcer sur le profil de Holder en me basant sur les cinq dernières minutes, je dirais qu'il souffre d'un dédoublement de la personnalité. Ses revirements constants entre désinvolture et gravité sont franchement perturbants.

— Au risque que tu trouves mon approche nulle, reprend-il, j'ai l'impression de t'avoir déjà vue quelque part. Je peux te demander comment tu t'appelles ?

La déception m'envahit dès l'instant où il prononce cette phrase. Il fait partie de ce genre de mecs. *Vous savez ?* Ces mecs incroyablement craquants qui peuvent avoir qui ils veulent, quand ils veulent, où ils veulent, et qui en ont parfaitement conscience. Ces mecs n'ont qu'à dégainer un petit sourire en coin ou une fossette devant une fille en lui demandant comment elle s'appelle pour qu'elle fonde comme du beurre et finisse à leurs pieds. Ces mecs qui

passent leur samedi soir à escalader des fenêtres de chambres des filles.

Levant les yeux au ciel, je tends le bras en arrière pour agripper la poignée de ma portière.

— Désolée, j'ai un copain.

Sur ce mensonge, je tourne les talons et grimpe au volant de ma voiture. Mais au moment de refermer la portière, elle me résiste et refuse de bouger. Je lève le nez et je constate qu'il la tient. La violence du désespoir que je lis dans ses yeux me donne des frissons.

Des *frissons* ? Mais *qu'est-ce* qui m'arrive ?

— Ton nom. C'est tout ce que je demande.

J'hésite à lui expliquer que mon nom ne va pas l'aider dans sa tentative de harcèlement. Je suis très certainement la seule Américaine de dix-sept ans à ne pas avoir de profil sur Internet. Tenant toujours la poignée de la portière, je lui lance un regard noir en signe d'avertissement.

— Tu permets ? je dis d'un ton sec en visant la main qui m'empêche de fermer ma portière.

Mon regard s'arrête alors sur le tatouage calligraphié en petit sur son avant-bras : Hopeless¹.

C'est plus fort que moi : intérieurement, je me marre. Manifestement, je suis la cible d'un karma vengeur aujourd'hui. Pour une fois que je rencontre un mec que je trouve séduisant, il faut qu'il ait abandonné le lycée avant le bac et qu'il ait un mot pathétique tatoué sur la peau.

Pour le coup, je suis agacée. Une fois de plus, je tire la portière mais il ne bouge pas.

— Ton nom... *s'il te plaît*.

La détresse dans ses yeux au moment d'ajouter « s'il te plaît » m'inspire un élan de compassion totalement inattendu.

— Sky, je réponds d'un ton abrupt, subitement prise de pitié devant la souffrance clairement dissimulée derrière ses beaux yeux bleus.

La facilité avec laquelle je lui cède à cause d'un simple regard me déçoit moi-même. Je lâche la poignée et enclenche le frein à main.

— Sky, répète-t-il.

Il réfléchit un instant, puis il secoue la tête comme si je m'étais trompée de réponse.

— Tu es sûre ? insiste-t-il en me jetant un coup d'œil inquisiteur.

Si je suis *sûre* ? Il me prend pour Machine, qui ne sait même pas comment elle s'appelle ? Levant les yeux au ciel, je sors ma carte d'identité de ma poche et tends le bras pour la lui mettre sous le nez.

— Oui, je suis à peu près sûre de savoir comment je m'appelle.

Je commence à ranger ma carte quand, soudain, il lâche la portière pour me la prendre des mains et l'examiner de plus près. Il la scrute quelques secondes puis la fait tourner rapidement entre ses doigts avant de me la rendre.

— Désolé, conclut-il en s'écartant de la voiture. Au temps pour moi.

Avec une apparente froideur, il me regarde ranger la carte dans ma poche. Je le fixe un instant, attendant qu'il ajoute quelque chose, mais il se contente de remuer la mâchoire pendant que j'attache ma ceinture.

Sans rire ? Il renonce à me draguer aussi facilement ? Je ferme ma portière en pensant qu'il va encore m'en empêcher pour me sortir une autre réplique vaseuse. Mais ce n'est pas le cas et il recule davantage pour me laisser claquer la portière. Un étrange sentiment s'empare de moi : si vraiment il ne m'a pas suivie jusqu'ici pour m'inviter à le revoir, pourquoi toute cette scène ?

Il passe la main dans ses cheveux en marmonnant mais je n'entends rien à cause de la fenêtre fermée. Tout en le surveillant du coin de l'œil, j'enclenche la marche arrière et sors de ma place. Durant toute la manœuvre, il reste cloué là, à m'observer. Comme je pars dans la direction opposée, j'ajuste mon rétroviseur pour le regarder une dernière fois avant de quitter le parking. Il tourne les talons et s'en va, frappant au passage le capot d'une voiture.

Sage décision, Sky. Ce garçon a un sale caractère.

1. Note de la traductrice : « désespéré » en anglais.

Lundi 27 août 2012

16 h 47

Une fois les courses rangées, je prends une poignée de Snickers dans ma cachette, les fourre dans ma poche, puis ressors tranquillement par la fenêtre. Je fais coulisser celle de Six vers le haut et me glisse dans sa chambre. À presque cinq heures de l'après-midi, mademoiselle dort, alors j'avance vers le lit sur la pointe des pieds et m'agenouille à côté d'elle. Elle a un masque sur les yeux et une mèche de cheveux blond foncé collée sur la joue (elle bave beaucoup en dormant). Tout doucement, je m'approche de son visage et hurle :

— SIX ! DEBOUT !

Elle se redresse en sursautant si violemment que je n'ai pas le temps de m'écarter. Elle m'envoie en plein visage un coup de coude qui me fait basculer en arrière. Aussitôt prise d'un vif élan, je plaque la main sur mon œil en m'étalant par terre de tout mon long. De mon œil valide, je lui décoche un regard furibond alors qu'elle me fixe, l'air renfrogné, la tête entre les mains.

— T'es vraiment une garce, grogne-t-elle.

Repoussant brusquement les couvertures, elle se lève et part directement dans la salle de bains.

— Je crois que tu m'as fait un coquard.

Elle laisse la porte de la salle de bains ouverte et s'assoit sur les toilettes.

— Tant mieux, tu l'as bien mérité, rétorque-t-elle avant de faire claquer la porte d'un coup de pied. Tu as intérêt à avoir un truc intéressant à raconter pour m'avoir réveillée. J'ai passé la nuit à faire mes valises !

Six n'a jamais été du matin et apparemment, elle n'est pas de l'après-midi non plus. En toute honnêteté, c'est pareil pour le soir. À vue de nez, je dirais que le moment de la journée où elle est le plus charmante, c'est quand elle dort. Ce qui explique peut-être qu'elle déteste autant les réveils.

Son sens de l'humour et sa franchise jouent un gros rôle dans le fait qu'on s'entende aussi bien. Les filles pleines de punch qui se font passer pour ce qu'elles ne sont pas, ça m'agace grave. Je ne suis même pas sûre que le « punch » fasse partie du vocabulaire de Six. Il ne lui manque que la tenue intégralement noire pour incarner l'ado mélancolique typique. Quant à l'hypocrisie, on ne fait pas plus franche qu'elle, que vous lui ayez demandé

son avis ou non. Il n'y a pas un truc qui soit faux chez elle, excepté son prénom.

À quatorze ans, quand ses parents lui ont annoncé qu'ils quittaient le Texas pour emménager dans le Maine, elle s'est rebellée en refusant de répondre quand ils l'appelaient. Son vrai prénom, c'est Seven Marie, alors histoire de contrarier ses parents, elle réagissait seulement si on l'appelait « Six ». Eux ont gardé Seven mais sinon tout le monde l'appelle Six. La preuve qu'elle est aussi têtue que moi, ce qui est une des nombreuses raisons pour lesquelles on est amies.

— À mon avis, tu vas être contente que je t'aie réveillée.

Je me relève pour aller m'asseoir sur son lit.

— Il s'est passé un truc énorme aujourd'hui.

Six ouvre la porte de la salle de bains et retourne au lit. Elle se rallonge, me tourne le dos et rabat les couvertures sur sa tête.

— Attends que je devine... Karen a pris un abonnement au câble ?

Je m'allonge sur le côté et me rapproche pour la prendre dans mes bras. La tête posée sur son oreiller, je me blottis contre elle en cuiller.

— Raté. Une autre suggestion ?

— Tu as fait la connaissance d'un mec aujourd'hui, et maintenant t'es enceinte et tu vas te marier mais je ne pourrai pas être ta demoiselle d'honneur parce que je serai à l'autre bout de la planète le jour J ?

— Pas exactement, je nuance en pianotant sur son épaule.

— Mais *quoi*, alors ? s'impatiente-t-elle.

Je me laisse retomber sur le dos en poussant un gros soupir.

— J'ai croisé un mec au supermarché après les cours et bon sang, Six, je te jure : il était sublime. Flippan, mais sublime.

Six se retourne brusquement et réussit à m'envoyer son coude en plein dans l'œil qu'elle a blessé quelques minutes plus tôt.

— Quoi ? s'exclame-t-elle sans tenir compte du fait que j'ai de nouveau la main sur l'œil en gémissant.

Elle se redresse.

— Répète-moi ça ? bafouille-t-elle encore. T'es sérieuse ?

Je reste allongée, tentant d'étouffer la douleur lancinante dans mon œil.

— Très sérieuse. Dès que je l'ai vu, j'ai eu l'impression de me liquéfier de la tête aux pieds. Il était... Oh, la vache.

— Tu lui as parlé ? T'as pris son numéro ? Il t'a proposé de vous revoir ?

Je n'ai jamais vu Six s'emballer autant. Sa réaction fait un peu trop midinette à mon goût, je ne suis pas sûre d'aimer ça.

— C'est bon, Six. *Calme-toi*.

Elle me toise en fronçant les sourcils.

— Écoute Sky, ça fait quatre ans que je m'inquiète pour toi. Je pensais que ce jour n'arriverait jamais. Ça me serait égal que tu sois homo, que tu n'aimes que les ringards maigrichons ou même que tu ne sois attirée que par

les vioques au pénis tout ratatiné. En revanche, l'idée que tu ne puisses jamais éprouver de désir m'a toujours tracassée.

Elle se laisse retomber sur le dos, le sourire aux lèvres.

— La luxure est le meilleur des péchés capitaux.

Je glousse en secouant la tête.

— Permets-moi de ne pas être d'accord. La luxure, ça craint. À mon avis, tu en rajoutes depuis le début. Je maintiens que la gourmandise, c'est mieux.

Sur ce, je sors un Snickers de ma poche et le fourre dans ma bouche.

— Bon, explique, concède-t-elle.

Je me redresse pour m'adosser à la tête de lit.

— Je ne sais pas comment l'expliquer... Dès l'instant où je l'ai aperçu, je n'ai plus réussi à m'en détacher. J'aurais pu rester toute la journée à le fixer. Mais ensuite, son regard m'a fait flipper. On aurait dit que le seul fait que je pose les yeux sur lui le foutait en rogne. Après quoi il m'a suivie jusqu'à ma voiture et m'a demandé comment je m'appelais, mais là aussi on aurait dit qu'il était en colère. Comme si je le dérangeais. Je suis passée de l'envie de dévorer ses fossettes à celle de me tirer *looooin* de lui !

— Il t'a suivie jusqu'à ta voiture ? s'étonne-t-elle, sceptique.

J'acquiesce puis lui raconte dans le détail ma virée au supermarché jusqu'au moment où il a envoyé son poing dans le capot d'une voiture qui se trouvait sur son chemin.

— La vache, c'est hyper bizarre, conclut-elle à la fin de mon récit.

Elle se redresse et s'adosse comme moi à la tête de lit.

— Tu es sûre qu'il ne te draguait pas pour essayer d'obtenir ton numéro ? Je veux dire, je t'ai vue faire avec les mecs, Sky. Tu caches bien ton jeu, même quand ils ne te font *aucun* effet. Tu as le don de les cerner mais je me dis que cette fois, comme tu as ressenti de l'attrance pour lui, ça t'a peut-être un peu embrouillée ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Je hausse les épaules. Elle a peut-être raison, qui sait ? Si ça se trouve, je me suis fait de fausses idées sur lui et c'est moi, en le rejetant, qui l'ai poussé à changer d'avis et à jeter l'éponge.

— Possible. De toute façon, j'ai vite déchanté : ce mec a abandonné ses études, il est lunatique, coléreux et juste... *désespérant* comme son tatouage. Je sais pas encore quel est mon genre d'hommes, mais je préfère franchement que ce ne soit pas Holder.

Six m'attrape par les joues et fait pivoter mon visage vers elle.

— Comment tu l'as appelé ? *Holder* ? questionne-t-elle, son sourcil bien dessiné arqué par la curiosité.

Comme j'ai la bouche écrabouillée par ses mains qui me compriment les joues, je me contente de hocher la tête.

— *Dean* Holder ? Cheveux bruns en bataille, yeux bleus de braise et tempérament digne d'un personnage de *Fight Club* ?

Je hausse les épaules.

— *Dirèk chélu*, je bafouille de façon presque inaudible, toujours parce qu'elle m'écrase le visage.

Elle me lâche enfin.

— Oui, on dirait que c'est lui, je répète plus clairement.

Je me masse un peu les joues avant d'ajouter :

— Pourquoi, tu le connais ?

Elle se redresse en levant les bras au ciel.

— Mais *pourquoi*, Sky ? De tous les mecs sur terre susceptibles de te plaire, pourquoi il a fallu que tu choisisses *Dean Holder* ?

Elle a l'air déçue. Mais à ce point... c'est bizarre. Je ne l'ai jamais entendue parler d'un dénommé Holder donc ce n'est pas comme si elle était sortie avec lui. Pourquoi ai-je le sentiment qu'on vient de passer d'une nouvelle plutôt prometteuse à la méga cata ?

— Bon, explique, je suggère à mon tour.

Elle tourne la tête et se glisse rapidement au bord du lit pour se lever. Une fois devant son placard, elle attrape un jean dans un des casiers et l'enfile par-dessus sa culotte.

— C'est un sale type, Sky. C'est un ancien élève du lycée qu'on a envoyé dans un centre pour mineurs juste après la rentrée, l'année dernière. Je ne le connais pas très bien, mais assez pour savoir qu'il n'a pas l'étoffe d'un petit ami.

Sa description de Holder ne m'étonne pas. J'aimerais pouvoir ajouter que ça ne me décoit pas mais ce serait mentir.

— Depuis quand les mecs *en général* ont l'étoffe d'un petit ami ?

Je ne crois pas que Six soit déjà sortie avec un garçon plus d'une nuit.

Elle me regarde et hausse les épaules.

— C'est pas faux.

Elle passe un tee-shirt et repart dans la salle de bains. Plantée devant le lavabo, elle attrape sa brosse à dents, étale du dentifrice dessus, puis revient dans la chambre en se brossant les dents.

— Pourquoi on l'a envoyé dans un centre pour mineurs ? je relance sans être certaine de vouloir connaître la réponse.

Six retire la brosse de sa bouche.

— Il a été condamné pour délit homophobe... un élève qu'il a tabassé. Je crois qu'il en était pas à sa première récidive.

Elle remet la brosse dans sa bouche et part cracher dans le lavabo.

Un délit homophobe ? Mon estomac se noue brusquement mais cette fois, pas dans le bon sens.

Six revient dans la chambre après avoir attaché ses cheveux en queue-de-cheval.

— Ça craint, dit-elle en examinant ses bijoux. Imagine si c'est la première et dernière fois qu'un mec t'excite, si tu ne ressens plus jamais ça pour un autre ?

Le terme employé m'arrache une grimace.

— Il ne m'a pas *excitée*, Six.

Elle agite la main.

— Excitée/attirée, ça revient au même, réplique-t-elle avec désinvolture en revenant s'asseoir sur le lit.

Elle pose une boucle d'oreille sur ses genoux et s'occupe de mettre l'autre.

— Enfin, je suppose qu'on devrait être soulagées de savoir que tu n'es pas complètement fichue.

Les yeux plissés, Six me saisit le menton pour faire pivoter mon visage vers la gauche.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

J'éclate de rire et me relève d'un bond, hors d'atteinte.

— Il a eu le malheur de te croiser !

Je pars à la fenêtre.

— J'ai besoin de me vider la tête. Je vais courir, ça te dit ?

Elle fronce le nez.

— Hmm... pas maintenant. Amuse-toi bien.

Je suis à califourchon sur le rebord de fenêtre quand elle me lance :

— Tout à l'heure, je veux que tu me racontes cette rentrée en détail. Et puis, j'ai un cadeau pour toi. Je passe chez toi ce soir.

Lundi 27 août 2012

17 h 25

J'ai les poumons en feu ; mon corps s'est engourdi depuis Aspen Road. Je suis passée d'une respiration régulière et contrôlée à des halètements désordonnés. En général, c'est le moment que je préfère dans le footing, quand chaque atome de mon corps s'emploie à me propulser en avant et que je me retrouve focalisée sur ma prochaine foulée et rien d'autre.

Ma prochaine foulée.

Rien d'autre.

Je n'ai jamais couru aussi longtemps. D'habitude je m'arrête quelques rues avant, une fois atteints mes deux kilomètres et demi, mais cette fois j'ai continué. Malgré la détresse familière dans laquelle mon corps est plongé, je n'arrive toujours pas à faire le vide dans mon esprit. Je continue de courir dans l'espoir que ça vienne mais c'est beaucoup plus long que d'habitude. La seule chose qui m'incite finalement à m'arrêter est qu'il me reste la même distance à parcourir en sens inverse pour revenir chez moi. Or je n'ai presque plus d'eau.

Appuyée contre une boîte aux lettres, je souffle en dévissant le bouchon de ma bouteille. Essuyant d'un revers de bras la sueur sur mon front, je la porte à mes lèvres et réussis à faire tomber environ quatre gouttes sur ma langue. À cause de cette fournaise texane, j'ai déjà vidé une bouteille entière. Je peste en silence d'avoir repoussé mon footing matinal. Je suis une vraie lavette quand il fait chaud.

Je crains de me déshydrater, alors je décide d'effectuer le chemin du retour en marchant plutôt qu'en courant. Je ne crois pas que Karen serait très contente de me voir à bout de forces. Ça la stresse déjà assez que j'aille courir seule.

Au moment de repartir, une voix que je reconnais immédiatement se fait entendre derrière moi.

— Salut.

Comme si mon cœur ne battait pas déjà assez fort, je me retourne lentement pour découvrir Holder qui me regarde, sourire aux lèvres et fossettes au creux des joues. Ses cheveux sont collants de sueur et il est évident qu'il rentre lui aussi d'un footing.

Je cligne des yeux à deux reprises, à moitié persuadée que c'est un

mirage dû à la fatigue. Mon instinct me crie de m'enfuir mais mon corps rêve de se blottir dans ses bras moites et luisants.

Mon corps est un sale traître.

Heureusement, comme je n'ai pas encore récupéré de mon parcours, il ne pourra pas se douter que ma respiration pénible est surtout due à sa présence.

— Salut, je réponds, à bout de souffle.

Je m'efforce de ne regarder que son visage mais en vain. C'est plus fort que moi, mes yeux n'arrêtent pas de dévier plus bas, sur son torse. Alors à défaut, je me borne à fixer mes pieds pour faire abstraction du fait qu'il ne porte rien hormis des chaussures de course et un short ; rien que pour la façon dont ce dernier lui tombe sur les hanches, je serais en droit d'oublier les mauvais échos que j'ai entendus sur lui aujourd'hui. Je n'ai jamais été le genre de fille à s'extasier devant un beau mec. Je me sens futile. Pitoyable. Niaise, même. Voire un peu en rogne de le laisser me troubler à ce point.

— Tu cours ? questionne-t-il en s'accoudant à la boîte aux lettres.

Je fais oui de la tête.

— Plutôt le matin, d'habitude. J'avais oublié à quel point il fait chaud l'après-midi.

J'essaie de le regarder en abritant mes yeux du soleil dont les rayons forment une sorte d'auréole au-dessus de sa tête.

Vous parlez d'une ironie.

En le voyant tendre le bras, je sursaute avant de comprendre qu'il veut simplement me passer sa bouteille d'eau. De toute évidence, vu la mimique qu'il fait pour réprimer un sourire, il a compris que sa présence me rendait nerveuse.

— Bois un peu, suggère-t-il en me tendant à nouveau sa bouteille à moitié vide. Tu as l'air épuisée.

En temps normal, je n'accepte pas d'eau de la part d'un inconnu, surtout quand je sais que cet inconnu est un sale type mais là, j'ai soif. Je suis littéralement *desséchée*.

Je lui prends la bouteille des mains et renverse la tête pour descendre trois grosses gorgées. Je meurs d'envie de boire le reste mais je ne vais quand même pas lui épuiser son stock.

— Merci, je dis en la lui rendant.

Je m'essuie la bouche et lance un coup d'œil derrière moi en direction du trottoir.

— Bon, j'ai encore deux kilomètres et demi à faire pour rentrer, alors je ferais bien d'y aller.

— Plutôt quatre, corrige-t-il en reluquant mon ventre.

Portant la bouteille à sa bouche sans en essayer le bord ni me quitter des yeux, il incline la tête en arrière pour engloutir le reste d'eau. Je ne peux m'empêcher de regarder ses lèvres qui recouvrent le goulot, celui-là même que mes lèvres caressaient il y a quelques instants. C'est presque comme si on

s'embrassait.

Je secoue la tête.

— Hein ?

Il a dit quelque chose... ? Je ne sais plus. Je suis un peu trop occupée à regarder la sueur dégouliner sur son torse.

— Je disais que ça faisait plutôt quatre kilomètres. Tu habites sur Conroe, c'est à plus de trois kilomètres d'ici. Ça fait presque huit kilomètres aller-retour.

Il me balance ça d'un ton presque épaté.

Je le scrute, intriguée.

— Tu sais dans quelle rue j'habite ?

— Ouais.

Il n'entre pas dans les détails. Je continue de le fixer sans rien ajouter, attendant plus ou moins une explication.

Voyant que je ne suis pas convaincue par son « ouais », il pousse un soupir.

— Linden Sky Davis, née le 29 septembre ; 1455, Conroe Street. 1,60 mètre. Inscrite sur la liste des donneurs d'organes.

Je recule d'un pas, prise d'une soudaine vision : celle de mon meurtre imminent perpétré par le psychopathe de mes rêves. Je ferais peut-être bien d'essayer de mieux le voir et de mémoriser son visage au cas où je m'en sortirais vivante. Ça pourrait servir pour le portrait-robot.

— Ta carte d'identité, explique-t-il devant mon air à la fois effrayé et perplexe. Tu me l'as montrée tout à l'heure. Au magasin.

Je ne sais pas pourquoi mais cette explication ne me rassure pas.

— Tu l'as à peine regardée.

Il hausse les épaules.

— J'ai une bonne mémoire.

— Tu me suis partout, je rétorque, impassible.

Il s'esclaffe.

— *Moi*, je te suis ? C'est toi qui es devant chez moi, je te signale.

D'un geste, il m'indique la maison dans son dos.

Cette maison est la *sienne* ? J'avais combien de chances sur mille ?

Il se redresse en tapotant juste au-dessous du nom inscrit sur la boîte aux lettres.

Famille Holder

Je sens mes joues s'empourprer d'un coup, mais peu importe. Après un footing en plein après-midi sous le cagnard texan, je dois déjà être rouge de la tête aux pieds. J'essaie de ne pas m'intéresser à sa maison mais la curiosité est mon pire défaut. C'est une bicoque modeste, plutôt discrète. Elle cadre bien avec le quartier à revenus moyens qui nous entoure, comme la voiture garée dans l'allée. La sienne, peut-être ? D'après sa conversation avec Machine au supermarché, j'en déduis qu'on a le même âge, donc il vit forcément chez ses parents. Mais comment se fait-il que je ne l'ai jamais croisé avant ? Comment

est-ce que j'ai pu ignorer que je vivais à moins de huit kilomètres du seul garçon sur terre capable de me donner des bouffées de chaleur tout en me mettant les nerfs en pelote ?

Je m'éclaircis la voix.

— Bon, eh bien, merci pour l'eau.

Je n'ai qu'une idée en tête : fuir cette situation embarrassante au plus haut point. Alors je lui fais un rapide signe de la main et m'éloigne à grands pas.

— Eh, pas si vite ! lance-t-il dans mon dos.

Comme je ne ralentis pas, il me rattrape et se retourne pour me suivre à reculons, dos au soleil.

— Laisse-moi au moins remplir ta bouteille.

Il tend le bras pour attraper la bouteille vide dans ma main gauche, effleurant mon ventre au passage. Une fois de plus, je me fige.

— Je reviens tout de suite, assure-t-il en détalant vers sa maison.

Je ne sais plus quoi penser. Cette marque d'attention est totalement contradictoire. Un autre effet indésirable de la schizophrénie, peut-être ? C'est sans doute un mutant, comme Hulk. Une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde. Je me demande si Dean incarne la facette gentille du personnage et Holder, le monstre qui est en lui. Ce qui est sûr, c'est que celui que j'ai rencontré tout à l'heure au magasin, c'était Holder. Je crois que je préfère largement Dean.

Gênée d'attendre dans la rue plantée comme un piquet, je retourne vers son allée en m'arrêtant toutes les deux secondes pour regarder le chemin qui conduit chez moi. Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'ai le sentiment qu'à ce stade, quelle que soit la décision que je prendrai, elle s'ajoutera aux idées stupides qui pèsent déjà lourd dans ma balance.

Qu'est-ce que je fais ?

Je reste ?

Je file ?

Je me cache dans les buissons avant qu'il ressorte avec des menottes et un couteau ?

Mais je n'ai pas l'occasion de filer : sa porte d'entrée s'ouvre en grand et il ressort avec une bouteille pleine. Cette fois, le soleil est dans mon dos donc j'ai moins de difficultés à le voir ; ce qui ne m'arrange pas, vu que je meurs d'envie de le dévorer des yeux.

Beurk ! Je hais le désir.

Vraiment.

J'ai conscience que ce garçon n'est pas quelqu'un de bien mais visiblement mon corps s'en fout royalement.

Il me tend la bouteille et je m'empresse de reboire un coup. Déjà que je déteste la chaleur, avec Dean Holder dans les parages, j'ai l'impression d'être au beau milieu de l'enfer.

— Au fait... pour tout à l'heure... au supermarché ? relance-t-il d'un ton hésitant, nerveux. Désolé si je t'ai mise mal à l'aise.

Mes poumons me supplient de reprendre mon souffle mais je trouve quand même le moyen de répondre :

— Tu ne m’as pas mise à l’aise.

Tu m’as plutôt fichu les jetons.

Les yeux plissés, Holder m’observe quelques instants. Aujourd’hui, j’ai découvert que je n’aimais pas qu’on m’observe... je préfère passer inaperçue.

— Je n’essayais pas non plus de te draguer, ajoute-t-il. Je t’ai juste prise pour quelqu’un d’autre.

— Aucun problème.

Je me force à sourire mais au fond *si*, il y a un problème. Pourquoi, tout à coup, je suis terriblement déçue qu’il n’ait pas cherché à me draguer ? Je devrais être contente !

— J’aurais *très bien* pu te draguer, nuance-t-il avec un grand sourire. Mais sur le moment, c’était pas le cas.

Merci mon Dieu ! J’ai beau tout faire pour me retenir, ses mots m’arrachent un sourire.

— Je te raccompagne ? propose-t-il.

Avec plaisir.

— Non, merci.

Il hoche la tête.

— Bon, j’allais par là de toute façon. Je cours deux fois par jour et il me reste encore...

Il s’interrompt en pleine phrase et s’avance brusquement pour me saisir le menton et incliner ma tête en arrière.

— Qui t’a fait ça ?

La dureté que j’ai perçue dans son regard au supermarché réapparaît derrière sa mine renfrognée.

— Ton œil n’était pas dans cet état tout à l’heure.

Je dégage mon menton et désamorce en riant :

— C’était un accident. Ne jamais interrompre la sieste d’une fille !

Il ne sourit pas. Au lieu de ça, il se rapproche en me fixant durement, puis effleure du pouce le contour de mon œil.

— Tu le dirais, pas vrai ? Si quelqu’un t’avait frappée ?

J’aimerais répondre, vraiment, mais j’en suis *incapable*. Il me caresse le visage. Sa main est sur *ma joue*. Je n’arrive plus à penser, à parler ou même à respirer. L’intensité qui se dégage de tout son être me coupe le souffle et les jambes. Tandis que j’acquiesce de manière peu convaincante, il fronce les sourcils puis retire sa main.

— Je te raccompagne, décide-t-il d’un ton catégorique.

Les mains sur mes épaules, il me fait pivoter dans l’autre sens et me donne une petite impulsion, puis s’élance à côté de moi en petites foulées.

On court en silence.

Je voudrais lui parler, l’interroger à propos de son année en détention, lui demander pourquoi il a laissé tomber le lycée et quelle est la signification de

son tatouage... mais j'ai trop peur des réponses. Sans compter que je suis totalement essouffée. Du coup, on court sans échanger un mot.

Lorsqu'on approche de chez moi, on ralentit tous les deux pour marcher. Je ne sais pas comment conclure cette rencontre. Je cours toujours seule alors je ne connais pas trop l'usage quand deux joggeurs se séparent. Je me tourne en lui adressant un petit signe de la main.

— Bon, à une prochaine ?

— Absolument.

Je lui souris un peu gauchement et tourne les talons. *Absolument ?* Je tourne et retourne le mot dans ma tête en remontant l'allée. Qu'est-ce qu'il sous-entendait par là ? Il n'a pas cherché à avoir mon numéro, même s'il ignore que je n'en ai pas. Il ne m'a pas non plus demandé si je voulais qu'on refasse un footing ensemble. Pourtant il a répondu « absolument », comme s'il était certain qu'on allait se revoir... Quelque part, j'espère qu'il a raison.

— Sky, attends.

Sa façon de prononcer doucement mon nom me donne envie qu'il n'ait plus que ce mot-là à la bouche : « Sky ». Je me retourne en priant pour qu'il ne soit pas sur le point de me sortir une autre tirade ringarde. Cette fois, je m'y laisserais prendre.

— Tu veux bien me rendre service ?

Tout ce que tu veux. Tu peux me demander n'importe quoi, tant que tu seras torse nu, je le ferai.

— Oui ?

Il me lance sa bouteille d'eau. Je l'attrape au vol et la regarde : elle est vide. Je m'en veux de ne pas avoir pensé à lui proposer de la remplir. Je lui fais signe que j'ai compris en l'agitant, puis monte les marches du perron au petit trot et m'engouffre dans la maison. Karen est en train de remplir le lave-vaisselle quand je fais irruption dans la cuisine. Dès que la porte se referme derrière moi, je relâche bruyamment mon souffle.

— Bon sang, Sky ! On dirait que tu vas t'évanouir. Assieds-toi.

Elle me prend la bouteille des mains pour la remplir et m'installe de force sur une chaise. Je la laisse œuvrer pendant que je reprends mon souffle en expirant bien par la bouche. Elle se retourne en me tendant la bouteille ; je revisse le bouchon, puis je me relève et cours la rapporter à Holder.

— Merci, dit-il.

Je reste là à le regarder coller ses lèvres charnues sur le goulot.

C'est presque comme si on s'embrassait encore.

Je n'arrive pas à distinguer l'effet causé par mon footing de presque huit kilomètres de celui que me fait Holder. Dans les deux cas, j'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes à cause du manque d'oxygène. Holder parcourt mon corps des yeux, s'arrêtant un poil trop longtemps sur mon ventre nu avant de relever la tête.

— Tu fais de l'athlétisme ?

— Non, je réponds en me couvrant le ventre du bras gauche et me tenant

la taille de l'autre main. Mais je pensais me présenter aux épreuves de sélection.

— Tu devrais. T'es à peine essoufflée alors que tu viens de courir presque huit kilomètres. Tu es en terminale ?

Il n'a pas idée de l'effort surhumain que je fais pour ne pas m'écrouler par terre en crachant mes poumons. Je n'ai jamais couru une telle distance d'une traite et je surjoue à fond pour lui donner l'impression que c'est la routine. Apparemment, ça fonctionne.

— Tu devrais le savoir, si je suis en terminale, non ? Pour un pro de la filature, ça laisse à désirer.

En voyant ses fossettes réapparaître, j'aurais presque envie de faire la danse de la victoire.

— Disons que tu ne me facilites pas la tâche, avoue-t-il. Je ne t'ai même pas trouvée sur Facebook.

Il vient d'admettre qu'il avait cherché mon profil sur Facebook. Vu que ça ne fait même pas deux heures que je l'ai rencontré, savoir qu'il est rentré directement chez lui pour chercher des informations sur Internet est un peu flatteur. En sentant un sourire se dessiner malgré moi sur mes lèvres, j'ai envie de gifler cette fille pathétique qui a pris le pouvoir sur mon indifférence habituelle.

— Je suis pas sur Facebook. J'ai pas Internet.

Il me regarde avec un sourire narquois, comme s'il n'en croyait pas un traître mot.

— Et ton portable ? insiste-t-il en repoussant en arrière la grosse mèche qui tombe sur son front. Tu n'as pas accès à Internet dessus ?

— J'ai pas de portable. Ma mère n'est pas fan des nouvelles technologies. Et j'ai pas la télé non plus.

— Merde ! s'esclaffe-t-il. T'es sérieuse ? Mais qu'est-ce que tu fais pour te détendre ?

Je lui souris en haussant les épaules.

— Du footing.

Holder m'observe encore, laissant son attention dévier brièvement sur mon ventre. Dorénavant, j'y réfléchirai à deux fois avant de sortir en brassière.

— Dans ce cas, tu saurais par hasard à quelle heure une certaine personne se lève le matin pour aller courir ?

Il relève la tête pour me regarder dans les yeux et, à cet instant, il m'apparaît comme tout sauf l'individu que Six m'a décrit. Je ne vois qu'un garçon qui flirte avec une fille, une lueur engageante et plus ou moins nerveuse dans le regard.

— Je ne suis pas sûre que tu aies envie de te lever aussi tôt.

Entre son regard et la fournaise ambiante, ma vue se brouille subitement, alors j'inspire un grand coup : je ne veux surtout pas paraître épuisée et troublée.

Il penche la tête en plissant les yeux.

— Au contraire : tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de me lever aussi tôt, réplique-t-il en dégainant son sourire à fossettes.

Là, je perds carrément connaissance.

Je veux dire, *vraiment*. Je suis tombée dans les pommes.

Et à en croire la douleur dans mon épaule et les saletés incrustées sur ma joue, c'était une superbe chute. Je me suis étalée de tout mon long sur le bitume avant même qu'il ait le temps de me rattraper. Le contraire de ce qui arrive aux héros dans les romans.

Je suis étendue sur le canapé, où il m'a sans doute allongée après m'avoir portée à l'intérieur. Karen est penchée au-dessus de moi, un verre d'eau à la main. Holder, qui se tient derrière elle, assiste aux suites de la plus grosse honte de ma vie.

— Sky, bois un peu d'eau, exige Karen en soulevant mon visage pour l'approcher du verre.

Après avoir avalé une gorgée, je repose la tête sur le coussin et ferme les yeux en priant pour m'évanouir de nouveau.

— Je vais te chercher un linge frais à te mettre sur le front, prévient Karen.

Je rouvre les yeux : peut-être que Holder aura décidé de s'éclipser une fois Karen sortie de la pièce... Mais non, il est toujours là. Et même encore plus près. Agenouillé par terre, il avance la main vers mes cheveux pour retirer, je présume, une saleté ou un bout de gravier.

— Tu es sûre que tu te sens bien ? C'était une sacrée chute.

Il a l'air franchement inquiet. Il essuie du pouce une trace sur ma joue et repose la main à côté de moi sur le canapé.

— Pff, j'y crois pas.

Gémissant, je cache mes yeux sous un bras.

— Je suis vraiment désolée. C'est trop la honte.

Holder écarte mon poignet de mon visage.

— Ne dis pas ça.

L'inquiétude qui froisse ses traits s'estompe pour laisser place à un sourire espiègle.

— Je dois dire que ça me déplaît pas.

Karen revient dans le séjour.

— Voilà un gant de toilette frais, ma puce. Tu veux quelque chose contre la douleur ? Tu as la nausée ?

Au lieu de me passer directement le gant, elle le tend à Holder et repart dans la cuisine.

— J'ai peut-être de la racine de souci ou de bardane.

Génial. Comme si la situation n'était pas suffisamment gênante, elle va me forcer à avaler ses décoctions maison devant lui.

— Ça va, maman. J'ai mal nulle part.

Holder pose doucement le gant sur ma joue pour l'essuyer.

— Tu n'as peut-être aucune douleur maintenant, mais crois-moi, ça va venir, m'avertit-il tout bas, sans que Karen puisse entendre. Tu devrais prendre quelque chose, juste au cas où.

J'ignore pourquoi la proposition paraît plus alléchante venant de lui que de Karen, mais j'acquiesce. Puis je déglutis et retiens mon souffle. À force d'être allongée sur le canapé avec son visage qui plane au-dessus de moi, je sens que je vais encore m'évanouir alors je tente de me redresser.

Voyant ce que j'essaie de faire, il m'agrippe le coude pour m'aider. Karen revient et me tend un verre de jus d'orange ; ses préparations sont tellement amères que je suis obligée de les avaler avec du jus de fruits : je risque sinon de tout recracher. Je lui prends le verre de la main, le vide d'un trait et le lui redonne aussi sec. Je n'ai qu'une envie, c'est qu'elle retourne au plus vite dans la cuisine.

— Désolée, lance-t-elle en tendant la main à Holder. Je m'appelle Karen Davis.

Holder se relève et lui serre la main.

— Dean Holder. Mes amis me surnomment Holder.

Je suis jalouse qu'elle lui touche la main. À quand mon tour ?

— Comment connais-tu Sky ? questionne-t-elle.

On échange un regard. Un petit sourire en coin se dessine sur ses lèvres, imperceptible sauf pour moi.

— En fait, on ne se connaît pas. J'étais juste là au bon moment.

— Dans ce cas, merci du coup de main. J'ignore pourquoi elle s'est évanouie. Ça ne lui était jamais arrivé, ajoute Karen en me couvant du regard. Tu as mangé quelque chose aujourd'hui ?

— Un peu de poulet au déjeuner, je confesse en passant sous silence le Snickers que j'ai englouti avant mon footing. La bouffe de la cantine est vraiment dégueulasse.

Roulant des yeux, effarée, elle lève brusquement les bras.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris d'aller courir le ventre vide ?

Je hausse les épaules.

— Je sais pas. J'ai pas l'habitude de courir en fin de journée.

Le verre à la main, elle repart en cuisine en poussant un gros soupir.

— Je ne veux plus que tu ailles courir, Sky. Tu imagines si tu avais été seule ? De toute façon, tu cours trop.

Elle plaisante, j'espère ? Il n'est pas question que j'arrête de courir.

— Écoutez, commence Holder en me voyant pâlir encore plus.

Il tourne la tête en direction de la cuisine pour s'adresser à Karen :

— J'habite sur Ricker Street et je passe par ici tous les après-midi pour aller faire mon footing. (C'est du pipeau : je l'aurais remarqué.) Si ça peut vous rassurer, je serais ravi de courir avec votre fille pendant une semaine. D'habitude, je vais courir au stade du lycée après les cours mais ça ne me dérange pas de changer, pour une fois. Juste pour s'assurer que ça ne se reproduise pas, vous voyez.

Ah, je comprends mieux. Voilà pourquoi ces abdos me disaient quelque chose.

De retour dans le salon, Karen me lance un regard puis se tourne vers lui. Elle sait que j'adore courir seule pour me changer les idées mais je vois bien dans son regard qu'elle serait plus rassurée si j'avais un partenaire.

— Pour moi c'est d'accord, concède-t-elle, sous réserve que Sky le soit aussi.

Oui, oui, oui, je le suis. À condition que mon nouveau coéquipier coure toujours torse nu !

— OK, je dis en me levant.

Subitement, je suis de nouveau prise de vertige. Je suppose que je deviens livide parce qu'à la vitesse de l'éclair, Holder m'agrippe l'épaule pour me faire rasseoir sur le canapé.

— Doucement, murmure-t-il.

Il lève la tête vers Karen.

— Vous n'auriez pas quelque chose à grignoter ? Ça pourrait lui faire du bien.

Karen repart une fois de plus dans la cuisine tandis que Holder tourne la tête vers moi, visiblement très inquiet.

— Tu es vraiment sûre que ça va ?

Il m'effleure la joue.

Je frissonne.

Un sourire diabolique se glisse sur son visage quand il s'aperçoit que j'essaie de dissimuler la chair de poule sur mes bras. Il jette un œil à Karen qui est toujours dans la cuisine, puis reporte son attention sur moi.

— À quelle heure je commence la protection rapprochée demain ?

— Je sais pas... 6 h 30 ?

Le souffle court, je le fixe, impuissante à réagir.

— 6 h 30, parfait.

— Holder, t'es pas obligé...

Sans répondre tout de suite, il me dévisage de ses yeux bleus envoûtants et je ne peux m'empêcher de fixer sa bouche, tout aussi envoûtante, quand il reprend la parole :

— Je sais bien, Sky. Mais je fais ce que je veux.

Et d'ajouter encore plus bas :

— Et ce que je veux, c'est courir avec toi.

Il recule en me regardant mais le chaos qui règne dans ma tête et mon ventre m'empêche de lui répondre.

Karen est de retour avec des biscuits.

— Mange, ordonne-t-elle en me les fourrant dans la main.

Holder se lève, dit au revoir à Karen puis se tourne une dernière fois.

— À demain matin, alors ? D'ici là, prends soin de toi.

J'acquiesce d'un signe de tête puis le regarde partir. La porte d'entrée s'est refermée mais je n'arrive pas à la quitter des yeux. Je suis en train de

devenir folle. J'ai perdu mon sang-froid. Alors c'est ça que Six aime tant ? Le *désir* ?

Quelle horreur ! C'est définitif : je *déteste* ce sentiment magique et merveilleux.

— Il était vraiment adorable, commente Karen. Et beau garçon, en plus.

Elle se tourne vers moi.

— Tu ne le connais vraiment pas ?

Je hausse les épaules.

— Si, j'en ai entendu parler.

Je n'en dis pas plus. Si elle savait quel genre de cas désespéré elle vient de m'attribuer comme « partenaire de footing », elle piquerait une crise. Moins elle en sait sur Dean Holder, mieux on se portera, elle comme moi.

Lundi 27 août 2012

19 h 10

— Mais qu'est-ce que t'as au visage ?

Jack lâche mon menton et me contourne pour accéder au réfrigérateur.

Ça fait maintenant un an et demi environ que Jack est une des constantes de la vie de Karen. Il dîne avec nous plusieurs fois par semaine et puisque ce soir on fête le départ de Six, il nous fait l'honneur de sa présence. Bien qu'il adore l'asticoter, je sais qu'elle lui manquera à lui aussi.

— J'ai pris une gamelle cet aprèm.

Il éclate de rire.

— Ah ! Alors c'est pour ça que la route est défoncée !

Six attrape une tranche de pain et ouvre le pot de Nutella. Je me sers une bonne portion de la dernière recette végétalienne de Karen. On finit par prendre goût à sa cuisine, mais Six n'a toujours pas réussi à s'y faire au bout de quatre ans. Quant à Jack, c'est son double incarné, autrement dit il n'est pas difficile. Le menu de ce soir se compose d'un plat dont je n'arrive même pas à prononcer le nom mais qui, comme toujours, est totalement dépourvu de produits d'origine animale. Karen ne m'oblige pas à être végétalienne, hormis à la maison, donc je me nourris plus ou moins comme je veux.

Quand Six mange quelque chose, c'est uniquement pour compléter son alimentation, essentiellement constituée de Nutella. Ce soir, elle s'est préparé un sandwich fromage-Nutella. Pour le coup, je ne sais pas trop si je m'y ferai un jour.

— Alors, quand est-ce que tu emménages ? je demande à Jack.

Ça fait un moment que l'idée est en projet mais l'antitechnologisme de Karen est un obstacle qu'ils n'arrivent pas à franchir. Enfin, surtout lui. Karen, elle, ne se pose même pas la question.

— Dès que ta mère cédera et s'abonnera à la chaîne ESPN, suppose Jack.

Ce n'est pas un sujet de dispute entre eux. Je crois que leur organisation actuelle leur convient, donc aucun des deux n'est pressé de sacrifier sa position sur l'autel des nouvelles technologies.

— Sky s'est évanouie dans la rue aujourd'hui, raconte Karen pour changer de sujet. Un jeune homme charmant l'a portée dans la maison.

— Un *garçon*, maman, je la reprends en gloussant. C'est bien aussi comme terme, tu sais.

À l'autre bout de la table, Six me fait les gros yeux et c'est là que je réalise que je ne lui ai pas raconté mon footing du jour. Pas plus que ma rentrée au lycée. Décidément, la journée a été chargée. Je me demande bien à qui je raconterai mes histoires après son départ. Dire que dans deux jours, elle sera à l'autre bout de la planète : rien que d'y penser, ça m'angoisse. J'espère que Brekin pourra la remplacer. D'ailleurs il serait sans doute ravi d'être à sa place... dans la peau d'une fille, j'entends. Enfin, moi je souhaite simplement qu'il puisse compenser l'absence de Six.

— Tu te sens mieux ? s'inquiète Jack. Tu as dû faire une sacrée chute pour avoir cet œil au beurre noir.

Je tâte mon œil en grimaçant. Je l'avais complètement oublié, ce coquard.

— Ça n'a rien à voir. C'est Six qui m'a mis un coup de coude. À deux reprises.

Je m'attends à ce que l'un d'eux au moins demande à Six pourquoi elle s'en est prise à moi, mais non, pas de réaction. Ce qui prouve bien à quel point ils l'adorent. Elle pourrait me tabasser, ça leur serait égal ; ils diraient que je ne l'ai sans doute pas volé.

— Ça ne t'ennuie pas d'avoir un chiffre en guise de prénom ? la questionne Jack. C'est un truc que j'ai jamais compris. Comme ces parents qui donnent à leur enfant le nom d'un jour de la semaine.

La fourchette en l'air, il marque une pause en jetant un regard à Karen.

— Quand on aura un bébé, pas question de lui faire ça. Tout ce qu'on pourra trouver sur un calendrier sera interdit.

Karen le fixe d'un air complètement froid. À en juger par sa réaction, je dirais que c'est la première fois que Jack évoque l'idée d'un bébé avec elle. Et vu la tête qu'elle fait, je dirais aussi qu'un bébé n'est pas quelque chose qu'elle envisage à l'avenir. Mais alors pas du tout.

Jack reporte son attention sur Six.

— Ton vrai prénom, c'est bien Seven, non ? Je ne comprends pas pourquoi tu as choisi Six. C'est probablement le pire chiffre que tu pouvais choisir.

— Je vais prendre tes petites piques pour ce qu'elles sont, réplique l'intéressée, à savoir : ta manière à toi d'oublier le chagrin suscité par mon départ imminent.

Jack éclate de rire.

— Comme tu veux ! Je t'en réserve d'autres pour ton retour dans six mois.

*

* *

Après le départ de Jack et de Six, je rejoins Karen en cuisine pour l'aider à faire la vaisselle. Depuis que Jack a évoqué l'idée d'un enfant, elle est

étrangement silencieuse.

— Pourquoi ça t'a fait flipper comme ça ? je l'interroge en lui tendant une assiette à rincer.

— Quoi donc ?

— Sa remarque au sujet du bébé. Tu as la trentaine. Il y a plein de femmes qui tombent enceintes à ton âge.

— C'était flagrant à ce point ?

— Pour moi, oui.

Elle me prend une autre assiette des mains pour la rincer puis pousse un soupir.

— J'aime Jack. Mais j'aime aussi notre quotidien, juste toutes les deux. Notre vie telle qu'elle est aujourd'hui me plaît et je sais pas si je suis prête à un changement, et encore moins à ajouter un bébé au tableau. Mais Jack est vraiment décidé à avancer.

Je ferme le robinet et m'essuie les mains.

— Maman, je vais avoir dix-huit ans dans quelques semaines. Tu auras beau résister... ta vie va changer. L'an prochain, je partirai à l'université et tu te retrouveras toute seule ici. Ce serait peut-être pas mal d'envisager au moins l'idée de le laisser emménager.

Elle me sourit mais d'un air triste, comme toujours quand j'évoque la fac.

— Je l'ai envisagée, Sky, crois-moi. Simplement c'est un pas énorme et une fois franchi, on ne peut pas revenir en arrière.

— Mais qui te dit que tu *voudras* revenir en arrière ? Au contraire, qui sait, tu auras peut-être envie d'aller encore plus loin et de franchir un autre pas, puis encore un autre jusqu'à ce que, finalement, tu piques un sprint ?

Elle rigole.

— C'est bien ce qui me fait peur !

Je passe un coup d'éponge sur le plan de travail et la rince dans l'évier.

— Parfois, je te comprends pas.

— C'est réciproque, réplique-t-elle en me donnant un petit coup de coude. Je ne comprendrai jamais pourquoi tu as autant insisté pour aller au lycée. Je sais, ton premier jour était sympa et tout, mais maintenant dis-moi vraiment ce que tu en penses.

Je hausse les épaules.

— C'était bien.

Mensonge. Mais mon entêtement l'emporte à tous les coups. Il n'est pas question d'avouer que j'ai détesté cette rentrée, même si je sais que jamais Karen ne me rétorquerait : « Je te l'avais bien dit. »

Elle se sèche les mains en me souriant.

— Ravie de l'entendre. Bon, peut-être que quand je te reposerai la question demain, tu me diras la vérité.

Je sors de mon sac le livre que Breckin m'a prêté et m'affale sur mon lit. J'ai à peine lu trois pages que Six se faufile par la fenêtre.

— D'abord ta journée, ensuite ton cadeau, déclare-t-elle.

Elle s'allonge à côté de moi sur le lit tandis que je pose le roman sur ma table de nuit.

— Journée pourrie. Grâce à toi et à ton incapacité à dire non aux mecs, j'ai hérité de ton horrible réputation. Mais par une intervention divine, Breckin a volé à ma rescousse. Un mormon homo adopté, qui ne sait ni chanter ni jouer la comédie mais qui adore lire et qui est mon nouveau meilleur ami de tout l'univers.

Six tire la tête.

— Je ne suis même pas encore partie que tu m'as déjà remplacée ? Vilaine. Et pour info, je *sais* dire non aux mecs. Ce dont je suis incapable, c'est de saisir les implications morales attachées aux relations sexuelles avant le mariage. Multiples, les relations.

Elle me pose une boîte sur les genoux. Une boîte sans emballage.

— Je sais ce que tu te dis, annonce-t-elle. Mais depuis le temps, tu devrais savoir que l'absence de paquet cadeau ne reflète pas l'estime que j'ai pour toi. Je suis fainéante, c'est tout.

Je soulève la boîte pour la secouer.

— C'est toi qui pars, je te signale. C'est plutôt *moi* qui devrais t'offrir un cadeau.

— C'est vrai. Mais les cadeaux, c'est pas ton fort et je m'attends pas à ce que tu changes pour moi.

Elle a raison. Je ne suis nulle pour ce qui est d'offrir des cadeaux. Surtout parce que j'ai tout autant horreur d'en recevoir. Pour moi, c'est presque aussi gênant que les gens qui pleurent. Je retourne la boîte et trouve le couvercle, que je défais pour l'ouvrir. Une fois le papier de soie retiré, un téléphone portable me tombe dans la main.

— Six... Tu sais bien que j'ai pas le droit...

— Je m'en fiche. Il est pas question que je parte à l'autre bout de la planète sans aucun moyen de communiquer avec toi. T'as même pas d'adresse e-mail !

— Je sais, mais je peux pas... J'ai pas de boulot. Je ne pourrai pas payer le forfait. Et Karen...

— Relax, c'est une carte prépayée. J'ai mis assez d'argent pour qu'on puisse au moins s'envoyer un texto par jour pendant mon absence. Manque de pot pour toi, j'ai pas les moyens pour des appels internationaux. Et histoire de s'en tenir aux principes éducatifs cruels et tordus de ta mère, sache qu'il n'y a même pas Internet sur ce machin. Juste la fonction SMS.

Elle s'empare de l'appareil pour l'allumer puis enregistre son numéro.

— Si tu finis par te trouver un copain sexy en mon absence, tu pourras

toujours acheter des minutes supplémentaires. Mais si jamais il profite du crédit qui m'est réservé, je l'étripe, prévient-elle en me rendant le portable.

J'appuie sur la touche RÉPERTOIRE. Son numéro s'affiche sous le nom « ta MEILLEURE amie de l'univers tout entier ».

Recevoir des cadeaux n'est pas mon fort et les adieux c'est encore pire. Je range le téléphone dans sa boîte et me penche pour attraper mon sac à dos. J'en sors tous mes livres, puis je me retourne vers Six et renverse mon sac sur sa tête en regardant une pluie de dollars tomber sur ses genoux.

— Il y a trente-sept dollars en tout. Ça devrait te permettre de tenir jusqu'à ton retour. Joyeux Erasmus.

Elle ramasse une poignée de billets qu'elle jette en l'air avant de se rallonger sur le lit.

— Ton premier jour de lycée et ces garces te font déjà le coup du casier ? s'amuse-t-elle. Je suis impressionnée.

Je pose la petite carte que j'ai rédigée pour son départ sur sa poitrine puis j'appuie la tête contre son épaule.

— Ah oui ? Et encore, tu ne m'as pas vue faire du *lap dance* dans la cantine.

Elle lève la carte devant ses yeux et l'effleure en souriant. Elle ne l'ouvre pas parce qu'elle sait que je n'aime pas les situations trop larmoyantes. Elle la repose et appuie à son tour la tête sur la mienne.

— T'es vraiment une traînée, plaisante-t-elle doucement en tentant de réprimer des larmes que notre entêtement nous empêche toutes les deux de laisser couler.

— Il paraît, oui.

Mardi 28 août 2012

6 h 15

En entendant mon réveil sonner, je m'interroge pour savoir si oui ou non je vais courir ce matin, puis je me souviens soudain que j'ai rendez-vous, et pas avec n'importe qui. Je m'habille en quatrième vitesse, comme jamais depuis que je suis en âge de m'habiller toute seule, puis je cours à la fenêtre. Une petite carte est scotchée sur le carreau avec le mot « traînée » écrit dessus de la main de Six. Je la décolle avec un sourire puis la jette sur mon lit avant de me faufiler dehors.

Assis sur le bord du trottoir, il s'étire les jambes. Heureusement, il est de dos, sinon il m'aurait vue froncer les sourcils en découvrant qu'il porte un tee-shirt. Il se retourne lorsqu'il m'entend approcher.

— Salut, toi, sourit-il en se levant.

C'est alors que je remarque que son tee-shirt est déjà trempé. Il est venu en courant. Trois kilomètres pour venir ici, et il s'apprête à en faire cinq avec moi avant d'en parcourir trois de plus pour rentrer chez lui. Sincèrement, je ne comprends pas pourquoi il se donne tout ce mal. Ni pourquoi je le laisse faire.

— Tu as besoin de t'échauffer d'abord ? s'enquiert-il.

— C'est déjà fait.

Il tend le bras pour m'effleurer la joue.

— C'est pas si terrible finalement, constate-t-il. Ça te fait mal ?

Je fais non de la tête. Il espère vraiment que je vais répondre à voix haute alors que ses doigts sont au contact de ma peau ? C'est un peu difficile de parler et de retenir son souffle en même temps.

Il retire sa main en souriant.

— Tant mieux. Prête ?

Je relâche mon souffle :

— Oui.

Et on s'élance. On court côte à côte pendant un moment jusqu'à ce que le chemin se rétrécisse et qu'il se range derrière moi, ce qui me met incroyablement mal à l'aise. En temps normal, je me lâche totalement quand je cours mais là, je suis pleinement consciente du moindre détail, de ma coiffure à la longueur de mon short en passant par chaque goutte de sueur qui me dégouline dans le dos. Je suis soulagée de le voir revenir à ma hauteur dès que le chemin s'élargit à nouveau.

— Tu devrais vraiment participer aux sélections de l'équipe d'athlétisme...

Sa voix posée ne donne pas du tout l'impression qu'il a déjà couru trois kilomètres ce matin.

— ... Tu as plus d'endurance que la majorité de ceux qui formaient l'équipe de l'an dernier.

— Je ne sais pas si j'en ai envie, je souffle de façon peu séduisante. Je ne connais quasiment personne au lycée. J'avais prévu de me présenter, mais pour l'instant, la plupart des élèves sont... vaches. J'ai pas très envie de prolonger les confrontations quotidiennes sous prétexte qu'on fait équipe.

— Ça fait seulement un jour que tu as intégré le lycée. Sois patiente. Tu pouvais pas t'attendre à débarquer un jour avec trois millions d'amis après avoir fait toute ta scolarité à domicile.

Je m'arrête net. Il continue pendant quelques foulées avant de remarquer que je ne suis plus à ses côtés. Quand il se retourne et me voit immobile, il se précipite vers moi et m'agrippe par les épaules.

— Ça va ? Tu as des vertiges ?

Je fais non de la tête en repoussant ses bras.

— Ça va très bien, je dis avec une pointe d'agacement très perceptible.

Il penche la tête de côté.

— J'ai dit un truc qu'il ne fallait pas ?

Comme je commence à repartir en direction de chez moi, il en fait autant.

— Si peu ! je réplique. Je plaisantais qu'à moitié hier quand je comparais ton attitude à du harcèlement. Tu reconnais avoir cherché mon profil Facebook juste après m'avoir rencontrée. Ensuite, tu insistes pour courir avec moi alors que c'est pas *du tout* ton chemin. Et maintenant j'apprends que tu as trouvé le moyen de savoir depuis combien de temps je vais au lycée et que tu as découvert qu'avant, j'étais scolarisée chez moi ? Je ne vais pas te mentir, c'est un peu flippant.

J'attends des explications mais au lieu de ça, Holder se contente de m'observer, les yeux mi-clos. On continue de marcher tandis qu'il me fixe en silence, jusqu'à ce qu'on tourne à l'angle de la rue suivante. Quand il ouvre enfin la bouche, un gros soupir précède sa réponse :

— Je me suis renseigné, avoue-t-il finalement. Je vis ici depuis que j'ai dix ans, alors j'ai pas mal d'amis. Tu m'intriguais.

Je le scrute pendant quelques mètres puis baisse les yeux vers le trottoir. Tout à coup je n'arrive plus à le regarder, inquiète de ce que ses « amis » ont pu lui raconter d'autre à mon sujet. Je sais que des rumeurs circulent depuis que Six et moi sommes amies, mais c'est la première fois de ma vie que je suis un tant soit peu sur la défensive ou embarrassée à cause d'elles. Je ne vois qu'une explication au fait qu'il ait modifié son parcours pour courir avec moi : il connaît ma réputation et il espère sans doute qu'elle soit justifiée.

Voyant que je suis mal à l'aise, il m'arrête en me retenant par le coude.

— Sky.

On pivote pour se retourner face à face, mais je ne quitte pas le bitume des yeux. Bien qu'aujourd'hui je porte un peu plus qu'une simple brassière, je croise quand même les bras en me tenant les côtes. Rien qui dépasse ou qui ait besoin d'être dissimulé, mais d'une certaine manière, je me sens vraiment nue à cet instant.

— Je crois qu'on est partis du mauvais pied au supermarché hier, reprend-il. Et en ce qui me concerne, je t'assure : cette histoire de harcèlement, c'était une blague. Je ne veux pas que ma présence te mette mal à l'aise. Ça te rassurerait d'en savoir plus sur moi ? Pose-moi une question et j'y répondrai. N'importe laquelle.

J'espère réellement qu'il est sincère, parce que je sens d'ici que ce n'est pas le genre de mecs dont les filles se contentent de s'enticher. Non, c'est le genre dont on tombe raide dingue, et cette seule idée me terrorise. Je n'ai pas très envie d'être amoureuse de qui que ce soit, et encore moins d'un type qui se plie en quatre pour moi uniquement parce qu'il me prend pour une fille facile. Du reste, je n'ai pas envie de tomber amoureuse d'un type qui, à en croire son tatouage, s'est autocatalogué comme cas désespéré. Seulement, je suis curieuse. Beaucoup trop.

— Si je te pose une question, tu seras honnête avec moi ?

Il incline le visage vers moi.

— Toujours.

Par moments sa façon de chuchoter me fait tourner la tête, et l'espace d'un instant, je redoute de m'évanouir encore s'il continue à parler de cette façon. Heureusement, il recule et attend simplement que je pose ma question. J'ai envie de l'interroger sur son passé. J'aimerais savoir pourquoi on l'a mis en prison, pourquoi il a fait ce qu'on lui reproche et pourquoi Six se méfie de lui. Mais là encore, je ne suis pas sûre de vouloir connaître la vérité tout de suite.

— Pourquoi tu as abandonné tes études ?

Il pousse un soupir, comme si c'était une des questions qu'il espérait esquisser. Il se remet à marcher et cette fois, c'est moi qui le suis.

— En théorie, je n'ai pas encore abandonné.

— Mais visiblement, ça fait plus d'un an que tu n'es pas allé en cours. Pour moi, ça revient au même.

Il se retourne, l'air hésitant, comme s'il avait envie de me confier quelque chose, ouvrant la bouche et la refermant après une brève hésitation. Ça me rend folle de ne pas réussir à le cerner. D'ordinaire, c'est facile : la plupart des gens sont limpides. Holder, lui, est très déroutant et très compliqué.

— Je me suis réinstallé ici il y a seulement quelques jours, explique-t-il. L'année dernière a été un peu merdique entre ma mère et moi, alors je suis parti vivre quelque temps chez mon père à Austin. Je suis allé au lycée là-bas mais j'avais le sentiment qu'il était temps que je rentre. Alors me voilà.

Le fait qu'il passe sous silence son séjour en centre de détention me fait douter de sa sincérité. Je comprends que ce ne soit pas forcément quelque chose dont il ait envie de parler mais il ne devrait pas affirmer qu'il sera *toujours* honnête alors que pour l'instant, ce n'est absolument pas le cas.

— Ça n'explique pas pourquoi tu as lâché les cours en pleine année ni pourquoi tu ne t'es toujours pas réinscrit au lycée.

Il hausse les épaules.

— Je sais. À vrai dire, j'essaie encore de décider ce que j'ai envie de faire. Je déteste ce lycée. J'en ai marre de leur baratin et parfois je me dis que ce serait plus facile de me mettre simplement à bosser.

J'arrête de marcher en me tournant face à lui.

— C'est merdique, comme excuse.

Il me dévisage, le sourcil arqué.

— Quoi, le fait que je déteste ce lycée ?

— Non, que tu laisses une année difficile décider de ton sort pour le restant de tes jours. Il ne te reste plus que neuf mois avant de passer ton bac et toi tu renonces ? C'est juste... con.

Il éclate de rire.

— C'est sûr que présenté avec autant d'éloquence... !

— Tu peux rire, mais si tu plaques définitivement le lycée, c'est que tu cèdes à la pression. Tu donneras raison à ceux qui ont douté de toi.

Je jette un coup d'œil au tatouage sur son bras.

— Tu vas renoncer et prouver au monde entier que tu es vraiment un cas désespéré ? Jolie façon de leur faire porter le chapeau.

Il suit mon regard jusqu'à son tatouage et le contemple un moment en remuant la mâchoire, l'air tendu. Je n'avais vraiment pas l'intention de m'engager dans cette discussion mais bâcler ses études est un sujet délicat avec moi. À mon avis, c'est la faute de Karen, qui m'a rabâché pendant des années que j'étais seule responsable de la tournure que prendrait ma vie.

Holder détourne les yeux du tatouage qu'on fixe tous les deux et relève la tête, en indiquant ma maison d'un signe du menton.

— T'es arrivée, dit-il d'un ton neutre.

Il tourne les talons sans même un sourire ou un geste d'au revoir.

Je reste là, sur le trottoir, à le regarder disparaître au coin de la rue. Il ne se retourne pas.

Et voilà. Moi qui pensais discuter avec *une* de ses personnalités aujourd'hui... C'est raté.

Mardi 28 août 2012

7 h 55

Quand j'arrive dans la salle de cours, Breckin est déjà installé au fond dans toute sa splendeur fuchsia. Je suis sidérée de ne pas avoir remarqué ces chaussures rose pétard et le garçon qui les porte avant le déjeuner d'hier.

— Salut, beau gosse, je dis en me glissant sur le siège vide à côté de lui.

Je lui prends son gobelet de café des mains pour en boire une gorgée. Comme il ne me connaît pas encore assez pour protester, il me laisse faire. À moins que ce ne soit parce qu'il connaît les conséquences quand on interrompt une fille qui s'autoproclame accro à la caféine.

— J'en ai appris de belles sur toi hier soir, affirme-t-il. C'est vraiment dommage que ta mère ne veuille pas que tu aies accès à Internet. C'est un espace formidable pour découvrir des choses sur soi-même qu'on ne savait même pas.

— Mais est-ce que j'ai seulement envie de savoir ? je réponds en gloussant.

Renversant la tête en arrière pour finir son café, je lui rends ensuite le gobelet. Il jette un œil au fond du gobelet vide et le repose sur ma table.

— Eh bien, d'après mes investigations sur Facebook, vendredi soir tu as invité un certain Daniel Wesley chez toi, ce qui s'est soldé par la crainte d'une grossesse. Samedi tu as couché avec un dénommé Grayson que tu as ensuite flanqué à la porte. Hier..., poursuit-il en se tapotant le menton, hier on t'a vue courir en compagnie de Dean Holder après les cours. Ça, ça m'inquiète un peu en revanche, parce qu'on dit que... il n'aime pas les *mormons*.

Parfois je suis bien contente de ne pas avoir accès à Internet, contrairement à tout le monde.

— Voyons voir, je dis en récapitulant la liste des ragots. Daniel Wesley, je ne sais même pas qui c'est. Samedi soir, Grayson est *effectivement* venu chez moi mais il a tout juste eu le temps de me peloter que j'ai flanqué cette outre à vin dehors. Et oui, c'est vrai, hier j'ai couru avec un mec qui s'appelle Holder mais je ne le connais pas. On s'est retrouvés à courir en même temps par hasard parce qu'il n'habite pas loin de chez moi. Voilà...

Je m'en veux immédiatement d'avoir minimisé l'importance de mon footing avec Holder. Mais pour l'instant, je ne l'ai pas encore cerné et je ne suis pas sûre d'être prête à ce que quelqu'un infiltre mon alliance vieille de

vingt heures avec Breckin.

— Si ça peut te rassurer, d'après une nana prénommée Shayna, j'étais un riche héritier plein aux as !

J'éclate de rire.

— Tant mieux. Dans ce cas, ça te dérangera pas de m'apporter un café tous les matins.

La porte de la classe s'ouvre, et on lève tous les deux le nez au moment où Holder fait son entrée, vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un jean noir, les cheveux fraîchement lavés. Dès que mon regard se pose sur lui, ça me reprend : grippe intestinale, bouffées de chaleur, trac.

— Merde.

Pendant que je marmonne, Holder s'avance vers le bureau de M. Mulligan pour y poser un formulaire, puis il part vers le fond de la salle en tripotant son portable. Il s'installe à la table juste devant celle de Breckin sans même remarquer ma présence puis coupe son téléphone et le range dans sa poche.

Je suis trop stupéfaite de le voir débarquer en cours pour lui parler. Est-ce que, d'une certaine manière, je l'ai fait changer d'avis au sujet de sa réinscription ? Est-ce que ça me fait plaisir qu'il ait peut-être changé d'avis grâce à moi ? Je pose la question car je n'éprouve qu'un peu de regret.

M. Mulligan arrive et pose ses affaires sur le bureau, puis il se retourne pour écrire son nom ainsi que la date au tableau. Je ne sais pas trop s'il croit honnêtement qu'on a oublié qui il était depuis hier ou bien s'il tient juste à nous rappeler qu'il nous prend pour des idiots.

— Dean ! s'exclame-t-il toujours face au tableau avant de se retourner et de jauger Holder du regard. Content de te revoir parmi nous, bien que tu aies un jour de retard. J'imagine que tu ne vas pas nous poser problème cette année ?

Cette remarque condescendante, lancée d'entrée de jeu, me laisse sans voix. Si c'est le genre de baratin que Holder doit supporter au lycée, pas étonnant qu'il ait hésité à revenir. Moi, au moins, je me fais juste rembarrer par les autres élèves. À mon sens, peu importe l'élève, les profs ne devraient jamais être condescendants. Ça devrait être la règle numéro un du manuel du parfait enseignant. En numéro deux, ils devraient avoir interdiction d'écrire leur nom au tableau à partir du CM1.

Holder change de position et répond à M. Mulligan avec autant de mordant :

— Et moi, j'imagine que vous ne direz rien qui puisse *m'inciter* à vous poser problème cette année, monsieur Mulligan ?

Bon, visiblement, ça rembarre des deux côtés. Peut-être qu'après l'avoir convaincu de revenir en cours, il faudrait que je lui apprenne l'importance du respect de l'autorité.

Le menton rentré, M. Mulligan lance un regard noir à Holder par-dessus la monture de ses lunettes.

— Et si tu venais au premier rang pour te présenter à tes camarades, Dean ? Il y a sûrement des nouveaux visages depuis ton départ l'an dernier.

Holder ne bronche pas, ce qui à mon avis est exactement la réaction qu'escomptait M. Mulligan. Au contraire, il se lève pour ainsi dire d'un bond et s'avance à grands pas jusqu'à l'avant de la classe. Cette ardeur soudaine pousse le professeur à reculer d'un pas. Holder se retourne face à la classe sans un poil d'hésitation ou de gêne.

— Avec plaisir, commence-t-il en défiant M. Mulligan du regard. Je m'appelle Dean Holder mais tout le monde m'appelle Holder.

Il s'adresse ensuite à la classe :

— Je suis élève ici depuis la seconde, exception faite de neuf mois sabbatiques. Et d'après M. Mulligan, j'aime bien semer la pagaille, donc on devrait bien s'amuser.

Plusieurs élèves rigolent en entendant ça, mais pour ma part, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. J'avais déjà quelques réserves à son sujet, vu tout ce qu'on m'a raconté sur lui, mais à présent, son attitude le révèle tel qu'il est vraiment. Holder, bouche ouverte, s'apprête à poursuivre quand soudain il se fend d'un grand sourire en m'apercevant au fond de la salle. Le clin d'œil qu'il m'adresse me donne envie de me cacher sous la table. Je lui réponds d'un petit sourire pincé puis baisse le nez dès que les autres commencent à pivoter sur leur siège pour voir qui est celui ou celle qu'il fixe comme ça.

Il y a une heure et demie, il est parti de mauvais poil. Maintenant il me sourit comme s'il venait de revoir sa meilleure amie pour la première fois depuis des années.

Je confirme : ce type est instable.

— C'était quoi, ce sourire ? me chuchote Breckin en se penchant sur sa table.

— Je te raconterai au déjeuner.

— Est-ce là toute la sagesse que tu souhaites nous transmettre pour aujourd'hui ? demande M. Mulligan à Holder.

Ce dernier acquiesce et retourne à sa place sans me quitter des yeux. Il se rassoit en se dévissant le cou pour me regarder. Le cours débute et tout le monde reporte son attention vers le tableau. Tout le monde, sauf Holder. Je me plonge dans mon livre et l'ouvre au chapitre en cours, espérant qu'il en fera autant. Mais quand je relève le nez, il est toujours à m'observer.

« Quoi ? » j'articule en silence en levant les mains vers le ciel.

Plissant les yeux, il m'observe en silence avant de finalement répondre : « Rien. » Il se retourne et ouvre son manuel.

Breckin me donne un petit coup de crayon sur les doigts en m'interrogeant du regard avant de reporter son attention sur son livre. S'il compte sur moi pour lui expliquer cette mini scène avec Holder, il va être déçu car j'en suis incapable. Moi-même, je n'ai aucune idée de ce qui vient de se passer.

Pendant le cours, je glisse plusieurs coups d'œil en direction de Holder

mais il ne bouge plus de toute l'heure. Quand la sonnerie retentit, Breckin se lève précipitamment en pianotant sur ma table.

— Toi et moi, rendez-vous à la cantine, décrète-t-il en me toisant, un sourcil haussé.

Tandis qu'il quitte la salle, je vois Holder le fixer d'un air dur.

Ramassant mes affaires en vitesse, je me dirige vers la sortie avant de lui laisser le temps de lancer la conversation. Sincèrement, je suis ravie qu'il ait décidé de reprendre sa scolarité mais sa façon de me regarder comme si on était les meilleurs potes du monde m'inquiète. Je n'ai aucune envie que Breckin (ou n'importe qui d'autre, d'ailleurs) pense que j'approuve ses agissements. C'est simple, je préférerais ne rien avoir à faire avec lui. Sauf que quelque chose me dit que ça ne va pas lui plaire, à Holder.

Je vais à mon casier pour changer de livres et attraper mon manuel de littérature anglaise. Je me demande si Shayna/Shayla va me reconnaître aujourd'hui. Sans doute que non, le dernier cours remonte à vingt-quatre heures. Je doute qu'elle ait assez de neurones pour mémoriser des informations aussi vieilles.

— Salut, toi.

Je ferme les yeux avec appréhension, redoutant de le voir planté là dans toute sa splendeur si je me retourne.

— Tu es venu, finalement.

Je réaligne les livres dans mon casier puis lui fais face. Souriant, il prend appui contre le casier voisin.

— Tu t'es refait une beauté, constate-t-il en me reluquant de la tête aux pieds. Cela dit, j'aime bien aussi quand tu es en sueur.

Il n'est pas mal non plus dans son genre mais ce n'est pas moi qui le lui dirai.

— Tu es revenu pour continuer de me harceler ou réellement pour reprendre tes études ?

Il sourit d'un air malicieux en tapotant sur le casier.

— Les deux.

Il faut vraiment que j'arrête cette histoire de harcèlement. Ce serait plus drôle si, au fond, je ne l'en croyais pas capable.

Autour de nous, le couloir se vide peu à peu.

— Bon, il faut que j'aille en cours. Content de te revoir au lycée.

Il me dévisage, les yeux plissés, presque comme s'il percevait mon malaise.

— Tu es bizarre.

Ce diagnostic m'arrache un soupir d'agacement. Comment il peut le savoir, si je suis bizarre ou pas ? Il ne me connaît même pas ! Je me tourne de nouveau vers mon casier pour essayer de dissimuler le fond de ma pensée, à l'origine de mon attitude « bizarre ». Des pensées telles que : pourquoi est-ce que ses antécédents ne m'effraient pas plus que ça ? Pourquoi est-il colérique au point d'agir comme il l'a fait envers ce pauvre gosse l'an dernier ?

Pourquoi est-ce qu'il tient tant à ce qu'on coure ensemble ? Pourquoi est-ce qu'il s'est renseigné sur moi ? Au lieu de lui avouer qu'un tas de questions me brûle la langue, je m'en tiens à un haussement d'épaules en prétextant :

— Je suis pas bizarre, je suis juste surprise de te voir ici.

Il s'appuie contre le casier voisin en secouant la tête.

— Non. C'est autre chose. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Un autre soupir. Je m'appuie à mon tour contre mon casier.

— Je peux être franche avec toi ?

— Je ne demande que ça.

Je hoche la tête avec une grimace et me redresse :

— D'accord. Alors voilà : je ne veux pas que tu te fasses de fausses idées. Tu me dragues et tu lâches des trucs qui laissent entendre que tu as des vues sur moi. Malheureusement, c'est pas réciproque. Et puis, tu es...

Je m'interromps pour chercher le mot juste.

— Je suis *quoi* ? s'impatiente-t-il en me fixant intensément.

— Tu es... très sérieux. Trop. Et lunatique. Et un peu effrayant. Il y a aussi l'autre truc, j'ajoute sans préciser. Je ne veux pas que tu t'imagines des choses.

— Quel autre truc ?

Il a l'air de savoir exactement de quoi je parle mais il me défie de le verbaliser.

— Tu sais très bien.

Je souffle et m'adosse contre mon casier, les yeux rivés sur mes pieds. Je m'entête à rester vague, n'ayant pas plus envie que lui sans doute d'évoquer le passé.

Holder se plante face à moi, appuie les mains à plat sur le casier derrière ma tête, puis se penche vers moi. Quand je lève les yeux, son visage n'est qu'à quinze centimètres du mien.

— Non, je ne sais pas, Sky. Tu éludes le sujet comme si tu avais trop peur de l'aborder. Alors explique-moi.

À cet instant, tandis que je le regarde en me sentant prise au piège, la même pointe de panique que lors de notre première rencontre vient me serrer le cœur.

— On m'a raconté ce que tu as fait, je lâche abruptement. Je suis au courant pour le type que tu as tabassé et pour ton séjour en centre de redressement. Je sais que depuis deux jours que je te connais, tu m'as flanqué la trouille au moins trois fois. Et puisqu'on se dit tout, je sais aussi que si tu t'es renseigné sur moi, alors tu as sûrement entendu parler de ma réputation, ce qui est certainement la seule raison pour laquelle tu fais des pieds et des mains pour être avec moi. Désolée de te décevoir, mais toi et moi, on ne couchera pas ensemble. Ne va pas t'imaginer que ça ira plus loin entre nous. On fait du footing ensemble, point.

Sa mâchoire se crispe mais son expression ne change pas d'un *iota*. Il baisse les bras en reculant d'un pas, me laissant ainsi respirer à nouveau

normalement. Je ne comprends pas pourquoi, chaque fois qu'il empiète sur mon espace vital, ça me coupe littéralement le souffle. Et surtout, je ne comprends pas pourquoi cette sensation me plaît.

Mes livres serrés contre moi, je commence à m'en aller en le bousculant un peu quand soudain, un bras me saisit par la taille et m'éloigne brusquement de Holder. Tournant la tête, je vois Grayson le toiser de la tête aux pieds tout en m'attirant contre lui.

— Holder, constate froidement Grayson. Je savais pas que t'étais de retour.

Holder fait comme s'il n'était pas là. Il continue de me fixer puis baisse finalement les yeux jusqu'à la main de Grayson qui m'agrippe la taille. Il hoche légèrement la tête en souriant, comme s'il était arrivé à une sorte de conclusion, puis il m'observe de nouveau.

— Eh si, tu vois : je suis de retour, réplique-t-il sans mâcher ses mots ni regarder Grayson en face.

C'est quoi, ce délire ? D'où sort Grayson et pourquoi est-ce qu'il me tient par la taille comme si j'étais sa propriété ?

Après avoir tourné les talons pour partir, Holder s'arrête brusquement et se retourne une dernière fois vers moi :

— Les sélections d'athlétisme ont lieu jeudi après les cours, m'informe-t-il. Vas-y.

Sur ce, il s'en va pour de bon.

Mais pas Grayson. Dommage.

— Tu as un truc de prévu samedi ? me chuchote-t-il à l'oreille en me serrant contre lui.

Je le repousse en écartant mon cou de sa bouche.

— Arrête, je réponds, agacée. Je crois que j'ai été plutôt claire le week-end dernier.

Refermant violemment mon casier, je m'éloigne, songeuse. Toute ma vie j'ai eu une existence tranquille et sans histoires. Pourtant, rien qu'avec ce qui s'est passé ces deux derniers jours, j'aurais de quoi écrire un roman entier.

*

* *

Breckin s'installe en face de moi en me glissant un soda sous le nez.

— Ils n'avaient pas de café mais j'ai trouvé de la caféine.

— Merci, très cher meilleur ami de tout l'univers, je dis en souriant.

— Ne me remercie pas, je l'ai acheté dans une mauvaise intention. Je vais m'en servir pour te soudoyer et obtenir des tas de ragots sur ta vie amoureuse.

J'ouvre la cannette en riant.

— Eh bien, tu vas être déçu parce que ma vie amoureuse est au point mort.

— Ça, j'en doute vu la façon dont monsieur le rebelle là-bas te mate depuis tout à l'heure, insiste-t-il en esquissant un petit signe de tête vers la droite.

Trois tables plus loin, Holder me fixe : il est assis parmi plusieurs joueurs de l'équipe de football qui ont l'air tout excités de le revoir. Ils lui donnent des tapes dans le dos en bavardant autour de lui, sans remarquer qu'il ne prend pas part à la conversation. Les yeux braqués sur moi, il boit une gorgée d'eau, repose la bouteille sur la table d'un geste un peu brusque puis m'adresse un petit signe de tête vers la droite et se lève. Suivant son regard, j'aperçois la porte de la cantine, direction dans laquelle il part en s'attendant sûrement à ce que je le suive.

— Euh... ? je marmonne sans vraiment m'adresser à Breckin.

— Comme tu dis. Allez, va voir ce qu'il te veut et reviens me raconter ça.

Je reprends une gorgée de soda.

— Bien, chef.

Mon corps se lève mais mon cœur ne suit pas : je crois qu'il m'a lâchée dès que Holder m'a fait signe de le rejoindre. Je peux faire bonne contenance devant Breckin autant que je veux, au fond, Dieu sait que je n'en mène pas large.

Holder, qui me devance de plusieurs mètres, pousse les portes qui se referment aussitôt après son passage. Une fois devant, je pose les mains dessus, hésitante, puis m'engouffre finalement dans le couloir. Je crois que je préférerais aller en heure de colle plutôt que de lui parler. J'ai tellement de nœuds au ventre qu'un scout aurait de quoi être jaloux.

Comme je ne le vois nulle part, j'avance encore un peu, jusqu'aux casiers. Adossé contre l'un d'eux, un pied sur la porte en métal, il me regarde bien en face, les bras croisés sur la poitrine. La nuance bleu clair de ses yeux n'est même pas assez douce pour atténuer la colère qu'ils contiennent.

— Tu sors avec Grayson ?

Levant les yeux au ciel, je marche vers la rangée de casiers opposée pour m'y adosser. Je connais à peine ce mec et je commence déjà à en avoir assez de ses sautes d'humeur.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Franchement, j'aimerais bien savoir en quoi ça le regarde.

Il me fait le coup du silence : une petite pause, j'ai remarqué, qu'il marque presque toujours avant de répondre.

— C'est un gros con.

— Comme toi parfois, je lance du tac au tac, beaucoup plus rapide que lui quand il s'agit de répliquer.

— C'est pas un mec pour toi.

Je lâche un petit rire exaspéré.

— Parce que toi, si ? je rétorque, lui retournant directement le compliment.

Si on comptait les points, je dirais qu'on en est à 2 : 0 pour moi.

Il se tourne vers les casiers et tape sur l'un d'eux du plat de la main. Le bruit du coup contre le métal résonne dans le couloir et se répercute droit dans mon ventre.

— Ne m'inclus pas là-dedans, reprend-il en se retournant. Je te parle de Grayson, pas de moi. Tu ne devrais pas traîner avec lui. T'imagines pas quel genre de mec c'est.

Je glousse. Pas parce qu'il est drôle... au contraire. Parce qu'il est *sérieux*. Ce type que je connais à peine essaie sérieusement de décider avec qui j'ai le droit de sortir ou pas ? Découragée, je renverse la tête en arrière contre le casier en signe d'abandon.

— Deux jours, Holder. Ça fait deux jours en tout et pour tout que je te connais.

Je me redresse subitement et m'avance vers lui.

— Et en deux jours, j'ai eu le temps de voir cinq différentes facettes de ta personnalité, mais une seule s'est révélée sympathique. Et toi tu crois avoir tous les droits, comme celui de donner ton avis sur moi ou sur mes choix ? J'hallucine. C'est grotesque.

Holder remue nerveusement la mâchoire en me toisant, les bras à nouveau fermement croisés. L'air provocateur, il s'approche, le regard si dur et si froid que je commence à croire que j'ai affaire à une sixième facette de sa personnalité. Une facette encore plus intraitable et possessive.

— Déjà que je ne peux pas voir ce mec, alors si en plus je vois un truc comme ça...

Il porte la main à mon visage pour effleurer le dessous de mon œil contusionné.

— Et en plus, il se permet de te prendre dans ses bras... ? Pardon si je deviens un peu *grotesque*.

La caresse légère de ses doigts sur ma pommette me rend fébrile. J'ai beaucoup de mal à ne pas fermer les yeux et blottir ma joue contre sa paume mais je me cramponne à ma décision : je vais me blinder contre ce garçon. Du moins... je vais essayer. En tout cas, dorénavant c'est mon nouvel objectif.

Lorsqu'il voit que je recule la tête jusqu'à ce que sa main ne soit plus en contact avec mon visage, il replie les doigts en serrant le poing et laisse son bras retomber.

— Tu estimes que je ne devrais pas fréquenter Grayson parce que tu as peur qu'il ne devienne violent ? je résume. Un peu hypocrite de ta part, tu ne crois pas ?

Il me contemple sans réagir avant de pousser un bref soupir en levant les yeux au ciel de façon presque imperceptible. Ensuite, il tourne la tête en se tenant la nuque et pendant quelques secondes interminables, il reste comme ça, à regarder ailleurs. Quand enfin il se retourne lentement vers moi, son regard est fuyant.

— C'est lui qui t'a fait ce coquard ? demande-t-il d'un ton totalement

neutre.

Bien qu'il ait la tête baissée, il épie ma réaction à travers sa frange de cils.

— Est-ce qu'il t'a déjà frappée ?

Et voilà, ça recommence : d'un simple revirement d'attitude, il essaie de m'amadouer.

— Non aux deux questions, je réponds calmement. Je t'ai déjà dit que c'était un accident.

On se fixe, sans un mot, jusqu'à ce que la sonnerie retentisse et que le couloir se remplisse d'élèves. Coupant court, je repars à la cantine sans un regard en arrière.

Mercredi 29 août 2012

6 h 15

Ça fait environ trois ans que je cours régulièrement. Je ne sais plus pour quelle raison je m'y suis mise ni pourquoi ça m'a plu au point que je m'astreigne à une telle discipline au quotidien. À mon avis, c'est en grande partie lié à la frustration de ma vie en vase clos. J'essaie de garder une attitude positive à ce sujet mais c'est difficile quand je vois les relations qu'entretiennent les autres élèves entre eux, dont je suis exclue. Il y a encore quelques années, ça n'aurait pas été un drame de ne pas avoir accès à Internet mais de nos jours, c'est presque du suicide social. Cela dit, je me fiche de ce que les gens pensent.

Je ne vais pas prétendre le contraire : j'ai eu terriblement envie de chercher Holder en ligne. Avant, quand je voulais à tout prix en savoir plus sur les gens, j'allais enquêter avec Six sur son ordinateur. Mais pour l'heure, Six est à bord d'un vol transatlantique au-dessus de l'océan, donc elle ne peut pas m'aider. Alors je me contente de rester assise sur mon lit à cogiter : Holder est-il aussi méchant que le dit sa réputation ? Est-ce qu'il fait le même effet aux autres filles qu'à moi ? Qui sont ses parents ? A-t-il des frères et sœurs ? Une copine ? Pourquoi est-ce qu'il a l'air si déterminé à être tout le temps fâché contre moi alors qu'on se connaît à peine ? Est-ce qu'il s'enflamme toujours autant ? Et est-ce qu'il est toujours aussi charmant quand il n'est pas occupé à faire la tête ? Ça m'énerve qu'il soit systématiquement tout l'un ou tout l'autre et jamais entre les deux. Ce serait sympa de découvrir qu'il peut être calme et décontracté. Mais est-ce qu'*au moins* il existe un juste milieu chez lui ? Je me le demande... Et c'est bien tout ce que je peux faire : ruminer en silence sur ce mec désespérant qui a trouvé le moyen de s'incruster au cœur de mes préoccupations et qui ne veut plus en décrocher.

Brusquement, je sors de ma transe et termine d'enfiler mes baskets. Au moins, vu qu'on n'a pas résolu notre prise de bec d'hier dans le couloir, il ne courra pas avec moi ce matin, ce qui me soulage assez. Plus que jamais, j'ai besoin de me retrouver tranquille toute seule. Quoique, je ne vois pas trop l'intérêt. Je ne vais rien faire de plus que cogiter et penser à lui.

J'ouvre la fenêtre de ma chambre et me glisse dehors. Il fait plus sombre que d'habitude à cette heure. Levant les yeux, je constate que le ciel, en parfait baromètre de mon humeur, est couvert. J'avise la direction que

prennent les nuages, et jette ensuite un coup d'œil sur la gauche, curieuse de savoir si j'aurai le temps de courir avant que les éléments ne se déchaînent sur ma tête.

— Tu passes toujours par la fenêtre pour sortir de chez toi ou tu espérais juste m'éviter ?

Je fais volte-face en entendant sa voix. Il se tient au bord du trottoir, vêtu d'un simple short et de baskets. Aujourd'hui, pas de tee-shirt.

Et merde.

— Si j'avais voulu t'éviter, je serais simplement restée au lit.

Je m'approche d'un pas assuré en espérant dissimuler le fait qu'à sa vue, mon corps tout entier se détraque. Je suis un peu contrariée qu'il se soit pointé, mais sinon, je suis surtout bêtement et terriblement heureuse de le voir. Je le contourne et m'étire, allongeant les jambes en me penchant en avant, une chaussure dans chaque main et la tête enfouie dans les genoux, en partie pour les bienfaits de l'échauffement mais surtout pour éviter d'avoir à le regarder.

— Je ne savais pas trop si tu viendrais, lance-t-il en s'asseyant lourdement en face de moi.

Je me relève en le regardant.

— Pourquoi je serais pas venue ? C'est pas moi qui ai un problème. En plus, la rue est à tout le monde, je le rembarre sèchement sans même savoir pourquoi.

Il me refait le coup du silence mais, bizarrement, son expression intense me laisse indifférente. Ça devient une telle habitude chez lui que j'ai presque envie de lui trouver un surnom. Il est là, silencieux, à soutenir mon regard d'un air songeur qui ne laisse rien transparaître. Je n'ai jamais vu quelqu'un réfléchir autant à ses réponses. Cet air absorbé qu'il a pendant qu'il prépare ce qu'il va dire... À croire qu'il existe un quota de mots par phrase et qu'il tient à n'employer que les plus indispensables.

J'arrête mes étirements pour lui faire face, refusant de baisser les yeux la première. Je ne vais pas me laisser envoûter par ses petites feintes de Jedi, même si j'en rêve. Il est totalement impassible et d'autant plus imprévisible. Ça me rend dingue.

Il étend ses jambes devant lui.

— Donne-moi les mains. J'ai besoin de m'étirer aussi.

Il est assis, les bras tendus vers moi comme si on allait se lancer dans un jeu de mains. Si quelqu'un passait en voiture à cet instant, j'imagine très bien ce qu'il se dirait ; rien que d'y penser, ça me fait rire. Je place les mains à plat sur ses paumes et il me tire vers lui pendant plusieurs secondes. Quand il me relâche, je recule pour le tirer en avant. Lui ne baisse pas les yeux. Son regard reste planté dans le mien, avec cet air déterminé et épuisant qui le caractérise.

— Pour info, dit-il, c'est pas moi qui avais un problème hier.

Je tire plus fort, plus par méchanceté que par souci de l'aider à bien s'étirer.

— Tu insinues que c'est *moi* ?

— Je me trompe ?

— Sois plus précis. J'aime pas les gens flous.

Il ricane d'un air irrité.

— Sky, s'il y a bien une chose que tu dois savoir sur moi, c'est que c'est pas mon truc, d'être flou. Je te l'ai dit, je serai toujours honnête avec toi et à mon sens, être malhonnête ou rester flou, c'est pareil.

Tirant encore sur mes bras, il se penche en arrière.

— Pourtant cette réponse que tu viens de donner est plutôt floue, je lui fais remarquer.

— Autant que ta question. Ça aussi, je te l'ai déjà dit : si tu as une question, pose-la. Tu as l'air de croire que tu me connais. Pourtant, tu ne m'as jamais vraiment rien demandé.

— C'est faux, je te connais pas.

Il rit encore en secouant la tête puis me lâche les mains.

— Laisse tomber.

Il se relève et commence à s'éloigner.

— Attends.

J'abandonne rapidement le trottoir pour le suivre. Si quelqu'un a le droit de faire la tête dans cette histoire, c'est bien moi.

— Qu'est-ce que j'ai dit, encore ? C'est vrai : je ne te connais pas ! Pourquoi t'es subitement de mauvais poil ?

Il s'arrête et se retourne en rebroussant chemin.

— Après avoir passé un peu de temps avec toi ces derniers jours, je m'attendais à une réaction légèrement différente de ta part. Je t'ai donné plein d'occasions de me poser toutes les questions que tu voulais, mais pour une raison qui m'échappe, tu préfères croire tout ce qu'on raconte. Je pensais que, subissant toi aussi ton lot de ragots, tu serais un peu plus critique.

Mon lot de ragots ? S'il croit qu'il va marquer des points en nous trouvant des points communs, il rêve.

— Alors c'est ça, en fait, l'histoire ? Tu pensais que la petite nouvelle un peu débauchée sur les bords aurait de la compassion pour le salaud qui casse de l'homo ?

Il râle en se passant la main dans les cheveux, frustré.

— Arrête, Sky.

— Que j'arrête *quoi* ? De te traiter de salaud ? Très bien. Alors appliquons tout de suite ton cher principe d'honnêteté : est-ce que, oui ou non, tu as grièvement tabassé cet élève l'an dernier et écopé d'un an en centre de détention pour mineurs ?

Holder secoue la tête puis me lance un regard empreint de déception.

— Quand je t'ai demandé d'arrêter, je faisais allusion au fait de t'insulter *toi*, pas moi.

Il s'approche d'un pas, réduisant l'écart entre nous.

— Quant à cet enfoiré, *oui*, je l'ai quasiment battu à mort, et s'il se

pointait encore devant moi, je recommencerais sans hésiter.

Ses yeux sont emplis d'une colère franche mais je suis trop tétanisée pour lui demander pourquoi. Il a beau m'avoir prévenue qu'il serait honnête, ses réponses m'angoissent plus que mes propres questions. Reculant en même temps, on reste tous les deux silencieux un moment. Je ne comprends même pas comment on en est arrivés là.

— Je préfère ne pas courir avec toi aujourd'hui.

— Pareil, ça me dit rien, acquiesce-t-il.

Sur ce, chacun part de son côté, lui vers sa maison, moi vers ma fenêtre. Je n'ai même plus envie de courir seule.

Au moment où je repasse dans ma chambre, il se met à tomber des cordes et l'espace d'un instant, je le plains d'avoir encore tout le chemin à faire jusque chez lui. Mais ma compassion ne dure pas car le karma est sans pitié et dans l'immédiat, c'est de Holder qu'il se venge. Je referme la fenêtre et m'approche de mon lit, le cœur battant aussi vite que si j'avais couru mes cinq kilomètres. Sauf qu'en réalité, s'il s'emballe comme ça, c'est parce que je suis vraiment à bout de nerfs.

Ça fait à peine deux jours que je connais ce garçon, et je ne me suis encore jamais autant disputée avec quelqu'un de toute ma vie. Je pourrais faire la somme de toutes mes disputes avec Six depuis quatre ans, ce ne serait même pas comparable aux dernières quarante-huit heures avec Holder. Je ne comprends pas pourquoi il se donne tout ce mal. Enfin, j'imagine qu'après ce matin, il s'en donnera beaucoup moins.

J'attrape l'enveloppe sur ma table de nuit, l'ouvre en la déchirant et en sors la lettre de Six pour la lire, calée contre les oreillers, dans l'espoir d'oublier un peu le chaos dans ma tête :

Sky,

Avec un peu de chance, quand tu liras cette lettre (car je sais que tu ne la liras pas tout de suite), je serai folle amoureuse d'un Italien canon et je ne penserai plus du tout à toi.

Mais je sais que c'est impossible, car je penserai tout le temps à toi.

Je repenserai à toutes ces soirées qu'on a passé devant nos films avec nos pots de glace et nos mecs. Et surtout, je penserai à toi et à toutes les raisons pour lesquelles je t'aime.

Pour n'en citer que quelques-unes : j'aime le fait que tu sois si nulle quand il est question de

dire au revoir ou de se laisser aller à l'émotion et aux sentiments parce qu'au fond, je suis comme toi. J'aime le fait que tu pioches toujours dans la partie vanille-fraise du pot de glace parce que tu sais que je raffole du chocolat, même si toi aussi tu adores ça. J'aime que tu ne sois pas une fille bizarre et compliquée bien que tu aies grandi sérieusement isolée de la société – à côté de toi, les Amish passent pour une communauté branchée.

Mais ce que j'aime par-dessus tout chez toi, c'est que tu ne me juges pas. Ces quatre dernières années, tu ne m'as jamais questionnée sur mes décisions (même quand je faisais une erreur), ni sur les garçons avec qui je suis sortie ni sur le fait que je ne crois pas à l'engagement. Je dirais bien que c'est facile pour toi, de ne pas me juger, car tu es toi aussi une petite traînée. Mais tu sais comme moi que c'est faux. Alors merci d'être cette amie. Merci de ne jamais être condescendante ou de ne jamais me traiter comme si tu valais mieux que moi (même si on sait toutes les deux que c'est le cas.) Toutes ces choses que les gens disent dans notre dos ont beau me faire marrer, ça me tue qu'ils nous mettent dans le même sac. Pour ça, je te demande pardon – mais pas trop quand même : je sais que si on te demandait de choisir entre être ma débauchée de meilleure amie ou être la sainte-nitouche de service, tu te taperais tous les mecs de la terre. Tu le ferais parce que tu m'aimes très fort. Et moi, je te laisserais faire parce que je t'aime très fort aussi.

Une dernière chose que j'adore chez toi (et ensuite je me tais parce que je suis en train

d'écrire cette lettre à seulement deux cents mètres de toi et c'est vraiment dur de résister à l'envie de me glisser par la fenêtre pour aller te serrer dans mes bras) : ton indifférence. Ce que les gens pensent, t'en as rien à faire. Tu es concentrée sur ton avenir et les autres peuvent aller se faire voir. Quand je t'ai annoncé que je partais en Italie après t'avoir convaincue de t'inscrire dans mon lycée, tu as simplement souri alors que d'autres auraient sûrement piqué une crise. Je t'ai laissée en plan pour réaliser mon rêve mais ça ne t'a pas sapé le moral pour autant. Tu ne m'as même pas soulée avec ça.

Et pour finir (après j'arrête, promis), j'ai adoré la fois où on regardait *Un Vent de Folie* et où je me suis mise à aboyer après la télé à la fin, quand Sandra Bullock s'en va sans se retourner, parce que je trouvais ce dénouement affreux. Toi, tu t'es contentée de hausser les épaules en me disant : « C'est la réalité, Six. Tu peux pas leur en vouloir si l'histoire se finit mal. Ça arrive dans la vie. Ce sont les faux happy ending qui devraient te faire hurler. »

Je ne l'oublierai jamais car tu avais raison. Je sais que ce n'était pas ton intention mais ça m'a servi de leçon. Tout ne se passera pas toujours comme je le veux et l'histoire ne se finit pas forcément bien pour tout le monde. La vie est parfois terrible et on doit simplement apprendre à l'affronter. Je vais m'armer d'une bonne dose d'indifférence, comme toi, me résigner et grandir un peu.

Enfin, bref. Assez parlé de ça. Je veux juste que tu saches que tu vas me manquer et ton

nouveau meilleur ami de tout l'univers au lycée aura intérêt à se faire tout petit à mon retour. J'espère que tu es consciente d'être une fille géniale. Au cas où, je t'enverrai un texto tous les jours pour te le rappeler. Prépare-toi : pendant les six mois à venir, tu vas être bombardée de messages ennuyeux et interminables qui ne contiendront que des compliments sur Sky.

Je

t'aime,
6

Je replie la lettre en souriant, sans verser une larme. Six ne voudrait pas que je pleure à cause d'elle, même si elle a bien failli m'en donner envie. Je tends le bras vers le tiroir de la table de nuit pour en sortir le portable qu'elle m'a offert. Déjà deux textos non lus :

Je t'ai déjà dit que tu étais géniale ? Tu me manques.

Ça fait deux jours, t'as intérêt à me répondre. Il faut que je te parle de Lorenzo. Et avant que j'oublie : t'es si futée que c'en est écœurant.

Je souris en commençant à taper ma réponse. Je dois m'y reprendre à cinq fois avant de comprendre comment ça marche. Bientôt dix-huit ans et c'est le premier texto que j'envoie : c'est forcément une info digne du livre des records.

Attention, je vais prendre goût à ces compliments quotidiens. N'oublie pas de me rappeler que je suis belle, que j'ai des goûts musicaux absolument irréprochables et que je suis la plus grande sprinteuse au monde. (Juste quelques exemples pour t'aider.) Tu me manques aussi. Et j'ai hâte que tu me parles de Lorenzo, petite traînée.

Vendredi 31 août 2012

11 h 20

Au lycée les jours suivants sont identiques aux deux premiers : pleins de rebondissements. Mon casier semble être devenu une plaque tournante de post-it et de lettres désobligeantes en tous genres sans que je ne voie jamais personne les placarder ou les glisser dedans. Je ne vois vraiment pas l'intérêt de faire ça si c'est pour s'en cacher. C'est comme ce petit mot qui était collé sur mon casier ce matin : **Salope**. C'est tout ce que ça disait.

Non mais franchement ? Elle est où, la créativité, là-dedans ? Ils ne pouvaient pas étayer un peu avec une anecdote ? Deux, trois détails sur mes ébats, peut-être ? Quitte à m'imposer ces conneries tous les jours, ils pourraient au moins rendre ça intéressant. Si je devais m'abaisser à laisser une insulte gratuite sur le casier de quelqu'un, j'aurais au moins la politesse d'amuser ceux qui la liraient au passage. J'écrirais un truc comique, par exemple : « Je t'ai surprise au lit avec mon copain hier soir. Merci d'avoir mis de l'huile de massage sur mon concombre, salope. »

Je glousse toute seule, et ça me fait drôle de rire à voix haute à ma propre blague. En jetant un coup d'œil dans le couloir, je constate qu'il n'y a plus personne à part moi. Plutôt que d'arracher les post-it de mon casier, comme je devrais probablement faire, je sors mon stylo pour les enjoliver un peu. De rien, les gens !

*
* *

Breckin pose son plateau en face de moi sur la table ; désormais on prend chacun le nôtre puisqu'il a l'air de penser que je n'aime que la salade. Il me sourit d'un air je-détiens-un-secret-qui-va-forcément-t'intéresser. Si c'est encore une rumeur, je m'en passerais.

— Comment se sont passées les épreuves de sélection d'athlétisme hier ? s'enquiert-il.

Je hausse les épaules.

— J'y suis pas allée.

— Je le savais.

— Dans ce cas, pourquoi tu demandes ?
— Pour avoir ta confirmation, répond-il en riant. Pourquoi tu n'y es pas allée ?

Je hausse une nouvelle fois les épaules.

— C'est quoi, ces haussements d'épaules ? Un tic nerveux ?

Je les hausse encore.

— J'ai envie de faire équipe avec personne ici. Ça n'a plus d'intérêt.

Il fronce les sourcils.

— *Primo*, l'athlétisme est un des sports les plus individuels que tu puisses pratiquer. *Secundo*, je croyais que tu t'étais justement inscrite au lycée pour les activités extrascolaires ?

— Je ne sais *pas* pourquoi je me suis inscrite. J'éprouve peut-être le besoin d'expérimenter de plus près la nature humaine sous ses pires aspects avant de faire mon entrée dans le monde réel. Le choc sera moins violent.

Il arque un sourcil en pointant vers moi son bâton de céleri.

— T'as pas tort. Une initiation progressive aux dangers de la société t'aidera à amortir le choc. On ne va pas te lâcher toute seule en liberté alors que tu as été dorlotée toute ta vie dans un zoo.

— Sympa, la comparaison.

Il me fait un clin d'œil en mordant dans son bâton.

— En parlant de comparaison, qu'est-ce qui est arrivé à ton casier ? J'ai vu qu'il était recouvert d'allusions et de métaphores sexuelles.

— Ça te plaît ? je dis avec enthousiasme. Ça m'a pris un moment mais j'étais assez inspirée.

Il acquiesce.

— J'ai surtout aimé le mot qui disait : « Tu es une vraie salope, tu as couché avec Breckin le mormon. »

— Alors non, je nie en secouant la tête. Celle-là, je ne peux pas me l'attribuer, elle est d'origine. Mais c'est plus drôle maintenant que c'est plus cochon, non ?

— Si, approuve Breckin. Sauf qu'elles y sont plus. J'ai vu Holder les arracher de ton casier il y a cinq minutes.

Je relève brusquement la tête. Il affiche de nouveau ce sourire malicieux. J'imagine que c'est le secret qu'il brûlait de me révéler.

— J'ai trouvé ça étrange.

Je me demande bien pourquoi Holder se donnerait la peine de faire une chose pareille. On n'a pas recouru ensemble depuis notre dernière prise de bec. En fait, on ne se parle plus du tout. Désormais il s'assoit à l'autre bout de la classe, et je ne le revois plus de la journée, à part au déjeuner. Et encore, il s'attable avec ses copains à l'autre bout de la cantine. Après avoir abouti à une impasse, je pensais qu'on avait réussi à passer à autre chose en s'évitant mutuellement, mais il faut croire que j'avais tort.

— Je peux te poser une question ? reprend Breckin.

Je hausse encore les épaules, juste pour l'agacer.

— C'est vrai, ce qu'on dit de lui ? À propos de son tempérament et de sa sœur ?

J'essaie de ne pas paraître décontenancée par le scoop qu'il m'annonce : Holder a une sœur ? Première nouvelle.

— J'en sais rien. Mais j'ai passé assez de temps avec lui pour savoir qu'il me fait peur et que je ne veux plus le fréquenter.

J'ai très envie de le questionner sur cette histoire de sœur mais j'y peux rien si dans certaines situations, mon côté tête de cochon ressurgit. Pour une raison ou pour une autre, c'est le cas quand il s'agit de me rancarder sur Dean Holder.

— Salut, toi, lance une voix masculine dans mon dos.

Je sais tout de suite que ce n'est pas Holder car cette voix ne me fait aucun effet. Le temps que je me retourne, Grayson enjambe le banc pour s'asseoir à côté de moi.

— Tu fais quelque chose après les cours ?

Je plonge mon bâton de céleri dans de la sauce ranch et mords dedans.

— Sûrement.

Grayson fait non de la tête.

— Mauvaise réponse. Je te retrouve à ta voiture après la dernière heure.

Je n'ai pas le temps de protester qu'il est déjà reparti. Breckin me sourit d'un air narquois.

Je me contente de hausser les épaules.

*
* *

Je n'ai aucune idée de ce que me veut Grayson mais s'il croit que je vais l'inviter chez moi demain soir, il faut vraiment qu'il aille se faire soigner. Je suis prête à jurer de renoncer aux mecs pour le restant de l'année. Surtout si ça signifie descendre un pot de glace toute seule après leur départ. Retrouver Six pour manger de la glace, c'était la seule chose qui me plaisait quand je passais mes samedis soir à flirter.

Au moins avec Grayson, il n'y a pas de mauvaise surprise. Quand j'arrive sur le parking, il attend effectivement à côté de ma voiture, appuyé contre la portière côté conducteur.

— Salut, ma princesse, me lance-t-il.

Je ne sais pas si c'est le son de sa voix ou le fait qu'il vient de m'affubler d'un petit nom mais cette phrase me donne immédiatement des boutons. Je m'approche et m'adosse à la voiture à côté de lui.

— Ne m'appelle plus jamais ta « princesse ».

Il s'esclaffe et se glisse devant moi en me prenant par les hanches.

— D'accord. Et si je t'appelais « ma belle » ?

— Et si tu m'appelais simplement Sky ?

— Pourquoi il faut toujours que tu sois si furax ?

Il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse. C'est triste, mais je le laisse faire. Principalement parce que j'ai le sentiment que je lui dois bien ça pour m'avoir supportée pendant un mois entier. Cependant, comme il ne mérite pas non plus ma reconnaissance éternelle, au bout de quelques secondes, je détourne la tête.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il enroule les bras autour de ma taille et m'attire à lui.

— Toi, répond-il en commençant à m'embrasser dans le cou.

Je le repousse.

— Ben quoi ? s'étonne-t-il en reculant.

— C'est pas assez clair ? Je t'ai dit que je ne coucherai pas avec toi, Grayson. Ce n'est pas un petit manège de ma part pour te pousser à me courir après comme le font d'autres tordues. Tu en veux plus, moi pas. Donc je crois qu'il faut qu'on accepte que nous deux, c'est sans issue, et qu'on passe chacun à autre chose.

Il me dévisage puis pousse un soupir en m'attirant de nouveau contre lui pour me serrer dans ses bras.

— Je n'attends rien de plus, Sky. La situation me va très bien comme ça. Je n'insisterai plus. J'aime bien venir chez toi, c'est tout, et j'aimerais bien passer demain soir.

Il tente de me décocher son fameux sourire aphrodisiaque.

— Maintenant arrête de boudier et approche, ordonne-t-il en avançant la bouche vers la mienne.

J'ai beau être exaspérée, dès l'instant où il m'embrasse, c'est plus fort que moi, je suis soulagée : ma colère retombe grâce à la torpeur qui m'envahit. C'est pour cette unique raison que je le laisse faire. Il me plaque doucement contre la portière en me passant les mains dans les cheveux puis m'embrasse le long de la joue et dans le cou. La tête en arrière, je lève le poignet pour vérifier l'heure à ma montre. Karen part en déplacement professionnel donc il faut que je passe au supermarché, histoire de faire une provision de sucre suffisante pour tenir tout le week-end. Je ne sais pas combien de temps il compte me bécoter mais là, tout de suite, maintenant, je serais bien tentée par une glace. Je laisse mon bras retomber, agacée. Et puis tout à coup, mon cœur se met à cogner, mon estomac à faire des saltos, et je ressens tout ce qu'une fille est censée ressentir quand un mec sexy l'embrasse partout. Sauf que ce n'est pas le mec sexy qui est en train de m'embrasser partout qui me fait cet effet, mais celui qui est en train de me fusiller du regard depuis l'autre bout du parking.

Debout devant sa voiture, accoudé à sa portière, Holder nous épie. Aussitôt je repousse Grayson et je me retourne pour m'engouffrer dans ma voiture.

— Alors on est d'accord pour demain soir ? s'enthousiasme-t-il.

Je m'installe au volant et mets le contact en le fusillant du regard.

— Non, c'est fini.

Je claque la portière et sors de ma place en marche arrière sans trop savoir si je suis fâchée, gênée ou amoureuse. Mais comment il fait, bon sang ? Comment est-ce qu'il arrive à déclencher ce genre d'émotions en se tenant à l'autre bout du parking ? Je crois que c'est moi qui vais avoir besoin de consulter.

Vendredi 31 août 2012

16 h 50

— Est-ce que Jack t'accompagne ?

J'ouvre la portière à Karen pour qu'elle puisse jeter ses derniers bagages sur la banquette arrière.

— Oui, il vient. On sera de retour... *je* serai de retour dimanche, annonce-t-elle en se reprenant.

Ça lui coûte de considérer que Jack et elle forment un « on », et ça m'énerve qu'elle réagisse comme ça. J'aime beaucoup Jack et je sais qu'il aime sincèrement Karen, alors je ne comprends vraiment pas pourquoi elle fait ce blocage. Elle a eu deux copains en douze ans, mais dès que quelqu'un commence à s'engager un peu, elle part en courant.

Karen referme la portière et se tourne vers moi.

— Tu sais que je te fais confiance mais surtout...

— Ne tombe pas enceinte, je la coupe. Je sais, je sais. Ça fait deux ans que tu me le dis chaque fois que tu pars. Je ne vais pas tomber enceinte, maman. Juste prendre un énorme pied et plein de rails de coke.

Elle éclate de rire et me serre dans ses bras.

— Bien, ma chérie. Et petite, aussi. N'oublie pas de picoler !

— J'y penserai, promis. Et puis, je vais louer une télé pour le week-end. Comme ça, je pourrai traîner en m'empiffrant de glace et en regardant des âneries sur le câble.

Elle s'écarte en me regardant d'un œil noir.

— Alors ça, ce n'est pas drôle.

Je ris en l'enlaçant de nouveau.

— Amuse-toi bien. J'espère que tu vendras plein de machins aux plantes, de savons et de potions et de tous ces trucs que tu vends dans les foires.

— Je t'aime. Si tu as besoin de moi, tu sais que tu as le droit d'utiliser le téléphone de chez Six.

Je lève les yeux au ciel en entendant pour la énième fois ces consignes qu'elle me donne chaque fois qu'elle s'en va.

— À plus, je réponds.

Elle monte dans la voiture et démarre, me laissant livrée à moi-même pour le week-end. C'est à ce moment-là que la plupart des ados dégaineraient

leur portable pour envoyer une invitation à la soirée la plus mortelle de l'année. Pas moi. Eh non. Au lieu de ça, je rentre et décide de préparer des cookies car je ne trouve rien de plus rebelle à faire.

*
* *
*

J'adore préparer des gâteaux mais je ne prétends pas être très douée. En général, je me retrouve avec plus de farine et de chocolat sur la figure et dans les cheveux que dans le produit fini. Ce soir ne fait pas exception. J'ai déjà fait cuire une fournée de cookies aux pépites de chocolat, une autre de brownies et une troisième de... je ne sais plus trop ce que c'était censé être. Je suis occupée à verser de la farine dans le mélange pour un moelleux au chocolat quand on sonne à la porte.

Quelque chose me dit qu'en principe, je devrais savoir comment réagir dans une situation pareille. Quelqu'un qui sonne chez vous, c'est banal, non ? Pas chez moi. Je regarde fixement la porte sans savoir ce que j'attends d'elle. Quand le bruit de la sonnette retentit pour la seconde fois, je pose le verre doseur et me dirige vers la porte d'entrée. En l'ouvrant, je ne suis même pas surprise de voir Holder. Enfin, si. Mais pas trop.

— Salut, je dis, faute d'une meilleure idée.

Remarquez, quand bien même j'en aurais eu une, j'aurais sûrement été incapable d'articuler vu que je n'arrive plus à *respirer*, punaise ! Il se tient sur la dernière marche du perron, les mains mollement accrochées aux poches de son jean. Il aurait toujours autant besoin d'aller chez le coiffeur mais quand je le vois lever la main pour repousser la grosse mèche qui lui tombe devant les yeux, l'imaginer en train de se faire couper les cheveux me paraît soudain être la pire chose du monde.

— Salut, répond-il en souriant gauchement.

Il a l'air nerveux et c'est terriblement séduisant. Il est de bonne humeur. En tout cas, pour l'instant. Qui sait à quel moment il va encore s'énervier et avoir envie de se disputer.

— Euh..., je marmonne, mal à l'aise.

J'ai conscience que l'étape suivante consiste à le faire entrer mais ça voudrait dire que j'ai envie de le voir chez moi, et, pour être franche, ça reste encore à prouver.

— Je te dérange ?

Je lance un coup d'œil à la pagaille invraisemblable que j'ai mise dans la cuisine.

— Un peu.

Ce n'est pas pour mentir. Je suis plutôt occupée.

Il détourne les yeux en hochant la tête et pointe un pouce derrière lui en direction de sa voiture.

— OK. Bon, je... je vais y aller, bafouille-t-il en redescendant d'une

marche.

— Mais non ! je m'exclame, beaucoup trop vite et trop fort.

On aurait presque dit un « non » désespéré et mon embarras me donne maintenant envie de rentrer sous terre. Je ne sais vraiment pas ce qu'il fait ici ni pourquoi il continue de se casser la tête, mais ma curiosité finit comme toujours par l'emporter. Je m'écarte en ouvrant la porte en grand.

— Tu peux entrer mais au risque que je te mette à contribution.

Il hésite, puis remonte la dernière marche et entre. Je referme la porte derrière lui. Avant que la situation ne devienne encore plus gênante, je vais tout de suite dans la cuisine, je reprends le verre gradué et me remets au travail comme s'il n'y avait pas un mec canon, lunatique et sorti de nulle part dans mon entrée.

— Tu prépares une vente de pâtisseries ? questionne-t-il.

Il contourne le bar, avisant la profusion de gâteaux sur mon plan de travail.

— Ma mère est partie en déplacement pour le week-end. Elle est contre tout ce qui est sucré, alors j'ai tendance à me lâcher un peu quand elle n'est pas là.

Il rigole et tend le bras pour prendre un cookie, non sans me demander la permission.

— Vas-y, sers-toi. Mais je te préviens, c'est pas parce que j'aime faire des gâteaux qu'ils sont forcément bons.

Je tamise le reste de farine puis verse le tout dans un saladier.

— Donc tu as la maison pour toi et tu passes ton vendredi soir à faire des gâteaux ? L'adolescente typique, commente-t-il d'un ton moqueur.

Je hausse les épaules.

— Je suis une vraie rebelle, qu'est-ce que tu veux.

Il se tourne pour ouvrir un placard, jette un coup d'œil à l'intérieur et le referme. Il se déplace sur la gauche pour en ouvrir un autre et en sort un verre.

— Tu as du lait ? demande-t-il en se dirigeant vers le réfrigérateur.

M'interrompant, je le regarde sortir le lait et se servir un verre comme s'il était chez lui. Après en avoir bu une gorgée, il se retourne, me surprend en train de le fixer et me fait alors un grand sourire.

— Tu ne devrais pas servir des cookies sans lait, tu sais. Tu es un peu nulle comme maîtresse de maison.

Il se sert un autre cookie et part avec son verre de lait vers le bar pour s'y installer.

— Je garde mon hospitalité pour les *invités*, je réplique sarcastique, en me retournant vers le plan de travail.

— Aïe, dur !

J'allume le mixeur, ce qui me donne une bonne excuse pour ne pas lui parler pendant trois minutes, durant lesquelles j'accélère la vitesse du batteur. J'essaie de me souvenir de quoi j'ai l'air. Je sais déjà que j'ai de la farine partout, les cheveux attachés à l'aide d'un crayon et le même survêt sur le dos

pour la quatrième soirée d'affilée. Un survêt *sale*, qui plus est. Nonchalamment, je tente d'essuyer toute trace visible de farine mais j'ai conscience que c'est peine perdue. Tant pis. De toute façon, ma tête ne peut pas être pire que quand j'étais étendue sur le canapé avec du gravier incrusté dans la joue.

J'éteins le mixeur et enfonce le bouton pour démonter les deux pales. J'en porte une à la bouche pour la lécher et m'avance vers lui pour lui proposer l'autre.

— T'en veux ? C'est du cent pour cent beurre de cacao.

Il me prend la pale des mains en souriant.

— Quelle hospitalité !

— Tais-toi et mange, sinon je me la garde.

À mon tour, je me dirige vers le placard pour attraper un verre et demande :

— Tu veux un peu d'eau ou tu préfères continuer à faire semblant de supporter ce truc végétarien dégueu ?

Il rit en fronçant le nez, puis avance son verre sur le bar.

— J'essayais d'être poli mais..., je sais pas ce qu'il y a dedans mais je pourrai pas avaler une gorgée de plus de ce machin. Alors oui, je veux bien de l'eau.

Amusée, je rince son verre, le remplis d'eau puis le glisse devant lui. Je m'installe en face sur un tabouret et l'observe tout en mordant dans un brownie. J'attends qu'il m'explique les raisons de sa visite, en vain. Holder reste assis là, à me regarder manger. Je ne lui demande pas pourquoi il est venu parce qu'en quelque sorte, j'aime bien ce silence entre nous. Ça fonctionne mieux quand on se tait, vu que toutes nos discussions ont tendance à se terminer par une dispute.

Subitement, sans la moindre explication, Holder se lève et part tranquillement dans le salon. Il regarde autour de lui avec curiosité, puis son attention est soudain attirée par les photos au mur. Il s'approche et examine lentement chaque cadre tandis que je le regarde jouer les fouineurs.

Prenant tout son temps, il paraît sûr du moindre de ses mouvements, comme si toutes ses répliques et ses actes étaient soigneusement calculés depuis des jours. Il est tellement à cheval sur le choix des mots que je l'imagine d'ici dans sa chambre, notant ceux qu'il compte utiliser le lendemain.

— Ta mère a l'air vraiment jeune, remarque-t-il.

— Elle l'est.

— Tu ne lui ressembles pas. Tu ressembles plutôt à ton père ?

Il se tourne face à moi.

Je hausse les épaules.

— J'en sais rien. Je ne me souviens pas de lui.

Il se tourne de nouveau vers les photos et en effleure une.

— Il est mort ?

Il aborde le sujet avec une telle franchise que je suis presque sûre qu'il sait que la réponse est non. Sinon il n'aurait pas posé la question de cette manière, aussi nonchalamment.

— J'en sais rien. La dernière fois que je l'ai vu, j'avais trois ans.

Il revient vers le bar et s'installe à nouveau face à moi.

— C'est tout ? Tu me racontes pas ?

— Non, c'est pas tout, mais j'ai pas envie d'en parler.

J'imagine que ce n'est pas tout... mais en réalité, l'histoire, je ne la connais pas. Karen ne sait rien de ma vie avant mon placement en foyer d'accueil et je n'ai jamais cherché à déterrer le passé. Je n'en voyais pas l'intérêt. Que représentent quelques années oubliées comparées aux treize autres années géniales que j'ai vécu après ?

Holder me sourit encore, mais avec une lueur intriguée dans le regard, signe qu'il est sur ses gardes.

— Tes cookies étaient bons, me complimente-t-il, changeant habilement de sujet. Tu ne devrais pas minimiser tes talents de pâtissière.

Entendant un bip retentir, je saute de mon tabouret et cours vers le four. Je l'ouvre mais le gâteau est loin d'être cuit. Quand je me retourne, Holder agite mon portable en l'air.

— Tu as reçu un texto, m'informe-t-il, amusé. Ton gâteau va bien, t'en fais pas.

Je jette le gant de cuisine sur le plan de travail et reviens m'asseoir. Il fait défiler les SMS sur l'écran, sans le moindre respect pour ma vie privée. Cela dit, ça m'est vraiment égal, alors je le laisse faire.

— Je croyais que tu n'avais pas le droit au téléphone ? s'étonne-t-il. Ou alors c'était un prétexte vraiment minable pour ne pas me donner ton numéro ?

— Non, c'est vrai : je n'y ai pas droit. C'est ma meilleure amie qui me l'a offert l'autre jour. Je ne peux qu'envoyer des messages avec.

Il tourne l'écran face à moi :

— C'est quoi, ces textos ?

Il retourne l'appareil vers lui pour lire à voix haute :

— « Sky, tu es merveilleuse. Tu es sans doute la créature la plus exquise de l'univers et si un abruti ose te dire le contraire, je le saigne. »

Il arque un sourcil, me lance un regard et reporte son attention sur le téléphone.

— J'y crois pas ! Ils sont tous du même genre. Rassure-moi, c'est pas toi qui t'envoies ces messages tous les jours pour te donner du courage ?

J'éclate de rire en tendant le bras au-dessus du bar pour lui arracher le portable des mains.

— Arrête. Tu es en train de gâcher tout le côté drôle du truc.

Il renverse la tête en arrière, hilare.

— Ne me dis pas que c'est vrai ! Ils sont tous de toi ?

— Mais non ! je ronchonne, sur la défensive. C'est Six qui me les a

envoyés. Ma meilleure amie. Elle est à l'autre bout de la planète et je lui manque. Comme elle ne veut pas que je sois triste, elle m'envoie chaque jour des gentils textos. Je trouve ça mignon.

— Tu parles ! Tu trouves ça agaçant et tu les lis sans doute même pas.

Comment peut-il le savoir ?

Je pose le téléphone et croise les bras sur ma poitrine.

— Ça part d'une bonne intention, je m'entête, refusant toujours d'admettre que ces textos m'horripilent.

— Ils te détruiront. Ces textos vont tellement te donner la grosse tête qu'elle finira par exploser.

Il me reprend brusquement le téléphone, sort le sien de sa poche et fait défiler les deux écrans en pianotant rapidement sur son clavier.

— Il faut qu'on rectifie le tir avant que tu te mettes à avoir la folie des grandeurs.

Il me rend mon portable, tape quelque chose dans le sien puis le range dans sa poche. Mon téléphone se manifeste, indiquant l'arrivée d'un nouveau message. Je jette un coup d'œil à l'écran et éclate de rire.

Tes cookies avaient un goût horrible. Et tu n'es pas si jolie que ça.

— C'est mieux, non ? lance-t-il, espiègle. Tes chevilles ont assez dégonflé, tu crois ?

Je repose le téléphone sur le bar en riant puis je me lève.

— On peut dire que tu sais parler aux filles, toi.

Une fois à l'entrée du salon, je me retourne.

— Je te fais visiter ?

Il se lève pour me suivre pendant que je lui montre les bibelots, les pièces et les photos sans intérêt mais bien entendu, il m'écoute patiemment sans en perdre une miette. Il se sent même obligé de s'arrêter pour examiner le moindre petit objet ; mais à aucun moment il ne fait de commentaire.

Quand on arrive finalement devant ma chambre, j'ouvre la porte en grand.

— Voilà ma chambre, j'annonce en prenant une pose de potiche. N'hésite pas à faire un tour mais vu qu'aucun de nous n'a dix-huit ans ou plus, ne t'approche pas du lit. Je n'ai pas le droit de tomber enceinte ce week-end.

Il s'arrête dans l'embrasure de la porte, la tête penchée sur le côté.

— *Seulement* ce week-end ? Tu comptes te faire engrosser durant le prochain, du coup ?

Je le suis à l'intérieur de la pièce.

— Hmm, nan. Je pense que j'attendrai encore un peu.

Il inspecte la chambre en pivotant lentement sur lui-même jusqu'à ce qu'il se retrouve face à moi.

— J'ai dix-huit ans, moi.

Je le dévisage sans comprendre pourquoi il attire mon attention sur ce détail.

— Chouette. Et ?

Il zieute le lit du coin de l'œil.

— Tu m'as dit de pas approcher du lit car je n'avais pas dix-huit ans. Je te signale simplement que si, j'ai dix-huit ans.

Je n'aime pas trop la façon dont ma poitrine s'est serrée quand il a regardé mon lit.

— Ah. Eh bien, dans ce cas, je voulais dire dix-neuf.

Tournant les talons, il s'approche tranquillement de la fenêtre ouverte, passe la tête dehors un instant puis rentre.

— Alors voilà la tristement célèbre fenêtre ?

Il ne me regarde pas, et ça vaut sans doute mieux car je le foudroie du regard. Mais qu'est-ce qui lui prend de sortir une méchanceté pareille ? Pour une fois que je passais un moment agréable avec lui ! Lorsqu'il se retourne, son air enjoué a disparu pour laisser place à un regard provocateur que j'ai déjà vu trop souvent.

Je pousse un soupir.

— Qu'est-ce que tu veux, Holder ?

Soit il s'explique, soit il s'en va tout de suite. Les yeux mi-clos, il croise les bras sur la poitrine en me fixant.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas, Sky ? Ou bien d'inexact, d'injuste, peut-être ?

À en juger par ses sarcasmes, il est évident qu'il était parfaitement conscient de ce qu'il insinuait par son commentaire à propos de la fenêtre. Je ne suis pas d'humeur à entrer dans son jeu. J'ai des gâteaux qui attendent d'être mangés.

Je pars vers la porte et la tiens grande ouverte en le dévisageant :

— Tu sais très bien ce que tu as dit et tu as obtenu la réaction que tu voulais. C'est bon, t'es content ? Maintenant tu t'en vas.

Il ne bouge pas d'un pouce.

Il s'approche de ma table de nuit, ramasse le livre que Breckin m'a prêté et l'examine comme si ces trente dernières secondes n'avaient jamais existé.

— Holder, je te le demande le plus poliment possible : s'il te plaît, va-t'en.

Il repose le livre puis entreprend de s'installer sur le lit. Il s'allonge *littéralement* sur mon lit. *Mon* lit. Carrément.

Exaspérée, je m'approche et attrape brusquement ses pieds pour les ôter de mon lit. Si je dois employer la force pour le mettre dehors, soit ! Au moment où j'attrape ses poignets pour essayer de le redresser, il m'attire vers lui sans que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrive et me retourne sur le dos en maintenant mes bras. C'est complètement inattendu ; je n'ai même pas le temps de me débattre. Et j'avoue qu'à cet instant, en le voyant au-dessus de moi, comme ça, je n'ai *qu'à moitié* envie de résister. En fait, j'hésite entre

crier au secours et me désaper sur-le-champ.

Il me lâche les bras et approche une main de mon visage pour me frotter le nez.

— T'as un peu de farine, sourit-il en l'essuyant. Ça m'énervait depuis tout à l'heure.

Il se redresse pour s'adosser à la tête de lit et remet les pieds sur la couette tandis que je reste étendue à fixer les étoiles au plafond, troublée pour la toute première fois dans cette position, loin de mon indifférence habituelle.

D'une certaine façon, j'ai tellement peur qu'il ne soit fou que je n'ose même pas bouger. « Fou » au sens clinique du terme, j'entends. C'est la seule explication logique à son comportement. Mais vu que ça ne m'empêche pas de le trouver séduisant, je présume que je suis aussi cinglée que lui.

— Je ne savais pas qu'il était homo.

Je confirme : ce mec est fou.

Je tourne la tête vers lui sans rien dire. Qu'est-ce que vous voulez dire à un cinglé qui refuse de partir de chez vous et qui se met ensuite à raconter n'importe quoi ?

— Je l'ai frappé parce que c'était un connard. Je ne savais pas du tout qu'il était homo.

Les coudes sur les genoux, il me regarde droit dans les yeux, guettant une réaction ou un semblant de réponse de ma part. Il n'obtient ni l'une ni l'autre dans les secondes qui suivent, car j'ai besoin d'analyser la situation. S'il n'est pas fou, c'est forcément qu'il essaie de m'expliquer quelque chose. Oui mais quoi ? Il se pointe ici sans y être invité pour essayer de justifier sa réputation et salir la mienne. Dans quel but ? Je ne suis qu'une personne parmi tant d'autres, qu'est-ce que ça peut lui faire, ce que je pense ?

Rien. Sauf, bien sûr, si je lui plais. L'idée m'arrache littéralement un sourire et d'emblée, j'ai l'impression d'avoir l'esprit mal tourné. Je me sens mal d'espérer qu'un cinglé ait un faible pour moi. Cela dit, je l'ai bien cherché. Je n'aurais jamais dû le laisser entrer alors que j'étais seule. Et maintenant, il sait que je serai seule chez moi tout le week-end. Si je devais évaluer mes décisions de la soirée, celle-ci pèserait probablement si lourd dans la série des idées stupides qu'elle en casserait la balance. Il n'y a que deux issues possibles : soit on parvient à s'entendre, soit il me tue et me découpe en petits morceaux qu'il cuira au four pour en faire des cookies. Dans les deux cas, ça me rend triste de penser à tous ces gâteaux auxquels on n'a presque pas touché pour le moment.

— Le gâteau ! je m'écrie soudain en bondissant du lit.

Je cours dans la cuisine et arrive pile à temps pour sentir l'odeur de mon dernier désastre. J'attrape le gant de cuisine pour sortir le gâteau et le jette sur le plan de travail, un peu déçue. Il n'est pas complètement carbonisé. Je pourrais même rattraper le coup en le noyant sous une couche de glaçage.

Je referme le four en décidant de me trouver un nouveau passe-temps. La fabrication de bijoux, peut-être. Ça ne doit pas être très compliqué, si ?

J'attrape deux cookies, repars dans ma chambre et en offre un à Holder avant de m'allonger sur le lit à côté de lui.

— Donc je suppose que ma remarque sur le connard qui casse de l'homo était un jugement très catégorique de ma part, hein ? En réalité, tu n'es pas un abruti d'homophobe qui vient de sortir de centre de détention ?

Affichant un grand sourire, il se laisse glisser sur le dos pour contempler les étoiles avec moi.

— Eh non, pas du tout. J'ai réellement passé toute l'année dernière chez mon père à Austin. Je ne sais pas d'où sort cette histoire de centre de détention.

— Si ces rumeurs sont fausses, pourquoi tu les laisses dire ?

Il pivote la tête sur l'oreiller.

— Et toi ?

— Très juste, j'acquiesce avec une moue.

On reste tranquillement allongés sur le lit à manger nos cookies. Certains de ses propos au cours de ces derniers jours commencent à devenir plus clairs et j'ai l'impression de ressembler de plus en plus à ces gens que je méprise. Il m'a dit tout net qu'il répondrait à toutes mes questions, qu'il suffisait de demander, mais moi j'ai préféré croire les rumeurs qui couraient sur lui. Pas étonnant que je l'énerve autant depuis le début. Je l'ai traité exactement comme les autres me traitent.

— Ta remarque à propos de la fenêtre, tout à l'heure, c'était pour me faire passer un message sur les rumeurs ? Tu n'essayais pas d'être méchant, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas méchant, Sky.

— Non, tu es excessif. Ça, au moins, tu ne peux pas dire le contraire.

— Peut-être mais je ne suis pas méchant.

— Eh bien, moi je ne suis pas une traînée.

— Ni moi un connard qui casse de l'homo.

— OK, donc tout va bien ?

Il rigole.

— On peut dire ça.

J'inspire un grand coup puis je souffle, m'appêtant à faire ce que je fais rarement : m'excuser. Si je n'étais pas si têtue, j'irais même jusqu'à admettre que mon attitude cette semaine était totalement blessante et qu'il aurait tous les droits de m'en vouloir d'être aussi bornée. En l'occurrence, je me contente d'excuses courtes et gentilles.

— Je suis désolée, Holder.

Il pousse un gros soupir.

— Je sais Sky, je sais.

Et on reste allongés comme ça, dans un silence total, pendant ce qui me semble être une éternité. Néanmoins trop courte à mon goût. Il commence à être tard et j'ai peur que, faute d'avoir autre chose à raconter, il ne me dise bientôt qu'il doit s'en aller. Or je n'ai pas envie qu'il parte. Je me sens à l'aise

avec lui, là. Je ne sais pas pourquoi mais c'est vrai, je suis bien.

— Il faut que je te demande quelque chose, dit-il finalement, brisant le silence.

Je ne réagis pas car sa déclaration ne semble pas attendre de réponse. C'est juste sa façon à lui de prendre le temps de formuler sa question. Il inspire un grand coup puis bascule sur le côté. Tandis qu'il cale un coude sous sa tête, je sens son regard sur moi mais je continue de fixer les étoiles. Dans l'immédiat, il est beaucoup trop près pour que j'ose le regarder et à en juger par la façon dont mon cœur se met à cogner, j'ai peur que le moindre rapprochement supplémentaire ne m'achève. Je trouve incroyable que le désir provoque des palpitations pareilles. C'est pire qu'un footing.

— Pourquoi tu laisses Grayson faire ce qu'il te faisait tout à l'heure sur le parking ?

J'ai envie de me glisser sous la couette pour me cacher. J'avais espéré qu'il ne mette pas ça sur le tapis.

— Je te l'ai déjà dit. Je ne sors pas avec lui et c'est pas lui qui m'a fait ce coquard.

— Rien à voir : si je te pose la question, c'est à cause de ta réaction. Il t'agaçait. Tu avais même l'air de t'ennuyer. Donc je me demande pourquoi tu le laisses te faire ces trucs alors que manifestement, tu n'as pas envie qu'il te touche ?

Sidérée par son aplomb, j'ai subitement l'impression d'étouffer et d'être en sueur. Ça me gêne d'aborder ce sujet avec lui et qu'il voie aussi clair en moi, alors que je n'arrive pas du tout à le cerner.

— Mon désintérêt se voyait tant que ça ?

— C'était flagrant. Même à cinquante mètres de distance. Étonnant qu'il ne l'ait pas senti.

Cette fois, je me tourne vers lui sans réfléchir.

— Tu l'as dit ! Si tu savais le nombre de fois où je l'ai repoussé, mais ça ne l'arrête pas. C'est pitoyable. Et vraiment pas sexy.

— Alors pourquoi tu le laisses faire ? insiste-t-il en me regardant avec intérêt.

À cet instant, face à face sur le même lit, notre position est un peu compromettante. Sa façon de me fixer puis de dévier les yeux vers ma bouche me pousse brusquement à me remettre sur le dos. Je ne sais pas s'il ressent la même chose mais il en fait autant.

— C'est compliqué.

— T'es pas obligée de m'expliquer, assure-t-il. C'était juste de la curiosité. Au fond, ça ne me regarde pas.

Glissant les mains sous ma nuque, je vois ces étoiles que j'ai comptées un nombre incalculable de fois. Je suis sur ce lit avec Holder depuis probablement plus longtemps que je ne l'ai jamais été avec *n'importe quel* garçon et je réalise qu'à aucun moment, je n'ai éprouvé le besoin de compter les étoiles.

— Tu as déjà eu une relation sérieuse avec une fille ?

— Oui, acquiesce-t-il. Mais j'espère que tu vas pas me demander des détails parce que je t'en donnerai pas.

Je fais non de la tête.

— C'était pas mon intention.

Je m'interromps un instant, le temps de trouver la bonne façon de formuler ma question suivante :

— Quand tu l'embrassais, ça te faisait quel effet ?

Il reste silencieux, pensant sans doute que c'est une question piège.

— Tu veux une réponse honnête, je présume ?

— Oui, comme toujours.

Je le vois sourire du coin de l'œil.

— Très bien. Alors je dirais que... ça m'excitait.

J'essaie de ne pas paraître troublée en l'entendant prononcer ce mot mais... *punaïse*. Je croise les jambes dans l'espoir de minimiser les bouffées de chaleur qui s'emparent brusquement de moi.

— Donc ça te rend nerveux, tu as les mains moites, le cœur qui bat vite, tout ça ?

Il hausse les épaules.

— Oui. Toutes les filles avec qui je suis sorti ne m'ont pas fait cet effet mais la plupart, si.

La tête inclinée avec étonnement, j'essaie de ne pas interpréter ses paroles.

— Il n'y en a pas eu tant que ça, sourit-il, lisant dans mes pensées.

Sa fossette est encore plus craquante de près. Durant quelques secondes, je me perds dans sa contemplation.

— Pourquoi toutes ces questions ?

Je lui lance un regard puis reporte mon attention sur le plafond.

— Parce que moi, je ne ressens rien de tout ça. Quand je sors avec des garçons, qu'on s'embrasse et tout, ça ne me fait aucun effet. Excepté une sorte de torpeur. Alors si je laisse parfois faire Grayson, ce n'est pas parce que j'éprouve du plaisir mais parce que ça me plaît de ne rien ressentir du tout.

Il ne réagit pas et son silence me met mal à l'aise. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si *lui* n'est pas en train de me prendre pour une folle.

— Je sais, c'est complètement absurde, et pour info, *non*, je ne suis pas lesbienne. Simplement, je n'ai jamais été attirée par personne avant toi et je ne sais pas pourquoi.

J'ai à peine prononcé ces mots qu'il me décoche un regard intense tandis que je me cache la figure sous le bras en grimaçant. Je n'arrive pas à le croire : je viens d'avouer tout haut qu'il me plaisait ! Même une mort subite ne serait pas assez rapide.

Je sens le lit bouger tandis qu'il soulève doucement mon poignet pour écarter mon bras de mes yeux. Alors que je les rouvre à contrecœur, il

s'appuie sur une main en me souriant.

— Tu es attirée par moi ?

Je ronchonne, mortifiée.

— Ça ne va pas arranger ton ego d'entendre ça.

— Sûrement ! rigole-t-il. Dépêche-toi de m'insulter avant que je prenne la grosse tête comme toi.

— T'as besoin de te faire couper les cheveux, je lâche sans prendre de gants. Genre, *vraiment*. Ça te tombe dans les yeux, ça te fait loucher et tu es constamment en train de repousser ta mèche comme si t'étais Justin Bieber. C'est très gênant.

Il se tripote les cheveux en fronçant les sourcils avant de se laisser retomber sur le lit.

— Ça calme ! On dirait que ça fait un moment que cette idée te trotte dans la tête.

— Seulement depuis lundi.

— Le jour de notre rencontre. Donc, en gros, depuis qu'on se connaît, tu n'arrêtes pas de te dire que tu as horreur de ma coupe ?

— Pas constamment.

Il se tait puis sourit à nouveau.

— J'arrive pas à croire que tu me trouves sexy.

— Tais-toi.

— Alors l'autre jour, tu as fait semblant de tomber dans les pommes juste pour que je te porte dans mes gros bras virils.

— Tais-toi, je te dis !

— Et je parie que tu fantasmes sur moi la nuit, ici même, dans ce lit...

— Arrête, Holder.

— Si ça se trouve, même que...

Je plaque brusquement une main sur sa bouche.

— Tu es beaucoup plus sexy quand tu ne parles pas.

Quand il se tait enfin, j'enlève ma main et la replace sous ma tête. On reste un petit moment silencieux. Pendant que je rumine, morte de honte qu'il sache désormais l'effet qu'il me fait, lui est sûrement en train de jubiler.

— Je m'ennuie, soupire-t-il.

— Eh bien, rentre chez toi.

— J'ai pas envie. Vu que tu n'as ni Internet ni la télé, qu'est-ce que tu fais, toi, quand tu t'ennuies ? Tu restes assise là toute la journée, à fantasmer sur moi ?

Je lève les yeux au ciel.

— Non, je lis. Beaucoup. Parfois je fais des gâteaux. Parfois je vais courir.

— Lecture, cuisine, jogging. Et quelques fantasmes sur moi. Quelle vie fascinante !

— J'aime bien ma vie.

— Moi aussi, d'une certaine manière.

Il roule sur le côté et attrape le livre sur ma table de nuit.

— Tiens. Lis ça.

Je lui prends le livre des mains et l'ouvre page deux. Je n'ai pas été plus loin.

— Tu veux que je te fasse la lecture ? Tu t'ennuies à ce point ?

— Grave.

— Je te préviens, c'est un roman sentimental.

— Au point où j'en suis... Vas-y, lis.

Je remonte mon oreiller contre la tête de lit, m'installe confortablement et commence à lire à voix haute.

Si quelqu'un m'avait dit ce matin que, ce soir, je lirais une histoire d'amour à Dean Holder dans mon lit, je l'aurais sûrement traité de fou. Mais remarquez, je ne suis visiblement pas la mieux placée pour parler de folie.

*

* *

En ouvrant les yeux, je glisse la main à côté de moi mais le lit est vide. Je m'assois en parcourant la pièce des yeux. La lumière de ma chambre est éteinte et ma couette remontée. Le livre est posé sur la table de nuit, fermé. Je l'attrape. Un marque-page est intercalé environ aux trois quarts du livre.

Je me suis endormie en lisant ? *J'y crois pas*. Je repousse la couette et pars dans la cuisine. Là, j'allume la lumière et inspecte la pièce, stupéfaite. La cuisine est entièrement rangée et tous les cookies, brownies et autres sont recouverts de film alimentaire. Sous mes yeux, posé sur le plan de travail, mon portable. Je le ramasse et découvre un nouveau texto :

Tu t'es endormie pile quand elle allait découvrir le secret de sa mère. Tu abuses. Je reviendrai demain soir pour que tu finisses de me lire l'histoire. Au fait, tu as très mauvaise haleine et tu ronfles hyper fort.

J'éclate de rire. Puis je souris comme une andouille mais heureusement, personne n'est là pour le voir. Jetant un coup d'œil à la pendule du four, je constate qu'il n'est qu'un peu plus de deux heures du matin alors je retourne dans ma chambre et me glisse dans mon lit en espérant qu'il reviendra effectivement demain soir. Je ne sais pas comment ce garçon désespérant a réussi à s'incruster dans ma vie cette semaine mais une chose est sûre : je n'ai aucune envie qu'il en sorte.

Samedi 1^{er} septembre 2012

17 h 05

Aujourd'hui j'ai compris quelque chose de capital concernant le désir : ça vous donne le double de boulot. Depuis ce matin, j'ai pris deux douches au lieu d'une. Je me suis changée quatre fois, au lieu de deux habituellement. J'ai fait le ménage dans toute la maison (une seule fois mais ça compte, vu que je ne le fais jamais en temps normal) et j'ai vérifié l'heure à la pendule pas moins d'une centaine de fois – et autant, je crois, l'arrivée de textos sur mon téléphone.

Malheureusement, dans son message de la veille, Holder ne précisait pas à quelle heure il viendrait, alors à cinq heures de l'après-midi, je suis plus ou moins assise là, à faire le pied de grue. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire puisque j'ai déjà préparé assez de desserts pour un régiment et couru pas moins de six kilomètres. J'avais pensé nous cuisiner un petit dîner mais comme je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle il va passer, je ne sais pas trop à quel moment le préparer. Alors que je suis assise sur le canapé à tapoter des ongles sur l'accoudoir, je reçois un texto de sa part :

À quelle heure je peux venir ? C'est pas que je sois pressé, hein. Je m'ennuie trop avec toi.

Il m'a envoyé un texto. Pourquoi je n'y ai pas pensé ? J'aurais dû lui en envoyer un ce midi pour lui demander à quelle heure il comptait venir. Ça m'aurait évité de me tracasser pour rien pendant des heures, comme une idiote.

Viens à 19 h. Et apporte à manger. Je compte pas te faire la cuisine.

Je repose le téléphone en fixant l'écran. Plus qu'une heure et quarante-cinq minutes avant qu'il arrive. Bon, qu'est-ce que je fais maintenant ? Pour la première fois de ma vie, l'ennui commence à avoir un effet néfaste sur moi. Jusqu'à cette semaine, j'étais plutôt contente de mon quotidien monotone. Je me demande si l'exposition aux tentations de la technologie m'a laissée sur ma faim ou si c'est plutôt la tentation Holder qui me met dans cet état. Les deux, sans doute.

J'étends les jambes sur la table basse devant moi. Aujourd'hui, je porte un jean et un tee-shirt : j'ai enfin décidé de lâcher mon survêt. J'ai aussi lâché mes cheveux mais uniquement parce que Holder ne m'a jamais vue autrement qu'avec une queue-de-cheval. Ce n'est pas que je cherche à l'impressionner, pas du tout.

Quoique en fait, si, carrément.

J'attrape un magazine pour le feuilleter mais ma jambe tremble et je trépigne tellement que je suis incapable de me concentrer. Après avoir relu trois fois de suite la même phrase, je jette le magazine sur la table basse et renverse la tête sur le dossier du canapé. Je fixe le plafond. Ensuite le mur. Puis mes orteils, en hésitant à leur remettre un coup de vernis.

Je deviens dingue.

Finalement, j'attrape mon téléphone en grommelant et lui renvoie un texto :

Rapplique tout de suite, je meurs d'ennui. Si tu viens pas très vite, je termine le livre sans toi.

Gardant le portable à la main, je surveille l'écran tout en le faisant rebondir sur mon genou. La réponse ne se fait pas attendre :

Mdr. Bien maîtresse. Je suis en train d'acheter à manger, j'arrive dans 20 mn.

« Mdr » ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? « Ma douce rose » ? Franchement, j'espère que non. Sinon il va se retrouver dehors plus vite que le petit Matt. Mais, sérieusement, ça signifie quoi ?

J'arrête d'y penser et je me concentre plutôt sur les derniers mots : 20 mn. Vingt minutes. Et merde ! Subitement j'ai l'impression que c'est beaucoup trop tôt. Je cours dans la salle de bains vérifier ma coiffure, ma tenue, mon haleine. J'inspecte ensuite rapidement la maison en la rangeant pour la deuxième fois de la journée et quand finalement la sonnette retentit, cette fois je sais quoi faire : je vais ouvrir.

Il est là sur le perron, les bras chargés de courses comme un vrai petit homme d'intérieur. Je scrute les sacs avec méfiance. Il les soulève en haussant les épaules et me dit :

— Il faut bien qu'il y en ait un de nous qui soit accueillant.

Il me passe devant et se dirige droit vers la cuisine, où il pose les sacs sur le plan de travail.

— J'espère que tu aimes les spaghettis bolognaise parce que c'est ce que j'ai acheté, annonce-t-il en commençant à sortir ses achats.

Je referme la porte d'entrée et m'approche du bar.

— Tu me cuisines à dîner ?

— Disons plutôt que je vais cuisiner à dîner *pour moi* et que si tu en veux, tu pourras en avoir.

Il me lance un regard en coin et sourit.

— Tu es toujours aussi sarcastique ?

Il hausse les épaules.

— Et toi ?

— Et tu réponds toujours aux questions par une autre question ?

— Pas toi ?

J'attrape un torchon sur le bar pour le lui jeter à la figure. Il l'esquive puis s'approche du réfrigérateur.

— Tu veux boire quelque chose ? demande-t-il.

Accoudée au bar, le menton posé sur les mains, je le regarde s'activer.

— Tu proposes de me servir à boire dans ma propre maison ?

Il fouille dans le frigo.

— Tu veux du lait qui a un goût horrible ou tu préfères un soda ?

— Est-ce qu'on a du soda, au moins ?

Je suis quasiment sûre d'avoir déjà fini le stock que j'ai acheté hier.

Il recule en se redressant devant le frigo, le sourcil arqué.

— On pourrait pas arrêter de se répondre par des questions ?

— Je sais pas... Peut-être ? je réplique en riant.

— À ton avis, on peut tenir longtemps comme ça ?

Il trouve un soda et attrape deux verres.

— Tu veux de la glace ?

— Je sais pas. Tu en prends, toi ?

Tant qu'il n'arrêtera pas avec ses questions, je n'arrêterai pas non plus. J'ai un gros esprit de compétition, il faut le savoir.

Il s'approche pour poser les verres sur le bar.

— Je devrais en prendre, d'après toi ? relance-t-il avec un sourire de défi.

— Ça dépend : tu aimes ça ?

Il hoche la tête, impressionné que je tienne le rythme.

— Est-ce qu'elle est bonne, au moins, ta glace ?

— Ça dépend : tu la préfères pilée ou en glaçons ?

Les yeux mi-clos, il me fixe, conscient que je viens de le piéger. Là, il ne peut plus répondre par une question. Ouvrant la canette avec un petit bruit sec, il commence à remplir mon verre.

— T'es privée de glace.

— Ha ! J'ai gagné !

Il repart vers le four en riant.

— Je suis bon joueur. Quelqu'un qui ronfle aussi fort que toi mérite une petite victoire de temps en temps.

Je lui décoche un sourire narquois.

— Les insultes, c'est drôle uniquement par texto, tu sais.

J'attrape mon verre pour avaler une gorgée de soda. Il a vraiment besoin d'être rafraîchi. Je vais chercher quelques glaçons dans le congélateur et les laisse tomber dans mon verre.

Quand je me retourne, Holder se tient juste devant moi et me dévisage.

La lueur dans ses yeux est légèrement espiègle mais assez sérieuse pour que mon cœur se mette à battre la chamade. Il s'approche jusqu'à ce que je me retrouve dos au réfrigérateur puis, d'un geste nonchalant, il lève le bras pour poser la main au-dessus de ma tête sur l'appareil.

Je ne sais pas comment je fais pour ne pas m'écrouler par terre. J'ai l'impression que mes genoux sont sur le point de lâcher.

— Tu sais que c'est pour rire, non ? souffle-t-il en me dévorant des yeux et en souriant juste assez pour laisser ses fossettes affleurer.

J'opine en priant pour qu'il s'écarte tout de suite, sinon je sens que je vais avoir une crise d'asthme alors que je ne suis même pas asthmatique.

— Bien, approuve-t-il en se rapprochant encore. Surtout qu'en vérité, tu ne ronfles pas du tout. Tu es même plutôt adorable quand tu dors.

Il ne devrait vraiment pas dire des trucs pareils. Surtout quand il se tient aussi près. Fléchissant subitement le coude, il se rapproche encore et se penche dans mon cou. Mon pouls s'accélère.

— Sky, me chuchote-t-il à l'oreille d'une voix suave, *tu veux bien...* te pousser ? J'ai besoin d'un truc dans le frigo.

Il s'écarte sans me quitter des yeux, guettant ma réaction avec un sourire en coin. Il tente brièvement de se retenir puis finit par éclater de rire.

Je le repousse brutalement et l'esquive en passant sous son bras.

— T'es vraiment con !

Il ouvre le frigo, toujours plié en deux.

— Désolé, c'est plus fort que moi. Tu es sous le charme, ça crève les yeux ! Alors c'est dur de ne pas t'allumer un peu.

Je sais qu'il plaisante mais c'est quand même hyper gênant. Je m'installe au bar en me prenant la tête entre les mains. Je commence à détester la fille que je suis en train de devenir à cause de lui. J'aurais moins de mal à donner le change si je n'avais pas gaffé en lui avouant qu'il me plaisait. Ce serait plus facile s'il n'était pas aussi drôle. Et gentil, quand il veut. Et sexy. J'imagine que c'est ce qui fait toute l'amertume du désir. Le sentiment est merveilleux mais l'effort que ça demande pour y résister est bien trop inhumain.

— Tu veux que je te dise un truc ? propose-t-il.

Je lève le nez tandis qu'il est occupé à remuer le contenu de la casserole devant lui.

— Je préfère pas.

Il me lance un regard puis se tourne de nouveau vers la casserole.

— Il se pourrait que ça te fasse du bien de l'entendre.

— Ça, j'en doute.

Il me regarde encore mais cette fois, son sourire enjoué a disparu. Tendant le bras vers un placard, il sort une autre casserole puis s'approche de l'évier pour la remplir d'eau. Ensuite il revient devant la cuisinière et se remet à remuer.

— Il se pourrait que tu me plaises un petit peu aussi, déclare-t-il.

Discrètement, j'inspire un coup et expire lentement pour essayer de ne

pas paraître déstabilisée.

— Un petit peu, c'est tout ?

Ça, c'est ma spécialité : insuffler du sarcasme dans les situations délicates.

Son sourire réapparaît mais il garde les yeux rivés sur la casserole. Le silence envahit la pièce pendant plusieurs minutes. Il est absorbé par ses préparatifs ; et moi, par lui. Je le regarde se déplacer avec aisance dans la cuisine, impressionnée par sa décontraction. On a beau être chez moi, je suis plus nerveuse que lui. Je n'arrête pas de gigoter et j'aimerais bien qu'il relance la conversation. Lui n'a pas l'air aussi troublé par ce silence. Pourtant il est là, menaçant, autour de moi, et je dois absolument nous en débarrasser.

— Ça signifie quoi, « mdr » ?

Il glousse.

— Sérieusement ?

— Mais oui. Tu as écrit ça tout à l'heure, dans ton texto.

— Ça veut dire « mort de rire ». C'est une abréviation pour commenter quelque chose qu'on trouve drôle.

Si vous saviez comme je suis soulagée !

— Ah, OK. C'est un peu naze, non ?

— Un peu. Mais c'est juste un réflexe et une fois qu'on a pris le coup, c'est beaucoup plus rapide pour écrire son texto. Il y en a d'autres comme par exemple SLT pour « salut », OMG pour « j'y crois pas » ou CkoiC'délire, qu'on écrit C majuscule k-o-i...

— C'est bon, ça va, je le coupe avant qu'il me donne mal à la tête. C'est pas du tout sexy de t'entendre parler en abrégé.

Il me fait un petit clin d'œil et repart vers le four.

— Je recommencerai plus, promis.

Et alors... le silence retombe. Hier, ce n'était pas dérangeant mais bizarrement ce soir, c'est très gênant. En tout cas, pour moi. Je commence à croire que c'est juste parce que j'appréhende la suite de la soirée. Vu comme le courant passe entre nous, à un moment ou à un autre on va finir par s'embrasser, c'est évident. Seulement, c'est dur de se concentrer sur l'instant présent et d'être à fond dans la conversation alors que je n'ai que cette idée en tête. Je ne supporte pas de ne pas savoir à quel moment il va se décider. Est-ce qu'il va attendre qu'on ait dîné et que mon haleine sente l'ail et l'oignon à plein nez ? Est-ce qu'il attendra plutôt qu'il soit temps pour lui de partir ? Est-ce qu'il me sautera dessus quand je m'y attendrai le moins ? J'ai presque envie de régler ça tout de suite, d'aller droit au but pour qu'on puisse laisser de côté l'inévitable et poursuivre tranquillement la soirée.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

Je sors brusquement de ma rêverie pour le regarder. Il se tient face à moi de l'autre côté du bar.

— Où tu étais partie ? Ça fait un moment que je t'entends plus.

Secouant la tête, je me reconnecte au présent et replonge dans la

conversation.

— Ça va, t'inquiète pas.

Il attrape un couteau et se met à couper une tomate en dés. Même sa technique de découpage de tomate est pleine d'aisance. Existe-t-il un seul domaine dans lequel ce garçon soit mauvais ? Son couteau s'immobilise. Il me contemple d'un air sérieux.

— À quoi tu pensais, Sky ?

Il m'observe, attendant ma réponse. Mais comme je ne lui en donne pas, il reporte son regard sur la planche.

— Tu promets de ne pas rire ?

Les yeux plissés, il réfléchit puis me fait non de la tête.

— Comme je t'ai déjà dit, je serai toujours honnête avec toi, alors non : je ne peux pas te promettre de ne pas rire parce que t'es plutôt une fille drôle.

— Tu es toujours si compliqué ?

Il me fait un grand sourire, cette fois sans répondre, et continue de m'observer comme s'il me mettait au défi d'avouer ce qui me préoccupe vraiment. Malheureusement, je ne recule jamais devant un défi.

— Très bien, tu l'auras voulu, je dis en me redressant.

Après avoir pris une grande inspiration, je lui vide mon cœur d'une traite :

— Je ne suis vraiment pas douée pour ce genre de rendez-vous, d'ailleurs je ne sais pas exactement de quel *genre* de rendez-vous il s'agit mais une chose est sûre, c'est un peu plus que deux amis qui passent une soirée ordinaire ensemble, du coup j'anticipe le moment où tu vas repartir et je me demande si oui ou non tu comptes m'embrasser, et comme les surprises, c'est pas du tout mon truc, ça me met mal à l'aise parce qu'au fond j'ai *très* envie que tu m'embrasses et c'est peut-être prétentieux de ma part mais quelque chose me dit que toi aussi tu en as envie, alors je me disais que ce serait beaucoup plus simple si on se jetait à l'eau en s'embrassant *maintenant*, comme ça tu pourrais te remettre à la préparation du dîner et moi, je pourrais arrêter d'essayer de planifier la suite de notre soirée.

Sur ce, j'inspire à fond comme si j'étais complètement à bout de souffle.

À un moment, au milieu de cette tirade, il a arrêté de couper ses tomates, mais je ne sais plus quand exactement. Il me dévisage, bouche bée. Je prends une autre inspiration et expire lentement, songeant que je viens peut-être de lui donner une terrible envie de fuir. Et c'est triste mais... je ne lui en voudrais pas.

Il pose en douceur le couteau sur la planche et pose les mains à plat devant lui sans me quitter des yeux un seul instant. Les mains jointes sur les genoux, j'attends sa réaction. Je ne peux rien faire d'autre.

— La vache, commente-t-il d'un ton plein de sous-entendus, c'était la phrase la plus mal construite et la plus longue que j'aie entendue de toute ma vie !

Je lève les yeux au ciel en m'affaissant sur mon siège et en croisant les

bras. Je viens quasiment de le supplier de m'embrasser et lui, il critique ma syntaxe ?

— Détends-toi, ajoute-t-il en souriant.

Il fait glisser les dés de tomates amoncelés sur la planche dans une casserole, ensuite il la place sur un des brûleurs de la cuisinière et verse les pâtes dans la casserole d'eau bouillante. Une fois que tout est prêt, il s'essuie les mains sur le torchon puis contourne le bar jusqu'à moi.

— Lève-toi, ordonne-t-il.

Je lui décoche un coup d'œil méfiant, néanmoins j'obéis. Sans me presser. Une fois que je suis debout, il pose les mains sur mes épaules en parcourant la pièce du regard.

— Hum, murmure-t-il, réfléchissant à voix haute.

Il regarde dans la cuisine, puis ses mains sur mes bras et m'attrape les poignets.

— J'aimais bien le frigo en toile de fond, décide-t-il en m'entraînant à travers la pièce.

Comme si j'étais un pantin, il me positionne dos au réfrigérateur et pose les mains de part et d'autre de ma tête avant de me fixer intensément.

Ce n'est pas le scénario le plus romantique que j'avais imaginé pour notre premier baiser mais tant pis, ça fera l'affaire. Je veux juste qu'on en finisse. Surtout maintenant qu'il en fait toute une mise en scène. Il commence à se pencher, alors j'inspire profondément en fermant les yeux.

Je suis prête.

J'attends.

Mais rien ne se passe.

Quand je rouvre les yeux, il est tellement près que j'en sursaute, ce qui ne fait que l'amuser. Cependant, il ne recule pas et son souffle effleure mes lèvres comme une caresse. Il sent le chewing-gum à la menthe et le soda, et je n'aurais jamais cru que les deux iraient bien ensemble mais c'est le cas, vraiment.

— Sky ? dit-il doucement. Je ne cherche pas à te torturer ni rien, mais j'avais déjà pris ma décision avant de venir : je ne t'embrasserai pas ce soir.

À ces mots, mon estomac se noue, écrasé sous le poids de la déception. Ma confiance en moi vient de s'envoler d'un coup et là, tout de suite, j'aurais bien besoin d'un texto de Six pour flatter mon ego.

— Et pourquoi ?

Lentement, il me caresse la joue. J'essaie de ne pas frissonner mais j'ai beau faire appel à toute ma volonté, j'ai du mal à cacher à quel point je suis troublée. Du regard, il suit le mouvement de sa main qui se déplace de ma joue à mon cou avant de s'arrêter au niveau de mon épaule. Tandis qu'il plonge son regard dans le mien, j'y découvre un désir incontestable. Voir cette lueur dans ses yeux atténue un tout petit peu ma déception.

— J'ai très envie de t'embrasser, avoue-t-il. Je t'assure.

Son regard dévie sur ma bouche pendant qu'il reprend ma joue dans sa

main. Cette fois, je me blottis volontairement contre sa paume. Depuis qu'il a franchi cette porte, je me suis pour ainsi dire mise à nu devant lui. À présent il peut faire de moi ce qu'il veut.

— Mais alors si tu en as vraiment envie, qu'est-ce qui te retient ?

J'angoisse à l'idée qu'il s'apprête à me sortir une excuse contenant les mots « petite amie ».

Il incline mon visage vers le sien, caressant mes pommettes du pouce tandis que je sens son torse se soulever et retomber de façon saccadée contre ma poitrine.

— J'ai peur, répond-il à voix basse. Peur que tu ne ressenties rien.

Je retiens mon souffle. Le film de notre conversation de la veille sur mon lit défile dans ma tête et je comprends alors mon erreur. Je n'aurais jamais dû lui raconter qu'embrasser les garçons ne me procurait jamais aucune sensation hormis une sorte de torpeur car il est l'exception absolue à la règle. Doucement, j'étreins sa main.

Ça me fera de l'effet, Holder, je t'assure. C'est déjà le cas. J'aimerais prononcer ces mots à voix haute mais je n'y arrive pas. Au lieu de ça, je hoche la tête.

Fermant les yeux dans un soupir, il m'écarte brusquement du réfrigérateur pour m'attirer contre lui. Un bras dans mon dos et l'autre main sur ma nuque, il me serre contre lui. Un peu coincée dans une position maladroite, je lève timidement les avant-bras pour le prendre par la taille. À ce geste, un petit soupir s'échappe de mes lèvres tellement je me sens bien, paisible, emmitouflée comme ça dans ses bras. On se serre en même temps et il m'embrasse sur le dessus de la tête. Ce n'est pas le baiser que j'espérais mais je crois bien que je l'apprécie tout autant.

Lorsque la minuterie du four retentit, on n'a pas bougé. Et pour mon plus grand bonheur, il ne s'écarte pas tout de suite. Quand finalement il commence à relâcher ses bras, je fixe mes pieds, incapable de le regarder dans les yeux. Bizarrement, en lui avouant mon envie de l'embrasser pour détendre l'atmosphère, je n'ai fait que m'enfoncer davantage et rendre la situation encore plus embarrassante.

Comme s'il percevait ma gêne, il joint nos deux mains.

— Regarde-moi.

Je lève les yeux en essayant de cacher ma déception, car je me rends compte que notre attirance l'un pour l'autre n'est pas du même degré.

— Sky, je ne t'embrasserai pas ce soir, pourtant tu peux me croire : je n'ai jamais eu autant envie d'embrasser une fille. Alors arrête de penser que je ne suis pas attiré par toi : tu n'as pas idée à quel point c'est faux. Bien au contraire. Tu peux me tenir la main si tu veux, la passer dans mes cheveux, t'asseoir à califourchon sur moi pendant que je te donne des spaghettis à manger, je ne t'embrasserai pas ce soir. Ni demain, probablement. Il le faut. J'ai besoin d'être sûr que tu éprouves exactement la même chose que moi au moment où mes lèvres se poseront sur les tiennes. Parce que je veux que ton

premier baiser soit le plus beau premier baiser de toute l'histoire des premiers baisers.

Il soulève ma main pour l'approcher de sa bouche et l'embrasser.

— Alors maintenant arrête de faire la tête, et aide-moi à finir de préparer la bolognaise.

Je souris en songeant que c'est vraiment la meilleure excuse que j'aie jamais entendue pour justifier un refus. Si c'est pour me sortir cette excuse, il peut me repousser tous les jours jusqu'à la fin de ma vie.

Il fait osciller nos mains entre nous.

— Alors c'est d'accord ? Ça suffit à te convaincre de me revoir ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

— D'accord. En revanche, tu te trompes sur un point.

— Lequel ?

— Tu veux que mon premier baiser soit mémorable mais ce ne sera pas le premier, tu le sais très bien.

Plissant les yeux, il me lâche les mains pour étreindre à nouveau mon visage puis me repousse doucement contre le frigo en avançant sa bouche dangereusement près de la mienne. L'étincelle rieuse dans son regard a disparu pour laisser place à un regard d'une telle intensité que j'en arrête de respirer.

Avec une lenteur insoutenable, il se penche jusqu'à ce que ses lèvres frôlent les miennes et rien que d'anticiper notre futur baiser suffit à me tétaiser. Il ne ferme pas les yeux, alors moi non plus. Il maintient la position un moment, laissant nos respirations se mêler l'une à l'autre. Jamais je ne me suis sentie aussi désarmée et fébrile et s'il ne réagit pas dans les trois secondes, je vais très probablement me jeter sur lui.

En le voyant fixer ma bouche, je m'empresse de pincer mes lèvres. Sinon, il se pourrait bien que je le morde.

— Laisse-moi t'expliquer un truc, reprend-il à voix basse. Dès l'instant où ma bouche se posera sur la tienne, ce sera bel et bien ton premier baiser. Car si tu n'as jamais rien ressenti avant, c'est que personne ne t'a jamais *vraiment* embrassée. Du moins pas comme *moi* je compte t'embrasser.

Sans me quitter des yeux, il recule vers la cuisinière. Puis il se retourne pour s'occuper tranquillement des pâtes, comme s'il ne venait pas du tout de gâcher à l'avance toutes mes relations futures.

Ne sentant plus mes jambes, je fais la seule chose dont je suis capable : je me laisse glisser contre le frigo jusqu'à ce que mes fesses touchent terre et j'inspire un grand coup.

Samedi 1^{er} septembre 2012

19 h 15

— Tes spaghettis sont infâmes.

Je ferme les yeux pour savourer ce qui sont sans doute les meilleures pâtes que j'aie jamais eues dans la bouche.

— Avoue que tu en raffoles, réplique-t-il.

Il se lève de table pour aller chercher deux serviettes, les rapporte et m'en tend une.

— Tiens, essuie-toi le menton, tu as de la sauce de spaghettis infâmes partout.

Après le petit incident devant le frigo, la soirée a plus ou moins repris son cours. Il m'a tendu un verre d'eau et il m'a aidée à me relever, puis il m'a donné une tape sur les fesses et embauchée en cuisine. C'est tout ce dont j'avais besoin pour lâcher prise et oublier mon embarras : une bonne fessée.

— Tu as déjà joué à Questions Pour Un Dîner ?

Il secoue lentement la tête.

— Je devrais ?

Je hoche le menton.

— C'est un bon moyen d'apprendre à se connaître. Après notre prochain rendez-vous, on va passer beaucoup de temps à s'embrasser, alors mieux vaut qu'on se débarrasse de toutes les questions avant.

— D'accord ! accepte-t-il en riant. C'est quoi, la règle du jeu ?

— Je te pose une question gênante et très personnelle, et tant que tu n'y as pas répondu honnêtement, interdiction de boire ou de manger, et inversement quand c'est à ton tour.

— Ça a l'air plutôt facile, commente-t-il. Et si je ne veux pas répondre ?

— Tu meurs de faim.

Il pianote sur la table puis pose sa fourchette.

— Ça marche.

J'aurais sans doute dû préparer mes questions à l'avance mais étant donné que je viens d'inventer ce jeu il y a exactement trente secondes, c'était un peu compliqué. Je bois une petite gorgée de mon fond de soda coupé à l'eau. Comme il semble que ça finisse toujours mal entre nous, j'appréhende un peu de trop creuser.

— OK, je commence en reposant mon verre sur la table et en me laissant

aller en arrière. Pourquoi est-ce que tu m'as suivie jusqu'à ma voiture, au supermarché ?

— Je te l'ai dit : je t'ai confondue avec quelqu'un.

— Je sais mais avec qui ?

Mal à l'aise, il change de position en se raclant la gorge, avant de tendre machinalement le bras pour attraper son verre, mais je l'intercepte.

— Interdiction de boire. Réponds d'abord à la question.

Il soupire mais se laisse fléchir :

— Je ne savais pas trop qui mais tu me rappelais quelqu'un. Je n'ai compris que récemment que c'était ma sœur.

— Je te fais penser à ta *sœur* ? je m'étonne en fronçant le nez. C'est un peu obscène, Holder.

Il éclate de rire en grimaçant à son tour.

— Non, pas dans ce sens, pas du tout ! Elle ne te ressemblait pas physiquement. Simplement en te voyant, quelque chose m'a fait penser à elle. Mais je ne sais même pas pourquoi je t'ai suivie. La situation était vraiment surréaliste. Tout ça était un peu bizarre, et quand je t'ai recroisée par hasard devant chez moi quelques heures après...

S'arrêtant au milieu de sa phrase, il fixe son doigt qui suit le contour de son assiette.

— Il faut croire que c'était écrit, ajoute-t-il avec douceur.

J'inspire profondément pour assimiler cette confidence, en veillant à prendre la dernière phrase avec des pincettes. Lorsqu'il relève le menton pour me lancer un coup d'œil nerveux, je comprends qu'il redoute de m'avoir effrayée. Je le rassure d'un sourire en lui montrant son verre.

— Tu peux boire maintenant. À ton tour, pose-moi une question.

— OK, j'en ai une facile : j'aimerais savoir à qui je fais du tort. J'ai reçu un mystérieux texto d'un numéro inconnu aujourd'hui. Ça disait juste : « Si tu sors avec ma copine, va t'acheter tes propres minutes prépayées et arrête de gaspiller mon crédit, crétin. »

Je pouffe de rire.

— Ça doit être Six. L'auteure des compliments que je reçois une fois par jour.

— J'aime mieux ça, acquiesce-t-il.

Il se penche vers moi en plissant les yeux.

— J'ai plutôt l'esprit de compétition, alors si ça avait été un mec, ma réponse aurait été beaucoup moins sympa.

— Ah, parce que tu lui as répondu ? Et tu as dit quoi ?

— C'est ta deuxième question ? Sinon, je reprends un morceau.

— Hé, pas si vite ! Réponds d'abord.

— Oui, j'ai répondu en disant : « Comment je fais pour acheter des minutes supplémentaires ? »

À ces mots, mon cœur fond comme un gros Chamallow tout collant et je dois me retenir de ne pas sourire bêtement. C'est d'un pathétique ! Je secoue

la tête pour me ressaisir.

— En fait, c'était pas vraiment ma question, j'ai dit ça pour rire. Encore à moi !

Il pose sa fourchette en roulant des yeux.

— Mes spaghettis vont refroidir.

Les coudes sur la table, je croise les mains sous le menton.

— Parle-moi de ta sœur. Pourquoi as-tu parlé d'elle au passé ?

Il renverse la tête en arrière et fixe le plafond en se frottant le visage.

— La vache. Tu poses pas les questions les plus simples.

— C'est la règle du jeu. C'est pas moi qui l'ai inventé.

Il sourit mais la pointe de chagrin dans son regard me fait aussitôt regretter ma question.

— Tu te souviens quand je t'ai dit que ma famille avait eu une année assez pourrie l'an dernier ?

Je fais oui de la tête.

Il s'éclaircit la voix et se remet à effleurer le bord de son assiette.

— Ma sœur est morte il y a treize mois. Elle s'est suicidée, bien que ma mère préfère dire qu'elle a fait une « overdose délibérée ».

Il me raconte tout ça sans me quitter des yeux. Alors par respect, j'en fais autant, même si c'est difficile de le regarder en face dans ces circonstances. Je ne sais pas du tout comment réagir mais je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, c'est moi qui ai mis le sujet sur la table.

— Comment elle s'appelait ?

— Lesslie. Mais je l'appelais Less.

Entendre le surnom qu'il lui donnait éveille en moi une tristesse qui me coupe subitement l'appétit.

— Elle était plus âgée que toi ?

Reprenant sa fourchette, il la fait tourner dans son assiette et une fois qu'elle est pleine de spaghettis, il la porte à sa bouche.

— C'était ma jumelle, répond-il d'un ton neutre avant de glisser la fourchette dans sa bouche.

Oh, purée. J'attrape mon verre mais il me le prend des mains en faisant non de la tête.

— À moi, objecte-t-il la bouche pleine.

Il finit de mâcher, boit un coup puis s'essuie la bouche avec sa serviette.

— Parle-moi de ton père. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Cette fois, c'est moi qui ronchonne. Croisant les bras sur la table, j'accepte toutefois cette revanche.

— Je te l'ai dit : je ne l'ai pas revu depuis mes trois ans. Je n'ai aucun souvenir de lui. Du moins, je ne crois pas. Je sais même plus de quoi il a l'air.

— Ta mère n'a aucune photo de lui ?

À cette question, il me vient tout à coup à l'esprit qu'il ne sait même pas que j'ai été adoptée.

— Tu te souviens quand tu as dit que ma mère avait l'air très jeune ?

C'est normal, elle l'est. Elle m'a adoptée.

Être une enfant adoptée n'est pas vraiment un traumatisme que j'ai dû surmonter. Je n'en ai jamais éprouvé de gêne ou de honte, pas plus que le besoin de m'en cacher. Mais vu la façon dont Holder me regarde à cet instant, on croirait que je viens de lui dire que je suis née avec un pénis. Il me fixe d'un air mal à l'aise et ça me rend nerveuse.

— *Quoi ?* Tu n'as jamais rencontré quelqu'un qui a été adopté ?

Il met encore quelques secondes à s'en remettre puis il se débarrasse pour de bon de son air perplexe et affiche un grand sourire à la place.

— Tu as été adoptée à trois ans ? Par Karen ?

Je confirme du menton.

— On m'a confiée aux services sociaux à la mort de ma mère biologique. Mon père ne pouvait pas m'élever seul. Ou bien il ne *voulait* pas. Bref, peu importe. J'ai eu du pot de tomber sur Karen et je n'ai absolument aucune envie de fouiller le passé. S'il voulait me retrouver, il serait parti à ma recherche.

À en juger par son regard, je vois bien que Holder n'en a pas fini avec ce sujet mais j'ai envie d'avalier un morceau et de faire revenir la balle dans mon camp.

— Pourquoi ce tatouage ? je relance rapidement en désignant son bras avec ma fourchette.

Tendant le poignet, il effleure le mot du doigt.

— Je me le suis fait tatouer à la mort de Less. Pour ne pas oublier.

— Ne pas oublier quoi ?

Il soulève son verre en détournant le regard. C'est la seule question à laquelle il ne peut pas répondre en me regardant dans les yeux.

— Ne pas oublier tous ceux que j'ai laissés tomber dans ma vie.

Il boit une gorgée et repose son verre, toujours incapable de me regarder.

— Il est pas très drôle, ce jeu, hein ?

Holder rit doucement.

— Pas vraiment. En fait, il est un peu craignos.

Il relève les yeux.

— Mais il faut qu'on continue parce que j'ai encore des questions. Tu as des souvenirs de la période avant ton adoption ?

Je fais non de la tête.

— Pas vraiment. Des bribes par-ci par-là, mais il arrive un moment où, quand on n'a personne pour confirmer un souvenir, on finit par tous les perdre. La seule chose que j'ai gardée d'avant mon adoption, c'est un bijou mais je ne sais même pas de qui je le tiens. Aujourd'hui, je n'arrive plus à faire la distinction entre la réalité de ma vie d'avant, mes rêves ou ce que j'ai vu à la télé.

— Tu te souviens de ta mère ?

Je marque une pause, le temps de méditer la question. Non, je ne me souviens pas d'elle. Pas du tout. C'est la seule chose concernant mon passé

qui m'attriste.

— C'est Karen, ma mère, je réponds d'un ton sans appel. À mon tour. Dernière question, ensuite on passe au dessert.

— Tu crois qu'on aura assez de gâteaux, au moins ? me taquine-t-il.

Je lui lance un regard noir.

— Pourquoi tu l'as tabassé ?

Je devine à son changement d'expression qu'il n'a pas besoin que je développe. Remuant le menton, il repousse son assiette.

— Mieux vaut que tu ne connaisses pas la réponse à cette question, Sky. J'en accepte les conséquences.

— Mais si, je veux savoir.

Il penche la tête de côté et fait craquer son cou. Le menton dans la main, il pose le coude sur la table.

— Je te l'ai dit : j'ai tabassé ce mec parce que c'était un sale mec.

Je l'observe, les yeux mi-clos.

— C'est vague, comme réponse. Ça ne te ressemble pas.

Il reste impassible, le regard braqué sur moi.

— Ça faisait une semaine que j'étais revenu au lycée après la mort de Less. Elle aussi allait en cours là-bas, donc tout le monde était au courant de son suicide. J'ai entendu ce mec parler d'elle au moment où je passais dans le couloir. Je n'étais pas d'accord avec ce qu'il disait et je le lui ai fait savoir. Ça a dégénéré et au bout d'un moment, je me suis retrouvé sur lui, sans pouvoir me contrôler. J'étais là, à le cogner sans plus pouvoir m'arrêter et je m'en fichais. Le pire, c'est que ce gosse restera sûrement sourd de l'oreille gauche jusqu'à sa mort, mais que je n'en ai *rien* à faire.

Il me fixe mais sans vraiment me regarder. Ce regard-là, froid et dur, je l'ai déjà vu. Je ne l'avais pas aimé sur le coup, pas plus que maintenant... mais au moins à présent, je comprends mieux.

— Qu'est-ce qu'il avait dit sur elle ?

Il baisse les yeux vers la table en fixant un point dans le vide.

— Je l'ai entendu se marrer en racontant à ses copains que Less avait choisi la solution de facilité, celle des égoïstes. Il a ajouté que si elle n'avait pas été aussi lâche, elle aurait tenu bon.

— Tenu bon par rapport à quoi ?

— La vie, soupire-t-il avec indifférence.

— Et pour toi, elle n'a pas choisi la solution de facilité, je conclus avec une intonation qui, sur la fin, tient plus de l'affirmation que de la question.

Holder se penche en tendant les bras pour saisir ma main dans les siennes. Caressant ma paume, il prend une grande inspiration qu'il relâche très doucement.

— Less était la personne la plus courageuse que j'aie jamais connue. Ça demande un putain de cran de passer à l'acte comme elle l'a fait. En finir sans savoir ce qui t'attend ni même si *quelque chose* t'attend ? Il est plus facile de continuer à vivre une vie qui a perdu tout son sens que de dire tout

simplement « Et puis merde ! » et de se tirer. Elle fait partie des rares qui ont dit « Merde ». Et je défendrai son geste chaque jour jusqu'à ma mort car j'aurais trop la trouille d'en faire autant.

Il immobilise ma main entre les siennes et c'est seulement à cet instant que je m'aperçois qu'elle tremble. Il n'y a rien à ajouter, alors je n'essaie même pas. Il se lève, glisse la main sur ma nuque pour déposer un baiser sur mon front, puis il me relâche et part dans la cuisine.

— Tu préfères un brownie ou un cookie ? me lance-t-il par-dessus l'épaule comme s'il ne venait pas de m'assommer.

Il se retourne alors que je continue de le fixer, toujours muette, sous le choc. C'est moi ou il vient d'admettre qu'il était suicidaire ? Était-ce une métaphore de sa part ? De la comédie ? Je ne sais absolument pas quoi faire de la bombe qu'il vient de me laisser sur les bras.

Il rapporte une assiette contenant un mélange de cookies et de brownies, qu'il pose sur la table avant de s'accroupir devant moi.

— Hé..., me rassure-t-il en prenant mon visage dans les mains.

Son expression est sereine.

— Je ne voulais pas te faire peur. Je ne suis pas suicidaire, si c'est ce qui te fait flipper. Je ne suis pas non plus dépressif. Et je ne souffre pas de névroses traumatiques. Je suis juste un frère qui aimait sa sœur plus que la vie elle-même, alors j'ai un peu tendance à m'emballer quand je parle d'elle. Et si raconter que son geste était noble, même s'il ne l'était pas, m'aide à mieux gérer, eh bien je continuerai de le faire. C'est ma façon de tenir le coup.

Il me contemple avec désespoir pour que je comprenne ce qu'il a traversé.

— Si tu savais comme j'adorais cette fille, Sky. J'ai besoin de croire que ce qu'elle a fait était son dernier recours parce que sinon, je ne me pardonnerai jamais de ne pas l'avoir aidée à trouver une autre solution.

Il appuie son front contre le mien.

— Tu comprends ?

J'acquiesce puis je décolle avec douceur ses mains de mon visage. Il ne doit pas me voir dans cet état.

— Il faut que j'aille me rafraîchir.

Il recule alors que je me lève précipitamment pour aller me réfugier aux toilettes. Une fois la porte fermée à double tour, je fais quelque chose que je n'ai pas faite depuis mes cinq ans : je pleure.

Pas comme une madeleine ou en sanglotant, non, ça ne s'entend même pas. Une unique larme roule sur ma joue mais c'est une larme de trop, que je m'empresse d'essuyer. Attrapant un mouchoir, je me tamponne les yeux pour tenter d'endiguer les prochaines.

Je ne sais toujours pas quoi lui dire mais j'ai le sentiment qu'il vient de clore le sujet, alors je décide de ne pas insister pour l'instant. Je secoue les mains en inspirant un bon coup, puis j'ouvre la porte. Appuyé contre le mur du couloir, les chevilles croisées et les mains dans les poches dans une posture

indolente, Holder se redresse et s'avance d'un pas vers moi.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

Je souris de mon mieux et prends encore une grande inspiration.

— Je t'avais bien dit que tu étais excessif. Comme quoi, j'avais raison.

Un sourire au coin des lèvres, il me pousse doucement vers la chambre en me prenant dans ses bras, collé à moi, le menton posé sur ma tête.

— Tu n'as toujours pas le droit de tomber enceinte ?

J'éclate de rire.

— Eh non, pas ce week-end. Sans compter que pour mettre une fille enceinte, il faut déjà l'embrasser.

— J'en connais une qui n'a pas eu de cours d'éducation sexuelle quand elle était scolarisée à domicile, plaisante-t-il. Je te signale que je pourrais très bien te mettre enceinte sans t'embrasser une seule fois. Tu veux que je te montre ?

Je grimpe sur le lit et attrape le livre en l'ouvrant à la page à laquelle on s'est arrêtés hier soir.

— Non, je te crois sur parole. Du reste, je crois qu'en matière de sexe, on va avoir droit à une grosse séance de rattrapage d'ici à ce qu'on atteigne la dernière page.

Holder se laisse tomber sur le lit et je m'allonge à côté de lui. Tandis qu'il m'attire contre lui, je pose la tête sur son torse et entame la lecture.

*

* *

Je sais bien qu'il ne le fait pas exprès mais il me perturbe. Je le sens qui observe les mouvements de ma bouche pendant qu'il entortille mes cheveux entre ses doigts. Chaque fois que je tourne une page, je lui lance un regard, et chaque fois, il fait mine d'être archi-concentré. Enfin, surtout sur ma bouche, ce qui me fait dire qu'il n'écoute pas un traître mot de ce que je raconte. Je referme le livre en le posant sur mon ventre mais je ne suis même pas sûre qu'il s'en aperçoive.

— Pourquoi t'as arrêté de parler ? s'étonne-t-il sans changer d'expression ni quitter ma bouche des yeux.

— De parler ? je répète avec curiosité. Je suis en train de *lire*, Holder. C'est pas pareil. Mais apparemment, ça ne t'intéresse pas du tout.

— Mais si, ça m'intéresse, se défend-il. Surtout ta bouche, à vrai dire. Les mots qui en sortent, peut-être moins, mais ta bouche, carrément.

Il m'écarte de son torse pour me mettre sur le dos, puis il se glisse à ma hauteur. Cependant, son expression est toujours la même : il continue de me dévorer des yeux. D'une certaine manière, j'aimerais mieux qu'il me dévore tout court.

Il approche la main de mon visage et lentement, commence à effleurer mes lèvres. La sensation est juste incroyable ; je n'ose même plus respirer de

peur qu'il n'arrête. C'est hallucinant, comme si ses doigts étaient directement reliés à toutes les terminaisons nerveuses de mon corps.

— Tu as une jolie bouche, constate-t-il. Je ne peux pas m'empêcher de la regarder.

— Tu devrais y goûter, je réponds. Elle est assez délicieuse.

Il ferme les yeux en ronchonnant et enfouit la tête dans mon cou.

— Arrête, espèce de tentatrice.

— Pas question, je rétorque, amusée. C'est toi qui as imposé cette règle débile, pourquoi ce serait à moi de la faire respecter ?

— Parce que tu sais très bien que j'ai raison. Je ne peux pas t'embrasser ce soir parce que sinon on passera à l'étape d'après, puis à celle encore d'après, et au rythme où vont les choses entre nous, on sera à court de préliminaires d'ici au week-end prochain. Tu n'as pas envie de faire durer un peu nos premières fois ?

Il ressort le visage de mon cou pour me contempler.

— Nos premières fois ? je répète. Il y en a combien, au juste ?

— Pas tant que ça, en fait. C'est pour ça qu'il faut faire durer le plaisir. On en a déjà passé plein depuis notre rencontre.

Je penche la tête de côté pour le regarder droit dans les yeux.

— Lesquelles ?

— Les plus faciles : première étreinte, premier rencard, première dispute, première nuit ensemble (bien que pour ma part je sois resté éveillé). Il ne nous en reste plus beaucoup maintenant. Premier baiser. Première nuit ensemble *sans* dormir. Premier mariage. Premier gosse. Après ce sera fini. Nos vies deviendront banales et ennuyeuses, et je serai obligé de demander le divorce pour épouser une fille de vingt ans de moins que moi afin de vivre plein d'autres premières fois pendant que tu te retrouveras avec les gosses sur les bras.

Il prend ma joue dans sa main en souriant.

— Tu vois, ma belle ? Si je t'impose ça, c'est uniquement pour ton bien. Plus j'attends pour t'embrasser, plus ça repousse le jour où je devrai te laisser en plan.

J'éclate de rire.

— Ta logique est terrifiante. Je crois que tu ne me plais plus tant que ça.

Il se glisse sur moi en s'appuyant sur les mains pour soutenir son poids.

— Plus tant que ça ? Autrement dit, un petit peu quand même.

Je fais non de la tête.

— Tu ne me plais *plus du tout*. Je te trouve répugnant. En fait, évite de m'embrasser : je crois que je vais vomir.

À son tour, il éclate de rire. Il approche la bouche de ma joue et colle ses lèvres à mon oreille :

— Tu mens, chuchote-t-il. Tu es totalement subjugué et je vais tout de suite te le prouver.

Je ferme les yeux, haletante, sentant ses lèvres se poser dans mon cou. Il

y dépose un petit baiser, juste en dessous de l'oreille, et subitement j'ai l'impression que la pièce tout entière se met à tourner comme dans un manège. Lentement, il se rapproche encore en chuchotant :

— Tu as senti ?

Je lui fais signe que non, quoique ça manque un peu de vigueur.

— Tu veux que je recommence ?

Têtue comme je suis, je continue de secouer la tête mais dans le fond, j'espère qu'il est médium et qu'il entend les cris dans ma tête parce que purée, que c'était bon ! Il peut recommencer quand il veut et même plutôt deux fois qu'une.

Amusé par mon entêtement, il dévie vers ma bouche, m'embrasse sur la joue et continue de me couvrir de baisers jusqu'à l'oreille, où il s'arrête en chuchotant encore :

— Et là, c'était comment ?

Oh, mon Dieu, je ne me suis jamais autant *pas* ennuyée de ma vie. Il ne m'embrasse pas, et pourtant c'est déjà le meilleur baiser que j'aie jamais reçu. Je ferme les yeux car j'aime bien l'idée de ne pas savoir ce qu'il va se passer. Comme cette main inattendue qui vient de se plaquer sur l'extérieur de ma cuisse et qui remonte furtivement le long de ma hanche pendant qu'il en glisse une autre sous mon tee-shirt, effleurant le bord de ma petite culotte avant de la poser sur mon ventre en le caressant doucement. À cet instant précis, je suis pleinement consciente de chacun de ses gestes, de son être tout entier, à tel point que je suis presque sûre que je pourrais reconnaître l'empreinte de son pouce lors d'une séance d'identification.

Il promène le nez le long de mon menton ; en l'entendant respirer aussi fort que moi, j'ai la certitude qu'il sera incapable d'attendre un autre soir pour m'embrasser. Du moins c'est ce que je veux croire.

Quand il revient vers mon oreille, cette fois, il ne dit rien. Au lieu de cela, il l'embrasse et il n'y a pas une seule de mes terminaisons nerveuses qui ne le ressente. De la tête aux pieds, tout mon corps réclame sa bouche.

Je l'agrippe par le cou et je sens des frissons parcourir sa nuque. Il n'en faut pas plus pour le faire temporairement plier ; l'espace d'une seconde, sa langue s'aventure sur ma peau. Le gémissement que je laisse échapper le pousse au comble de l'excitation.

Sa main sur ma hanche remonte subitement jusqu'à ma joue et il se jette sur mon cou sans aucune retenue. Je rouvre les yeux, stupéfaite par ce revirement. Il m'embrasse, léchant et enflammant chaque centimètre carré de ma peau, il ne reprend son souffle qu'en cas d'absolue nécessité. J'aperçois les étoiles au plafond mais je n'ai même pas le temps d'en compter une que mes yeux se révoltent et que je réprime des cris bien trop gênants pour oser les pousser.

S'éloignant de mon cou, sa bouche se rapproche de ma poitrine. Si notre stock de premières fois n'était pas aussi limité, j'arracherais mon tee-shirt et l'obligerais à continuer. Mais il ne m'en laisse même pas l'occasion.

Remontant vers mon menton, il me couvre de petits baisers tout autour de la bouche en veillant bien à ne pas toucher une seule fois mes lèvres. J'ai les yeux fermés mais je sens son souffle sur ma joue et sais qu'il lutte pour ne pas m'embrasser. Lorsque je rouvre les yeux pour le regarder, il est à nouveau en train de fixer mes lèvres.

— Elles sont vraiment parfaites, susurre-t-il, essoufflé. Comme deux petits cœurs. Je pourrais passer des journées entières à les contempler sans jamais m'ennuyer.

— Pitié, ne fais pas ça. Si tu te contentes de les fixer sans rien faire d'autre, *moi* je vais m'ennuyer, c'est sûr.

Il grimace ; il est évident qu'il a un mal fou à se refréner. Je ne sais pas ce qu'il a à fixer ma bouche comme ça mais pour l'instant, c'est vraiment le truc le plus excitant de toute cette situation. C'est alors que je fais quelque chose de très risqué. Je me lèche les lèvres. Lentement.

Il ronchonne encore en appuyant son front contre le mien. Son bras se dérobe sous lui et il se retrouve collé à moi. Complètement. Intégralement. On gémit en même temps à la découverte de cet assemblage parfait de nos corps et tout à coup, c'est parti. Je remonte son tee-shirt à toute vitesse pendant qu'il s'agenouille pour m'aider à le retirer et une fois qu'il est torse nu, je passe les jambes autour de sa taille pour le bloquer contre moi. Le pire serait qu'il s'écarte là, maintenant.

Alors qu'il colle à nouveau le front au mien, nos corps s'emboîtent à la perfection comme les deux dernières pièces d'un puzzle. Il se balance lentement contre moi et à chaque fois, ses lèvres se rapprochent de plus en plus si bien qu'elles finissent par frôler les miennes. Bien que j'en meure d'envie, il ne réduit pas l'écart qui les sépare. Nos bouches sont juste posées l'une sur l'autre, c'est tout ; elles ne s'embrassent pas. Chacun de ses mouvements lui arrache un souffle qui s'engouffre dans ma gorge et j'essaie de les absorber car je sens que je vais en avoir besoin si je veux survivre à ce moment.

On garde ce rythme pendant plusieurs minutes car aucun de nous ne veut être le premier à initier le baiser. On en meurt tous les deux d'envie, c'est clair, mais il est clair aussi que j'ai peut-être trouvé à qui parler en matière de tête de mule.

Une main sur ma joue, il recule suffisamment le menton pour se passer la langue sur les lèvres. Lorsqu'il les rapproche, l'humidité de sa bouche glissant sur la mienne me submerge totalement et je ne suis pas sûre de pouvoir remonter à la surface un jour.

Au moment où il change d'appui, je renverse la tête en arrière en laissant un soupir de plaisir s'échapper de mes lèvres. Je n'avais pas l'intention de m'éloigner de son visage, au contraire, j'aimais vraiment bien cette position, mais en fin de compte, j'aime encore plus la suivante : glissant les bras dans son dos, je cale la tête dans son cou pour avoir un semblant de stabilité car j'ai l'impression que mon univers tout entier a basculé et que Holder est mon seul

pilier.

Et puis soudain, je prends conscience de ce qui est sur le point de se produire et intérieurement, je panique. Mis à part son tee-shirt, on est entièrement habillés et on ne s'embrasse même pas... pourtant la chambre continue de tourner sous l'effet de ses oscillations sur mon corps. S'il n'arrête pas ça tout de suite, je vais perdre tous mes moyens et il se pourrait bien que ce soit le moment le plus embarrassant de ma vie. Mais si je lui demande d'arrêter, il le fera et ça, ça pourrait bien être le moment le plus *décevant* de ma vie.

J'essaie de respirer plus calmement et de réduire au minimum mes soupirs d'extase mais j'ai perdu toute forme de maîtrise de soi. Il est clair que mon corps apprécie un peu trop ces frottements sans baiser et je ne trouve pas la force de m'y opposer.

— Holder, je murmure haletante, en espérant qu'il va comprendre tout seul et s'arrêter bien que je n'en aie pas vraiment envie.

Il faut qu'il arrête. Il aurait déjà dû arrêter depuis cinq minutes.

En vain. Il continue de m'embrasser dans le cou et de se frotter à moi comme d'autres garçons l'ont fait avant lui sauf que là, ça n'a rien à voir. C'est totalement différent et merveilleux, et ça me pétrifie littéralement.

— Holder.

J'essaie de parler plus fort mais mon corps est à bout de force.

Il m'embrasse sur la tempe en ralentissant la cadence mais sans pour autant arrêter.

— Sky, si tu me demandes d'arrêter, je le ferai. Mais j'espère que c'est pas le cas car je n'en ai vraiment aucune envie, alors s'il te plaît...

Il recule pour me regarder dans les yeux en continuant d'onduler contre moi. Le regard peiné, craintif, il ajoute d'une voix essoufflée :

— On n'ira pas plus loin, je te le promets. Mais pitié, ne me demande pas d'arrêter maintenant. J'ai besoin de te regarder et de t'entendre parce que ça me rend dingue de savoir que tu ressens vraiment quelque chose, là. Toi, ce moment, nous deux, c'est fantastique, alors *s'il te plaît*. Juste... *s'il te plaît*.

Approchant ses lèvres des miennes, il y dépose le baiser le plus tendre que l'on puisse imaginer, un aperçu suffisant de ce que ce sera quand il m'embrassera pour de vrai. Rien que d'y penser, j'en ai des frissons. Il s'immobilise et se redresse en prenant appui sur les mains, attendant ma décision.

Dès qu'il s'écarte, mon cœur se serre de déception et j'ai presque envie de fondre en larmes. Pas parce qu'il a arrêté ou parce que je ne sais pas du tout quoi décider... mais parce que jamais je n'aurais imaginé que deux personnes puissent se plaire et que ce soit aussi extraordinaire. À croire que le but de la race humaine dépend entièrement de ce moment, de nous. Tout ce que cette planète a vécu ou vivra n'est qu'une toile de fond à ce qui se passe entre Holder et moi, et j'ai aucune envie que ça s'arrête. Au-cune. Je secoue la tête en avisant son regard implorant.

— Continue, je chuchote, incapable de résister. Quoi que tu fasses, ne t'arrête surtout pas.

Il glisse la main dans mon cou en baissant la tête pour coller son front au mien.

— Merci, souffle-t-il en se rallongeant doucement sur moi pour reprendre notre corps à corps.

Il m'embrasse à plusieurs reprises autour de la bouche en frôlant mes lèvres puis descend le long de mon menton et de ma gorge. Plus il respire fort, plus je respire fort aussi. Plus je respire fort, plus ses baisers dans mon cou se multiplient et plus nos corps oscillent à l'unisson, créant un rythme terriblement excitant entre nous qui, à en juger par mon pouls, va bientôt me mettre K.-O.

Les talons enfoncés dans le matelas, je plante les ongles dans son dos. Il cesse de m'embrasser pour me contempler d'un air passionné. Une fois de plus, il fixe ma bouche mais j'ai beau avoir envie de le regarder faire, impossible de garder les yeux ouverts. Ils se ferment involontairement dès que la première vague de frissons déferle en moi, tel un coup de semonce à l'approche de ce qui va suivre.

— Ouvre les yeux, demande-t-il d'un ton ferme.

Si je pouvais, je le ferais, mais j'en suis totalement incapable.

— *S'il te plaît.*

Il me suffit d'entendre ce mot pour que mes paupières se rouvrent. Au-dessus de moi, Holder me fixe avec un désir si intense que la scène en est presque plus intime que s'il m'embrassait réellement. Bien que ce soit extrêmement difficile, je soutiens son regard tout en relâchant les bras pour empoigner la couette à deux mains et remercier le karma d'avoir fait entrer ce garçon désespéré dans ma vie. Car jusqu'à cet instant précis, avant cette merveilleuse prise de conscience, je ne savais même pas ce que je perdais.

Je commence à frissonner. J'ai beau lutter, je n'arrive plus à garder les yeux ouverts alors je laisse mes paupières retomber. Je sens ses lèvres se poser en douceur sur les miennes mais toujours sans m'embrasser. Inébranlables, nos bouches sont posées l'une sur l'autre tandis qu'il maintient son rythme, laissant un dernier gémissement, quelques soupirs et peut-être même un bout de mon cœur s'échapper de mes lèvres et se glisser jusqu'à lui. Comblée, je redescends lentement sur terre et il finit par s'immobiliser pour me laisser récupérer de cette expérience qui, grâce à lui, bizarrement, n'aura pas été embarrassante du tout pour moi.

Alors que je tremble de la tête aux pieds, vidée sur le plan émotionnel, il continue de m'embrasser dans le cou, sur les épaules et tout autour de la zone que j'aimerais par-dessus tout qu'il embrasse : ma bouche.

Mais apparemment, il préfère s'en tenir à sa décision plutôt que de céder à son désir car il délaisse mes épaules pour approcher mon visage du sien, refusant toujours d'établir le lien ultime.

— Tu es fantastique, chuchote-t-il en me caressant le front pour

repousser une mèche folle.

Cette fois, il ne fixe que mes yeux.

Sa tendresse compense son entêtement et m'arrache malgré moi un sourire. Toujours hors d'haleine, il se laisse retomber à côté de moi en s'efforçant de contenir le désir qui, je le sais, continue de lui fouetter le sang.

Fermant les yeux, j'écoute le silence qui s'installe entre nous tandis que nos respirations s'apaisent progressivement. Ce moment de calme et de tranquillité est sans doute le plus serein que mon esprit ait jamais connu.

Holder tend le bras entre nous et, comme s'il n'avait pas la force de tenir ma main tout entière, enlace mon petit doigt avec le sien. Je trouve ça chouette, car se tenir par la main, on l'a déjà fait, alors que par le petit doigt, jamais... C'est là que je réalise qu'on vient d'ajouter une autre première fois à la liste. Je ne suis pas triste pour autant. Il pourrait m'embrasser pour la première, la vingtième ou la millième fois que ça ne changerait rien à mes yeux : je suis presque sûre qu'on vient de toute façon de battre le record du meilleur premier baiser dans toute l'histoire des premiers baisers et ce, sans même s'être embrassés.

Après un long moment de silence, Holder prend une grande inspiration puis s'assoit en me regardant.

— Il faut que j'y aille. Je ne tiendrai pas une seconde de plus sur ce lit avec toi.

Tête penchée, je le regarde d'un air abattu se lever et remettre son tee-shirt. Voyant que je fais la tête, il me fait un grand sourire et se penche au-dessus de moi, son visage planant dangereusement près du mien.

— Quand je t'ai dit que je ne t'embrasserais pas ce soir, j'étais sérieux, Sky. Mais bon sang, j'étais loin d'imaginer que ce serait un tel supplice de résister.

Alors qu'il glisse la main sur ma nuque, je souffle doucement pour que mon cœur reste bien sagement à sa place et évite d'exploser. Il m'embrasse sur la joue et je devine son hésitation alors qu'il s'écarte à contrecœur.

Sans me quitter des yeux, il part à reculons. Avant de s'éclipser, il sort son téléphone, pianote sur l'écran pendant quelques secondes et le range dans sa poche. Sur ce, il me sourit et se faufile dehors en escaladant la fenêtre qu'il referme aussitôt derrière lui.

Bizarrement, je trouve tout de suite la force de me lever et de courir dans la cuisine. J'attrape mon téléphone et, comme je m'en doutais, j'ai un nouveau texto de lui. Qui ne contient qu'un mot :

Fantastique.

Je souris car c'est vrai. C'était absolument fantastique.

Treize ans plus tôt

— Coucou.

Je garde la tête enfouie dans mes bras. Je ne veux pas qu'il me voie encore pleurer. Je sais bien qu'il ne se moquera pas, il ne ferait jamais ça. Elle non plus. Honnêtement, je ne sais même pas pourquoi je pleure et je voudrais bien que ça s'arrête. Mais rien à faire, j'y arrive pas et ça m'énerve, ça m'énerve, ça m'énerve !

Ils s'assoient près de moi sur le trottoir, chacun d'un côté. Je garde la tête baissée mais je ne veux pas qu'ils s'en aillent, ça me fait du bien qu'ils soient là.

— Tiens, ça te reconfortera peut-être, dit-elle. Je nous en ai fabriqué un pour chacune à l'école aujourd'hui.

Puisqu'elle ne le demande pas, je ne regarde pas, mais je sens qu'elle pose quelque chose sur mes genoux.

Je ne réagis pas. J'aime pas les cadeaux et j'ai aucune envie de l'ouvrir devant elle.

Le visage toujours caché, je continue de pleurer en me demandant ce qui peut bien clocher chez moi. J'ai forcément un problème, sinon je ne me mettrais pas dans cet état chaque fois que ça arrive. Puisque c'est normal que ça arrive. C'est Papa qui le dit. C'est normal et il ne faut pas que je pleure : ça le rend très, très triste.

Ils restent assis à côté de moi un bon moment mais je sais pas combien de temps exactement car je sais pas si les heures sont plus longues que les minutes. Il se penche pour me chuchoter à l'oreille :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit. Tu te rappelles ce que tu dois faire quand tu es triste ?

Je fais oui de la tête sans le regarder. J'ai fait comme il a dit mais je reste triste quand même.

Ils restent encore quelques heures, ou quelques minutes, puis la fille se relève et s'en va. J'aimerais bien qu'ils restent encore une minute ou deux heures. Ils ne me demandent jamais ce qui ne va pas. C'est pour ça que je les aime beaucoup et que j'aimerais bien qu'ils restent.

Soulevant le coude pour jeter un coup d'œil par-dessous, j'aperçois ses pieds qui s'éloignent. J'attrape son cadeau pour le palper. Elle m'a fabriqué un bracelet. Il est élastique et violet, et il y a dessus un pendentif en forme de demi-cœur. Je le glisse à mon poignet en souriant bien que les larmes

continuent de couler. Quand je relève la tête, il est toujours là, à me regarder. Il a l'air triste et je m'en veux parce que j'ai l'impression que c'est à cause de moi.

Il se lève et se tourne face à ma maison. Il la contemple un long moment sans rien dire. Il réfléchit toujours beaucoup et je me demande bien à quoi il pense dans ces cas-là. Il se détourne de la maison pour me regarder encore.

— Ne t'en fais pas, dit-il avec un sourire un peu forcé. Il ne vivra pas éternellement.

Il tourne les talons et rentre chez lui. Alors je ferme les yeux et repose la tête sur mes bras.

Je ne comprends pas ce qui lui a pris de dire ça. Je ne veux pas que mon papa meure... je veux juste qu'il arrête de m'appeler sa princesse.

Lundi 3 septembre 2012

7 h 20

Je ne le sors pas souvent mais bizarrement, aujourd'hui, j'ai besoin d'y jeter un œil. Je suppose que d'avoir évoqué le passé avec Holder samedi soir m'a rendue un peu nostalgique. Je sais bien que je lui ai dit que jamais je partirais à la recherche de mon père mais parfois, malgré tout, ça m'intrigue. C'est plus fort que moi, je me demande comment un parent peut élever un enfant pendant plusieurs années pour au final l'abandonner. Je ne comprendrai jamais et au fond je n'ai peut-être pas besoin de comprendre. C'est pour ça que je n'insiste pas. Je ne questionne jamais Karen. Je n'essaie jamais de faire le tri entre rêve et réalité dans mes souvenirs et je n'aime pas en parler... Je n'en ressens pas le besoin, tout simplement.

Je sors le bracelet du coffret pour le glisser à mon poignet. Je ne sais pas qui me l'a offert et à vrai dire, ça m'est un peu égal. Je suis sûre que durant les deux ans passés en famille d'accueil, plein d'amis ont dû m'offrir des cadeaux. Mais la différence avec celui-ci, c'est qu'il est lié au seul souvenir que j'ai gardé de cette ancienne vie. Ce bracelet me confirme que je n'ai rien inventé. Et d'une certaine manière, savoir que ce souvenir est réel me prouve que j'ai été quelqu'un d'autre, *avant*. Une fille différente, qui pleurerait beaucoup et que j'ai oubliée. Une fille qui ne ressemble en rien à celle que je suis aujourd'hui.

Un jour, je jetterai ce bracelet à la poubelle, il le faudra. Mais en attendant, j'ai envie de le porter.

*
* *

Avec Holder, on a décidé de se laisser un peu respirer. Et c'est le cas de le dire : samedi soir, on a passé pas mal de temps en apnée totale. En plus, Karen allait rentrer et la dernière chose que je voulais, c'était lui présenter une nouvelle fois mon nouveau... bref. On n'est pas allés assez loin pour donner un nom officiel à notre relation. J'ai le sentiment que je ne le connais vraiment pas assez pour l'appeler « mon copain », surtout sachant qu'on ne s'est même pas encore embrassés. Mais en attendant, rien que d'imaginer sa bouche sur celle d'une autre fille me rend hystérique. Alors qu'on sorte ensemble ou pas,

je déclare notre relation officiellement exclusive. Mais est-ce au moins possible d'avoir une relation exclusive sans s'être embrassés ? Est-ce qu'avoir une relation exclusive et sortir ensemble, c'est incompatible ?

Je suis morte de rire toute seule avec mes questions. Ou plutôt « mdr ».

Hier matin, au réveil, j'avais deux nouveaux messages. Je commence vraiment à prendre goût à ces histoires de textos. Dès que j'en reçois un, je suis tout excitée alors je n'ose pas imaginer à quel point les e-mails, Facebook et les nouvelles technologies doivent rendre accro. Un des messages provenait de Six qui insistait sur mes formidables talents de pâtissière avant d'exiger que je l'appelle sans faute dimanche soir depuis le téléphone fixe de chez elle afin de lui raconter toutes les dernières nouvelles. Je l'ai fait. On a bavardé pendant une heure et elle est aussi déroutée que moi par le fait que Holder ne soit pas du tout le garçon qu'on imaginait. Je l'ai questionnée à propos de Lorenzo, mais elle ne voyait même pas de qui je parlais, alors j'ai éclaté de rire et laissé tomber. Elle me manque et j'ai horreur qu'on soit éloignées mais elle se plaît beaucoup là-bas alors ça me rend heureuse pour elle.

Le second texto était de Holder. Il disait simplement :

J'appréhende de te revoir au lycée lundi. C'est l'horreur.

Avant, le moment fort de mes journées, c'était quand je courais. Maintenant c'est quand je reçois des textos insultants de Holder. D'ailleurs, en parlant de courir et de Holder, on a arrêté. Du moins, de le faire ensemble. D'un échange de textos hier, on a conclu que ce serait mieux de ne plus courir ensemble tous les jours car ça ferait peut-être trop, trop vite. Je lui ai dit que je ne voulais pas que la situation devienne bizarre entre nous. En plus, ça me met vraiment mal à l'aise d'être tout en sueur, la goutte au nez, de respirer comme un bœuf et de sentir mauvais devant lui, alors en fin de compte, j'aime mieux courir seule.

À présent, plantée face à mon casier, je regarde droit devant moi pour essayer de gagner du temps car je n'ai aucune envie d'aller en cours. C'est la première heure et mon seul créneau en commun avec Holder. Du coup, je redoute la façon dont les choses vont se dérouler. Je sors le roman de Breckin de mon sac à dos ainsi que les deux autres livres que je lui ai apportés, puis je range le reste de mes affaires dans le casier. J'entre dans la classe et marche jusqu'à ma place mais ni Breckin ni Holder ne sont encore arrivés. Je m'assois en fixant la porte sans trop savoir pourquoi je suis aussi tendue. Simplement, le voir ici plutôt que chez moi, sur mon territoire, ça n'a rien à voir. L'école publique, c'est vraiment trop... *public*.

La porte s'ouvre et Holder entre, bientôt suivi de Breckin. Ils me sourient tous les deux, puis se dirigent vers le fond de la salle, Holder descendant une allée et Breckin une autre, un gobelet de café dans chaque main. Holder arrive à ma hauteur et commence à s'installer au moment où mon meilleur ami de tout l'univers va pour déposer les cafés sur la table.

Retenant leur geste, ils se lancent un regard puis se tournent simultanément vers moi.

Trop bizarre.

Alors je fais la seule chose que je sache faire dans les situations gênantes : insuffler une touche de sarcasme.

— Messieurs, on dirait qu'on a un petit souci, je raille en les regardant tour à tour.

Puis je jette un coup d'œil au café que tient Breckin.

— Je vois que le mormon a apporté son offrande de café à la reine ? Très impressionnant.

Je me tourne vers Holder en haussant un sourcil.

— Et toi, jeune tatoué désespéré, as-tu un présent à m'offrir afin que je choisisse lequel d'entre vous me tiendra compagnie sur le trône lycéen aujourd'hui ?

Interloqué, Breckin me fixe comme si j'étais devenue folle tandis que Holder ramasse son sac à dos en riant.

— J'en connais une qui aurait besoin d'un petit texto désobligeant !

Il balance son sac à dos sur la chaise libre devant Breckin et s'arroge la place.

Ce dernier, toujours debout, tient les deux cafés d'un air totalement perplexé. Je tends le bras pour lui en prendre un.

— Félicitations, cher chevalier. Tu es l' élu du jour de Sa Majesté. Assieds-toi. Le week-end a été chargé.

Lentement, Breckin pose la tasse devant lui et, tout en me dévisageant avec méfiance, il fait glisser son sac à dos de son épaule. Assis de profil à sa table, Holder m'observe.

— Breckin, je te présente Holder, j'annonce en agitant la main vers l'intéressé. On ne sort pas ensemble mais si jamais je le prends en train d'essayer de battre le record de meilleur premier baiser avec une autre fille, il n'aura très vite plus l'occasion d'embrasser *qui que ce soit*.

Le sourcil haussé, Holder me fixe, un sourire s'ébauchant au coin de ses lèvres.

— Ça vaut pour toi aussi, réplique-t-il.

Torturée par ses adorables fossettes, je dois me forcer à le regarder droit dans les yeux au risque, sinon, de céder à une envie irrésistible qui serait motif à une exclusion temporaire.

D'un geste, je désigne Breckin :

— Holder, je te présente Breckin, mon nouveau meilleur ami de tout l'univers.

Breckin jauge Holder du regard tandis qu'il sourit en lui tendant la main. Hésitant, Breckin finit par la serrer puis retire son bras et se tourne vers moi en plissant les yeux :

— Est-ce que ce copain avec qui tu ne sors pas est conscient que je suis mormon ?

Je hoche la tête.

— En fin de compte, Holder n'a aucun problème avec les mormons. Uniquement avec les cons.

Breckin éclate de rire et se retourne vers Holder.

— Eh bien, dans ce cas, bienvenue dans cette alliance.

Holder esquisse un sourire en guise de réponse mais il a surtout les yeux rivés sur son gobelet de café.

— Je croyais que les mormons n'avaient pas le droit à la caféine ?

Breckin hausse les épaules.

— J'ai décidé d'enfreindre cette règle le jour où je me suis réveillé en réalisant que j'étais homo.

Holder s'esclaffe, Breckin sourit, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Du moins, celui de la première heure de cours. Ça va aller comme sur des roulettes. En fait, je crois que je viens subitement de prendre goût à l'école publique.

*
* *

Après le cours, Holder me suit jusqu'à mon casier. On ne se dit rien. Je change de livres pendant qu'il arrache de nouveaux mots d'insultes sur ma porte. Il n'y avait que deux post-it aujourd'hui, ça me déçoit un peu. Les gens jettent facilement l'éponge, et pourtant ce n'est que la deuxième semaine de cours.

Holder froisse les post-it en boule et les envoie par terre d'une chiquenaude pendant que je referme mon casier et me tourne vers lui. Face à face, une épaule appuyée contre les armoires métalliques, on s'observe.

— Tu t'es coupé les cheveux, je constate subitement.

Il les tripote en affichant un grand sourire.

— Eh oui. C'est à cause de cette nana que je fréquente, elle n'arrêtait pas de s'en plaindre. Ça devenait pénible.

— J'aime bien.

— Tant mieux.

Piçant les lèvres, je commence à me balancer d'avant en arrière. Il est à croquer, avec son sourire. Si on n'était pas dans un couloir bondé, je l'attraperais par le col pour l'attirer vers moi et lui montrer à quel point j'ai envie de le dévorer. Mais je chasse cette idée et lui renvoie son sourire.

— On ferait bien d'aller en cours.

— Sûrement, concède-t-il sans bouger.

On reste là encore une trentaine de secondes jusqu'à ce que je me redresse en riant et commence à m'éloigner. Il m'attrape par le bras et me tire si vite en arrière que j'en ai le souffle coupé. En un rien de temps, je me retrouve plaquée dos au casier et il se plante devant moi, me bloquant le passage avec ses bras. Un sourire diabolique aux lèvres, il incline son visage

vers le mien, approche la main droite de ma joue et m'attrape délicatement le menton. Du pouce, il me caresse les lèvres et une fois de plus, je dois me rappeler qu'on est en public et que dans l'immédiat, je ne peux pas agir sous le coup d'impulsions. Faute de pouvoir encore compter sur mes jambes pour me porter, je m'appuie contre la rangée de casiers pour tenter de compenser.

— Je regrette de ne pas t'avoir embrassée samedi soir, confesse-t-il.

Il baisse les yeux pour regarder mes lèvres qu'il continue de caresser.

— Je n'arrête pas de me demander quel goût tu as.

Appuyant le pouce sur ma bouche, il pose très brièvement la sienne dessus sans enlever sa main. Ensuite, très vite, sa bouche disparaît, son pouce aussi, et c'est seulement une fois que le couloir cesse de tourner, et que je parviens à me redresser, que je réalise que lui aussi a disparu.

Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter ce petit jeu encore longtemps. Ça me rappelle ma tirade hystérique de samedi soir, quand je voulais qu'il m'embrasse dans la cuisine pour qu'on en finisse. J'étais loin d'imaginer ce qui m'attendait.

*

* *

— Raconte.

Le mot est simple mais au moment où je pose mon plateau en face de Breckin, j'en saisis exactement toutes les implications. Amusée, je décide de tout lui raconter en détail avant que Holder ne se pointe. *Si* toutefois il se pointe. Non seulement on n'a pas défini notre statut relationnel mais en plus on n'a pas discuté de la répartition des places à la cantine.

— Il a débarqué chez moi vendredi soir et après quelques malentendus, on a fini par comprendre qu'on s'était mal compris. Ensuite, on a fait des gâteaux, je lui ai lu un peu de porno et il est rentré chez lui. Le lendemain soir, il est revenu, il m'a préparé à dîner, et après on est allés dans ma chambre...

Je m'interromps en voyant Holder s'installer à côté de moi.

— Continue, suggère-t-il. J'aimerais bien savoir ce qu'on a fait ensuite.

Roulant des yeux, je pivote vers Breckin en reprenant :

— Ensuite on a battu le record du meilleur premier baiser dans l'histoire des premiers baisers sans même s'embrasser.

Breckin acquiesce prudemment en continuant de me scruter d'un air sceptique. Voire intrigué.

— Impressionnant.

— C'était à mourir d'ennui, ce week-end, raconte Holder à Breckin.

En me voyant rire, Breckin me dévisage encore comme si j'étais dingue.

— Holder adore s'ennuyer, je dis pour le rassurer. C'est un compliment dans sa bouche.

Son regard oscille quelques secondes entre Holder et moi, puis il finit par hocher la tête d'un air consterné avant d'attraper sa fourchette.

— En général, il y a peu de choses qui m'embrouillent, souligne-t-il en pointant sa fourchette vers nous, mais alors vous, vous êtes très forts.

Totalement d'accord, je hoche la tête.

On poursuit le déjeuner en bavardant tous les trois de façon plus ou moins normale et sympathique. Holder et Breckin commencent à parler du livre que ce dernier m'a prêté, et si entendre Holder débattre d'un roman sentimental est déjà divertissant en soi, le voir se disputer avec Breckin au sujet de l'intrigue, c'est carrément adorable. À la limite du supportable. De temps en temps, il pose la main sur ma cuisse, me caresse le bas du dos ou me plante un bisou dans les cheveux ; ses gestes sont spontanés, comme une seconde nature, et à mes yeux ils sont significatifs.

J'essaie d'assimiler le changement par rapport à la semaine dernière, mais je n'arrive pas à m'enlever de la tête que tout va peut-être trop bien entre nous. Quelle que soit notre relation et quoi qu'on fasse, ça paraît toujours trop beau, trop bien, trop parfait. Du coup, ça me fait penser à tous ces bouquins que j'ai lus et au fait que, quand les choses deviennent trop belles, trop bien, trop parfaites, c'est uniquement parce que toute cette perfection n'a pas encore subi l'irruption d'un terrible rebondissement et soudain je...

— Sky ? dit Holder en faisant claquer ses doigts devant mon nez.

Tournant la tête, je le vois me dévisager d'un air prudent.

— T'étais partie où ?

Je souris en secouant la tête car j'ignore ce qui a déclenché cette petite crise de panique intérieure.

— Il faut que t'arrêtes de t'absenter comme ça, ajoute-t-il en glissant la main dans mes cheveux pour me caresser la pommette. Ça me fait un peu flipper.

— Désolée, je fais en haussant les épaules. Je me laisse facilement distraire.

Levant la main pour saisir la sienne, je l'écarte de mon cou en la serrant d'une manière rassurante.

— Je t'assure. Ça va.

Soudain, son regard dévie sur ma main. Il la retourne, remonte ma manche puis me tord le poignet dans un sens puis dans l'autre.

— Où est-ce que tu as eu ça ? demande-t-il en fixant mon poignet.

Baissant les yeux pour voir de quoi il parle, je me rends compte que je porte encore le bracelet que j'ai réessayé ce matin. Il me regarde avec insistance mais je hausse les épaules. Je ne suis pas trop d'humeur à expliquer sa provenance. C'est compliqué et il va poser un tas de questions alors que la pause déjeuner est presque terminée.

— Où est-ce que tu l'as eu ? répète-t-il, cette fois d'un ton un peu plus exigeant.

Son emprise sur mon poignet se resserre tandis qu'il me dévisage froidement, attendant une explication. Je retire brusquement ma main car je n'aime pas la tournure que ça prend.

— Tu crois que c'est un mec qui me l'a offert, c'est ça ? je lance, sidérée par sa réaction.

Je ne l'imaginais pas trop du genre jaloux, mais il faut dire aussi que ça ne ressemble pas trop à de la jalousie : ça tient plus du délire.

Sans me répondre, il continue de me fixer d'un œil mauvais comme si j'avais un gros aveu à lui faire et que je m'y refusais. Je ne sais pas ce qu'il espère en adoptant cette attitude mais il est très probable qu'elle lui vaille une gifle plutôt qu'une explication de ma part.

Mal à l'aise, Breckin n'arrête pas de remuer sur sa chaise et s'éclaircit la voix en disant :

— Hé, Holder. Du calme, mec.

Mais Holder reste de marbre. Son regard devient peut-être même encore plus froid. Il se penche légèrement en avant et baisse la voix :

— Qui t'a offert ce fichu bracelet, Sky ?

Sa question commence à me peser de façon insoutenable et tous les voyants rouges qui clignotaient dans ma tête lors de notre première rencontre sont en train de se rallumer, sauf que cette fois ils se sont transformés en gros néons. Bien consciente d'avoir la bouche ouverte et un air ahuri, je suis soulagée que l'espoir ne soit pas un objet concret. Sinon, n'importe qui pourrait voir tous les miens s'écrouler.

Holder ferme les yeux et s'accoude à la table. Le front appuyé contre ses paumes, il prend une grande inspiration. Je ne sais pas trop s'il fait ça pour se calmer les nerfs ou pour s'empêcher de hurler. Passant la main dans ses cheveux, il se tient la nuque.

— Fais chier ! lâche-t-il d'un ton brutal qui me fait sursauter.

Subitement, il se lève et s'en va en laissant son plateau sur la table. Je le suis du regard tandis qu'il traverse le réfectoire sans se retourner une seule fois. D'un geste brusque, il pousse la porte à double battant et sort. Ce n'est que lorsque les battants s'immobilisent complètement que je relâche mon souffle.

J' imagine d'ici la tête stupéfaite que je dois avoir quand je me retourne vers Breckin. Je me repasse mentalement les deux dernières minutes de la scène. Breckin tend le bras au-dessus de la table pour me prendre la main mais ne dit rien. Et il n'y a rien à dire.

La sonnerie retentit, déclenchant un brouhaha dans la cantine, mais je suis incapable de bouger. Alors que tout le monde s'active, débarrassant et vidant son plateau, notre table reste un monde à part, figé. Finalement, Breckin me lâche la main, emporte nos plateaux, puis il revient prendre celui de Holder et termine de ranger la table. Il attrape mon sac à dos et me prend par la main pour m'obliger à me lever. Il me guide hors du réfectoire. Il ne m'accompagne pas jusqu'à mon casier ou à ma salle de cours, non. Il me tire simplement par la main jusqu'à ce qu'on se retrouve dehors, sur le parking, où il ouvre une portière et me pousse doucement dans une voiture inconnue. Il s'installe au volant, met le contact, puis il pivote vers moi.

— Je ne dirai même pas ce que je pense de ce qui vient de se produire là-bas. Tout ce que je sais, c'est que ça craint et je me demande comment tu fais pour ne pas être en larmes, alors que je sais que ça t'a blessée, voire vexée. Alors rien à foutre des cours. On va manger une glace.

Il passe la marche arrière et sort de sa place.

Je dois dire qu'il est fort parce que j'étais à deux doigts d'éclater en sanglots en entrant dans sa voiture mais maintenant qu'il a prononcé ces mots, j'ai retrouvé le sourire.

— J'adore la glace.

*
* *

La glace m'a fait du bien, quoique peut-être pas tant que ça. Breckin vient de me déposer à ma voiture et je suis assise au volant, incapable de bouger. Tristesse, peur, colère : je passe par toutes les émotions qui déferlent après une scène pareille, mais je ne pleure pas.

Pas question.

En arrivant chez moi, je décide de faire la seule chose qui me fera vraiment du bien : courir. Sauf que lorsque je rentre et que je me glisse sous la douche, je me rends compte que, pas plus que la glace, le jogging n'a été d'un grand réconfort.

Machinalement, je suis ma routine comme n'importe quel autre soir de la semaine : j'aide Karen à préparer le repas, je dîne avec elle et Jack, je fais mes devoirs, je bouquine. J'essaie de faire comme si ça ne m'atteignait pas du tout car j'aimerais vraiment que ce soit le cas. Mais dès que je me mets au lit et que j'éteins la lumière, je recommence à cogiter. Sauf que cette fois, je ne vais pas bien loin car je reste bloquée sur une seule et même pensée : mais qu'est-ce qu'il attend pour s'excuser ?

J'espérais plus ou moins qu'il m'attende à ma voiture quand je suis revenue de ma virée glace avec Breckin, mais non, il n'y était pas. En me garant dans l'allée devant chez moi, je m'attendais à le voir apparaître, prêt à ramper, à me supplier et à me fournir au moins une toute petite explication, mais non, rien non plus. J'ai gardé mon portable caché dans ma poche (Karen ne sait toujours pas que j'en ai un) et j'ai vérifié mes messages à la moindre occasion mais le seul que j'ai reçu provenait de Six et je ne l'ai même pas encore lu.

Alors voilà, maintenant je suis couchée, j'écrase mes oreillers entre mes bras et je m'en veux terriblement de ne pas éprouver une forte envie d'aller lancer des œufs sur sa maison, crever ses pneus et lui balancer un coup de pied là où je pense. Je m'en veux parce que je sais que c'est ce que je voudrais : être énervée, folle de rage, impitoyable. Ce serait mille fois mieux que cette déception que je ressens depuis que j'ai pris conscience que le Holder que j'ai connu ce week-end... n'existe même pas.

Mardi 4 septembre 2012

6 h 15

Les yeux ouverts, j'attends d'avoir compté mes soixante-seize étoiles pour me lever. Alors je repousse la couette et enfile ma tenue de footing. Une fois ma fenêtre franchie, je me fige.

Il se tient sur le trottoir, dos à moi, les mains jointes sur la tête, les muscles dorsaux contractés par une respiration difficile. Apparemment il est en plein footing mais comme je ne sais pas trop s'il m'attend ou s'il fait simplement une pause, par hasard, devant chez moi, je reste immobile et j'attends, espérant qu'il reparte.

En vain.

Au bout de deux minutes, je finis par trouver le courage d'avancer sur la pelouse. En entendant le bruit de mes pas, il se retourne. Dès que nos regards se croisent, je m'arrête et le fixe – ni d'un air furieux ni en fronçant les sourcils, et certainement pas en souriant. Je le fixe, c'est tout.

Je ne lui ai jamais vu un tel regard. Le seul mot qui convient pour le définir, c'est le regret. Pour autant, il ne dit rien. Autrement dit, il ne s'excuse pas, autrement dit, je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes. J'ai juste besoin de courir.

Je passe devant lui et je démarre. Au bout de quelques foulées, je l'entends se mettre à courir derrière moi mais je continue de regarder droit devant. Il ne cherche pas du tout à me rattraper pour régler son pas sur le mien et je m'applique à ne pas ralentir car je tiens justement à ce qu'il reste derrière. À un moment donné, je commence à accélérer et à courir de plus en plus vite, au point de piquer un sprint, mais il suit mon rythme, toujours à distance. Quand on arrive au poteau qui me sert de repère pour faire demi-tour, je m'efforce de ne pas le regarder. Je passe devant lui pour repartir en direction de chez moi, et la seconde partie du footing se déroule exactement comme la première. Dans le calme.

On est à moins de deux pâtés de maisons de la mienne et je suis furieuse qu'il ait eu le culot de se pointer aujourd'hui, et encore plus qu'il ne se soit toujours pas excusé. J'accélère, sans doute plus que je ne l'ai jamais fait, mais il continue de s'adapter à la foulée près. Ça me fout encore plus en rogne, alors au moment de tourner dans ma rue, je me débrouille pour accélérer encore et je fonce aussi vite que je peux mais ce n'est pas encore assez : il est

toujours là. Les jambes coupées, je me donne tellement à fond que je n'arrive même plus à respirer, mais il ne me reste que six mètres à parcourir avant d'atteindre ma fenêtre.

Je n'en fais que trois.

Dès que je pose les pieds sur la pelouse, je m'écroule à genoux en inspirant à pleins poumons. De toute ma vie je n'ai jamais été aussi épuisée. Je roule sur le dos dans l'herbe ; elle est encore humide de rosée mais la sensation sur ma peau est agréable. Les yeux fermés, hors d'haleine, je souffle si bruyamment que c'est à peine si j'entends Holder respirer. Pourtant je le sais, il est tout proche, sur la pelouse, à côté de moi. Cette scène – tous deux étendus immobiles, cherchant à reprendre notre souffle – me rappelle l'autre soir, quand on était dans la même position sur mon lit et qu'on se remettait de toutes ses caresses. Je crois qu'il s'en souvient aussi car je sens son petit doigt se glisser jusqu'au mien pour le serrer. Sauf que cette fois, je ne souris pas, je me crispe.

Écartant la main, je bascule sur le côté pour me relever. Je parcours les trois mètres qui me séparent encore de chez moi, me hisse dans ma chambre et referme la fenêtre derrière moi.

Vendredi 28 septembre 2012

12 h 05

Ça va bientôt faire un mois. Il n'est jamais revenu courir avec moi, pas plus qu'il ne s'est excusé. Il ne s'assoit plus à côté de moi en cours ou à la cantine. Il ne m'envoie plus de messages d'insultes et ne se pointe plus chez moi le week-end avec une personnalité différente. La seule chose qu'il fait, du moins je pense que c'est lui, c'est enlever les post-it collés sur mon casier. Il y a toujours des boulettes de papier éparpillées sur le carrelage du couloir.

On continue à vivre mais chacun de notre côté. Quoi qu'il en soit, avec ou sans lui, le temps poursuit sa route. Et plus les jours passent et m'éloignent de ce week-end avec lui, plus les questions s'accumulent dans ma tête – questions que je me refuse à poser.

J'aimerais savoir ce qui lui a pris l'autre jour, pourquoi il n'a pas simplement laissé tomber au lieu de partir comme il l'a fait, furieux. J'aimerais savoir pourquoi il ne s'est pas excusé car je suis quasiment sûre que je lui aurais donné une chance. Sa réaction était dingue, bizarre, un brin possessive, aussi, mais comparée à tous ses côtés merveilleux, je sais que ça n'aurait pas pesé lourd dans la balance.

Breckin n'essaie même plus de comprendre, alors je fais mine que moi non plus. Mais au fond, c'est faux, j'essaie encore, et ce qui me tracasse le plus, c'est que tout ce qui s'est passé entre nous commence à me paraître irréel, comme si ce n'avait été qu'un rêve. Je me surprends à me demander si ce fameux week-end a vraiment eu lieu un jour, ou si c'est encore un de ces souvenirs qui restent à prouver et que j'ai peut-être inventés.

Depuis un mois, ce qui me préoccupe par-dessus tout (et j'ai conscience que c'est pitoyable), c'est que je n'ai jamais eu l'occasion de l'embrasser. J'en crevais tellement d'envie ; rien que de penser que je ne saurai jamais quel goût ont ses lèvres, je ressens comme un trou béant dans ma poitrine. Notre facilité à communiquer, sa façon de me toucher comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, ses baisers dans mes cheveux : tous ces petits détails faisaient partie d'un tout bien plus important. Quelque chose d'assez fort qui, même si on ne s'est jamais embrassés, mériterait un peu de considération, de respect de sa part. Il se comporte comme si ce lien qui commençait à se tisser entre nous avait été une erreur et ça fait mal. Car je sais que ce lien naissant, il l'a ressenti lui aussi. J'en suis sûre. Et si ça lui a fait le même effet qu'à moi,

alors je sais qu'il le ressent *encore*.

Je n'ai pas le cœur brisé et toute cette histoire ne m'a toujours pas arraché une seule larme. Heureusement, on ne peut pas me briser le cœur. Pour ça, encore faudrait-il que je le donne. Mais je n'aurais pas l'arrogance de nier que cette affaire me rend un peu triste et je sais qu'il me faudra du temps pour l'oublier car il me plaisait vraiment beaucoup. Enfin bon, ça va. Je suis un peu triste et franchement perplexe, mais ça va.

*
* *

— C'est quoi ? je demande à Breckin en fixant la table.

Il vient de poser un paquet devant moi. Un paquet joliment emballé.

— Juste de quoi ne pas oublier.

— Ne pas oublier quoi ? je réponds en le fixant d'un air interrogateur.

Il pousse le paquet vers moi en riant.

— Que demain, c'est ton anniversaire. Allez, ouvre !

Levant les yeux au ciel, je pousse un gros soupir en repoussant le paquet.

— J'espérais que tu aurais oublié.

Il attrape le cadeau et le repose devant moi.

— Ouvre-moi ce foutu cadeau, Sky. Je sais que tu as horreur d'en recevoir mais moi j'adore en offrir. Alors arrête de faire ta garce déprimée et ouvre ce paquet, dis que tu trouves ça génial et serre-moi dans tes bras pour me remercier.

À contrecœur, je pousse mon plateau de côté et rapproche le paquet.

— Tu fais bien les paquets cadeau, je constate en défaisant le nœud avant de déchirer le papier à une extrémité.

Le sourcil arqué, je scrute la photo sur la boîte.

— Tu m'as acheté une télé ?

Breckin éclate de rire en me faisant non de la tête, puis il soulève la boîte devant mes yeux.

— C'est pas une télé, andouille. C'est une liseuse.

— Ah, OK.

Je ne sais pas du tout ce que c'est qu'une liseuse mais quelque chose me dit que je ne suis pas censée en avoir une. Auquel cas, je l'accepterai comme j'ai accepté le portable de Six, sauf que ça, c'est trop gros pour que je le planque dans ma poche.

— T'es sérieuse, là ? s'étonne-t-il en se penchant. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une liseuse ?

Je hausse les épaules pour toute réponse.

— Je trouve quand même que ça ressemble à une mini-télé.

Hilare, il ouvre la boîte pour en sortir la liseuse, puis il l'allume et me la tend.

— C'est un appareil électronique qui contient plus de livres que tu ne

pourras jamais en lire.

Après avoir enfoncé un bouton qui a aussitôt allumé l'écran, il promène les doigts dessus en appuyant par endroits jusqu'à ce que toute la surface soit couverte de dizaines de petites photos de livres. Je touche l'une d'elles, et alors l'écran se modifie et la couverture apparaît en gros plan. Breckin glisse le doigt dessus, la page se tourne de façon virtuelle et le « Chapitre Un » apparaît sous mes yeux.

Imitant aussitôt son geste, je regarde chaque page défiler sans effort, l'une à la suite de l'autre. C'est le truc le plus fascinant que j'aie jamais vu. J'appuie sur d'autres boutons, clique sur de nouveaux romans et feuillette davantage de chapitres. Honnêtement, je crois que je n'ai jamais vu une invention aussi pratique et aussi admirable.

— La vache, je chuchote en continuant de fixer la liseuse.

J'espère qu'il n'est pas en train de me préparer un sale tour parce que s'il essaie de me la reprendre, je pars en courant.

— Ça te plaît ? s'enquiert-il fièrement. Je t'ai téléchargé environ deux cents œuvres gratuites, donc tu devrais être tranquille pour un moment.

Quand je relève la tête, il a le sourire jusqu'aux oreilles. Alors je repose la liseuse et plonge au-dessus de la table pour me jeter à son cou. C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais offert. Je suis vraiment contente et je le serre de toutes mes forces dans mes bras, et tant pis si en principe je suis censée être nulle quand il s'agit d'accepter un cadeau. Breckin m'étreint aussi en m'embrassant sur la joue. Quand je le lâche enfin et rouvre les yeux, mon regard se pose involontairement sur la table que j'essayais justement d'éviter depuis bientôt un mois.

Retourné sur sa chaise, Holder nous observe. Il sourit. Ce sourire n'a rien de cynique, de dragueur ou de sinistre. Non, c'est un sourire engageant mais dès que je l'aperçois, une immense vague de tristesse déferle en moi, alors je détourne les yeux vers Breckin.

Je me rassois en reprenant la liseuse.

— Tu veux que je te dise, Breckin ? Tu es vraiment un mec génial.

— C'est mon côté mormon, sourit-il en me faisant un clin d'œil. On est des gens assez formidables.

Vendredi 28 septembre 2012

23 h 50

C'est le dernier jour de mes dix-sept ans. Karen est repartie vendre ses produits à son habituel marché aux puces pour le week-end. Elle a failli annuler parce qu'elle s'en voulait d'être absente pour mon anniversaire mais je l'en ai empêchée. À la place, on a fêté ça hier soir. Ses cadeaux étaient sympas, mais sans comparaison avec la liseuse. Je n'ai jamais été aussi impatiente de passer un week-end toute seule.

Je n'ai pas préparé autant de gâteaux que la dernière fois que Karen s'est absentée, loin de là. Non que je sois devenue moins gourmande, je crois juste que mon penchant pour la lecture a atteint de nouveaux sommets. Bientôt minuit, j'ai les yeux qui se ferment tous seuls mais j'ai presque lu deux romans en entier et dois absolument finir celui-ci. Après avoir encore piqué du nez, je me réveille en sursaut et tente de lire un dernier paragraphe. Breckin a vraiment bon goût en matière de littérature et je suis limite vexée qu'il ait mis un mois à me parler de celui-là. Je sais, d'habitude je ne suis pas fan des histoires où tout se finit toujours bien dans le meilleur des mondes mais si ces deux personnages-là ne connaissent pas un happy end digne de ce nom, je me téléporte dans cette liseuse pour les enfermer à jamais dans leur foutu garage.

Les paupières lourdes comme du plomb, je lutte pour les garder ouvertes mais les mots à l'écran commencent à devenir flous et je ne comprends même plus ce que je lis. Je finis par éteindre l'appareil et ma lampe de chevet, non sans repenser au fait que le dernier jour de mes dix-sept ans aurait dû être mille fois mieux que ce qu'il a été.

*
* *

Sans bouger, j'ouvre les yeux. Il fait encore nuit et je suis dans la même position que tout à l'heure donc je sais que je viens de m'endormir. Je retiens mon souffle pour écouter le bruit qui m'a tirée du sommeil : celui de ma fenêtre qui coulisse.

J'entends d'ici les rideaux racler sur la tringle et quelqu'un se faufiler à l'intérieur. Je devrais sans doute crier, me précipiter vers la porte ou au moins repérer un objet qui pourrait me servir d'arme de défense mais non, je reste

figée car qui que ce soit, ce visiteur ne cherche pas du tout à être discret, alors je ne peux que présumer qu'il s'agit de Holder. Néanmoins, mon cœur bat fort et tous les muscles de mon corps se raidissent en sentant le matelas bouger tandis qu'il s'assoit. Plus il se rapproche, plus j'ai la certitude que c'est lui car personne d'autre ne provoque chez moi une telle réaction physique. Sentant la couette se soulever, je ferme les yeux en me couvrant le visage des mains, totalement terrifiée car j'ignore *quel* Holder est en train de se glisser dans mon lit à cet instant.

Passant un bras sous mon oreiller, il m'enlace fermement de l'autre en joignant nos mains puis il m'attire contre son torse et enfouit la tête dans mon cou. J'ai tout à fait conscience que je ne porte qu'un débardeur et une culotte mais je suis sûre que ce n'est pas pour ça qu'il est là. En fait, vu qu'il n'a toujours pas ouvert la bouche, je ne pourrais pas affirmer avec certitude la raison de sa venue. En tout cas, il sait que je ne dors pas. Je sais qu'il le sait car dès qu'il m'a prise dans ses bras, j'ai étouffé un petit cri de surprise. Il me serre de toutes ses forces, plantant de temps à autre un baiser dans mes cheveux.

Je suis furieuse qu'il soit venu mais encore plus d'en être contente. Bien que j'aie envie de lui crier de partir, à mon grand étonnement, j'aimerais aussi qu'il me serre un tout petit peu plus fort, qu'il verrouille ses bras autour de moi et jette la clé du cadenas car sa place est ici. Mais j'ai peur qu'il ne me lâche une nouvelle fois.

Ça me rend dingue que sa personnalité ait tant de facettes que je n'arrive pas à cerner mais au fond, je ne sais même pas si ça m'intéresse encore. Il y a chez lui des choses que j'adore, d'autres que je déteste et d'autres encore qui m'angoissent ou me fascinent. Mais il y a aussi cette facette de lui qui n'arrête pas de me décevoir... et c'est ce qu'il y a de plus dur à accepter.

On reste étendus là, dans le silence complet, pendant peut-être une demi-heure. Seule certitude : il n'a absolument pas desserré son étreinte, pas plus qu'il n'a cherché à s'expliquer. Mais bon, ce n'est pas nouveau. À moins que je ne pose des questions, il ne me dira jamais rien. Seulement, pour l'instant, je n'ai pas envie de le questionner.

Relâchant mes doigts, il pose la main sur le dessus de ma tête, plante un autre baiser dans mes cheveux puis replie son bras sous l'oreiller en me berçant doucement, la tête toujours enfouie dans mon cou. Son bras commence à trembler ; la force et le désespoir avec lesquels il me serre commencent à me fendre le cœur. Ma poitrine se soulève avec effort, j'ai les joues en feu et la seule chose qui m'empêche de pleurer, c'est le fait que j'ai les yeux bien fermés : ça empêche les larmes de couler.

Je ne supporte plus ce silence, et si je ne vide pas entièrement mon sac dans les secondes qui viennent, il se peut que je hurle. Je sais que ma voix sera empreinte d'une bonne dose de chagrin et de tristesse et que je vais avoir du mal à articuler mais tant pis, j'inspire un grand coup et je lui dis la chose la plus sincère que je puisse lui dire :

— Je suis vraiment en colère contre toi.

Comme si c'était possible, il se débrouille pour me serrer encore plus fort en m'embrassant tout doucement sur le bord de l'oreille.

— Je sais, Sky...

Glissant la main sous mon tee-shirt, il la pose à plat sur mon ventre en se collant tout contre moi.

— Je sais, répète-t-il tout bas.

C'est incroyable l'effet que peut produire le son d'une voix qu'on rêvait d'entendre. Le temps qu'il prononce ces cinq petits mots, mon cœur est passé à la moulinette puis on l'a remis dans ma poitrine en espérant qu'il saurait encore comment battre.

Agrippant cette main fermement posée sur mon ventre, je la serre sans trop réfléchir, brûlant corps et âme de le toucher pour être sûre qu'il est bel et bien là. J'ai besoin de savoir que tout ça est réel et que ce n'est pas juste un rêve pénétrant de plus.

La bouche entrouverte, il m'embrasse l'épaule. Le contact de sa langue sur ma peau déclenche aussitôt une onde de chaleur dans mon ventre, qui se propage violemment jusqu'à mes joues.

— Je sais, répète-t-il encore en explorant lentement ma clavicule et mon cou.

Je garde les yeux fermés car la détresse de sa voix et la douceur de ses caresses me donnent le vertige. Levant le bras, je passe la main dans ses cheveux en pressant davantage sa tête dans mon cou. Son souffle chaud devient de plus en plus saccadé et nos respirations s'emballent tandis qu'il couvre et recouvre de baisers chaque recoin de mon cou.

Après s'être redressé en appui sur un bras, il me fait pivoter sur le dos puis repousse une mèche devant mes yeux. En le voyant si près, tous les sentiments que je ressens depuis le début pour ce garçon rejaillissent... *Tous* sans exception, les bons comme les mauvais. Je ne comprends pas qu'il puisse m'en faire voir de toutes les couleurs alors que le chagrin dans ses yeux est si frappant. J'ignore si c'est parce que je n'arrive pas à le cerner ou si, au contraire, c'est parce que je le cerne trop bien, mais à cet instant, je devine qu'il partage exactement les mêmes sentiments... Ce qui rend son comportement d'autant plus déroutant.

— Je sais que tu m'en veux, Sky. Et tu as raison, il faut que tu m'en veuilles.

Son regard comme ses mots sont empreints de remords mais il ne s'excuse toujours pas.

— Mais surtout, il ne faut pas que tu me repousses.

Le cœur serré, je fais un effort surhumain pour continuer de respirer normalement. D'un signe de tête, j'acquiesce, on ne peut plus d'accord avec lui. Je suis folle de rage contre lui mais j'ai par-dessus tout besoin qu'il soit là, près de moi. Il pose le front contre le mien et on se regarde dans les yeux, éperdus. Je ne sais pas trop s'il s'apprête à m'embrasser. Je ne sais même pas

s'il ne va pas se lever et repartir. Ma seule certitude à cet instant précis, c'est qu'après sa visite, je ne serai plus jamais la même. Je sais, à cette espèce de force d'attraction que son existence exerce sur mon cœur, que s'il me fait encore souffrir, ça *n'ira* plus, loin de là. Je serai anéantie.

Nos poitrines se soulèvent et retombent doucement à l'unisson tandis que le silence et la tension s'épaississent. Je ressens le contact de ses mains sur mon visage comme s'il m'étreignait tout entière. Le moment est si intense que des larmes commencent à me piquer les yeux, et cette émotion inattendue me décontenance complètement.

— Je suis *vraiment* en colère contre toi, Holder, je répète d'une voix à la fois tremblante et assurée. Mais malgré tout, je n'ai pas cessé une seconde d'avoir envie de te retrouver.

Bizarrement, il sourit et fronce les sourcils en même temps.

— Nom de Dieu, Sky, soupire-t-il, le visage tordu par un immense soulagement. Tu m'as tellement manqué !

Il baisse aussitôt la tête pour poser sa bouche sur la mienne. Cette sensation se faisait désirer depuis si longtemps ; lui comme moi n'avons plus la patience d'attendre. Je réagis tout de suite en entrouvrant les lèvres pour laisser son délicieux goût de chewing-gum à la menthe et de soda m'envahir. Ce baiser est conforme à tout ce que j'imaginai, et plus encore : doux, brusque, bienveillant, égoïste. À lui seul, il en dit plus long sur ses sentiments que tout ce qu'il a pu me dire jusqu'ici. Enfin nos lèvres s'entrelacent et que ce soit pour la première, la vingtième ou la millième fois, au fond peu importe car ce baiser est juste parfait. Il est incroyable, divin, et ce qu'on a traversé pour en arriver là en valait presque la peine.

Tout en s'embrassant passionnément, on fait en sorte de se coller davantage l'un à l'autre, pour que cette harmonie parfaite qui unit nos bouches, nos corps la trouvent aussi. Il m'embrasse avec autant de délicatesse que d'ardeur, ma bouche s'accordant au moindre de ses mouvements. Je laisse échapper plusieurs gémissements et autant de soupirs, et sa bouche n'en perd pas une miette.

On s'embrasse encore et encore dans toutes les positions imaginables en essayant de nous contenir malgré la violence de notre désir. On s'embrasse si longtemps que je finis par ne plus sentir mes lèvres et être si épuisée que je ne sais même plus si on s'embrasse encore au moment où il appuie sa tête contre la mienne.

Et c'est dans cette position précise que l'on s'endort : front contre front, blottis l'un contre l'autre en silence. Car entre nous, tout le reste est implicite. Même les excuses.

Samedi 29 septembre 2012

8 h 40

Je me retourne pour inspecter le lit, croyant à moitié que j'ai rêvé tout ce qui s'est passé cette nuit. Holder est parti mais à sa place, il y a une petite boîte. Je l'attrape, me redresse pour m'adosser à la tête de lit et la fixe un bon moment avant de me décider à soulever le couvercle pour en découvrir le contenu. On dirait une carte de crédit ; je la sors pour l'examiner.

Il m'a acheté une carte de téléphone prépayée spéciale SMS. Avec un énorme crédit dessus.

Je souris, consciente du sens caché de ce cadeau. Tout part du message que lui a envoyé Six : en décodé, il a bien l'intention de lui piquer sa copine et il compte aussi lui prendre pas mal de son temps. L'idée me fait sourire et je tends tout de suite le bras vers la table de nuit pour attraper mon portable. J'ai un texto non lu de lui :

T'as faim ?

C'est court et simple, mais c'est sa façon à lui de me faire savoir qu'il est toujours là. Pas loin. Est-ce qu'il est en train de préparer le petit déjeuner ? Avant d'aller dans la cuisine, je passe par la salle de bains me brosser les dents, puis j'enlève mon débardeur pour enfiler une petite robe d'été toute simple et attache mes cheveux en queue-de-cheval. Observant mon reflet dans le miroir, je vois une fille qui a terriblement envie de pardonner à un garçon mais pas sans le faire ramper comme un fou avant.

Quand j'ouvre la porte de ma chambre, l'odeur et le grésillement du bacon qui cuit me parviennent depuis la cuisine. Je remonte le couloir, tourne au bout et m'arrête un instant pour l'observer. Il me tourne le dos et s'affaire devant la cuisinière en fredonnant tout bas. Il est pieds nus et porte un jean ainsi qu'un tee-shirt blanc uni sans manches. Il se sent à nouveau comme chez lui et je ne sais pas trop si l'idée me plaît.

— Je suis parti de bonne heure ce matin, explique-t-il, toujours de dos, parce que j'avais peur que ta mère ne débarque et pense que j'essayais de te mettre en cloque. Ensuite, en faisant mon footing, je suis repassé devant chez toi et j'ai réalisé que la voiture de ta mère n'était même pas là. Je me suis alors souvenu que tu m'avais parlé de ces marchés auxquels elle participe un

week-end par mois. J'ai décidé d'aller faire quelques courses parce que j'avais envie de te préparer le petit déj'. J'ai même failli acheter de quoi te cuisiner le déjeuner et le dîner mais finalement, je me suis dit qu'on devrait prendre les repas un par un aujourd'hui.

Il se retourne face à moi en me dévisageant de la tête aux pieds.

— Joyeux anniversaire. Très jolie, ta robe. J'ai acheté du vrai lait, t'en veux ?

Je m'approche du bar sans le quitter des yeux, tentant d'assimiler la profusion de mots qui viennent de sortir de sa bouche. Je tire une chaise haute et m'assieds. Il me sert un verre de lait, bien que je n'aie pas dit que j'en voulais, puis il le glisse devant moi, tout sourire. Je n'ai pas le temps d'en boire une gorgée qu'il s'approche et m'attrape par le menton.

— Il faut que je t'embrasse. Ta bouche était tellement exquise cette nuit que j'ai peur d'avoir complètement rêvé.

En sentant la caresse de sa langue, je comprends tout de suite qu'on va avoir un souci.

Ses lèvres, sa langue et ses mains sont des armes si irrésistibles que je n'arriverai jamais à rester fâchée contre lui tant qu'il pourra s'en servir contre moi. Je l'attrape par le col pour coller ma bouche encore plus fort à la sienne tandis qu'il m'empoigne les cheveux dans un gémissement, avant de me relâcher brusquement.

— Hé non, sourit-il en reculant. J'avais pas rêvé !

Repartant vers la cuisinière pour éteindre le feu, il transfère le bacon dans une assiette déjà garnie d'œufs sur le plat et de pain grillé, puis il l'apporte au bar et nous sert. Après quoi, il s'installe et commence à manger. Il n'arrête pas de me sourire et subitement, ça fait tilt.

Je *sais*. Je comprends ce qui cloche chez lui. Je sais pourquoi il est tantôt joyeux, tantôt fâché, lunatique, incohérent ; finalement, c'est complètement logique.

— Est-ce qu'on a le droit de jouer à Questions Pour Un Dîner alors que c'est l'heure du petit déj' ? s'enquiert-il.

J'acquiesce en prenant une gorgée de lait.

— À condition que je pose la première question.

— Je comptais te laisser toutes les questions, à vrai dire, sourit-il en posant sa fourchette sur le bord de son assiette.

— J'ai seulement besoin de connaître la réponse à une question.

Poussant un soupir, il se laisse aller en arrière contre son dossier et baisse les yeux en contemplant ses mains. À son regard fuyant, je comprends qu'il sait déjà que je sais. Sa réaction est celle de quelqu'un qui culpabilise. Je me penche en le fixant d'un œil mauvais.

— Depuis combien de temps tu te drogues, Holder ?

Brusquement, il me dévisage, imperturbable, mais je tiens bon, histoire qu'il comprenne que je ne lâcherai rien tant qu'il ne m'aura pas dit la vérité. Les lèvres pincées, il contemple de nouveau ses mains. L'espace d'un instant,

je me dis qu'il s'apprête peut-être à décamper pour fuir la discussion mais c'est alors que son visage laisse apparaître quelque chose auquel je ne m'attendais pas du tout : une fossette.

Grimaçant, il tente de rester de marbre mais son sourire en coin finit par laisser place à un immense éclat de rire.

Un fou rire qui n'en finit plus et qui m'agace prodigieusement.

— Si je me drogue, moi ? raille-t-il entre deux ricanements. Sérieusement, tu crois ça ?

Il continue de glousser jusqu'à ce qu'il se rende compte que je ne trouve pas ça drôle du tout et finisse par se calmer en inspirant un grand coup. Alors il tend le bras pour me prendre la main.

— Je ne me drogue pas, Sky. Je t'assure. Je ne sais pas ce qui t'a fait croire ça mais je te jure que c'est vrai.

— Mais alors c'est quoi, ton problème ?

À cette question, sa mine se décompose et il me lâche la main.

— Tu veux bien être plus précise ?

S'appuyant de nouveau contre son dossier, il croise les bras sur la poitrine.

— Bien sûr, je réponds en haussant les épaules. Qu'est-ce qui nous est arrivé et pourquoi tu fais comme si de rien n'était ?

Le coude posé sur la table, il observe son bras. Lentement, il suit du doigt chaque lettre de son tatouage, l'air très absorbé. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi bruyant que le silence qui plane entre nous. Retirant son bras de la table, il relève les yeux.

— Je ne voulais pas te décevoir, Sky. Toute ma vie, j'ai déçu les gens qui m'aimaient, et après l'autre midi à la cantine, j'ai su que je t'avais déçu aussi. Alors... je t'ai quittée avant que tu commences à t'attacher. Sinon j'aurais eu beau essayer de ne pas te décevoir, le combat était perdu d'avance.

On devine les excuses, la tristesse et les regrets derrière les mots mais il reste incapable de les exprimer à voix haute. Il a eu une réaction disproportionnée et s'est laissé emporter par la jalousie. Il aurait suffi de trois mots de sa part pour nous éviter un mois entier de malaise. Perplexe, je secoue la tête car décidément je ne comprends pas. Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas tout simplement dit : « Je suis désolé » ?

— Pourquoi tu ne t'es pas simplement excusé, Holder ? Qu'est-ce qui te retenait ?

Il se penche pour me reprendre la main et me regarde droit dans les yeux.

— Je ne suis pas en train de m'excuser, Sky... car je suis *impardonnable*.

La tristesse dans son regard reflète sans doute la mienne, mais je ne tiens pas à ce qu'il la remarque. Je ne veux pas qu'il me voie triste, alors je ferme les yeux. Il me lâche la main et je l'entends contourner le bar jusqu'à ce que ses bras viennent m'envelopper pour me soulever. Il me hisse sur le plan de

travail de sorte que nos yeux se retrouvent à la même hauteur et après avoir repoussé la mèche sur mon visage, il m'oblige à rouvrir les yeux. Les sourcils froncés, il me contemple d'un air sincèrement peiné qui me fend le cœur.

— J'ai merdé, ma belle. Et plus d'une fois, je le sais. Mais crois-moi, l'autre jour à la cantine, il ne faut pas que tu aies peur, ce n'était pas une crise de jalousie ou de colère. J'aimerais pouvoir t'expliquer pourquoi j'ai eu cette réaction mais je ne peux pas. Un jour, sûrement, mais pour l'instant je ne peux pas et il faut que tu l'acceptes. S'il te plaît. Mais je ne m'excuserai pas, car je ne veux pas que tu oublies ce qui s'est passé et je t'interdis de me le pardonner. *Jamais*. Ne me cherche pas d'excuses, Sky.

Il se penche pour me faire un petit baiser, puis il recule et ajoute :

— J'ai préféré prendre mes distances et te laisser m'en vouloir parce que c'est vrai, j'ai beaucoup de problèmes. Seulement je ne suis pas prêt à t'en parler. Et j'ai fait tout mon possible pour t'oublier mais en fait j'en suis incapable. Je ne suis pas assez fort pour nier éternellement ce qui se passe entre nous. Et hier au réfectoire, quand tu as pris Breckin dans tes bras en riant... ? C'était génial de te voir heureuse, Sky. Mais j'aurais tellement voulu être celui qui te faisait rire comme ça ! C'était un supplice que tu puisses penser que je n'en avais rien à faire de nous ou que l'autre week-end avec toi était un week-end comme un autre. C'est tout le contraire : c'était le meilleur week-end de toute ma vie. Je te jure, le meilleur de toute l'histoire des week-ends.

Mon cœur bat à tout rompre, presque aussi rapide que son flot de paroles. Lâchant mon visage, il me caresse les cheveux puis croise les mains sur ma nuque. Il ne bouge plus et se calme en prenant une grande inspiration puis reprend :

— Ça me tue, Sky, dit-il d'une voix beaucoup plus posée. Ça me tue car je n'ai pas envie que tu passes un jour de plus sans savoir ce que je ressens pour toi. Je ne suis pas prêt à te dire que je suis amoureux de toi car ce n'est pas le cas. Pas encore. Mais quelle que soit la nature de mes sentiments, c'est bien plus que de l'attachement. Tellement plus ! Ça fait des semaines que j'essaie de faire le point, de comprendre pourquoi il n'existe pas d'autres mots pour décrire ça. J'aimerais pouvoir t'expliquer avec précision ce que je ressens mais je trouve pas un seul mot dans ce fichu dictionnaire qui décrive ce stade entre l'« affection » et l'« amour ». Pourtant, il faut que je trouve. Je veux te le dire.

M'attirant contre lui, il me couvre de petits bisous très brefs, reculant à chaque fois pour voir ma réaction.

— Dis quelque chose, implore-t-il.

En croisant son regard angoissé, pour la première fois depuis notre rencontre... je crois que je le comprends. *Entièrement*. En réalité, s'il a toutes ces réactions, ce n'est pas à cause d'une personnalité complexe, non ; Dean Holder n'a qu'une seule facette.

C'est un *passionné*.

Un passionné de la vie, de l'amour, des mots, de Less. Et je parie que sans le savoir, il vient de m'ajouter à la liste. L'intensité qu'il dégage n'est pas dérangeante... elle est *merveilleuse*. Pendant des années, à la moindre occasion, j'ai cherché à rester insensible. Mais en lisant l'enthousiasme dans ses yeux à cet instant, j'ai envie de ressentir toutes les émotions de la vie : les bonnes comme les mauvaises, les moments de grâce et de disgrâce, les plaisirs et les souffrances. J'ai envie de *tout ça*. Comme lui, je veux désormais vivre chaque expérience de la vie à fond. Et pour commencer, je vais déjà répondre à ce garçon face à moi, qui me parle à cœur ouvert, cherchant le mot juste pour m'aider à redonner du sens à mon existence et à me sentir plus...

Vivante.

Le mot m'apparaît soudain comme une évidence, comme s'il avait toujours été là en filigrane entre « affection » et « amour » dans les pages du dictionnaire.

— Vivant.

Le désespoir dans ses yeux s'estompe légèrement tandis qu'il laisse échapper un petit rire interloqué.

— Quoi, vivant ? répète-t-il étonné en rentrant le menton.

— Plus qu'attaché mais pas tout à fait amoureux, tu te sens *vivant*. Tu peux utiliser le verbe vivre, si tu veux.

Riant encore, cette fois d'un air totalement apaisé, il me prend dans ses bras pour m'embrasser et souffle sur mes lèvres :

— Si tu savais comme je te vis, Sky.

Samedi 29 septembre 2012

9 h 20

Je ne sais pas comment il fait mais ça y est, je l'ai totalement pardonné, je suis folle de lui et maintenant je ne peux plus m'arrêter de l'embrasser. Tout ça en l'espace de quinze minutes. Il a vraiment le chic pour trouver les mots. Ça me dérange de moins en moins qu'il soit aussi lent à la détente. Les mains sur ma taille, il s'écarte en souriant.

— Alors, qu'est-ce que tu as envie de faire pour ton anniversaire ? demande-t-il en m'aidant à redescendre du comptoir.

Après m'avoir encore rapidement embrassée sur la bouche, il part récupérer son portefeuille et ses clés posés sur la table basse du salon.

— On n'est pas obligés de sortir. Je ne te demande pas de jouer les G.O. parce que c'est mon anniversaire.

Glissant ses clés dans la poche de son pantalon, il me lance un regard, un sourire malicieux au coin des lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'as un air coupable, toi.

Il hausse les épaules en riant.

— Non, je pensais juste à ce que je pourrais faire pour te divertir si on passait la journée ici. C'est bien pour ça qu'il faut qu'on sorte.

Et c'est bien pour ça que je préférerais rester.

— On pourrait aller voir ma mère, je propose.

— Ta mère ?

Il me regarde avec méfiance.

— Oui. Elle tient un stand d'herboristerie au marché. C'est là qu'elle va certains week-ends. Je n'y vais jamais parce qu'elle y reste quatorze heures et je finis par m'ennuyer. Mais c'est un des plus grands marchés aux puces du monde et j'ai toujours eu envie d'aller y faire un tour. Ce n'est qu'à une heure et demie de route d'ici. Et ils vendent des churros..., j'ajoute pour essayer de rendre l'idée séduisante.

Holder revient vers moi et me prend dans ses bras.

— Si tu veux aller au marché, alors banco, on y va. Je retourne vite me changer chez moi, faire un truc, et je passe te prendre dans une heure, OK ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Je sais bien que ce n'est qu'une virée au marché mais je suis aux anges. Je me demande comment Karen va réagir en me voyant débarquer à l'improviste avec Holder. Étant donné que je ne lui ai

pas trop parlé de lui, ça m'embête un peu de le lui présenter au pied levé, comme ça, mais d'un autre côté, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Si elle n'était pas contre toute forme de technologie, j'aurais pu l'appeler pour la prévenir.

Holder m'embrasse une dernière fois avant de se diriger vers la porte.

— Une dernière chose ! je lance au moment où il s'apprête à sortir.

Il tourne la tête.

— C'est mon anniversaire et les deux derniers bisous que tu m'as faits étaient assez minables. Si tu tiens à ce que je passe la journée avec toi, je te conseille de commencer à m'embrasser comme un petit copain le ferait avec sa...

Dès que le mot m'échappe, je m'interromps. On n'a toujours pas qualifié notre relation et vu qu'on vient de se rouler des pelles pendant une demi-heure, mon emploi nonchalant du mot « petit copain » ressemble à une réplique digne du petit Matt.

— Je veux dire...

Bafouillant, je finis par renoncer et me taire pour de bon. Je ne pourrai pas rattraper le coup.

Toujours planté dans l'entrée, Holder me regarde à nouveau avec cet air bien à lui, impassible et muet.

— Je rêve ou tu viens de m'appeler ton petit copain ? demande-t-il en inclinant la tête, les sourcils haussés et l'air intrigué.

La question n'a pas l'air de le faire rire et cette réalité m'arrache une grimace. Bon sang, tout ça paraît tellement puéril.

— Pas du tout, je rétorque obstinément en croisant les bras. Il n'y a que les gamins de quatorze ans qui disent ça.

Le visage toujours impassible, il s'avance un peu vers moi et s'arrête à moins d'un mètre en imitant ma posture, bras croisés :

— C'est vraiment dommage parce que quand j'ai cru que tu parlais de moi comme de ton petit copain, ça m'a donné envie de t'embrasser comme un fou.

Les yeux mi-clos, il me toise d'un air coquin qui détend aussitôt mon estomac noué. Tournant les talons, il repart vers l'entrée.

— On se retrouve dans une heure.

Il ouvre la porte et se retourne une dernière fois avant de partir tranquillement en me taquinant avec son sourire enjoué et ses fossettes à croquer.

— Holder, attends, je soupire en levant les yeux au ciel.

Il s'arrête et s'appuie fièrement contre le chambranle.

— Dépêche-toi de venir embrasser ta copine pour lui dire au revoir, je dis en me sentant aussi ringarde que cette phrase.

Jubilant, il revient dans le salon, glisse la main au creux de mes reins et m'attire contre lui. C'est notre premier baiser debout et j'adore sa façon de me tenir d'un geste protecteur. Il m'effleure doucement la joue et me passe la

main dans les cheveux en approchant ses lèvres. Pour une fois, il ne fixe pas ma bouche. Il me regarde droit dans les yeux et les siens sont empreints d'une expression que je n'arrive pas trop à identifier. Ce n'est pas du désir, cette fois ; on dirait plutôt de la gratitude.

Le regard toujours plongé dans le mien, il maintient l'écart entre nos lèvres. Ce n'est pas pour m'allumer ou me pousser à l'embrasser la première. Il me contemple avec tendresse et gratitude, c'est tout, et ça suffit à me faire littéralement fondre. Les mains posées sur ses épaules, je les remonte lentement dans son cou et ses cheveux, savourant cet instant de grâce. Sa poitrine se soulève au rythme de ma respiration et il commence à me dévorer des yeux, parcourant chacun de mes traits. Sous l'intensité de son regard, je me sens ramollir de la tête aux pieds mais heureusement, il me tient toujours fermement par la taille.

Appuyant le front contre le mien, il pousse un long soupir en me regardant d'un air subitement différent, presque peiné. Alors je m'empresse de lui caresser doucement les joues pour tenter de l'apaiser.

— Sky, dit-il en me fixant avec sérieux.

Il prononce mon nom comme s'il était sur le point d'ajouter quelque chose de profond, mais il s'arrête là. Approchant lentement la bouche, il prend une grande inspiration et m'embrasse avec force. Puis il s'écarte et me regarde à nouveau dans les yeux. Personne ne m'a jamais savourée comme lui et c'est absolument merveilleux.

Il baisse à nouveau la tête pour happer ma lèvre du haut avec les siennes et m'embrasse avec une grande douceur, comme si ma bouche était très fragile. Je l'entrouvre pour l'inviter à approfondir son baiser – ce qu'il fait, mais là encore, ça reste très doux. Une main sur ma nuque, l'autre sur ma taille, il déguste et attise lentement chaque recoin de ma bouche. Ce baiser est tout à son image : réfléchi et jamais pressé.

Alors même que je vais succomber corps et âme à son étreinte, il s'écarte lentement. Rouvrant les yeux, je laisse échapper un soupir vraisemblablement entremêlé de ces mots :

— Oh là là !

Ma réaction fébrile le fait sourire d'un air béat.

— C'était notre premier baiser officiel en tant que couple.

J'attends que la panique s'empare de moi... en vain.

— Un couple, je répète calmement, songeuse.

— Exactement.

Il a toujours une main au creux de mes reins et je suis blottie contre lui, le visage levé tandis qu'il me contemple.

— T'en fais pas, ajoute-t-il, j'informerai moi-même Grayson. Et si je le revois poser une seule fois la main sur toi, lui et mon poing referont connaissance.

Sa main dans mon dos réapparaît pour se glisser sur ma joue.

— Il faut vraiment que j'y aille maintenant. On se retrouve dans une

heure. Je te *vis*.

Il m'embrasse rapidement sur la bouche, puis il recule et se retourne vers la porte.

— Holder ? je dis dès que j'ai remis assez d'air dans mes poumons pour parler. Qu'est-ce que tu veux dire par « referont connaissance » ? Tu t'es déjà battu avec Grayson ?

Son visage se vide de toute expression tandis qu'il hoche très légèrement la tête, les lèvres serrées.

— Je te l'ai dit. C'est pas un mec bien.

Quand la porte se referme derrière lui, je me retrouve seule avec encore plus de questions. Comme d'habitude.

Je décide de faire l'impasse sur la douche pour aujourd'hui et d'appeler plutôt Six car j'ai beaucoup de choses à lui raconter. Filant dans ma chambre, je me glisse par la fenêtre puis fais coulisser la sienne pour me glisser à l'intérieur. J'attrape le téléphone près de son lit et sors mon portable pour consulter le SMS qu'elle m'a envoyé pour me donner son numéro international. Au moment où je commence à le composer, un nouveau texto de Holder arrive.

Ça m'angoisse de passer toute la journée avec toi. Je pense pas du tout que ça va être sympa. Et pour info, ta petite robe te met pas vraiment en valeur et elle est bcp trop estivale mais surtout ne te change pas.

Je souris. Ce garçon a beau être désespéré, je me sens vraiment *vivante* avec lui.

Je compose le numéro de Six et m'allonge sur son lit. Au bout de la troisième sonnerie, elle répond d'une petite voix.

— Coucou, c'est moi. Tu dors ?

Je l'entends bâiller d'ici.

— Plus maintenant. Mais à l'avenir, si tu pouvais tenir compte du décalage horaire, ce serait cool.

Je ris.

— C'est l'après-midi chez toi, je te signale. Même si je tenais compte du décalage horaire, ça ne changerait rien avec toi.

— J'ai eu une matinée difficile, se défend-elle. Ta petite tête me manque. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose.

— Mentreuse. T'as l'air tellement joyeuse que c'en est pénible. J' imagine que Holder et toi vous êtes finalement réconciliés après votre histoire tordue de l'autre jour à la cantine ?

— C'est ça. Et tu es la première à apprendre que moi, Linden Sky Davis, je suis désormais une femme prise.

Elle réprime un petit grognement.

— Quel intérêt de s'exposer à des souffrances pareilles ? Ça me dépasse ! Mais bon, je suis contente pour toi.

— Mer...

J'allais la remercier quand elle me coupe bruyamment :

— Oh, j'y crois pas ! s'écrie-t-elle à l'autre bout du fil.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai oublié. Purée, c'est ton anniversaire et j'ai oublié ! Joyeux anniversaire, Sky. Merde alors ! Je suis vraiment la pire meilleure amie du monde.

— C'est pas grave ! je la rassure en riant. D'une certaine manière, je suis contente que tu aies oublié. Tu sais bien que j'ai horreur des cadeaux, des surprises et de tout ce qui touche aux anniversaires.

— Ah, mais attends. Je viens de me souvenir que j'étais une fille absolument géniale. T'iras jeter un coup d'œil derrière ta commode dans la journée.

Je lève les yeux au ciel.

— J'aurais dû m'en douter.

— Et dis à ton nouveau copain de s'acheter du crédit.

— J'y manquerai pas. Il faut que je te laisse. Ta mère va piquer une crise en voyant la note de téléphone.

— Oui, oh... elle ferait mieux de se soucier davantage du sort de la planète, comme la tienne.

Je pouffe.

— Je t'aime, Six. Prends soin de toi, OK ?

— Moi aussi je t'aime. Et, Sky ?

— Oui ?

— Tu as l'air heureuse. Ça me rend heureuse pour toi.

Sourire aux lèvres, je raccroche et repars dans ma chambre et bien que je déteste les cadeaux, je reste humaine et donc curieuse. Alors je me dirige vers ma commode pour regarder derrière. Il y a une jolie petite boîte par terre. Je me penche pour la ramasser puis retourne m'asseoir sur mon lit et ôte le couvercle. C'est une boîte remplie de Snickers.

Bon sang, j'adore cette fille.

Samedi 29 septembre 2012

10 h 25

Alors que je trépigne devant ma fenêtre, Holder arrive enfin et se gare dans l'allée. Je sors par la porte d'entrée, que je verrouille derrière moi, puis je me retourne vers la voiture et là, je me fige. Il n'est pas seul. La portière côté passager s'ouvre, laissant apparaître un mec. Au moment où il se retourne, la tête que je tire est à mi-chemin entre « OMG » et « CkoiC'délire ». (Oui, j'ai retenu la leçon.)

Breckin sort et tient la portière ouverte, le sourire jusqu'aux oreilles.

— J'espère que ça ne te dérange pas que je tienne la chandelle aujourd'hui. Mon deuxième meilleur ami de tout l'univers m'a proposé de vous accompagner.

Je le rejoins, franchement perplexe. Breckin attend que je m'installe à bord puis grimpe sur la banquette arrière. Je me penche en avant pour décocher un regard perplexe à Holder, qui est hilare comme s'il venait de révéler la chute d'une blague très marrante – blague dont je suis exclue.

— Est-ce que l'un de vous veut bien m'expliquer ce qui se passe ?

Holder me prend la main et la porte à sa bouche pour l'embrasser.

— Je laisse faire Breckin. De toute façon, il parle plus vite que moi.

Tandis que Holder commence à ressortir de l'allée en marche arrière, je me retourne brusquement pour interroger Breckin du regard.

Il me lance un coup d'œil clairement coupable.

— Disons que j'ai un peu joué les agents doubles depuis deux semaines, confesse-t-il timidement.

Ahurie, je secoue la tête en les observant tour à tour.

— Deux semaines ? Ça fait deux semaines que vous vous parlez ? Dans mon dos ? Pourquoi tu m'as rien dit ?

— J'avais juré de garder le secret, répond Breckin.

— Mais...

— Retourne-toi et mets ta ceinture, ordonne Holder.

Je lui lance un regard noir.

— Deux secondes. J'essaie de comprendre pourquoi tu t'es réconcilié avec Breckin il y a deux semaines alors que tu as attendu jusqu'à aujourd'hui pour moi.

Il me lance un regard puis se concentre à nouveau sur la route.

— Je devais des excuses à Breckin. Je m'étais comporté comme un abruti avec lui, ce jour-là.

— Et *moi*, je ne méritais pas des excuses, peut-être ?

Cette fois, il me regarde droit dans les yeux.

— Non, rétorque-t-il d'un ton ferme en reportant de nouveau son attention sur la route. Toi tu mérites des actes, Sky, pas des paroles.

Je l'observe fixement en me demandant combien de temps il a passé à construire cette phrase parfaite avant d'aller se coucher. Il me lâche la main puis me chatouille le haut de la cuisse.

— Allez, fais pas la tête. Ton petit copain et ton meilleur ami de tout l'univers t'emmènent au marché aux puces.

Amusée, je repousse sa main en lui donnant une tape.

— Comment veux-tu que je me réjouisse alors que mon alliance a été infiltrée ? Vous avez intérêt à être très gentils tous les deux, aujourd'hui.

Breckin pose le menton sur mon appui-tête en m'observant.

— Je crois que je suis celui qui a le plus souffert de cette situation délicate. Ton copain a gâché mes deux derniers vendredis soir, en passant son temps à se morfondre et à pleurnicher comme quoi il voulait absolument te récupérer mais qu'il ne voulait pas te décevoir et blablabla. Ça a été un supplice de ne pas me plaindre auprès de toi à chaque déjeuner.

Holder tourne brusquement la tête vers lui.

— Eh bien, maintenant vous pouvez tous les deux vous plaindre de moi autant que vous voulez ! La vie a repris son cours normal.

Il pose sa main sur la mienne pour la serrer ; j'en ai des picotements dans le bras mais je ne sais pas si c'est à cause de ce geste ou de cette dernière phrase.

— J'estime quand même avoir mérité qu'on me traite comme une reine aujourd'hui, j'insiste en m'adressant à eux deux. J'exige que vous m'achetiez tout ce qui me fera envie au marché aux puces. Peu importe le prix, la taille ou le poids.

— T'as bien raison, acquiesce Breckin.

— Eh ben ! Je vois que Holder commence déjà à déteindre sur toi.

Riant, Breckin tend le bras par-dessus mon siège pour m'attraper les mains et me tire vers lui sur la banquette arrière.

— Peut-être, dit-il, mais dans l'immédiat, viens là que je te fasse un câlin !

— Si tu crois que je me contenterais de lui faire un câlin à ta place, c'est que je ne déteins pas tant que ça sur toi, renchérit Holder.

Et tandis qu'il me tape sur les fesses, je bascule sur la banquette arrière dans les bras de Breckin.

— Tu veux vraiment ce truc ? s'étonne Holder en examinant la salière que je viens de lui mettre dans les mains.

Cela fait plus d'une heure qu'on se promène dans le marché et je m'en tiens à mon plan : ils sont obligés de m'acheter absolument tout ce qui me chante. J'ai une trahison à surmonter et il va me falloir un paquet d'achats impulsifs pour commencer à me sentir mieux.

Je scrute la figurine en hochant la tête.

— T'as raison. Je devrais prendre le poivrier assorti en plus, je dis en attrapant ce dernier pour le lui ajouter sur les bras.

Le lot ne me plaît pas du tout ; d'ailleurs je me demande bien *qui* pourrait avoir envie d'acheter ça. Franchement, quelle idée de fabriquer une salière et un poivrier en céramique en forme d'intestin grêle et de colon ?

— Je parie qu'ils appartenaient à un toubib, commente Breckin en les admirant avec moi.

Je plonge la main dans la poche de Holder pour en sortir son portefeuille puis me tourne face à l'homme qui tient le stand.

— C'est combien ?

Il hausse les épaules.

— Je sais pas, répond-il platement. Un dollar pièce ?

— Et si on disait un dollar les deux ?

Il me prend le billet des mains et me fait signe que c'est bon pour lui.

— Bien marchandé, complimente Holder d'un air épaté. Il y a intérêt à ce qu'ils trônent sur la table de la cuisine la prochaine fois que je viens chez toi.

— Sûrement pas, quelle horreur. Tu aurais envie d'avoir des boyaux sous le nez pendant que tu manges, toi ? Pas moi !

On regarde encore quelques stands sans rien acheter avant de finalement arriver devant celui de Karen et Jack. En nous apercevant, elle marque un temps d'arrêt, scrutant tour à tour Breckin et Holder.

— Surprise ! je claironne en ouvrant les mains.

Jack se lève d'un bond pour faire le tour du stand et me serre dans ses bras. Karen me dévisage avec circonspection.

— Détends-toi, je dis en la voyant regarder les garçons d'un air anxieux. Aucun des deux ne me mettra en cloque ce week-end.

Elle rit en me prenant finalement dans ses bras.

— Joyeux anniversaire.

Puis elle recule brusquement la tête : son instinct maternel se réveillant avec quinze secondes de retard.

— Attends mais qu'est-ce que tu fais ici ? Il y a un problème ? Ça va pas ? Il est arrivé quelque chose à la maison ?

— Non, tout va bien, ne t'inquiète pas. C'est juste que je m'ennuyais un peu alors j'ai proposé à Holder de venir faire un peu de shopping avec moi.

Derrière moi, Holder est en train de se présenter à Jack. Breckin se faufile pour saluer Karen.

— Bonjour, moi c'est Breckin, s'enthousiasme-t-il. Je forme une alliance avec votre fille pour prendre le contrôle du système éducatif et de tous ses sous-fifres.

— *Formais*, je nuance en lui lançant un regard noir. Il ne fait plus partie de cette alliance.

— Je sens qu'on va bien s'entendre, approuve Karen en lui souriant.

Elle se tourne ensuite vers Holder pour lui serrer la main.

— Holder, dit-elle poliment. Comment allez-vous ?

— Bien, répond-il, prudent.

Je constate d'un coup d'œil qu'il semble très mal à l'aise. Je ne sais pas si c'est à cause de la salière et du poivrier qu'il a dans les mains ou parce que cette nouvelle entrevue avec Karen suscite chez lui une réaction différente maintenant qu'il sort avec sa fille. Tentant de détendre l'atmosphère, je me tourne vers elle pour lui demander si elle n'aurait pas un sac à nous passer pour nos emplettes. Après avoir fouillé sous la table, elle en tend un à Holder qui glisse le lot de boyaux en céramique dedans. Karen y jette un œil puis m'interroge du regard.

— Cherche pas, je dis en lui prenant le sac des mains pour l'ouvrir devant Breckin afin qu'il puisse y mettre notre second achat.

Il s'agit d'un cadre en bois avec le mot « fusion » imprimé à l'encre noire sur fond blanc. Ça coûtait vingt-cinq cents et c'était totalement absurde, donc forcément, il me le fallait.

Voyant deux clients s'approcher, Jack et Karen s'éloignent pour aller s'occuper d'eux. Lorsque je me retourne, Holder les observe d'un air dur. Je n'avais pas revu cette lueur dans son regard depuis l'incident de la cantine. Un peu troublée, je m'avance vers lui et glisse le bras dans son dos pour essayer à tout prix de le déridier.

— Tout va bien ? je souffle pour détourner son attention.

Il me fait signe que oui et m'embrasse sur le front.

— Ça va, affirme-t-il en me rassurant d'un sourire, une main autour de ma taille. En revanche, tu ne m'avais pas promis des churros ?

Soulagée de voir que tout va bien, je hoche la tête. Je n'ai pas trop envie qu'il me fasse une scène maintenant, devant Karen. Je commence à m'y habituer, mais je ne suis pas sûre qu'elle comprenne tout à fait son approche passionnée de la vie.

— Qui a parlé de churros ? s'exclame Breckin.

Quand je me retourne, les clients de Karen sont partis. Figée derrière son stand, elle fixe le bras qui m'enlace la taille, toute pâle.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à tirer des têtes bizarres aujourd'hui ?

— Tu te sens bien ? je lui demande.

Ce n'est pas comme si c'était la première fois qu'elle me voyait avec un petit copain. Matt a pour ainsi dire passé sa vie chez nous pendant le mois où je suis sortie avec lui.

Elle jette un rapide coup d'œil à Holder.

— Oui, je n'avais pas réalisé que vous sortiez ensemble, c'est tout.

— Oui, c'est vrai... Je voulais t'en parler mais ça ne fait que quatre heures environ que c'est vraiment officiel.

— Je vois, murmure-t-elle. En tout cas... vous allez bien ensemble. Je peux te parler deux minutes ?

Elle agite discrètement la tête pour m'indiquer qu'elle veut s'isoler. Lâchant en douceur le bras de Holder, je la suis à une distance raisonnable pour pouvoir parler tranquillement. Là, elle se retourne en soupirant :

— Ça ne me plaît pas trop, avoue-t-elle tout bas.

— Quoi ? J'ai dix-huit ans et je sors avec un garçon. Pas de quoi en faire tout un plat.

Elle soupire encore.

— Je sais, mais... Qu'est-ce qui va se passer ce soir ? En mon absence ? Qu'est-ce qui me garantit que tu ne vas pas passer la nuit avec lui ?

— Rien, je rétorque en haussant les épaules. Tu ne peux que me faire confiance.

Je m'en veux aussitôt de lui mentir. Si elle savait qu'il a passé la nuit dernière avec moi, je crois qu'on peut affirmer sans trop s'avancer que Holder ne serait déjà plus de ce monde.

— Comprends-moi, ça me met mal à l'aise, Sky. On n'a jamais vraiment discuté des règles concernant les garçons en mon absence.

Voyant qu'elle semble particulièrement tendue, je fais de mon mieux pour la tranquilliser.

— Maman, fais-moi confiance, d'accord ? On a commencé à sortir ensemble à proprement parler il y a tout juste quelques heures. Rassure-toi, il n'est pas question qu'il se passe quoi que ce soit ce soir. À minuit il sera parti, promis.

Elle hoche la tête de manière peu convaincante.

— C'est que... je ne sais pas. Quand je vois la façon que vous avez de vous tenir par la taille et cette complicité entre vous... Un couple qui vient de se former ne se comporte pas comme ça, Sky. Ça m'a déstabilisée parce que j'ai pensé que ça faisait peut-être un moment déjà que tu fréquentais ce garçon en cachette. Or je tiens à ce que tu saches que tu peux tout me dire.

Je lui prends la main en la serrant.

— Je sais, maman. Et crois-moi, si on n'était pas venus ici aujourd'hui, je comptais tout te raconter demain. Je t'aurais probablement cassé les oreilles à force de te parler de lui. Je n'ai aucun secret pour toi, d'accord ?

Esquissant un sourire, elle me serre une nouvelle fois dans ses bras.

— D'accord, mais que ça ne t'empêche pas de me casser les oreilles demain.

Samedi 29 septembre 2012

22 h 15

— Sky, réveille-toi.

Appuyée sur le bras de Breckin, je relève la tête et essuie le filet de bave sur ma joue. En voyant la trace humide sur son tee-shirt, il grimace.

— Désolée, je dis en rigolant. Tu n'avais qu'à pas être aussi confortable.

On est de retour devant chez lui après avoir passé huit heures à flâner et chiner des vieilleries. Holder et Breckin ont fini par se prêter au jeu et on s'est lancés dans une sorte de compétition pour voir qui dénicherait l'objet le plus insolite. À mon avis, je reste en tête avec mes ustensiles en forme de boyaux mais Breckin a raté de peu la première marche du podium avec sa peinture sur velours représentant un chiot chevauchant une licorne.

— N'oublie pas ta croûte, je lui dis tandis qu'il sort de la voiture.

Il se penche pour attraper le tableau à mes pieds puis me fait une bise sur la joue.

— À lundi, me lance-t-il avant de regarder Holder. Ne crois pas que je te laisserai ma place en cours simplement parce que c'est ta copine.

Holder rigole.

— Je te rappelle que c'est pas moi qui lui apporte du café tous les matins : ça m'étonnerait qu'elle puisse se passer de toi.

Une fois que Breckin a refermé la portière, Holder attend qu'il soit rentré avant de redémarrer.

— Où est-ce que tu crois aller comme ça, assise à l'arrière ? lance-t-il en me souriant dans le rétroviseur. Viens t'asseoir devant.

Je fais non de la tête sans bouger.

— Ça me plaît assez d'avoir un chauffeur !

Il arrête la voiture, défait sa ceinture et pivote complètement sur son siège.

— Viens ici, insiste-t-il, taquin, en tentant de m'attraper les bras.

Il me tire par les poignets jusqu'à ce que nos visages ne soient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre et pose les mains sur mes joues en les écrabouillant comme si j'étais une petite fille pour planter un bisou bruyant sur ma bouche en cul-de-poule.

— C'était vraiment sympa, cette journée, dit-il. Tu es vraiment bizarre, comme fille.

Le sourcil arqué, je le toise sans trop savoir si je dois le prendre comme un compliment.

— Euh... *merci* ?

— J'aime bien ce qui est bizarre. Bon, maintenant ramène tes fesses ici avant que je grimpe sur la banquette arrière et pas pour te faire un « câlin ».

Comme il me tire par le bras, je repasse à l'avant et attache ma ceinture.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va chez toi ? je propose.

— Non, fait-il en secouant la tête. Pas tout de suite.

— Chez moi, alors ?

Il secoue encore la tête.

— Non, tu verras.

*

* *

On roule jusqu'à la périphérie de la ville. Je m'aperçois qu'on est à l'aérodrome local quand Holder se gare sur le bas-côté de la route. Sans dire un mot, il descend et fait le tour de la voiture pour venir m'ouvrir.

— On est arrivés, annonce-t-il en désignant d'un geste la piste qui s'étire au milieu d'un champ face à nous.

— Holder, c'est le plus petit aérodrome à trois cents kilomètres à la ronde. Si tu espères regarder un avion atterrir, on risque d'y passer des jours.

Il me tire par la main pour m'entraîner au pied d'un coteau.

— On n'est pas venus observer les avions.

Il continue d'avancer jusqu'à ce qu'on arrive devant une clôture délimitant l'enceinte de l'aérodrome. Il la secoue pour vérifier sa solidité puis me reprend par la main.

— Retire tes chaussures, ce sera plus pratique, conseille-t-il.

Je scrute la clôture puis lui lance un regard.

— Tu comptes me faire escalader ça ?

— Eh bien, fait-il en l'observant, je veux bien te soulever et te balancer par-dessus mais ça risquerait d'être un peu plus brutal.

— Mais je suis en robe ! Tu aurais pu me prévenir qu'on allait jouer les alpinistes ce soir. Sans compter que c'est illégal.

Il lève les yeux au ciel en me poussant doucement vers la clôture.

— C'est pas illégal puisque c'est mon beau-père qui dirige cet aérodrome. Et effectivement, j'ai préféré ne pas te prévenir parce que j'avais justement peur que tu ne veuilles changer de tenue.

Résignée, j'empoigne la clôture et commence à l'examiner quand d'un geste leste, il me hisse par la taille et je me retrouve au sommet.

— Nom de Dieu, Holder ! je m'écrie en sautant de l'autre côté.

— Je sais. C'est allé un peu vite. J'ai oublié de te peloter au passage.

Grimpant à son tour, il balance la jambe à califourchon de l'autre côté puis saute à pieds joints.

— Viens, dit-il en m'entraînant par la main.

Une fois au bord de la piste, je m'arrête pour contempler son impressionnante étendue. Je n'ai encore jamais pris l'avion et rien que d'y penser, ça m'angoisse un peu. Surtout quand je vois que tout au bout, la piste débouche sur un lac immense.

— C'est déjà arrivé qu'un avion atterrisse dans ce lac ?

— Une seule fois, raconte-t-il. Mais c'était un petit Cessna et le pilote était cuit. Il s'en est sorti mais la carlingue est toujours au fond de l'eau.

Il se baisse pour s'asseoir à même la piste et me tire par la main pour que j'en fasse autant.

— Qu'est-ce qu'on fait ? je demande en rajustant ma robe et en retirant mes chaussures.

— Chut, fait-il. Allonge-toi et regarde le ciel.

Renversant la tête en arrière, je lève le nez et retiens subitement mon souffle. Devant moi, à perte de vue, s'étend un manteau d'étoiles scintillantes comme je n'en ai jamais vu.

— La vache ! je chuchote. C'est pas la vue de mon jardin.

— Je sais. C'est pour ça que je t'ai amenée ici, acquiesce-t-il en tendant le bras pour m'agripper le petit doigt.

On reste un bon moment assis sans rien dire mais c'est un silence paisible. De temps en temps, il soulève le petit doigt pour m'effleurer le dos de la main mais c'est tout. On se tient côte à côte et bien que je porte une robe plutôt légère, il n'essaie même pas d'en profiter. De toute évidence, ce n'est pas pour flirter qu'il m'a fait venir ici, au milieu de nulle part, mais pour partager cette expérience avec moi. Une autre de ses passions.

Holder me surprend à beaucoup d'égards, surtout depuis ces dernières vingt-quatre heures. Je n'ai toujours pas bien compris ce qui l'a mis dans cet état l'autre jour à la cantine mais lui semble sûr de savoir *exactement* ce qui lui a pris et il paraît être certain que cela ne se reproduira pas. Pour l'instant, je ne peux que le croire sur parole et me fier de nouveau à lui. J'espère simplement qu'il a conscience que c'est tout ce qu'il me reste de confiance à lui accorder. Je sais pertinemment que s'il me fait souffrir encore une fois, ce sera la dernière.

Inclinant la tête vers lui, je le regarde contempler les étoiles. Ses sourcils froncés m'indiquent que quelque chose le préoccupe. On dirait que c'est constamment le cas et je me demande si un jour j'arriverai à faire tomber ses défenses. Il y a encore tant de choses que j'aimerais savoir au sujet de son passé, de sa sœur et de sa famille. Mais soulever toutes ces questions alors qu'il est plongé dans ses pensées le ramènerait brusquement à la réalité et je n'ai pas envie de lui faire ça. Je sais exactement sur quelle planète il est parti et pourquoi il regarde dans le vide de cette manière. Je le sais parce que c'est ce qui m'arrive quand je contemple les étoiles au plafond de ma chambre.

Après l'avoir longuement observé, je reporte mon attention sur le ciel, laissant à mon tour mon esprit s'évader peu à peu, quand il brise le silence

avec une question sortie de nulle part :

— Tu as eu la belle vie jusqu'ici ? s'enquiert-il d'une voix douce.

Je réfléchis un instant, mais surtout, je me demande quelles réflexions ont pu l'amener à cette interrogation. Songeait-il réellement à ma vie ou plutôt à la sienne ?

— Oui, je réponds en toute honnêteté. Très belle.

Il pousse un gros soupir avant de serrer ma main tout entière.

— Tant mieux.

Une demi-heure de plus s'écoule sans autre mot jusqu'à ce qu'il m'annonce qu'il est prêt à s'en aller.

*
* *

Quelques minutes avant minuit, on arrive devant chez moi. Une fois garés, on sort de la voiture. Il attrape mes sacs de bibelots et me suit jusqu'à l'entrée. S'arrêtant dans l'embrasure, il pose le tout par terre.

— Je n'irai pas plus loin, déclare-t-il en fourrant gauchement les mains dans ses poches.

— Ah bon, pourquoi ? Tu es un vampire ? Tu as besoin d'être invité pour entrer ?

Il sourit.

— Je crois juste que je ferais mieux de m'en aller.

Je m'approche pour l'enlacer et l'embrasser sur le menton.

— Pourquoi tu dis ça ? Tu es fatigué ? On peut simplement s'allonger, si tu veux, je sais que tu n'as pas beaucoup dormi la nuit dernière.

Je n'ai vraiment pas envie qu'il s'en aille. Je n'ai jamais aussi bien dormi que la nuit dernière dans ses bras.

En réponse à mon étreinte, il me passe les bras autour des épaules et m'attire contre lui.

— Je peux pas, je t'assure, persiste-t-il. Pour tout un tas de raisons. D'abord parce que ma mère va m'inonder de questions pour savoir où j'étais passé depuis hier soir. Ensuite je t'ai entendue promettre à ta mère que tu me mettrais dehors à minuit. Et enfin parce que durant tout le temps que tu as passé à te balader dans cette robe aujourd'hui, j'ai pas arrêté de penser à ce qu'il y avait en dessous.

Prenant mon visage entre ses mains, il contemple ma bouche, les yeux mi-clos, et se met à chuchoter :

— Sans parler de ces lèvres... Tu n'imagines même pas combien ça a été difficile de t'écouter parler alors que je ne pensais qu'à une chose : leur douceur, leur goût incroyable, leur forme parfaitement adaptée aux miennes.

Il se penche, m'embrasse doucement puis s'écarte au moment où je commence à m'abandonner.

— Et cette robe, ajoute-t-il en me caressant le creux du dos avant de

glisser la main en douceur sur ma hanche puis sur le haut de ma cuisse.

Je frémis.

— C'est principalement à cause d'elle que je n'entrerai pas dans cette maison.

Vu la réaction de mon corps à ses caresses, je tombe d'accord avec cette sage décision. Même si j'adore être avec lui et l'embrasser, je sais déjà que s'il restait, je n'aurais absolument aucune retenue. Or je ne crois pas être encore prête à vivre cette première fois-là.

Je pousse un soupir, quoique j'aie plutôt envie de gémir. J'approuve ses arguments, c'est vrai ; il n'empêche que mon corps est fumasse que je ne le supplie pas de rester. C'est étrange, cette seule journée avec lui n'a fait qu'accentuer ce besoin constant que j'ai de vouloir être en sa compagnie.

— C'est normal, tu crois ? je demande en le regardant dans les yeux.

Je comprends qu'il préfère partir maintenant car de toute évidence, lui aussi a très envie de vivre cette première fois.

— Quoi donc ?

Je colle la joue contre son torse pour éviter d'avoir à le regarder pendant que je parle. Parfois je dis des choses qui peuvent mettre l'autre mal à l'aise, mais c'est plus fort que moi, il faut que ça sorte.

— Est-ce que c'est normal qu'on ait ces sentiments l'un pour l'autre ? On ne se connaît pas depuis très longtemps et on a passé une grande partie de ce temps à s'éviter. J'imagine qu'en général, quand les gens commencent à sortir ensemble, ils passent les premiers mois à essayer de construire leur relation. Mais bizarrement, c'est différent avec toi.

Je relève la tête pour le regarder.

— J'ai l'impression que le lien était déjà là dès notre première rencontre. Tout est naturel entre nous. À croire qu'on a déjà franchi toutes les étapes et que maintenant, on essaie de revenir en arrière. Comme si on essayait de réapprendre à se connaître en calmant le jeu. Tu ne trouves pas ça étrange ?

Il repousse doucement les mèches qui me balaient les joues et me contemple avec cette fois une lueur tout à fait différente dans les yeux. Le désir a laissé place à l'angoisse, une vision qui me serre brusquement le cœur.

— Quoi qu'on vive tous les deux, je n'ai pas envie de tout décortiquer. Et je préférerais que tu évites de le faire aussi, d'accord ? Estimons-nous juste heureux que je t'ai enfin trouvée.

Cette dernière phrase me fait pouffer.

— À t'entendre, on croirait que ça fait un moment que tu me cherches.

Plissant le front, il m'agrippe délicatement le visage en l'inclinant vers lui.

— Je t'ai cherchée toute ma vie, renchérit-il, sérieux et déterminé.

Et aussitôt dit, il m'embrasse.

Son baiser est intense, plus passionné que tous les précédents. Je suis sur le point de l'emmener de force à l'intérieur en l'empoignant par les cheveux quand il me lâche soudain en reculant.

— Je te vis, souffle-t-il en se forçant à redescendre le perron. On se voit lundi.

— Moi aussi, je te vis.

Je ne lui demande pas pourquoi je ne le verrai pas demain car je me dis que cette pause nous fera du bien et nous permettra d'assimiler les dernières vingt-quatre heures. Ce ne sera pas plus mal non plus vis-à-vis de Karen, étant donné qu'il faut vraiment que je la mette au courant de ma nouvelle vie amoureuse ou plutôt, de ma nouvelle vie pleine de *vie*.

Lundi 22 octobre 2012

12 h 05

Cela fait presque un mois que Holder et moi sommes officiellement ensemble. Pour l'instant, je ne lui ai trouvé aucune petite manie exaspérante. Je dirais même que ses habitudes me rendent d'autant plus folle de lui. Comme cette façon qu'il a de me dévisager comme s'il me scrutait à la loupe, de remuer sèchement la mâchoire quand il est énervé et de s'humecter les lèvres chaque fois qu'il rit. En fait, c'est plutôt sexy. Et je ne vous parle pas de ses fossettes.

Heureusement, j'ai affaire au même Holder depuis la nuit où il s'est faufilé par la fenêtre jusque dans mon lit. Je n'ai pas eu le moindre aperçu de son côté lunatique et caractériel depuis. En réalité, à force de passer du temps ensemble, on est de plus en plus en phase l'un avec l'autre et j'ai désormais le sentiment de le comprendre presque aussi bien que lui me comprend.

Karen ayant été à la maison tous les week-ends, on n'a pas eu beaucoup de moments en tête à tête. La majeure partie du temps qu'on passe ensemble, c'est au lycée ou lors de sorties pendant le week-end. Pour une raison ou pour une autre, ça le gêne de venir dans ma chambre quand Karen est là et il invente toujours des excuses quand je suggère qu'on aille chez lui. Alors à la place, on va beaucoup au cinéma. On est aussi sortis deux ou trois fois avec Brekin et son nouveau petit ami, Max.

Holder et moi, on s'amuse bien mais pour ce qui est du « reste », c'est nettement moins marrant. On commence tous les deux à être un peu frustrés de ne pas avoir un endroit convenable où se faire des câlins. Sa voiture est un peu petite mais on s'en est contentés. Je crois qu'on compte tous les deux les heures d'ici à ce que Karen reparte le week-end prochain.

*
* *

Je m'installe à table avec Brekin et Max en attendant que Holder apporte nos plateaux. Ces deux-là se sont rencontrés dans un musée du coin il y a deux semaines, sans même se rendre compte qu'ils fréquentaient le même lycée. Je suis contente pour Brekin parce que je commençais à me dire qu'il devait avoir l'impression d'être de trop. Ce qui n'était pas du tout le cas,

évidemment. J'adore être avec lui mais le voir s'investir dans sa propre relation amoureuse a beaucoup facilité les choses entre nous.

— Vous êtes pris, avec Holder, samedi ? demande Max quand je m'assois.

— Je crois pas, pourquoi ?

— Il y a un petit musée en ville qui va exposer une de mes toiles dans son aile consacrée aux artistes locaux. Ça me ferait vraiment plaisir que vous soyez là.

— Sympa, commente Holder en s'asseyant à côté de moi. Quelle toile tu vas leur proposer ?

Max hausse les épaules.

— Je sais pas trop. J'hésite encore entre deux.

Breckin lève les yeux au ciel.

— Tu sais très bien laquelle il te faut pour lancer ta carrière et c'est aucune de celles-là.

Max lui lance un regard en biais.

— On vit au fin fond du Texas. Je doute qu'un tableau sur le thème de l'homosexualité soit très bien perçu dans le coin.

Holder les observe tour à tour.

— Mais on s'en fout de ce que penseront les gens du coin, non ?

Le sourire de Max s'évanouit tandis qu'il attrape sa fourchette.

— Non, pas mes parents, répond-il.

— Ils savent que tu es gay ? je demande.

Il acquiesce d'un signe de tête.

— Oui, et dans l'ensemble ils me soutiennent, mais ils espèrent encore qu'aucun de leurs amis de la paroisse ne le découvrira. Ils n'ont pas envie qu'on les plaigne parce qu'ils ont un enfant condamné à brûler en enfer.

Je secoue la tête, atterrée.

— Eh bien, si Dieu est du genre à t'envoyer en enfer uniquement parce que tu as aimé quelqu'un, pour rien au monde je ne voudrais passer l'éternité avec Lui !

Breckin éclate de rire.

— Je parie qu'on trouve des churros en enfer.

— À quelle heure ça se terminera samedi soir ? questionne Holder. On passera mais on a prévu un truc après.

— Le musée ferme à 21 heures, répond Breckin.

Je lance un regard à Holder.

— Ah bon, on a prévu un truc ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Affichant un sourire radieux, il glisse un bras sur mes épaules et me chuchote à l'oreille :

— Ma mère ne sera pas là samedi soir. J'aimerais bien te montrer ma chambre.

Mes bras se mettent à frissonner et tout à coup j'ai des visions totalement déplacées dans une cantine de lycée.

— Je ne veux même pas savoir ce qu'il t'a dit pour que tu rougisses comme ça, lâche Breckin, hilare.

Holder retire son bras et pose la main sur ma cuisse. Je mange un morceau puis reporte mon attention sur Max.

— Comment il faut s'habiller pour ce vernissage ? J'ai une petite robe d'été que je comptais porter ce jour-là mais elle n'est pas très habillée.

Je souris en sentant Holder me pincer la cuisse car je sais exactement quel genre d'idées je viens de lui mettre dans la tête.

Max commence à me répondre quand un type de la table derrière nous lance quelque chose à Holder que je ne saisis pas sur le coup. Quoi qu'il en soit, ça retient tout de suite l'attention de ce dernier, qui se retourne pour lui faire face.

— Répète un peu ? le défie-t-il en le fusillant du regard.

Je ne me retourne pas. Je ne veux même pas savoir qui a eu la bonne idée de faire ressurgir le côté lunatique de Holder en moins de deux secondes top chrono.

— Il faut peut-être que je parle plus distinctement, ricane le garçon en élevant la voix. Je disais : quitte à ne pas pouvoir les tabasser *totale*ment, autant que tu deviennes pote avec eux.

Holder ne réagit pas tout de suite, et c'est tant mieux. Ça me laisse le temps de l'attraper par le menton pour l'obliger à me regarder.

— Holder, je dis d'un ton ferme. Laisse tomber. S'il te plaît.

— Mais oui, l'écoute pas, soutient Breckin. Il dit ça juste pour t'énervier. On entend tout le temps ce genre de conneries avec Max, on a l'habitude.

Holder remue la mâchoire de droite à gauche en inspirant par le nez. Peu à peu son regard s'adoucit, puis il me prend la main et se retourne lentement vers nous sans plus regarder l'autre.

— C'est bon, affirme-t-il, plus pour se convaincre lui que nous. Je laisse tomber.

Dès qu'il a le dos tourné, les éclats de rire de la tablée derrière nous résonnent dans tout le réfectoire. Les épaules de Holder se raidissent, alors je pose la main sur sa cuisse pour l'inciter à rester calme.

— Sympa ! lance le type dans notre dos. Tu laisses cette traînée te persuader de ne pas prendre la défense de tes nouveaux amis. J'imagine qu'ils ne comptent pas autant à tes yeux que Lesslie, sinon je serais déjà dans un sale état, comme Jake l'an dernier après que tu lui es tombé dessus.

Déjà que je me retiens de toutes mes forces pour ne pas me lever d'un bond et lui en coller une en personne, je me doute que Holder va perdre son sang-froid d'une seconde à l'autre. Il commence à pivoter, le visage de marbre. Je ne l'ai jamais vu aussi blême... c'est terrifiant. J'ai conscience que quelque chose de terrible est sur le point de se produire, mais je ne sais pas du tout quoi faire pour l'éviter. Avant qu'il n'ait le temps de se jeter sur le type de l'autre côté de la table pour lui mettre une raclée, je fais quelque chose qui me stupéfie moi-même : je gifle Holder de toutes mes forces. Il plaque aussitôt

la main sur sa joue et me regarde, interloqué. Mais au moins, il me regarde. C'est déjà ça.

— Dans le couloir, je lâche d'un ton catégorique dès que j'ai son attention.

Je le pousse jusqu'à ce qu'il se lève et, une main toujours dans son dos, je l'oriente en direction de la sortie. Lorsqu'on se retrouve dans le couloir, il envoie un coup de poing dans le premier casier à portée de main, ce qui m'arrache un petit cri. En voyant l'énorme bosselure laissée par le coup, je suis soulagée que ce ne soit pas le type du réfectoire qui ait fait les frais de sa colère.

Holder est rouge de rage. Je ne l'ai jamais vu aussi furieux. Il se met à arpenter le couloir, s'arrêtant parfois pour fixer durement la porte du réfectoire. Je ne suis pas tout à fait convaincue qu'il ne va pas retourner se jeter dans la mêlée, alors je décide de l'éloigner davantage.

— Viens, on va à ta voiture, je dis en le poussant vers le hall d'entrée.

Il se laisse faire.

Le temps qu'on marche jusqu'au parking, il ne desserre pas les dents, toujours aussi furax. Il monte côté conducteur, moi côté passager, et chacun referme sa portière. J'ignore s'il est encore sur le point de repartir en courant dans le bâtiment pour achever la bagarre que cet abruti essayait de déclencher mais je ferai tout mon possible pour le retenir ici jusqu'à ce que sa colère soit retombée.

C'est alors qu'il se produit quelque chose auquel je ne m'attendais pas du tout. Tout à coup, il me prend dans les bras et se met à trembler sans pouvoir s'arrêter, la tête enfouie dans mon cou.

Il pleure.

Je l'enlace et le laisse se cramponner à moi pendant qu'il évacue tout ce qui était refoulé en lui, jusqu'à ce qu'il me fasse glisser sur ses genoux toujours en me serrant contre lui. Je me contorsionne pour me mettre face à lui, une jambe de chaque côté, et lui fais des petits baisers un peu partout sur la tête. C'est à peine si je l'entends pleurer, et le peu de bruit qu'il fait est assourdi par mon épaule. J'ignore ce qui l'a fait craquer à cet instant précis mais le voir dans cet état me déchire le cœur comme jamais. Durant plusieurs minutes, je continue de l'embrasser sur la tête en le câlinant et il finit par se calmer, bien qu'il me serre toujours comme un étou.

— Tu veux en parler ? je chuchote en lui caressant les cheveux.

Il renverse la tête contre l'appui-tête en me regardant. Ses yeux rougis dégagent un tel chagrin que je me sens obligée de les embrasser. Après avoir déposé un baiser sur chacune de ses paupières, je m'écarte de nouveau pour le laisser parler.

— Je t'ai menti, avoue-t-il de but en blanc.

Ses mots me font l'effet d'un coup de poignard dans le cœur et j'ai très peur de ce qu'il s'apprête à dire.

— Je t'ai dit que je recommencerais sans hésiter. Que si j'en avais

l'occasion, je tabasserais de nouveau Jake.

Il met ses mains en coupe autour de mon visage et me regarde d'un air désespéré.

— C'est faux. Il ne méritait pas ce que je lui ai fait, Sky. Et le mec de tout à l'heure, c'est son petit frère. Il m'en veut à mort et il a toutes les raisons de le faire. Il peut m'attaquer autant qu'il en a envie : je l'ai bien cherché. Vraiment. C'est la seule raison pour laquelle je ne voulais pas revenir dans ce lycée. Je savais que quelle que soit l'insulte qu'on me balancerait, je ne l'aurais pas volée. Sauf que je ne peux pas les laisser vous insulter, toi et Breckin. Il peut sortir tout ce qu'il veut sur moi ou Less, on ne mérite que ça, mais *pas vous*.

Une lueur vive jaillit dans ses yeux tandis qu'il me tient le visage dans les mains, tourmenté au plus haut point.

— Arrête, Holder. Tu n'as pas à prendre la défense de tout le monde. Et je ne suis pas d'accord, tu n'as rien mérité du tout. Jake n'aurait jamais dû dire ce qu'il a dit sur ta sœur l'an dernier, et son frère n'avait pas à te parler comme il l'a fait tout à l'heure.

Il proteste d'un signe de tête.

— Si, Jake avait raison. Je sais bien qu'il aurait mieux fait de se taire mais surtout que je n'avais aucun droit de le frapper. Il avait raison. Le suicide de Less n'avait rien de courageux ou de noble. C'était un acte égoïste. Elle n'a même pas essayé de s'en sortir. Elle n'a pas pensé à moi ou à mes parents. Elle ne pensait qu'à elle et n'en avait rien à foutre des autres. Et je lui en veux énormément, t'imagines même pas, et ça m'épuise. J'en ai tellement marre de lui en vouloir, ça me démolit et je déteste le mec que je suis en train de devenir. Elle ne mérite pas qu'on la haïsse. C'est ma faute si elle s'est suicidée. J'aurais dû l'aider mais j'ai rien fait. J'étais aveugle. J'aimais cette fille plus que tout au monde, et pourtant je n'ai jamais réalisé à quel point elle allait mal.

J'essuie ses larmes du pouce et faute de savoir quoi dire, je fais la seule chose qui me vient à l'esprit : je l'embrasse. Je l'embrasse éperdument pour essayer d'apaiser sa souffrance par le seul moyen que je connaisse. Je n'ai jamais été confrontée à la mort de cette façon, alors je n'essaie même pas de comprendre ce qu'il endure. Il glisse les mains dans mes cheveux et m'embrasse à son tour avec une telle vigueur que c'en est presque douloureux. On s'embrasse pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que son corps commence à se relâcher.

Alors je m'écarte en le regardant droit dans les yeux.

— Holder, tu as toutes les raisons d'en vouloir à ta sœur. Mais malgré tout, tu as aussi toutes les raisons de continuer à l'aimer. La seule chose que tu n'as pas le droit de faire, c'est de te reprocher sans cesse sa mort. Tu ne connaîtras jamais réellement les raisons qui l'ont poussée à faire ça, alors arrête de culpabiliser. Elle a fait ce choix en pensant que c'était dans son intérêt, même si c'était une erreur. Et c'est justement ça qu'il ne faut pas tu

oubliés : c'était sa décision. Pas la tienne. Et tu ne peux pas t'en vouloir de ne pas avoir deviné ce mal-être qu'elle n'est pas parvenue à exprimer.

Je l'embrasse sur le front puis reprends :

— Lâche prise. Tu peux toujours te raccrocher à ce mélange d'amour, de haine et même d'amertume, mais il faut que tu arrêtes de t'en vouloir. C'est cette culpabilité qui te démolit.

Il ferme les yeux et attire ma tête vers son épaule. Son souffle est entrecoupé. Je le sens acquiescer, et son corps finit par se détendre peu à peu. Il m'embrasse sur la tempe et on reste quelques instants blottis l'un contre l'autre en silence. Quelle que fût la complicité que l'on imaginait exister entre nous jusqu'ici... c'est sans comparaison avec cet instant. Quoi qu'il advienne de notre couple à l'avenir, cet instant vient de souder nos âmes à jamais. Rien ne pourra effacer ça et dans un sens, c'est rassurant de le savoir.

Holder relève la tête et me lance un regard intrigué.

— Au fait, qu'est-ce qui t'as pris de me gifler ?

J'éclate de rire et plante un baiser sur sa joue meurtrie. L'empreinte laissée par ma main ne se voit pratiquement plus mais elle est quand même toujours là.

— Je suis désolée. Il fallait à tout prix que je te sorte de là et c'est le seul moyen que j'ai trouvé.

Il sourit.

— Ça a marché. À part toi, je ne vois pas qui aurait réussi à dire ou faire quelque chose qui puisse me raisonner. Merci de savoir exactement comment t'y prendre avec moi parce que parfois, je ne sais pas trop moi-même ce qui me prend.

Je l'embrasse avec tendresse.

— Crois-moi, Holder, je ne sais toujours pas comment m'y prendre avec toi. Je m'adapte en fonction de la crise, c'est tout.

Vendredi 26 octobre 2012

15 h 40

— À quelle heure tu penses rentrer ? je demande.

Holder me tient dans ses bras tandis que je suis adossée à ma voiture. On n'a pas eu l'occasion de passer beaucoup de temps ensemble depuis l'incident dans sa voiture lundi midi. Heureusement, le type qui l'avait provoqué n'a pas remis ça. La semaine a été plutôt tranquille, si l'on considère la façon mouvementée dont elle a démarré.

— On risque de rentrer assez tard. Les fêtes d'Halloween dans cette boîte s'éternisent souvent. Mais on se verra demain. Je peux passer te prendre au déjeuner et on passera l'après-midi ensemble jusqu'au vernissage.

Je fais non de la tête.

— Je ne pourrai pas. C'est l'anniversaire de Jack demain et on l'emmène déjeuner au restaurant car il travaille le soir. Contente-toi de passer me prendre à dix-huit heures.

— Bien, madame.

Il m'embrasse puis m'ouvre la portière pour que je puisse m'installer au volant.

Je lui dis au revoir d'un geste tandis qu'il s'éloigne, puis je sors mon portable de mon sac. Je suis contente, il y a un texto de Six. Contrairement à sa promesse, elle ne m'en envoie pas tous les jours. Je ne pensais pas que ça me manquerait mais maintenant que je n'en reçois qu'un tous les trois jours environ, ça me donne un peu le cafard.

Remercie ton mec de ma part d'avoir enfin ajouté du crédit sur ton téléphone. Vous avez couché ensemble ou pas encore ? Tu me manques.

Sa franchise me fait rire ; je lui réponds tout de suite.

Non, on n'a pas encore couché ensemble. Mais on est quand même allés assez loin donc je suis sûre que sa patience va bientôt s'épuiser. Repose-moi la question après-demain soir, ma réponse sera peut-être différente. Tu me manques encore plus.

J'appuie sur ENVOYER en fixant l'écran. Je n'ai pas encore vraiment

réfléchi si j'étais prête à vivre cette première fois, mais il semble que je vienne spontanément de reconnaître que je l'étais. D'ailleurs, si Holder m'invite chez lui, c'est peut-être justement une façon de me tester sur cette question.

Alors que j'enclenche la marche arrière, mon portable sonne. Je l'attrape : texto de Holder.

Attends-moi. Je reviens à ta voiture.

Je me remets au point mort et baisse ma vitre au moment où il arrive.

— Coucou..., murmure-t-il en se penchant à ma fenêtre.

Le regard fuyant, il jette des coups d'œil nerveux autour de la voiture. Je déteste le voir mal à l'aise comme ça, c'est toujours signe qu'il s'apprête à dire quelque chose que je n'ai pas forcément envie d'entendre.

— Euh..., fait-il en me regardant encore, éclairé par un rayon de soleil soulignant la beauté de ses traits.

Ses yeux sont plongés dans les miens, comme si pour rien au monde ils ne voulaient voir autre chose.

— Tu, euh... Tu viens de m'envoyer un texto mais à mon avis, c'est à Six que tu voulais l'envoyer.

Oh, j'y crois pas ! J'attrape aussitôt mon téléphone pour vérifier qu'il ne me raconte pas des histoires. Malheureusement, non. Je jette le téléphone sur le siège passager et croise les mains sur le volant en me cachant le visage.

— J'y crois pas !

— Regarde-moi, Sky.

Ronchonnant, je l'ignore, attendant qu'un tunnel spatio-temporel magique s'ouvre pour m'emporter loin de toutes ces situations embarrassantes dans lesquelles j'ai le chic pour me fourrer. Je sens sa main me caresser la joue et tourner doucement mon visage vers lui. Le regard qu'il pose sur moi déborde de sincérité.

— Que ça se passe demain soir ou l'an prochain, je te promets que ce sera la plus belle soirée de ta vie. Mais si tu le décides, fais-le uniquement pour toi et pour personne d'autre, d'accord ? Mon désir ne s'estompera jamais mais je refuse de coucher avec toi avant d'être sûr à cent pour cent que tu en as autant envie que moi. Ne réponds pas tout de suite. Je vais me retourner, repartir à ma voiture, et on va faire comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu. Sinon, tu risques de ne plus pouvoir t'arrêter de rougir.

Il se penche à la fenêtre pour me faire un petit bisou.

— T'es vraiment adorable, tu sais ça ? Mais il faut absolument que t'apprennes à te servir de ton portable.

Il me fait un clin d'œil et s'en va tandis que je renverse la tête en me maudissant tout bas.

Je hais la technologie.

Je passe le reste de la soirée à tenter d'oublier ce texto humiliant. J'aide Karen à emballer des articles pour sa prochaine vente, puis finis par aller me coucher avec ma liseuse. Je l'ai à peine allumée que l'écran de mon portable s'allume sur ma table de nuit.

Je suis en route pour chez toi. Il est tard et ta mère est là, je sais, mais j'ai trop envie de t'embrasser. Je tiendrai jamais jusqu'à demain soir. Vérifie que ta fenêtre n'est pas verrouillée.

Une fois que j'ai lu le message, je me lève à toute vitesse pour aller fermer la porte de ma chambre à clé, bien contente que Karen ait décidé de se coucher tôt. Ensuite je file à la salle de bains pour me brosser les dents et les cheveux, puis j'éteins la lumière et me recouche discrètement. Il n'est encore jamais venu en cachette quand Karen était là. J'ai le trac mais c'est excitant. Et je n'ai absolument pas mauvaise conscience qu'il vienne, preuve que je finirai en enfer. Je suis la pire fille qu'une mère puisse avoir.

Quelques instants plus tard, ma fenêtre s'ouvre et je l'entends se faufiler dans ma chambre. Je suis tellement contente de le voir que je me précipite pour l'accueillir en me jetant à son cou, puis je lui saute dans les bras pour l'obliger à me porter pendant que je l'embrasse. Les mains sous mes fesses, il se dirige vers le lit en me tenant fermement et me dépose en douceur.

— Quel accueil ! Moi aussi, je suis content de te voir, dit-il en souriant jusqu'aux oreilles.

Il trébuche, s'écroule sur moi et m'embrasse à nouveau. Ce faisant, il tente d'envoyer valser ses chaussures mais il a beaucoup de mal et se met à rigoler bêtement.

— Tu as bu ? je demande.

Posant un doigt sur mes lèvres, il s'efforce de se calmer mais en vain. Il est hilare.

— Non. Enfin, si.

— Beaucoup ?

Il glisse la tête dans mon cou et il effleure ma clavicule des lèvres, provoquant une onde de chaleur en moi.

— Assez pour avoir envie de te faire plein de vilaines choses mais pas assez pour passer à l'acte alors que j'ai bu. Mais quand même assez pour m'en souvenir demain si jamais je passais à l'acte.

Je glousse, à la fois totalement embrouillée et excitée par cette réponse tordue.

— C'est pour ça que tu es venu ? Parce que t'es ivre ?

Il fait non de la tête.

— Je suis venu parce que je voulais un bisou avant de dormir et je ne trouvais plus mes clés. J'en avais tellement envie, ma belle ! Tu m'as trop

manqué, ce soir.

Sa bouche a un goût de limonade lorsqu'il m'embrasse.

— Pourquoi tu as un goût de limonade ?

Il pouffe.

— Parce qu'ils servaient que ces cocktails de filles hyper sucrés. Je me suis soulé au cocktail de fruits ! Je sais, c'est moche.

— Non, tu as plutôt bon goût, je dis en l'embrassant de force.

Il gémit et se colle à moi en enfonçant davantage sa langue dans ma bouche. Mais dès que nos corps s'emboîtent, il s'écarte et se relève, me laissant seule et hors d'haleine sur le lit.

— Il est temps que je décolle, décide-t-il. Je sens d'ici la tournure que ça va prendre et je suis trop soulé pour suivre le rythme. On se voit demain soir.

Je me lève d'un bond et cours à la fenêtre pour lui barrer le passage. Il s'arrête devant moi, croisant les bras.

— Reste, s'il te plaît. Allonge-toi simplement sur le lit avec moi. On n'a qu'à mettre des oreillers entre nous, si tu veux, et je te promets de ne pas t'allumer vu que tu es bourré. Reste juste une heure, ne pars pas tout de suite.

Il repart sans broncher vers le lit.

— D'accord, accepte-t-il docilement.

C'était du gâteau.

Je m'allonge à mon tour. Nous ne plaçons pas d'oreiller entre nous. Je glisse un bras sur sa poitrine et intercale une jambe entre les siennes.

— Bonne nuit, marmonne-t-il en ramenant mes cheveux en arrière.

Il me plante un baiser sur le front et ferme les yeux. La tête blottie contre son torse, j'écoute ses battements de cœur. Au bout de quelques instants, sa respiration et son rythme cardiaque sont réguliers et il dort à poings fermés. Comme j'ai une crampe, je soulève délicatement le bras et me retourne sans faire de bruit. J'ai à peine calé la tête sur l'oreiller qu'il glisse un bras autour de ma taille.

— Je t'aime, Hope, marmonne-t-il.

Euh, d'accord...

Respire, Sky.

Tout va bien.

Allez, force-toi.

Respire à fond.

Les yeux bien fermés, je m'efforce de croire que j'ai mal entendu. Pourtant c'était clair comme de l'eau de roche. Et franchement, je ne sais pas ce qui me brise le plus le cœur : qu'il m'ait appelée par le prénom d'une autre ou que cette fois il ait utilisé le verbe « aimer » au lieu de « vivre ».

J'essaie de me convaincre de ne pas me retourner pour lui mettre mon poing dans la figure. Il a dit ça en étant ivre et à moitié endormi. Je ne vais pas présumer que cette fille compte réellement à ses yeux alors qu'il était peut-être en train de rêver. N'empêche, c'est *qui*, cette Hope ? Et pourquoi il l'aime ?

Treize ans plus tôt

Je suis en sueur : il fait chaud sous la couette, mais je préfère garder la tête en dessous. Je sais bien que si la porte s'ouvre, ça ne changera rien que je sois cachée ou non, mais je me sens quand même plus en sécurité dessous. Comme chaque soir, je glisse les mains au bord de la couette qui recouvre mes yeux pour la soulever doucement et jeter un coup d'œil au bouton de la porte.

Qu'il ne pivote pas. Pitié, faites qu'il ne pivote pas.

Il n'y a jamais un seul bruit dans ma chambre. Je déteste ça. Parfois j'entends des choses. Je crois que c'est le bouton qui pivote et mon cœur se met à cogner. À cet instant précis, rien que de regarder la porte, mon cœur tambourine comme un fou mais c'est plus fort que moi, il faut que je regarde. Je ne veux pas que le bouton pivote. Je ne veux pas que la porte s'ouvre. Vraiment.

Tout est calme.

Silencieux.

Le bouton ne bouge pas.

Mon cœur s'apaise un peu.

Mes paupières deviennent très lourdes et je finis par les fermer.

Je suis vraiment contente, cette nuit ne sera pas une de celles où la porte s'ouvre.

Il n'y a pas un bruit.

Aucun.

Mais tout à coup, j'entends quelque chose. Et le bouton pivote.

Samedi 27 octobre 2012

Au beau milieu de la nuit

— Sky.

Je me sens si lourde. Tout est trop lourd. Je n'aime pas cette sensation. Rien ne pèse physiquement sur ma poitrine, et pourtant je me sens oppressée comme jamais. Et triste, aussi. Une peine immense me consume mais je ne sais pas du tout pourquoi. Mes épaules tremblent, j'entends quelqu'un pleurer dans la chambre. Qui ça ?

Moi ?

— Sky, réveille-toi.

Je sens son bras m'enlacer. Il est allongé derrière moi et me serre contre lui. Je repousse son bras et me redresse sur le lit tout en regardant autour de moi. Il fait nuit dehors. Je ne comprends rien. Pourquoi je pleure ?

Il se redresse à son tour et me fait pivoter vers lui en essuyant mes larmes du pouce.

— Tu m'inquiètes, ma belle.

Il me regarde d'un air soucieux. Je plisse les yeux en tentant de me ressaisir. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive et j'ai du mal à respirer. Je m'entends pleurer et ça me coupe littéralement le souffle.

Le réveil sur ma table de nuit indique trois heures. Peu à peu, tout me revient mais... *pourquoi* est-ce que je pleure ?

— Pourquoi tu pleures ? demande Holder en me serrant doucement.

Je le laisse faire. Je me sens en sécurité avec lui, à l'abri dans ses bras. Il m'enlace et me caresse le dos, déposant de temps à autre un baiser dans mes cheveux. « Ne t'inquiète pas », répète-t-il je ne sais combien de fois et on reste comme ça pendant ce qui me paraît être une éternité.

Peu à peu, le poids sur mon cœur s'allège, et je finis par sécher mes larmes.

Néanmoins j'ai peur, je n'ai jamais été dans cet état. De toute ma vie, jamais je n'ai éprouvé une tristesse aussi insoutenable. Comment un rêve peut-il avoir un effet aussi violent sur moi ?

— Ça va ? chuchote-t-il.

J'acquiesce, la tête calée contre son torse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'en sais rien, je réponds, impuissante. J'ai dû faire un cauchemar.

— Tu veux en parler ? propose-t-il en me caressant les cheveux.

Je secoue la tête en signe de refus.

— Non, je préfère oublier.

Il me serre un bon moment, puis m'embrasse sur le front.

— J'ai pas envie de te laisser mais il faut que je rentre. Je ne veux pas que tu aies des ennuis à cause de moi.

J'acquiesce encore mais sans le lâcher. J'aimerais bien le supplier de ne pas me laisser seule mais je n'ai pas envie d'avoir l'air désespérée et morte d'angoisse. Ça arrive à tout le monde de faire des cauchemars ; je ne comprends pas pourquoi je réagis de cette façon.

— Rendors-toi, Sky. Tout va bien, c'était juste un mauvais rêve.

Je me rallonge en fermant les yeux. Je sens sa bouche m'effleurer le front et puis plus rien. Il est parti.

Samedi 27 octobre 2012

20 h 20

J'étreins rapidement Breckin et Max sur le parking du musée. Le vernissage a pris fin et Holder et moi allons rentrer chez lui. Je sais que je devrais avoir le trac à l'idée de ce qui va peut-être se passer entre nous ce soir mais ce n'est pas du tout le cas. Quoi qu'on fasse, je me sens toujours à l'aise avec lui. Enfin, sauf quand je pense à cette phrase qui n'arrête pas de tourner en boucle dans ma tête.

Je t'aime, Hope.

J'aimerais lui en parler mais ce n'est jamais le bon moment. Le vernissage n'était pas l'endroit pour aborder le sujet. Là, maintenant c'est peut-être le bon moment mais chaque fois que j'ouvre la bouche pour me lancer, je la referme aussi sec. Je crois qu'il me coûtera plus de découvrir qui est cette fille et ce qu'elle représente à ses yeux que de trouver le courage de poser la question. Tant que je repousse l'interrogatoire, je ne suis pas forcée d'apprendre la vérité.

— Tu veux aller manger un morceau ? propose-t-il en sortant du parking.

— Oui, je réponds vite fait, soulagée qu'il ait interrompu mes réflexions. Je mangerais bien un cheeseburger. Et des frites au fromage. Et j'ai aussi envie d'un milk-shake au chocolat.

Il glousse en me prenant la main.

— Tu ne serais pas un peu exigeante, ma princesse ?

Je le lâche en me retournant brusquement.

— Arrête ça tout de suite.

Il me regarde, décelant certainement ma colère malgré l'obscurité.

— Hé, souffle-t-il d'un ton apaisant en me reprenant la main. Je ne te trouve pas exigeante, Sky. Je disais ça pour rire.

Je secoue la tête.

— Je ne parlais pas de ça. Ne m'appelle pas ta « princesse ». J'ai horreur de ce mot.

Il me décoche un coup d'œil en coin puis reporte son attention sur la route.

— OK.

Je tente de me sortir ce mot de la tête. Je ne sais pas pourquoi je déteste

autant les surnoms mais c'est un fait. Même si j'ai conscience que ma réaction était un peu exagérée, il n'a pas intérêt à m'appeler encore une fois comme ça. Et pendant qu'on y est, il ferait mieux d'éviter aussi de m'appeler par le prénom de ses ex. Qu'il s'en tienne à Sky... ce sera plus sûr.

On roule sans se dire un mot et je regrette de plus en plus la manière dont j'ai réagi. Au lieu d'être contrariée qu'il me surnomme sa princesse, je devrais plutôt m'inquiéter qu'il m'ait prise pour une autre. À croire que je reporte ma colère sur ça parce que j'ai trop peur d'évoquer ce qui me tracasse réellement. Pour tout dire, j'aimerais simplement passer une soirée tranquille avec lui, sans dispute. J'aurai tout le temps de le questionner au sujet de Hope un autre jour.

— Excuse-moi, Holder.

Il me serre la main mais n'ajoute rien.

Une fois garés dans l'allée de sa maison, je sors de la voiture. En fin de compte, on ne s'est pas arrêtés pour acheter à manger mais je préfère ne pas faire de remarque. Il me rejoint pour me prendre dans ses bras. Tandis que je l'enlace à mon tour, il me fait pivoter lentement, dos à la voiture, et je pose la tête contre son épaule en respirant son odeur. L'atmosphère tendue du trajet est encore palpable alors je m'efforce de me laisser aller dans ses bras pour lui faire comprendre que pour moi, c'est oublié. Du bout des doigts, il me caresse les bras, des frissons parcourent ma peau.

— Je peux te poser une question ? dit-il.

— Toujours.

Poussant un soupir, il s'écarte en plantant son regard dans le mien.

— Est-ce que je t'ai fait flipper lundi, quand on était dans ma voiture ? Si c'est le cas, je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne suis pas une lavette, je te jure. Je n'avais pas pleuré depuis la mort de Less et autant te dire que j'aurais préféré éviter de le faire devant toi.

Je repose la tête contre son épaule en l'étreignant de plus belle.

— Tu sais cette nuit, quand je me suis réveillée après mon cauchemar ?

— Oui ?

— C'est la deuxième fois de ma vie que je pleure depuis que j'ai cinq ans. La première fois, et la seule, c'était après que tu m'as raconté ce qui est arrivé à ta sœur. J'ai pleuré dans la salle de bains. Juste une larme mais ça compte quand même. Je crois que quand on est ensemble, on se laisse un peu emporter par la force de nos émotions et on devient tous les deux des lavettes.

Il m'embrasse sur le dessus de la tête en riant doucement.

— Quelque chose me dit que je ne vais pas me contenter de te *vivre* encore très longtemps.

Sur ce, il me fait un dernier baiser et m'attrape par la main.

— Prête pour la visite ?

Je lui emboîte le pas vers la maison, mais je suis encore abasourdie par ce qu'il vient de dire : bientôt il ne me vivra plus. En décodé : il m'aimera. Il vient d'avouer à demi-mot qu'il était en train de tomber amoureux de moi. Et

le plus troublant dans cette forme de déclaration, c'est qu'elle me plaît beaucoup.

On pénètre dans la maison, qui ne ressemble en rien à ce que j'imaginai. Vue de l'extérieur, elle ne paraît pas très grande et pourtant elle comporte un grand vestibule. Toutes les maisons n'en ont pas. Sur la droite, un petit passage voûté conduit au séjour. Les murs sont entièrement tapissés de livres jusqu'au plafond, si bien que j'ai l'impression que je viens d'atterrir au paradis.

— La vache, je dis en avisant l'immense bibliothèque du salon.

— Comme tu dis, acquiesce Holder. Ma mère était assez furax quand ils ont inventé la liseuse.

Je glousse.

— Je crois que je l'aime déjà. Quand est-ce que tu me la présentes ?

Il secoue la tête d'un air catégorique.

— Je ne présente personne à ma mère, déclare-t-il aussi détaché dans le fond que la forme.

Presque aussitôt, sa mine se décompose et il comprend qu'il vient de me blesser. Il s'approche rapidement et met ses mains en coupe autour de mon visage.

— Non, c'est pas ce que je voulais dire. Ça ne signifie pas que tu ne comptes pas plus que mes ex. Je me suis mal exprimé.

J'entends bien ce qu'il dit ; quand même, depuis le temps qu'on sort ensemble, il n'est toujours pas convaincu que ce soit assez sérieux entre nous pour que je rencontre sa mère ? Je me demande s'il le sera *un jour*.

— Est-ce que Hope a eu l'occasion de la rencontrer ?

Je sais, je n'aurais pas dû, mais je ne pouvais plus garder ça pour moi. Surtout maintenant qu'il me parle de ses « ex ». Je ne me fais pas de films : je me doute bien qu'il est sorti avec d'autres filles avant moi. Simplement, ça ne me plaît pas qu'il en parle. Et encore moins qu'il me confonde avec elles.

— *Quoi ?* s'exclame-t-il en relâchant les mains.

Il s'écarte.

— Pourquoi tu dis ça ?

Il devient livide et je regrette d'avoir abordé le sujet.

— Laisse tomber. Je disais ça comme ça. T'es pas obligé de me présenter ta mère.

Je ne sais pas dans quoi je me suis embarquée mais je veux juste que ça s'arrête. Je savais que je n'étais pas d'humeur à en parler ce soir. Je voudrais reprendre la visite de la maison et oublier toute cette conversation.

Il me prend les mains en insistant :

— Qu'est-ce qui t'a pris de dire ça, Sky ? Pourquoi tu parles d'elle ?

— Laisse tomber, c'est pas si grave, je réponds en hochant la tête. Tu avais bu.

Il me scrute les yeux mi-clos ; de toute évidence, il n'y a plus moyen d'éviter le sujet. Poussant un soupir, je cède à contrecœur et m'éclaircis la

voix avant de m'expliquer :

— Cette nuit, au moment de t'endormir... tu m'as dit que tu m'aimais. Sauf que tu m'as appelée Hope, donc c'était pas vraiment à moi que tu t'adressais. Tu étais soûl et à moitié endormi, donc inutile de te justifier. Je ne suis même pas sûre d'avoir envie de savoir pourquoi tu as dit ça.

Il étouffe un grognement en se passant la main dans les cheveux.

— Je suis vraiment désolé, Sky, dit-il en s'avançant pour me prendre dans ses bras. Ça devait être un rêve idiot. Je ne connais personne du nom de Hope et aucune de mes ex ne s'est jamais appelée comme ça, si c'est ce que tu t'es imaginé. Je suis vraiment désolé que ce soit arrivé. Je n'aurais jamais dû venir chez toi en étant ivre.

J'ai beau sentir d'instinct qu'il ment, le regard qu'il pose sur moi à cet instant est totalement sincère.

— Il faut que tu me croies. Je crèverais que tu puisses croire un seul instant que j'ai le moindre sentiment pour quelqu'un d'autre. Tu es la première pour qui je ressens ça.

Tous les mots qu'il prononce débordent de sincérité et de franchise. Vu que moi-même je n'arrive pas à me rappeler pourquoi je me suis réveillée en larmes cette nuit, il peut très bien avoir parlé dans son sommeil à cause d'un rêve sorti de nulle part. Sans compter que tout ce qu'il vient de dire m'aide à relativiser et prouve bien que les choses deviennent vraiment sérieuses entre nous.

Levant la tête pour le regarder, je tente de préparer une réponse globale. J'entrouvre la bouche, attendant que les mots viennent, mais en vain. Subitement, c'est moi qui ai besoin de temps pour mettre de l'ordre dans mes idées.

Les mains toujours autour de mon visage, il attend que je brise le silence. La proximité de nos bouches a raison de sa patience.

— Il faut que je t'embrasse, s'excuse-t-il.

On est toujours dans le vestibule mais il réussit je ne sais comment à me soulever pour me déposer sur l'escalier qui mène aux chambres à l'étage. Je me laisse aller en arrière tandis qu'il m'embrasse encore, appuyé à la marche au-dessus de ma tête.

Étant donné notre position, il est forcé de poser un genou entre mes cuisses, ce qui ne change pas grand-chose sauf si on tient compte du fait que je suis en robe. Ce serait si facile pour lui de me prendre là, tout de suite, dans l'escalier, mais j'espère au moins qu'on ira d'abord jusqu'à sa chambre. Je me demande s'il espère quelque chose, surtout après le texto que je lui ai envoyé par erreur. Évidemment, qu'il espère quelque chose : après tout c'est un homme. Mais est-ce qu'il se doute que je suis vierge et est-ce que je devrais le lui dire ? Oui, autant prendre les devants. Il s'en rendra probablement compte, de toute façon.

— Je suis vierge, je dis de but en blanc, la bouche encore collée à la sienne.

Aussitôt, je me demande ce qui m'a pris d'avoir sorti ça. Je devrais avoir interdiction à vie de la rouvrir. Il faudrait que quelqu'un me prive de ma voix parce que visiblement, quand je me lâche sur le plan sexuel, je n'ai plus aucun filtre.

Il arrête aussitôt de m'embrasser. Lentement, il recule la tête et me regarde dans les yeux.

— Sky, dit-il sans détour, si je t'embrasse, c'est parce que parfois je ne peux pas me retenir. Tu sais très bien quel effet ta bouche a sur moi, mais je n'espère rien de plus, d'accord ? Tant que je peux t'embrasser, le reste peut attendre.

Je tente de rattraper le coup.

— Je voulais juste que tu le saches. J'aurais peut-être dû choisir un meilleur moment pour te l'annoncer... parfois je sors des trucs sans réfléchir. C'est typique chez moi. Ça m'énerve parce que ça me prend toujours aux moments les plus inopportuns et c'est atrocement gênant. Comme maintenant, par exemple.

Il rigole en hochant la tête.

— Surtout ne change rien. J'adore quand tu balances des trucs sans réfléchir. Et j'adore quand tu te lances dans des longues tirades affolées et ridicules. C'est assez excitant.

Je rougis. Il m'excite à dire que je l'excite.

— Tu sais ce qui est sexy aussi ? susurre-t-il en se collant de nouveau à moi.

Son expression enjouée réduit petit à petit mon embarras.

— Non, quoi ?

Il affiche un grand sourire.

— Essayer de regarder un film sans se toucher.

Il se relève et m'aide à en faire autant en me tirant par la main, puis il m'entraîne dans sa chambre à l'étage.

Une fois la porte ouverte, il passe devant puis se retourne pour me demander de fermer les yeux. Au lieu de ça, je les lève au ciel.

— J'aime pas les surprises.

— Tu n'aimes pas non plus les cadeaux et certains termes affectueux ordinaires. J'ai compris. Mais c'est juste un truc cool que j'aimerais te montrer. Ce n'est pas un cadeau, rassure-toi. Alors prends sur toi et ferme les yeux.

J'obéis tandis qu'il me tire dans la pièce ; je m'y plais déjà car elle sent exactement son odeur. Il me fait avancer de quelques pas avant de poser les mains sur mes épaules.

— Assieds-toi.

Je me pose sur ce qui ressemble à un lit, et tout à coup, je me retrouve sur le dos tandis qu'il soulève mes jambes.

— N'ouvre pas les yeux !

Il me rehausse pour me caler contre un oreiller. D'une main, il agrippe le

bas de ma robe pour la ramener sur mes genoux et faire en sorte qu'elle ne bouge plus.

— Il faut bien te couvrir. T'as pas le droit de me montrer tes cuisses quand tu es allongée comme ça.

Je ris tout en gardant les yeux fermés. Subitement, il me grimpe dessus en faisant attention à ne pas me donner de coup de genou. Je le sens s'installer à côté de moi.

— OK. Tu peux rouvrir les yeux mais attends-toi à en prendre plein la vue.

J'ai peur. Lentement, j'entrouvre une paupière. J'hésite à deviner tout haut ce que je vois car on croirait presque une télé. Sauf que d'habitude, les télévisions n'occupent pas deux mètres de mur. Ce machin est gigantesque. Il pointe une télécommande dans sa direction et l'écran s'allume.

— La vache ! je dis, impressionnée. Elle est É-NORME.

— C'est toi qui le dis !

Je lui donne un coup de coude dans les côtes tandis qu'il s'esclaffe. Il pointe de nouveau la télécommande vers la télé.

— Quel est ton film préféré de tous les temps ? J'ai Netflix.

J'incline la tête vers lui, confuse.

— *Net* quoi ?

Amusé, il hoche la tête d'un air déçu.

— J'oublie toujours que technologiquement parlant, tu es à l'âge de pierre. C'est un peu comme une liseuse mais avec des films et des émissions télé à la place des livres. On peut regarder pour ainsi dire tout ce qu'on veut d'un simple clic.

— Il y a des pubs ?

— Aucune, répond-il fièrement. Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

— Est-ce que tu as *Un vrai schnock* ? J'adore ce film.

Il appuie sur le bouton de veille pour éteindre la télé. Pendant quelques secondes interminables, il ne dit plus rien, puis il souffle bruyamment, se penche pour poser la télécommande sur la table de nuit et se retourne face à moi.

— Je n'ai plus envie de regarder la télé.

Quoi, il boude ? Mais qu'est-ce que j'ai dit ?

— Pas de problème. On n'est pas obligés de regarder *Un vrai schnock*. T'as qu'à choisir autre chose, gros bébé ! je dis en riant.

Son expression est impénétrable ; il continue de me fixer mais ne réagit pas tout de suite. C'est alors qu'il glisse la main sur mon ventre et m'empoigne fermement par la taille pour m'attirer contre lui.

— Tu sais..., murmure-t-il les yeux mi-clos en parcourant mon corps du regard.

Suivant du doigt les motifs de ma robe, il me caresse délicatement le ventre.

— ... Je peux supporter l'effet que me fait cette robe...

Il se détourne de mon ventre pour contempler ma bouche.

— Je peux même supporter d’avoir ta bouche en permanence sous les yeux sans pouvoir l’embrasser et d’entendre ton merveilleux rire qui me donne envie de te couvrir de baisers et te dévorer tout entière...

Sa bouche se rapproche dangereusement et mon cœur se met à tambouriner au son de sa voix, brusquement plus grave et fiévreuse. Il dévie vers ma joue pour y planter un baiser, son souffle chaud déferlant sur ma peau comme il parle :

— Je peux même supporter les millions de fois où je me suis rejoué la scène de notre premier baiser depuis un mois : le contact de ta peau, tes gémissements, le regard que tu m’as lancé juste avant que je t’embrasse...

Il bascule sur moi et ramène mes bras au-dessus de ma tête en les maintenant à deux mains. Je ne veux pas perdre une miette de ce qui est en train de se passer.

— Mais tu sais ce que je ne vais pas pouvoir supporter, Sky ? ajoute-t-il en se mettant à califourchon sur moi. Tu sais ce qui me rend dingue et qui me donne envie de te caresser et de t’embrasser absolument partout ? C’est le fait que tu viennes de dire qu’*Un vrai schnock* était ton film préféré. Là, c’est *trop*.

Il rapproche subitement son visage, sa bouche frôlant la mienne.

— Tu n’as pas idée à quel point ça m’excite et là, je crois qu’on va être obligés de s’embrasser toute la nuit.

Son espièglerie me fait rire.

— « Il déteste ces boîtes ! » je chuchote d’un ton enjôleur tout contre ses lèvres.

Poussant un gémissement, il m’embrasse puis s’écarte.

— Encore... S’il te plaît... T’entendre sortir des répliques de films est cent fois plus excitant que de t’embrasser.

Hilare, j’en cite une autre tirée du film :

— « Ne restez pas près d’elles ! »

Il gémit, amusé, au creux de mon oreille.

— Hum, je te reconnais bien là. Encore. Une dernière.

— « J’ai besoin de rien, moi ! » je m’enflamme un peu d’un air taquin. « Il me faut le cendrier, les raquettes, la télécommande et puis cette lampe... et c’est tout. J’ai besoin de rien d’autre, rien ! »

Holder rit désormais aux éclats. Vu le nombre de fois où j’ai passé la nuit à mater ce film avec Six, il n’a pas idée du nombre de répliques que je connais par cœur.

— C’est *tout* ? intervient Holder. Tu es sûre de ça, Sky ?

Sa voix est suave et séductrice, totalement aphrodisiaque.

Je fais non de la tête, mon sourire s’évanouissant un peu.

— Et de toi, j’ajoute tout bas. J’ai besoin de la lampe, du cendrier, des raquettes, de la télécommande... et de toi. C’est tout.

Il rit, puis son rire s’éteint rapidement lorsque ses yeux croisent encore

ma bouche. Il l'examine, élaborant sans doute le sort qu'il lui réserve pour l'heure à venir.

— Il faut que je t'embrasse tout de suite.

Nos bouches se télescopent et à cet instant précis, je n'ai vraiment besoin de rien ni personne d'autre que *lui*.

Il m'embrasse avec fougue mais j'ai besoin de le sentir collé à moi. Les mains toujours coincées au-dessus de la tête, j'ai la bouche engourdie, incapable d'aligner deux mots sous le feu de ses baisers. Je n'ai qu'une solution : lui faire un croche-pied pour le déséquilibrer, ce que je m'empresse de faire.

Dès que son corps culbute sur le mien, je pousse un gémissement. Bruyant. Je n'avais pas tenu compte du fait qu'en levant la jambe, le bas de ma robe allait du même coup remonter. Très haut. Ajoutez cela au contact dur de son jean, vous comprendrez qu'il y a de quoi gémir.

— Nom de Dieu, Sky..., souffle-t-il hors d'haleine entre deux baisers intenses.

Il a déjà le souffle coupé alors que ça ne fait même pas une minute qu'on a commencé.

— Tu es délicieuse. Merci d'avoir mis cette robe.

Il m'embrasse, marmonnant par intermittence contre mes lèvres.

— Je l'aime vraiment...

Il me couvre la bouche de baisers, puis le menton, avant de s'arrêter dans mon cou.

— ... vraiment beaucoup... ta robe.

Sa respiration est à présent si saccadée que c'est à peine si je comprends ce qu'il raconte. Brusquement, il descend un peu plus bas sur le lit et se rue sur ma gorge pour l'embrasser. Je renverse la tête en arrière pour qu'il y ait pleinement accès, désormais prête à sentir sa bouche n'importe où sur mon corps. Il relâche un peu mes mains pour descendre plus bas, vers ma poitrine ; l'une des siennes vient se poser sur ma cuisse, qu'il se met lentement à caresser, repoussant le peu de tissu qui couvrait encore mes jambes. En atteignant ma hanche, il retient son geste et me serre fermement, comme s'il implorerait silencieusement sa main de ne pas s'aventurer plus loin.

Je me tortille pour lui montrer la voie, espérant qu'il comprendra à demi-mot qu'il a carte blanche. Je ne veux pas qu'il pense un seul instant que j'hésite à aller plus loin. Au contraire, qu'il fasse tout ce dont il a envie, j'en ai besoin. J'ai besoin qu'il « conquière » autant de premières fois que possible ce soir car subitement je me sens insatiable et je veux tout vivre avec lui.

Comprenant les incitations de mon corps, il approche peu à peu la main de l'intérieur de ma cuisse. L'idée seule qu'il me touche suffit à faire se contracter tous mes muscles à partir de la taille. Sa bouche s'est faufilée jusqu'à la naissance de mes seins. Maintenant, je voudrais qu'il me déshabille entièrement pour avoir le champ libre. Pour cela, il faudrait qu'il se serve de son autre main or elle est vraiment bien là où elle est à cet instant. J'aimerais

même qu'elle s'aventure un tout petit peu plus, et surtout pas qu'elle s'éloigne.

Agrippant son visage à deux mains, je l'oblige à m'embrasser plus ardemment puis je pose mes mains dans son dos.

Il est encore en tee-shirt.

Ça va pas, ça.

J'entreprends de le lui retirer, réalisant trop tard que cette manœuvre l'oblige à lâcher ma cuisse. J'ai dû pousser un petit cri plaintif sans m'en rendre compte car il me fait un grand sourire et m'embrasse au coin de la bouche.

Il me caresse le visage en suivant chacun de ses traits. Sans jamais détourner ses yeux des miens, il continue de me fixer même au moment de baisser la tête pour me planter une kyrielle de bisous tout autour de la bouche. Quand il me regarde de cette façon, je me sens... je tente de trouver un adjectif pour compléter cette pensée mais en vain. Avec lui, je me *sens* vivre, tout simplement. C'est le seul garçon qui se soit toujours soucié de ce que je ressens. Rien que pour ça, je succombe encore un peu plus à son charme. Malgré tout, j'ai le sentiment que ce n'est pas assez car tout à coup, j'ai envie de m'abandonner à lui, corps et âme.

— Holder, je dis dans un soupir.

Il remonte doucement les mains sur ma taille en se rapprochant.

— Sky ? répond-il avec la même intonation.

Sa bouche se pose sur la mienne et il glisse sa langue à l'intérieur. Elle est douce et chaude et même si je sais que la dernière fois que j'y ai goûté remonte à très peu de temps, elle m'a manqué. Les mains à présent de part et d'autre de ma tête, il maintient une légère distance entre nos corps. Seules nos bouches restent en contact.

— Holder, je marmonne en reculant la tête et en posant la main sur sa joue. J'en ai envie. Ce soir. Maintenant.

Il reste de marbre, continuant de me fixer comme s'il n'avait rien entendu. Et c'est peut-être le cas, car il ne réagit vraiment pas à mon offre.

— Sky...

Son ton est très hésitant.

— On n'est pas obligés. Je veux que tu sois sûre et certaine d'en avoir envie. D'accord ?

Il me caresse encore la joue.

— Je ne veux pas te pousser à quoi que ce soit.

— Je sais bien, mais je te le redis : j'en ai vraiment envie. Ça n'a jamais été le cas avec personne avant mais avec toi, j'en ai envie.

Il ne perd pas une miette de ce que je dis mais soit il refuse de se rendre à l'évidence, soit il n'en croit pas ses oreilles : il ne réagit toujours pas. Agrippant ses joues, j'attire sa bouche vers la mienne.

— Je ne suis pas en train de te dire que je suis *d'accord*, Holder. Je suis en train de te *supplier*.

Sur ce, il plaque ses lèvres contre les miennes dans un gémissement. Entendre ce son guttural remonter du fond de sa poitrine me conforte d'autant plus dans ma décision. J'ai envie de lui et tout de suite.

— On va vraiment le faire ? souffle-t-il contre ma bouche en continuant de m'embrasser comme un fou.

— Oui, vraiment. De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit.

Sa main remonte sur ma cuisse, glisse entre ma hanche et ma culotte puis commence à la baisser.

— Avant, je veux juste que tu me promettes une chose.

Il m'embrasse tendrement puis retire sa main de ma culotte (zut !) en me disant oui de la tête.

— Tout ce que tu voudras.

Aussitôt, j'attrape sa main pour la remettre exactement où elle était.

— Je veux le faire mais uniquement si tu promets qu'on va battre le record de la meilleure première fois dans toute l'histoire des premières fois.

Il me contemple en souriant.

— Entre toi et moi, Sky... ce ne sera toujours que le meilleur.

Glissant le bras sous mon dos, il m'attire contre lui pour me redresser puis approche les mains pour baisser les fines bretelles de ma robe sur mes épaules. Les yeux fermés de toutes mes forces, je colle ma joue à la sienne en empoignant ses cheveux. Je sens son souffle sur mon épaule avant même que sa bouche ne s'y pose. Il l'embrasse très légèrement mais c'est comme s'il touchait et enflammait mon corps tout entier.

— Je l'enlève, dit-il.

Je ne sais pas trop s'il me demande la permission d'ôter ma robe ou s'il m'annonce simplement qu'il va le faire. Qu'importe, j'acquiesce. Il la remonte pour la faire passer par-dessus ma tête, ma peau nue fourmillant sous ses doigts. En douceur, il me rallonge sur l'oreiller et j'ouvre les yeux pour le regarder, fascinée par son incroyable beauté. Après m'avoir observée pendant quelques instants, il dévie les yeux vers sa main qui étreint ma taille.

Lentement, il parcourt mon corps du regard.

— Nom de Dieu, Sky..., souffle-t-il en me caressant le ventre avant de se pencher pour y déposer un baiser. Tu es sublime.

Je n'ai jamais été aussi dénudée devant un garçon mais le regard admiratif qu'il pose sur moi ne me donne qu'une envie : me mettre encore plus à nu. En sentant sa main remonter lentement vers mon soutien-gorge et effleurer ses contours du pouce, je referme malgré moi les yeux, la bouche entrouverte d'extase.

J'ai tellement envie de lui. J'en crève d'envie.

J'attrape son visage pour l'attirer vers moi et enroule les jambes autour de ses hanches. Dans un gémissement, il lâche mon soutien-gorge pour redescendre la main sur ma taille. Cette fois, il baisse ma culotte sur mes cuisses, m'obligeant à écarter les jambes pour pouvoir l'ôter complètement.

Très vite, mon soutien-gorge connaît le même sort. Une fois que je ne porte plus rien, il se relève à moitié, penché au-dessus de moi. On continue de s'embrasser comme des fous et il enlève son pantalon, puis il grimpe de nouveau sur le lit pour s'allonger sur moi. On est à présent étendus peau contre peau pour la première fois, si près l'un de l'autre qu'aucun filet d'air ne pourrait passer entre nous, et pourtant, j'ai le sentiment qu'on est encore loin du compte en termes d'intimité. Il tend le bras en tâtonnant vers la table de nuit et sort un préservatif du tiroir, qu'il pose sur le lit avant de se rallonger sur moi. Sous le poids de son corps, mes jambes s'écartent davantage mais subitement je tressaille, réalisant que l'impatience qui me nouait l'estomac a laissé place à l'effroi.

Et à la nausée.

Et à la peur.

Mon cœur bat à tout rompre et je commence à suffoquer. Des larmes me picotent les yeux tandis qu'il cherche à tâtons le préservatif à côté de nous. Une fois qu'il l'a trouvé, je l'entends l'ouvrir mais je ferme les yeux de toutes mes forces. Je le sens d'ici reculer pour se redresser à genoux. Je sais qu'il est en train de l'enfiler et ce qui va se passer ensuite. Je sais quel effet ça fait, que c'est très douloureux et qu'une fois que ce sera fini, je pleurerai.

Mais d'où est-ce que je tiens ça ? Comment je peux le savoir si je ne l'ai encore jamais fait ?

Mes lèvres se mettent à trembler alors qu'il se rallonge entre mes jambes. M'efforçant de penser à quelque chose susceptible de calmer mon angoisse, je m'imagine une voûte étoilée magnifique. Si je parviens à garder cette image en tête, un ciel magnifique en toutes circonstances, je pourrai me concentrer sur ça et oublier *l'horreur* de ce que je suis en train de vivre. Comme je ne veux pas rouvrir les yeux, je me borne à compter en silence dans ma tête. Visualisant l'amas d'étoiles au-dessus de mon lit, je commence par le bas pour remonter jusqu'en haut.

Un, deux, trois...

Je les compte une par une sans m'arrêter.

Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre...

Je retiens mon souffle sans les quitter une seule seconde des yeux.

Cinquante-sept, cinquante-huit, cinquante-neuf...

Je voudrais que ce soit déjà fini, qu'il se pousse.

Soixante et onze, soixante-douze, soixante-tr...

— Mais merde, Sky ! s'écrie Holder en écartant le bras qui me cache les yeux.

Je ne veux pas qu'il m'oblige à regarder alors je résiste et garde le bras bien plaqué sur mes yeux pour rester dans le noir et continuer de compter dans ma tête.

Tout à coup, je sens mon dos se soulever de l'oreiller et je me retrouve assise, les bras ballants, incapable de bouger tandis qu'il m'enlance étroitement. Je n'ai plus aucune force et la gorge nouée de sanglots. Je pleure

à chaudes larmes, ballottée dans ses bras. Comme je ne comprends pas ce qu'il fabrique, je rouvre les yeux. Mon corps oscille dans un mouvement de va-et-vient et l'espace d'un instant, je panique et referme les yeux très fort, pensant qu'il n'en a pas fini. Je sens ensuite la couette m'envelopper tandis qu'il passe un bras dans mon dos et me caresse les cheveux en me chuchotant à l'oreille.

— Tout va bien, ma belle.

La bouche enfouie dans mon cou, il me berce contre lui. Je rouvre les yeux mais ils sont embués de larmes.

— Je suis désolé, Sky. Vraiment désolé.

Plantant plusieurs petits baisers dans mes cheveux, il continue de me bercer en me disant qu'il est désolé, qu'il s'excuse, que cette fois, il me demande pardon.

En reculant, il voit que j'ai les yeux ouverts. Les siens sont rougis mais dénués de larmes. Pourtant, il tremble. À moins que ce ne soit moi ? Je crois qu'on tremble tous les deux.

Il m'observe attentivement, comme s'il cherchait quelque chose, comme s'il m'avait perdue. Peu à peu, je parviens à me détendre : quand je suis dans ses bras, je n'ai pas le sentiment de basculer dans le vide.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? je bredouille.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Il secoue la tête, le regard empli de chagrin, de crainte et de regret.

— J'en sais rien. Tu t'es mise à compter tout bas en pleurant, et j'arrêtais pas d'essayer de te calmer. Mais rien n'y faisait. Tu étais terrifiée. Qu'est-ce que j'ai fait ? Dis-le-moi, parce que je suis désolé. Tellement, tellement désolé. Mais bon sang, qu'est-ce que j'ai fait, Sky ?

Je me contente de secouer la tête, à défaut d'avoir la réponse.

Avec une grimace, il appuie le front contre le mien.

— Je n'aurais jamais dû aller aussi loin. Je ne comprends vraiment pas ce qui vient de se passer mais une chose est sûre, tu n'es pas encore prête, d'accord ?

Je ne suis pas encore prête ?

— Alors on... on n'a pas couché ensemble ?

Ses bras se relâchent un peu et je perçois un changement dans son attitude. Il a l'air totalement perdu et abattu. Haussant les sourcils, le front plissé, il met ses mains en coupe autour de mon visage.

— Tu étais partie où, Sky ?

Je secoue encore la tête, sans comprendre.

— Mais je suis là. Je t'écoute.

— Non, je parle de tout à l'heure. À quoi tu pensais ? Tu étais ailleurs car pour répondre à ta question, non, il ne s'est rien passé. Je voyais bien que quelque chose n'allait pas, alors je me suis arrêté. Mais maintenant il va falloir que tu réfléchisses sérieusement à ce qui s'est passé parce que tu étais paniquée, complètement à cran, et il faut que je sache ce qui t'a mise dans cet

était pour m'assurer que tu ne revives jamais ça.

Après avoir planté un baiser sur mon front, il desserre son étreinte puis se lève, enfile son jean et ramasse ma robe. Il la secoue bien, la remet à l'endroit et s'approche pour me la remettre. Soulevant mes bras l'un après l'autre, il m'aide à l'enfiler avant de la rabattre sur ma taille.

— Je vais te chercher un peu d'eau. Je reviens tout de suite.

Il m'embrasse timidement sur la bouche, comme s'il n'osait plus me toucher. Une fois qu'il a quitté la pièce, j'appuie la tête contre le mur et ferme les yeux.

Je ne comprends pas du tout ce qui vient de se passer mais, maintenant, j'ai peur de le perdre. Je viens de vivre une des expériences les plus intimes de ma vie et ça a tourné au désastre. À cause de moi, il s'est senti nul, comme s'il y était pour quelque chose, et il s'en veut. Il aimerait sans doute que je m'en aille. Je le comprends. Moi aussi, je voudrais m'enfuir loin de moi.

Je repousse la couette pour me lever et rajuster ma robe. Je ne me donne même pas la peine de chercher mes sous-vêtements. Il faut que je trouve la salle de bains et que je me ressaisisse avant qu'il me raccompagne chez moi. C'est la deuxième fois ce week-end que je fonds en larmes et je ne sais même pas pourquoi – et la deuxième fois qu'il doit me venir en aide. Je ne lui referai plus jamais ce coup-là.

En passant devant l'escalier à la recherche des toilettes, je jette un coup d'œil par-dessus la rampe en direction de la cuisine. Accoudé au bar, le visage enfoui dans les mains, il se tient immobile, l'air profondément malheureux et contrarié. Ne supportant pas de le voir comme ça, j'ouvre la première porte que je trouve sur ma droite, supposant que c'est la salle de bains.

Raté.

C'est la chambre de Lesslie. Je vais pour refermer la porte et puis finalement, je me ravise. Je l'ouvre davantage et me faufile à l'intérieur, refermant derrière moi. Peu importe que je sois dans une salle de bains, une chambre ou un placard... j'ai juste besoin d'être un peu seule, au calme, et d'un peu de temps pour me remettre de cette crise d'angoisse incompréhensible. Je commence à croire que je suis peut-être bel et bien *folle*. Je n'ai jamais autant disjoncté et ça m'inquiète sérieusement. Joignant mes mains encore tremblantes, je tente de penser à autre chose pour me calmer un peu.

En observant la pièce qui m'entoure, je suis un peu troublée. Le lit n'est pas fait, ce qui me paraît étrange. La maison de Holder est impeccablement entretenue mais le lit de Lesslie n'est pas fait. Un jean traîne par terre, comme si elle venait de l'enlever. Je parcours la chambre du regard, en apparence la piaule typique d'une adolescente. Du maquillage sur la commode, un iPod sur la table de nuit. On dirait qu'elle vit toujours ici. À en juger par l'état de sa chambre, on ne dirait pas qu'elle est partie. De toute évidence, personne n'a mis les pieds ici depuis sa mort. Ses photos sont encore accrochées aux murs et collées aux bords de son miroir. Sa penderie est encore pleine à craquer.

D'après Holder, cela fait plus d'un an qu'elle est décédée mais je suis prête à parier que pour l'instant, personne dans cette famille ne l'a accepté.

Ça me fait un peu froid dans le dos d'être là mais ça m'évite de penser à ma propre situation. Je m'approche du lit pour examiner les photos. La plupart sont des clichés de Lesslie avec des amis ; seules quelques-unes la montrent avec Holder. Elle lui ressemble beaucoup : mêmes yeux bleu cristallin pénétrants et mêmes cheveux bruns. Ce qui me frappe le plus, c'est qu'elle paraît très heureuse. Elle semble si gaie et pleine de vie qu'on a du mal à imaginer qu'à l'intérieur elle était si tourmentée. Pas étonnant que Holder ne se soit jamais douté de sa détresse. Elle n'a probablement jamais rien montré à personne.

J'attrape une photo posée face cachée sur sa table de nuit. Quand je la retourne pour y jeter un œil, j'en ai le souffle coupé. C'est une photo d'elle dans les bras de Grayson, qu'elle embrasse sur la joue. Médusée, je me pose un instant sur le lit pour me remettre de mes émotions. Alors c'est pour cette raison que Holder le déteste autant ? C'est pour ça qu'il ne voulait pas qu'il m'approche ? Je me demande s'il reproche à Grayson le geste fatal de sa sœur.

Je suis toujours assise sur le lit, la photo à la main, quand la porte de la chambre s'ouvre. Holder passe la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il n'a pas l'air fâché de me trouver ici.

En revanche, il paraît mal à l'aise. Ce n'est sans doute qu'une réaction logique après ma scène de tout à l'heure.

— Je cherchais la salle de bains, je réponds calmement. Excuse-moi. J'avais juste besoin de me poser deux secondes.

Il s'appuie contre le chambranle et croise les bras sur la poitrine en parcourant la pièce des yeux. Il en scrute chaque recoin, comme je l'ai fait, comme s'il la découvrait pour la première fois.

— Personne n'a mis les pieds ici depuis qu'elle est... ?

— Non, s'empresse-t-il de répondre. Quel intérêt ? Elle n'est plus là.

J'acquiesce en reposant la photo de Lesslie et Grayson sur la table de nuit, face cachée, comme elle l'avait laissée.

— Elle sortait avec lui ?

Hésitant, il fait un premier pas en avant, puis il vient s'asseoir à côté de moi et pose les coudes sur ses genoux, les mains jointes devant lui. Sans me répondre, il inspecte de nouveau la pièce des yeux avant de me lancer un regard et de glisser un bras sur mes épaules. Le fait qu'il soit assis là, à côté de moi, et qu'il ait toujours envie de me serrer dans ses bras me donne envie de fondre en larmes.

— Il a rompu avec elle la veille de son suicide, explique-t-il doucement.

Je tente de ne pas le montrer mais sa réponse me bouleverse.

— Tu penses que c'est à cause de lui qu'elle est passée à l'acte ? C'est pour ça que tu le détestes à ce point ?

Il me fait non de la tête.

— Je le détestais avant qu'il rompe avec elle. Il lui en a fait baver, tu sais. Mais non, je ne pense pas qu'elle ait fait ça à cause de lui. Je pense plutôt que cette rupture a peut-être été le facteur déclencheur d'une décision qu'elle voulait prendre depuis longtemps. Elle avait des problèmes bien avant que Grayson entre dans sa vie. Donc, non, je ne lui en veux pas. Je ne lui en ai jamais voulu.

Il se relève en me prenant par la main.

— Viens. J'ai pas envie de rester ici.

Je lance un dernier coup d'œil à la chambre puis me lève pour le suivre. Toutefois, au moment d'atteindre la porte, je m'arrête. Il se retourne et me regarde observer les photos sur la commode, où trône dans un petit cadre un cliché montrant Holder et Lesslie quand ils étaient petits. Je le prends pour l'examiner de plus près. Je ne sais pas pourquoi mais le voir jeune me fait sourire. Les voir tous les deux à cet âge... c'est comme une bouffée d'air frais. Comme s'ils respiraient l'innocence, avant que l'horrible réalité de la vie ne les percute de plein fouet. Devant une maison à la charpente blanche, Holder serre sa sœur contre lui, un bras autour de son cou. Elle le tient par la taille et tous deux sourient à l'objectif.

Je m'intéresse ensuite à la maison derrière eux sur la photo. C'est une bâtisse blanche avec des moulures jaunes, et si l'intérieur était visible, on verrait le séjour, peint dans deux nuances de vert.

Je ferme brusquement les yeux. *Comment je sais ça ? Comment je peux savoir de quelle couleur est le séjour ?*

Mes mains se mettent à trembler et je tente tant bien que mal d'inspirer à fond. D'où est-ce que je connais cette maison ? Je la reconnais et c'est comme si, d'un seul coup, je connaissais aussi les gamins sur la photo. Comment je peux savoir que, derrière cette façade, il y a une balançoire vert et blanc et qu'à trois mètres de là il y a un puits à sec qui doit rester couvert en permanence parce qu'un jour le chat de Lesslie est tombé dedans ?

— Ça va ? demande Holder.

Il tente de me prendre le cadre des mains mais je le maintiens en le fixant. L'air inquiet, il fait un pas vers moi. Je recule.

Comme se fait-il que je le connaisse ?

Et Lesslie aussi ?

Pourquoi ai-je le sentiment qu'ils me manquent ? Je secoue la tête en regardant la photo, puis Holder et encore la photo. Cette fois, c'est le poignet de Lesslie qui attire mon attention. Elle porte un bracelet. Un bracelet identique au mien.

J'aimerais questionner Holder mais j'en suis incapable. J'ai beau essayer, aucun mot ne sort, alors je me contente de lever la photo devant lui. L'air affligé, il secoue la tête, la mine décomposée comme si ma découverte lui brisait le cœur.

— Sky, arrête, implore-t-il.

— Comment se fait-il que... ? je dis d'une voix cassée, à peine audible.

Je scrute encore la photo dans mes mains.

— Il y a une balançoire. Et un puits. Et... votre chat. Il s'est retrouvé coincé au fond du puits.

Je relève brusquement les yeux, un tourbillon de questions plein la tête.

— Holder, je connais ce salon. Il est vert et la cuisine comprenait un plan de travail qui était beaucoup trop haut pour nous et pour... ta mère. Ta mère s'appelle Beth.

Je m'interromps pour tenter de reprendre mon souffle, submergée par les souvenirs. Ils remontent en masse et j'ai l'impression d'étouffer.

Holder grimace en passant la main dans ses cheveux.

— Sky...

Il n'arrive même pas à me regarder en face. On dirait qu'il est tiraillé, embarrassé et surtout... *qu'il me ment*. Il me cache quelque chose qu'il a peur de m'avouer.

Il me connaît.

Mais comment c'est possible et pourquoi il ne m'a rien dit ?

Tout à coup, je me sens mal. Je passe devant lui en trombe et ouvre la porte de l'autre côté du couloir qui, Dieu merci, se trouve être une salle de bains. Je ferme la porte à double tour derrière moi et balance le cadre photo sur la tablette avant de m'écrouler par terre comme un poids mort.

Images et souvenirs se déversent dans mon esprit comme si quelqu'un venait d'ouvrir les vannes. Des souvenirs de Holder, de Lesslie, de nous trois ensemble. Nous sommes en train de jouer, je dîne chez eux. Less et moi, on est inséparables. Je l'adorais. J'étais si jeune et si petite... Je ne sais même pas d'où je les connaissais mais une chose est sûre, je les adorais. L'un autant que l'autre. Le souvenir s'associe au chagrin de savoir que la Lesslie que j'ai connue enfant et que j'aimais tant est morte. Subitement je suis triste et déprimée qu'elle ne soit plus là mais pas pour moi. Pas pour Sky. Je suis triste pour la petite fille que j'ai été et bizarrement, la douleur que lui cause la disparition de Lesslie est en train de ressurgir à travers moi.

Comment ça a pu m'échapper ? Pourquoi ne l'ai-je pas reconnu la première fois que je l'ai croisé ?

— Sky, je t'en prie, ouvre la porte.

Je me laisse aller en arrière contre le mur. Tous ces souvenirs, ces émotions, ce chagrin... c'est trop à encaisser d'un coup.

— Ma belle, je t'en prie. Il faut qu'on parle et je ne peux pas le faire à travers cette porte. S'il te plaît, *ouvre*.

Il *savait*. La première fois qu'il m'a vue au supermarché, il savait qui j'étais. Et quand il a vu mon bracelet... il savait que c'était Lesslie qui me l'avait offert. Quand il l'a vu à mon poignet, il savait d'où il venait.

Ma peine et ma confusion laissent vite place à la colère. Brusquement, je me lève et me dirige droit vers la porte, que je déverrouille et ouvre en grand. Les mains de part et d'autre du chambranle, Holder me fixe sans ciller mais

j'ai l'impression d'être face à un étranger. Je ne sais plus quelle est la part de vrai et de faux entre nous, ni si ses sentiments à mon égard découlent de notre quotidien actuel ou de la vie qu'il a vécue aux côtés de cette petite fille que j'ai été.

Il faut que j'en aie le cœur net, que je sache qui était cette petite fille et qui *j'étais*. Ravalant ma peur, je lâche la question dont je redoute de connaître déjà la réponse.

— Qui est Hope ?

Le visage fermé, il ne bronche pas. Alors je repose la question, mais plus fort cette fois :

— Dis-moi qui est *Hope* ?

Il ne me quitte pas du regard mais reste muet comme une tombe. Pour une raison qui m'échappe, il ne veut pas que je sache. Il ne veut pas que je me rappelle qui j'étais. Inspirant profondément, je tente de refouler les larmes qui me montent aux yeux. J'ai trop peur de le dire tout haut car je ne veux pas entendre sa réponse.

— Est-ce que... c'est moi ? je dis d'une voix tremblante, pleine d'appréhension. Holder... est-ce que c'est moi, Hope ?

Il laisse échapper un petit soupir tout en regardant vers le plafond, presque comme s'il se retenait de pleurer. Fermant les yeux, il appuie le front contre son bras puis prend une grande inspiration avant de relever la tête pour me regarder.

— Oui, c'est toi.

La pièce qui m'entoure devient étouffante, limite irrespirable. Je reste immobile, droite comme un I, pétrifiée. Tout devient calme, sauf dans ma tête, où se bousculent un tas de pensées, de questions et de souvenirs, et je ne sais pas si je ferais mieux de pleurer, de hurler, de m'endormir ou de m'enfuir.

Il me faut de l'air. J'ai l'impression que Holder, la salle de bains et toute cette fichue maison sont comme un étau qui se resserre autour de moi. Il faut que je sorte d'ici pour évacuer tout ce qui m'encombre l'esprit. Je veux juste me libérer de tout ça.

Je passe devant lui en le bousculant, il tente de me retenir par le bras mais je me dégage d'un geste brusque.

— Sky, attends, s'écrie-t-il.

Courant sans m'arrêter jusqu'à l'escalier, j'en dévale les marches deux par deux. Je l'entends me courir après alors j'accélère mais mon pied se pose plus loin que prévu et je perds l'équilibre, basculant en avant et atterrissant en vrac au pied de l'escalier.

— Sky !

Je n'ai pas le temps de me relever qu'il s'agenouille en me prenant dans ses bras. Je le repousse pour qu'il me lâche mais il ne bronche pas.

— De l'air, je dis à bout de souffle et de force. J'ai juste besoin de sortir prendre l'air, Holder. S'il te plaît.

Je sens bien qu'intérieurement il lutte et qu'il ne veut pas me laisser

partir. À contrecœur, il finit par s'écarter en me regardant au fond des yeux.

— Ne t'enfuis pas, Sky. Sors prendre l'air si tu veux mais je t'en prie, ne t'en va pas. Il faut qu'on parle.

Voyant que j'acquiesce, il me lâche et m'aide à me relever. Une fois sur le perron, je m'avance sur la pelouse en joignant les mains derrière la tête et j'inspire une grande bouffée d'air froid. Le nez en l'air, je contemple les étoiles, regrettant amèrement de ne pas être là-haut avec elles plutôt qu'ici-bas. Je ne veux pas que la mémoire me revienne parce que chaque souvenir troublant qui remonte suscite une nouvelle question encore plus troublante. Je ne comprends pas pourquoi je le connais, ni pourquoi il me l'a caché, ni comment j'ai pu m'appeler Hope alors qu'on m'a toujours appelée Sky. Je ne vois pas pour quelle raison Karen aurait inventé que Sky est le prénom qui figure sur mon acte de naissance si ce n'est pas le cas. Toutes les zones d'ombre de mon passé sont en train de s'éclaircir, levant le voile sur des choses que je ne veux pas entendre. On me ment et je suis terrifiée à l'idée de découvrir ce que tout le monde tente de me dissimuler.

Je reste un bon moment dehors à essayer de faire le point toute seule alors que je ne sais même pas de quoi j'essaie de me dépêtrer au juste. Il faut que je parle à Holder et qu'il me dise ce qu'il sait mais j'ai trop mal. Je n'ose pas l'affronter, sachant qu'il me cache ce secret depuis le début. Tout ce que je croyais être en train de construire avec lui n'est plus qu'une façade.

Je me sens vidée et j'ai eu mon lot de révélations pour la soirée. Je voudrais juste rentrer chez moi et aller me coucher. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil avant qu'il m'explique pour quelle raison, exactement, il ne m'a pas dit plus tôt qu'on se connaissait quand on était petits. Je ne comprends même pas ce qui lui a pris de croire qu'il valait mieux ne rien me dire.

Je rebrousse chemin pour retourner à l'intérieur. Posté dans l'embrasement, sur ses gardes, il s'écarte pour me laisser entrer tandis que je me dirige droit vers la cuisine et ouvre le frigo. J'attrape une bouteille d'eau, l'ouvre et avale plusieurs goulées. Je suis complètement déshydratée vu qu'il ne m'a jamais rapporté le verre d'eau qu'il était parti me chercher tout à l'heure.

Je repose la bouteille sur le bar en le regardant.

— Ramène-moi chez moi.

Sans objecter, il se retourne pour attraper ses clés sur la console de l'entrée et me fait signe de le suivre. Je laisse la bouteille d'eau sur le bar et le suis en silence jusqu'à sa voiture. Une fois à bord, il sort de l'allée en marche arrière et s'engage dans la rue sans prononcer un mot.

On passe devant mon embranchement ; de toute évidence, il n'a pas l'intention de me ramener. Je lui lance un regard alors qu'il fixe la route sans ciller.

— Ramène-moi, je répète.

Il me dévisage d'un air déterminé.

— Il faut qu'on parle, Sky. Tu te poses plein de questions, ne dis pas le

contraire.

C'est vrai. J'ai des tonnes de questions à lui poser mais j'espérais qu'il me laisserait la nuit pour que je puisse faire le tri et essayer de trouver toute seule un maximum de réponses. Mais apparemment, il se fiche de ce que je préfère à ce stade. Détachant ma ceinture à contrecœur, je pivote sur mon siège pour lui faire face. Puisqu'il ne veut pas me laisser le temps d'accuser le coup, je vais lui débiter toutes mes questions d'une traite. Mais vite, parce que je tiens quand même à rentrer chez moi.

— Très bien, je concède. Réglons ça tout de suite. Pourquoi tu me mens depuis deux mois ? Pourquoi tu t'es fâché en voyant mon bracelet au point de ne plus m'adresser la parole pendant des semaines ? Ou pourquoi tu n'as pas prétendu que tu m'avais confondue avec quelqu'un le jour où on s'est rencontrés au supermarché ? Parce que tu savais, Holder. Tu savais qui j'étais et pour une raison que j'ignore, tu t'es dit que ce serait marrant de me faire marcher jusqu'à ce que je pige. Est-ce que je te *plais*, au moins ? Est-ce que ce petit numéro que tu m'as joué valait la peine de me blesser comme jamais je n'ai été blessée de toute ma vie ? Parce que c'est tout ce que tu as gagné ! je lâche avec colère à tel point que j'en tremble.

Finalement, je laisse libre cours à mes larmes car comme tout le reste, elles ne demandent qu'à sortir et j'en ai assez de résister. Je sèche mes joues d'un revers de main et baisse la voix :

— Tu m'as blessée, Holder. Profondément. Tu avais promis d'être toujours sincère avec moi.

À vrai dire, j'ai parlé d'une voix si faible que je ne suis même pas sûre qu'il m'ait entendue. Ce salaud continue de fixer la route. Je ferme les yeux et me laisse retomber en arrière dans mon siège. Le regard perdu dans le vide à travers la fenêtre côté passager, je maudis le karma. Je le maudis d'avoir fait entrer ce paumé dans ma vie pour qu'il la gâche.

Comme il continue de rouler sans réagir, je ne peux rien faire d'autre que de lâcher un petit rire pitoyable en marmonnant tout bas :

— Tu pourras m'ajouter à la liste des gens que tu as déçus dans ta vie.

Treize ans plus tôt

— J'ai envie de faire pipi, dit-elle en gloussant.

Accroupies dans leur véranda, on attend que Dean nous trouve. J'aime bien jouer à cache-cache, et je préfère quand c'est moi qui me cache. Je ne veux pas qu'ils se rendent compte que je ne sais pas encore compter. Dean me dit toujours de compter jusqu'à vingt quand ils partent se cacher mais je ne sais pas comment on fait. Alors je me contente de garder les yeux fermés et de faire semblant. Tous les deux, ils vont déjà à l'école alors que moi je dois encore attendre l'année prochaine. C'est pour ça que je ne compte pas aussi bien qu'eux.

— Il arrive ! chuchote-t-elle en reculant un peu à quatre pattes.

Le sol est froid, alors j'essaie de ne pas poser les mains par terre, comme elle, mais j'ai mal aux jambes.

— Less ! crie-t-il.

Il se rapproche de la véranda en se dirigeant droit vers l'escalier. Ça fait un bon moment qu'on est cachées et il a l'air d'en avoir assez de nous chercher. Il s'assoit sur les marches, quasiment pile devant nous. Si je penche la tête, je peux le voir au-dessus de moi.

— J'en ai marre de chercher !

Je me retourne pour lancer un regard à Lesslie et voir si elle est prête à courir jusqu'au refuge. Elle me fait non de la tête en posant un doigt sur la bouche.

— Hope ! hurle-t-il, toujours assis sur les marches. J'abandonne !

Soupirant doucement, il parcourt le jardin des yeux et marmonne en envoyant valser le gravier sous ses pieds. Ça me fait rire. Lesslie me donne un petit coup dans le bras en me soufflant de ne pas faire de bruit.

Dean se met à pouffer et au début, je crois que c'est parce qu'il nous a entendues mais ensuite je me rends compte que non. En fait, il parle tout seul.

— Hope et Less, dit-il tout bas, ça fait « hopeless ».

Il rit encore en se relevant.

— Vous avez entendu ? s'égosille-t-il, les mains en porte-voix. Vous êtes des cas désespérés !

En l'entendant transformer nos prénoms en un mot, Lesslie éclate de rire et finit par sortir en rampant de sous la véranda. Je la suis et me relève au moment où Dean se retourne et l'aperçoit. Le sourire aux lèvres, il

contemple nos genoux crottés et les toiles d'araignée dans nos cheveux, puis il secoue la tête.

— Vraiment désespérés, répète-t-il.

Samedi 27 octobre 2012

23 h 20

Le souvenir est si vif ! Je ne comprends pas pourquoi ça ne me revient que maintenant. Comment ai-je pu voir ce tatouage durant des jours, l'entendre m'appeler Hope et parler de Less sans jamais percuter une seule fois ? Je me penche pour lui attraper le bras et remonte sa manche. Je sais qu'il est là et ce qui est écrit, mais c'est la première fois que je le regarde en connaissant sa véritable signification.

— Pourquoi tu t'es fait faire ce tatouage ?

Il me l'a déjà dit, mais je veux connaître la vraie raison. Il quitte un instant la route des yeux pour me lancer un regard.

— Je te l'ai déjà dit. C'est pour ne pas oublier les personnes que j'ai déçues dans ma vie.

Fermant les yeux, je me laisse retomber en arrière en secouant la tête. Lui qui affirmait que ce n'était pas son truc d'être flou, je n'ai jamais entendu une explication aussi vague que celle qu'il n'arrête pas de me sortir à propos de ce tatouage. Comment est-ce qu'il a pu me décevoir ? Déjà, en soi, ça me paraît absurde qu'il estime m'avoir déçue quand j'étais si petite. Mais qu'il éprouve des regrets au point de s'en faire un mystérieux tatouage, ça me dépasse complètement, vraiment. Je ne vois pas ce que je peux dire ou faire de plus pour l'obliger à me ramener chez moi. Il n'a répondu à aucune de mes questions et maintenant, il recommence son petit bras de fer psychologique en me donnant d'obscur réponses qui n'en sont pas. Moi, je voudrais juste rentrer chez moi.

En le voyant se ranger sur le côté, j'espère que c'est pour amorcer un demi-tour. Mais au lieu de ça, il coupe le contact et ouvre sa portière. En jetant un coup d'œil par la fenêtre, je m'aperçois qu'on est de retour à l'aérodrome. Ça m'agace. Je n'ai aucune envie de rester là à contempler encore les étoiles pendant que monsieur réfléchit. Ce que je veux, c'est des réponses ou bien rentrer à la maison.

J'ouvre la portière et le suis à contrecœur jusqu'à la clôture, en espérant que cette ultime preuve de bonne volonté me permette d'obtenir une explication. Il m'aide à escalader une nouvelle fois, puis on retourne s'allonger au même endroit sur la piste.

Je contemple le ciel dans l'espoir d'apercevoir une étoile filante. Là tout

de suite, j'aurais bien besoin de pouvoir faire un ou deux vœux. Par exemple, je voudrais remonter le temps de deux mois et ne jamais avoir mis les pieds dans ce supermarché ce jour-là.

— Tu es prête à m'écouter ? dit-il.

Je tourne la tête vers lui.

— Oui, à condition que cette fois tu me dises la vérité.

Soutenant mon regard, il prend appui sur un bras pour se mettre sur le côté, face à moi. Et c'est reparti : il me fait le coup de me fixer sans rien dire. Comme il fait plus sombre que la dernière fois où on est venus ici, j'ai du mal à déchiffrer son expression. Cependant je vois bien qu'il va mal. Quand il est triste, son regard le trahit, il n'a jamais su le dissimuler. Il se penche en posant une main sur ma joue.

— J'ai besoin de t'embrasser.

Je manque d'éclater de rire mais si je ne me retiens pas, j'ai peur de passer pour une hystérique. Et ça me terrifie parce que j'ai déjà l'impression de devenir cinglée. Je lui fais non de la tête, sidérée qu'il ait même pu croire que j'allais accepter ; maintenant que j'ai découvert qu'il me ment depuis deux bons mois, il ne risque pas de m'embrasser de sitôt.

— Sûrement pas, je réponds sèchement.

Il laisse son visage près du mien et sa main sur ma joue. Bien que toute la colère que je contiens à cet instant soit due à ses mensonges, mon corps continue de réagir à son contact et je déteste ça. C'est une étrange lutte intérieure : ne pas savoir si on préférerait gifler la bouche offerte à sept centimètres de la vôtre ou bien l'embrasser.

— J'ai besoin de t'embrasser, répète-t-il cette fois d'un ton implorant. Je t'en prie, Sky. Une fois que tu auras entendu ce que je m'appête à te dire... j'ai peur de ne plus jamais en avoir l'occasion.

Il se rapproche en me caressant la joue du pouce, sans me quitter un seul instant des yeux.

— *S'il te plaît.*

Tout doucement, je hoche la tête, laissant ma faiblesse l'emporter. Il m'embrasse. Les yeux fermés, je le laisse faire car je suis aussi terrifiée que lui à l'idée que ce soit notre dernier baiser. J'ai peur de ne plus jamais rien *ressentir* de ma vie car il n'y a qu'avec lui que j'ai envie de vibrer.

Il change de position pour se mettre à genoux au-dessus de moi, une main sur mon visage, l'autre en appui près de ma tête. Caressant ses cheveux, je l'attire vers ma bouche d'un geste plus impatient. Sentir sa langue et son souffle qui se mêlent aux miens me fait momentanément oublier cette soirée. À cet instant précis, je ne pense qu'à lui et à mon cœur, à la fois gonflé et en miettes. L'idée que mes sentiments pour lui ne soient même pas justifiés ou réels me fait mal. J'ai mal partout. À la tête, au ventre, au cœur, à l'âme. Avant, ses baisers me faisaient l'effet d'un puissant remède. Désormais, j'ai plutôt l'impression qu'ils engendrent en moi un chagrin profond et incurable.

Sentant l'abattement me gagner et des sanglots me nouer la gorge, il

s'écarte, sa bouche glissant sur ma joue pour s'approcher de mon oreille :

— Je suis vraiment désolé, souffle-t-il. Je t'assure. Je ne voulais pas que tu saches.

Je ferme les yeux en le repoussant et me redresse en inspirant un grand coup. Essuyant mes larmes d'un revers de main, je ramène les jambes vers moi en les serrant fort et j'enfouis la tête entre les genoux pour ne plus être obligée de le regarder.

— Je veux juste que tu m'expliques, Holder, je dis d'un ton anéanti. Je t'ai posé toutes les questions possibles en chemin. Maintenant il faut que tu me répondes pour que je puisse rentrer chez moi.

Une main dans mon dos, il me caresse les cheveux le temps d'élaborer une réponse, puis il s'éclaircit la voix.

— La première fois que je t'ai vue, je n'étais pas sûr que tu sois Hope. À force de croire que c'était elle chaque fois que je croisais une inconnue de notre âge, j'ai fini par renoncer à la retrouver. Mais quand je t'ai aperçue au supermarché et que je t'ai regardée dans les yeux... j'ai eu le sentiment que c'était vraiment toi. Quand tu m'as montré ta carte d'identité et que je me suis rendu compte que je m'étais trompé, je me suis senti bête. Ça m'a fait l'effet d'une douche froide qui m'a enfin permis de me défaire de mes souvenirs.

Caressant toujours mes cheveux, il marque une pause en traçant des petits cercles du doigt dans mon dos. J'ai envie de repousser sa main et paradoxalement, j'ai encore plus envie qu'elle reste exactement où elle est.

— Ton père et toi étiez nos voisins. Toi, moi et Less... on était les meilleurs amis du monde. Mais c'est dur de se souvenir des visages, ça remonte à si longtemps. Pour moi, tu étais Hope mais d'un autre côté, je me disais que si c'était vraiment toi, je n'aurais pas autant de doutes. J'étais persuadé que si je la revoyais un jour, je la reconnaîtrais sans hésiter. Ce jour-là, en rentrant du supermarché, j'ai tout de suite cherché le nom que tu m'avais donné sur Internet. Je n'ai trouvé aucune info sur toi, pas même sur Facebook. J'ai persisté pendant une heure et j'ai fini par être si frustré que je suis parti courir pour me défouler. Quand en revenant au coin de la rue, je t'ai aperçue devant chez moi, j'ai halluciné. Tu étais là, épuisée par ton footing et... nom de Dieu, Sky, tu étais tellement belle ! Je n'étais toujours pas sûr que tu sois Hope mais à ce moment précis, je n'y pensais même pas. Ça m'était égal *qui* tu étais ; j'avais juste besoin de faire ta connaissance. Cette semaine-là, après avoir passé un peu de temps avec toi, je n'ai pas pu m'empêcher de te rendre visite le vendredi soir. Je ne venais pas dans l'intention de remuer le passé ni même dans l'espoir qu'il se passerait quelque chose entre nous. Si je suis venu chez toi, c'était pour que tu découvres qui j'étais vraiment, pas celui dont tu avais entendu parler par tout le monde. Je n'ai ensuite plus eu qu'une obsession : trouver le moyen de passer encore plus de temps avec toi. Personne ne m'avait encore jamais fait cet effet. Je continuais de me demander si c'était possible... que tu sois elle. J'ai été intrigué quand tu m'as raconté que tu avais été adoptée et puis bon, je me suis

dit que c'était peut-être une coïncidence. Mais ensuite, quand j'ai vu le bracelet...

Il s'interrompt en retirant sa main de mon dos. Glissant les doigts sous mon menton, il relève mon visage pour m'obliger à le regarder.

— Ça m'a brisé le cœur, Sky. Je ne voulais pas que tu sois elle. Je voulais que tu me dises que c'était un cadeau d'une amie ou bien que tu l'avais trouvé, ou acheté. Après avoir passé tant d'années à te chercher parmi tous les visages que je croisais, je te retrouvais enfin... et j'étais complètement anéanti. Je ne voulais pas que tu sois Hope mais simplement *toi*.

Je hoche la tête, pas plus avancée.

— Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit ? En quoi cela aurait été si difficile d'avouer qu'on s'était connus autrefois ? Je ne comprends pas ce qui t'a poussé à mentir.

Il me fixe un instant, le temps de trouver une réponse adaptée, puis il repousse une mèche sur ma joue.

— Tu as des souvenirs de ton adoption ?

Je fais non de la tête.

— Pas vraiment. Je sais que j'ai été placée dans un centre après que mon père m'a abandonnée, puis que Karen m'a adoptée et qu'on a changé de région pour emménager ici quand j'avais cinq ans. À part ça et quelques souvenirs bizarres, je ne sais rien.

Il se redresse en m'obligeant à en faire autant, posant les mains sur mes épaules d'un geste ferme comme s'il perdait patience.

— Tout ça, ce sont les informations que Karen t'a données. Ce qui m'intéresse, ce sont *tes* souvenirs, Sky. Est-ce que tu te souviens de quelque chose ?

Je lui fais encore signe que non, lentement cette fois.

— Pas du tout. Mes plus vieux souvenirs sont liés à Karen. La seule chose dont je me souviens avant elle, c'est ce bracelet qu'on m'a offert mais c'est uniquement parce que je l'ai toujours aujourd'hui, alors ça m'est resté. Je ne savais même plus vraiment qui m'en avait fait cadeau avant ce soir.

Agrippant ma figure, Holder pose les lèvres sur mon front. Il reste comme ça, comme s'il avait peur de s'écarter, peur de parler, peur d'être contraint d'avouer ce qu'il sait.

— Parle, qu'on en finisse. Dis-le-moi, ce truc que tu aurais préféré ne jamais avoir à me dire.

Il s'écarte, cette fois pour appuyer son front contre le mien en me tenant la tête, les yeux fermés. Il a l'air vraiment peiné et malgré ma contrariété, j'ai envie de le reconforter. Alors j'ouvre les bras pour l'enlacer. Il m'étreint à son tour et me fait asseoir sur ses genoux. Je glisse les jambes autour de sa taille, nos fronts toujours soudés. Il se cramponne à moi mais cette fois, on dirait que c'est *son* univers qui a basculé et que c'est *moi*, son pilier.

— Explique-moi, Holder.

Il me caresse le bas du dos et rouvre les yeux en reculant la tête pour pouvoir répondre en me regardant en face :

— Le jour où Less t'a offert ce bracelet, tu pleurais. Je me rappelle chaque détail de la scène comme si c'était hier. Tu étais assise dans ton jardin. Avec Less, on est restés assis un bon moment avec toi mais tu étais inconsolable. Après t'avoir offert le bracelet, elle est rentrée mais moi, j'ai pas pu. Ça m'ennuyait de te laisser là parce que je croyais que tu étais encore fâchée contre ton père. Il te faisait toujours pleurer, du coup je le détestais. Je ne me souviens pas de lui, je sais juste que je ne pouvais pas le blairer à cause des états dans lesquels il te mettait. Je n'avais que six ans, alors je ne savais jamais quoi dire pour te reconforter quand tu pleurais. Je crois que ce jour-là, j'ai dit un truc du genre : « T'en fais pas... »

— « ... il ne vivra pas éternellement », je dis pour terminer la phrase à sa place. Je me souviens de cette journée. Ce sont deux choses que je n'ai jamais oubliées. Seulement, j'ignorais que c'était toi.

— Eh si, c'est moi qui t'ai dit ça.

Tenant mes joues, il poursuit :

— Ensuite, j'ai fait quelque chose que j'ai regretté chaque jour de ma vie par la suite.

Je secoue la tête en signe de protestation.

— Non, Holder, tu n'as rien fait. Tu es simplement parti.

— Exactement. Je suis reparti alors que je savais très bien que j'aurais dû rester près de toi. Je suis resté planté dans mon jardin à te regarder pleurer toute seule au lieu de te reconforter. J'étais là, comme un piquet... et puis j'ai vu la voiture se garer le long du trottoir. La fenêtre côté passager s'est abaissée et j'ai entendu quelqu'un t'appeler. Tu as levé la tête en t'essuyant les yeux, puis tu t'es relevée, tu as frotté ton short et marché jusqu'à la voiture. Tu es montée à bord et même si je n'avais pas conscience de ce qui était en train de se passer, je savais au fond de moi que j'aurais dû faire quelque chose. Et pourtant... je suis resté les bras croisés au lieu de te retenir. Ce ne serait jamais arrivé si j'étais resté assis là-bas, près de toi.

Je sens mon cœur s'emballer en entendant sa voix pleine d'angoisse et de regrets. Malgré la peur qui me ronge, je réussis je ne sais comment à trouver la force de demander :

— Qu'est-ce qui ne serait jamais arrivé ?

Il m'embrasse encore sur le front tout en effleurant délicatement mes pommettes, puis il me regarde comme s'il avait peur d'être sur le point de me bouleverser.

— On t'a kidnappée. Celui ou celle qui se trouvait dans cette voiture t'a enlevée à ton père, à Less, à moi. Ça fait treize ans que tu as disparu, Hope.

Samedi 27 octobre 2012

23 h 57

Une des choses que j'adore dans les romans, c'est le fait de pouvoir définir et condenser certains pans de la vie d'un personnage. Ça me fascine parce que dans la réalité, c'est impossible. On ne peut pas se contenter de clore un chapitre et de sauter les étapes qu'on n'a pas envie de vivre pour rouvrir le livre plus loin, à un passage plus adapté à notre état d'esprit. L'existence ne peut se diviser en chapitres... seulement en minutes. Les événements de la vie s'entassent les uns à la suite des autres, minute par minute, sans aucun intervalle ni page vierge ni saut de page car quoi qu'il arrive, la Terre continue de tourner, les pages de s'écrire et les vérités d'éclater, que ça nous plaise ou non, et la vie ne nous accorde pas le moindre répit pour qu'on reprenne notre putain de souffle.

Là, je suis entre deux chapitres. Il me faut une pause. Je voudrais juste reprendre mon souffle, sauf que je ne sais pas comment faire.

— Dis quelque chose, supplie doucement Holder.

Je suis toujours assise sur ses genoux, dans ses bras, la tête appuyée contre son épaule, les yeux fermés. Il pose la main sur ma nuque et penche la tête au creux de mon oreille en me serrant plus fort.

— Je t'en prie. Parle-moi.

Qu'est-ce qu'il veut que je lui dise ? Il veut que je joue la fille stupéfaite ? Abasourdie ? Il veut que je pleure ? Que je crie ? J'en suis incapable parce que je n'ai toujours pas fini de digérer son histoire.

Ça fait treize ans que tu as disparu, Hope.

La phrase tourne en boucle dans ma tête comme un vieux disque rayé.

Disparu.

J'espère que ce n'est qu'une façon de parler, sous-entendu, que je lui ai peut-être manqué durant toutes ces années. Je doute que ce soit le cas, cela dit. J'ai bien vu son regard quand il a prononcé ces mots, il aurait préféré ne rien dire. Il savait quel impact ils auraient sur moi.

Peut-être qu'il utilisait « disparu » au sens propre mais qu'il n'a pas les idées claires, c'est tout. On était si jeunes ; il ne se souvient sans doute pas bien du déroulement des événements. Cependant, le film de ces deux derniers mois se met à défiler devant mes yeux et tout ce qui me paraissait obscur chez lui – sa personnalité à multiples facettes, ses revirements d'humeur et ses

discours sibyllins – apparaît maintenant parfaitement clair. Comme ce fameux soir où, sur mon perron, il a dit qu'il m'avait cherchée toute sa vie. Pour le coup, ce n'était pas une façon de parler.

Ou bien la première soirée qu'on a passé ici, sur cette piste, quand il m'a demandé si j'avais eu la belle vie jusqu'à présent. Pendant treize ans, il s'est inquiété de mon sort. Il ne faisait aucun sous-entendu à ce moment-là : il voulait savoir si j'étais heureuse de la vie que je menais.

Ou encore ce jour où il a refusé de s'excuser pour son comportement à la cantine sous prétexte que lui, il savait pour quelle raison il s'était emporté mais qu'il ne pouvait pas m'en parler pour l'instant. Sur le moment, je n'avais pas eu de doutes car il semblait sincèrement avoir l'intention de s'expliquer un jour. Jamais de ma vie je n'aurais pu deviner pourquoi il avait été aussi contrarié de me voir porter ce bracelet. Il ne voulait pas que je sois Hope parce qu'il savait que la vérité me dévasterait.

Et il avait raison.

Tu as disparu depuis treize ans, Hope.

Ce prénom me fait froid dans le dos. Lentement, je relève la tête pour le regarder.

— Ne m'appelle pas comme ça. Ce n'est pas mon nom.

Il acquiesce.

— Excuse-moi, Sky.

Ce prénom-là aussi me donne des frissons. Je me dégage en douceur et me relève.

— Ne m'appelle pas comme ça non plus, je dis d'un ton catégorique.

« Hope », « Sky », « ma princesse » : je refuse qu'on m'appelle comme ça ou par n'importe quel autre nom. Subitement j'ai l'impression d'être plein de personnes différentes à la fois dans un seul et même corps. Une fille qui ignore son propre nom et ses origines. C'est très perturbant. Je ne me suis jamais sentie aussi seule de ma vie, comme s'il n'existait personne au monde à qui je pourrais me fier. Pas même à moi. Je ne peux même pas me fier à mes propres souvenirs.

Holder se lève en me prenant les mains. Il m'observe, guettant une réaction. Mais il va être déçu : je n'ai pas l'intention de réagir. En tout cas pas ici, pas tout de suite. D'un côté, j'ai envie de pleurer quand il me prend dans les bras en me chuchotant « T'en fais pas ! » à l'oreille ; de l'autre, j'ai envie de crier, de hurler et de le gifler pour tous ses mensonges. J'ai aussi envie de le laisser continuer à s'en vouloir de ne pas avoir empêché ce qui s'est prétendument passé il y a treize ans. Mais surtout, j'ai envie d'oublier toute cette histoire. Je voudrais revenir à l'époque où je ne ressentais rien. Ça me manque, la torpeur.

Je lâche ses mains et commence à repartir vers la voiture.

— Une pause chapitre s'impose, je lance tout haut bien que je m'adresse surtout à moi-même.

Il m'emboîte le pas.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

À son ton, je comprends qu'il est dépassé et bouleversé. Il me retient en m'agrippant par le bras, très probablement pour me demander comment je me sens, mais je me dégage brusquement et me retourne de nouveau face à lui. Je n'ai aucune envie qu'il me demande comment je vais car je n'en sais rien. Je suis en train de passer par toute une gamme d'émotions, dont certaines que je n'avais même encore jamais éprouvées. Rage, crainte, tristesse et incrédulité s'accumulent en moi et je voudrais que ça s'arrête. Je n'en veux plus, de toutes ces émotions, alors je l'empoigne pour l'embrasser à pleine bouche et le faire réagir. En vain. Ses lèvres restent figées. Il refuse de me réconforter de cette manière, du coup ma colère reprend le dessus et je m'écarte en le giflant.

C'est à peine s'il bronche et ça me rend encore plus furieuse. Je veux qu'il souffre autant que moi. Qu'il endure l'effet que ses paroles viennent d'avoir sur moi. Je le gifle une seconde fois mais il laisse faire. Comme il ne réagit toujours pas, je le pousse avec violence. Je le pousse je ne sais combien de fois, tentant de lui rendre coup pour coup toute la souffrance dans laquelle il vient de plonger mon âme. Brandissant le poing, je le frappe en pleine poitrine et je me mets à hurler en le rouant de coups et en me débattant comme une folle dans ses bras qui à présent m'étreignent. Il me fait pivoter dos à lui de sorte qu'on se retrouve blottis l'un contre l'autre, les bras entrecroisés sur mon ventre.

— Respire. Calme-toi, Sky. Je sais que tu es perdue et effrayée mais je suis là. Tout près de toi. Respire...

Sa voix est douce, apaisante ; je ferme les yeux pour mieux m'en imprégner. Il fait mine de respirer à fond, soulevant la poitrine en même temps que moi pour m'inciter à reprendre haleine et à suivre son exemple. Lentement, j'inspire plusieurs fois à son rythme. Comme j'ai cessé de me débattre, il me retourne en douceur et me serre contre lui.

— Je ne voulais pas que tu souffres comme ça, murmure-t-il en tenant délicatement ma tête. C'est pour ça que je ne t'ai rien dit.

À cet instant, je me rends compte que je ne pleure même pas. Je n'ai pas versé une seule larme depuis que la vérité est sortie de sa bouche et je m'applique à rejeter les larmes qui demandent à être libérées. Pleurer ne résoudra rien dans l'immédiat. Ça me rendra simplement plus faible.

Les mains à plat sur son torse, je le repousse doucement. Ses bras sont d'un tel réconfort que j'ai l'impression d'être encore plus encline à pleurer quand il me serre contre lui. Je n'ai pas besoin qu'on me dorlote mais d'apprendre à compter sur moi-même pour rester forte car je ne peux me fier qu'à moi – et encore. Tout ce que je croyais savoir n'était que des mensonges. Comme j'ignore qui est au courant ou qui connaît la vérité, en fin de compte, je n'ai plus confiance en personne.

Je recule d'un pas en le regardant.

— Est-ce qu'un jour tu comptais me dire qui j'étais ? je demande d'un œil mauvais. Et si je ne m'étais jamais souvenue de rien ? Est-ce qu'un jour

tu me l'aurais dit ? Tu avais peur que je te quitte et de rater l'occasion de coucher avec moi, c'est ça ? C'est pour cette raison que tu mens depuis le début ?

Dès lors que je prononce ces mots, son regard se trouble ; il est profondément blessé.

— Non, je n'ai jamais pensé ça. Ni avant ni maintenant. Si je ne t'ai rien dit, c'est parce que j'ai peur de ce qui va t'arriver. Si je le signale à la police, tu seras séparée de Karen. Il y a de grandes chances pour qu'ils l'arrêtent et qu'ils te renvoient vivre chez ton père en attendant que tu aies dix-huit ans. C'est ça, que tu veux ? Tu adores Karen et tu es heureuse ici. Je ne voulais pas prendre de décision à ta place et risquer de gâcher tout ça.

Je lâche un petit rire acerbe en secouant la tête. Son raisonnement est absurde, comme tout le reste.

— *Primo*, je réplique, ils ne mettraient pas Karen sous les verrous parce que je peux te garantir qu'elle n'est au courant de rien. *Secundo*, j'ai dix-huit ans depuis septembre. Si ton manque d'honnêteté ne tenait qu'à mon âge, tu m'aurais déjà dit la vérité.

Il se tient la nuque en fixant le sol. La nervosité qui se dégage de lui ne me plaît pas du tout. Je vois bien à sa réaction qu'il n'en a pas fini avec les aveux.

— Il y a encore des choses que je dois t'expliquer, Sky.

Il relève le nez pour me regarder en face.

— Ton anniversaire n'est pas en septembre. C'est le 7 mai. Tu n'auras dix-huit ans que dans six mois. Quant à Karen...

Il s'avance d'un pas en me prenant les mains.

— Elle est forcément au courant, Sky. *Forcément*. Réfléchis. Qui d'autre aurait pu faire ça ?

Je lâche immédiatement ses mains en reculant. J'ai conscience que ça a très probablement été un supplice pour lui de garder ce secret. Je vois bien dans ses yeux que ça lui crève le cœur de devoir me raconter tout ça. Mais dès notre première rencontre, je lui ai accordé le bénéfice du doute et toute la compassion que j'ai pu éprouver pour lui vient d'être réduite à néant par le fait qu'il essaie maintenant de me faire croire que ma propre mère est d'une façon ou d'une autre impliquée.

— Ramène-moi chez moi, je réponds d'une voix cinglante. Je ne veux plus rien entendre, plus rien apprendre ce soir.

Il tente de me saisir une nouvelle fois les mains mais je les dégage d'un geste violent.

— RAMÈNE-MOI !

Je repars vers la voiture. J'en ai assez entendu. J'ai besoin de ma mère. J'ai juste besoin de la voir, de la serrer dans mes bras et de savoir que je ne suis pas toute seule dans cette histoire car pour l'instant, c'est exactement l'impression que j'ai.

Atteignant la clôture avant Holder, je tente de l'escalader, mais sans

succès. Mes mains et mes bras tremblent, mous comme du coton. Je suis toujours en train d'essayer de me débrouiller seule quand il s'approche sans bruit derrière moi pour me hisser. Je me réceptionne d'un bond de l'autre côté puis je me dirige vers la voiture.

Il s'installe à la place du conducteur et referme sa portière mais il ne démarre pas. La main sur la clé de contact, il fixe le volant. La vue de ses mains m'inspire des sentiments contradictoires. D'un côté, j'ai terriblement envie de les sentir sur ma peau, qu'elles m'enlacent et me caressent le dos pendant qu'il m'assure que tout va s'arranger. De l'autre, quand je pense à la façon intime dont il m'a touchée et étreinte en étant conscient depuis le début de son hypocrisie, leur vue m'écœure. Vu ce qu'il savait, comment est-ce qu'il a pu rester avec moi tout en me laissant avaler ses mensonges ? J'ignore si je pourrai lui pardonner un jour.

— Je t'assure, je sais que ça fait beaucoup à encaisser, dit-il avec douceur. Je vais te raccompagner mais il faut qu'on en reparle demain.

Il me lance un regard grave.

— Surtout, n'en parle pas à Karen, d'accord ? Pas avant qu'on ait tiré ça au clair ensemble.

J'acquiesce, mais uniquement pour le rassurer. S'il croit vraiment que je ne vais rien lui dire, il rêve.

Cette fois, il se tourne complètement face à moi et se penche, une main posée sur mon appui-tête.

— Je suis sérieux. Je sais que tu ne la crois pas capable de faire un truc pareil mais tant qu'on n'en sait pas plus, garde ça pour toi. Si tu en parles à qui que ce soit, ta vie va être bouleversée. Prends le temps de réfléchir. *Je t'en prie*. Promets-moi de ne rien dire avant qu'on en ait reparlé demain.

Le cœur serré par le fond de terreur que je perçois dans sa voix, je lui fais de nouveau oui de la tête. Sauf que cette fois je suis sincère.

Il m'observe quelques instants, puis, lentement, il se retourne face au volant et démarre. On parcourt les six kilomètres qui nous séparent de chez moi sans ajouter un mot jusqu'à ce qu'il se gare dans mon allée. La main sur la poignée de la portière, je m'apprête à descendre quand il m'agrippe l'autre main.

— Attends.

J'attends mais sans me retourner. Un pied sur le plancher de la voiture, l'autre sur une dalle de l'allée, je reste face à la portière. Il approche la main de ma joue pour repousser une mèche derrière mon oreille.

— Ça va aller, cette nuit ?

La simplicité de cette question m'arrache un soupir.

— *Qu'est-ce que tu crois ?*

Je me laisse retomber sur mon siège et me tourne face à lui.

— Comment veux-tu que ça aille, après une soirée pareille ?

Il me regarde fixement en continuant, du bout des doigts, à me caresser la joue.

— Ça me tue de te laisser partir comme ça... Je ne veux pas te laisser seule. Tu veux bien que je revienne dans une heure ?

Je sais bien qu'il veut simplement venir s'allonger près de moi, rien de plus, mais je fais aussitôt non de la tête.

— J'peux pas, je dis d'une voix blanche. Ça me fait trop mal d'être avec toi pour l'instant. J'ai besoin de réfléchir. On se verra demain, d'accord ?

Acquiesçant d'un signe de tête, il retire sa main de ma joue pour la reposer sur le volant et me suit du regard tandis que je descends du véhicule et m'éloigne.

Dimanche 28 octobre 2012

0 h 37

Je franchis la porte et pénètre dans le salon avec l'espoir d'être submergée par le soulagement dont j'ai terriblement besoin. Le caractère familial de cette maison et le sentiment d'appartenance qu'elle m'inspire vont m'aider à me calmer. Je suis ici chez moi, où je vis avec Karen... une femme qui m'aime et qui serait prête à tout pour moi, quoi que Holder puisse en penser.

Figée dans la pénombre du salon, j'attends que le soulagement m'envahisse mais en vain. Méfiante, sceptique, je jette un coup d'œil autour de moi, horrifiée de constater que j'observe désormais ma vie d'un tout autre point de vue.

Je traverse la pièce et m'arrête devant la porte de la chambre de Karen. L'espace d'un instant, j'envisage de me glisser à côté d'elle dans son lit mais sa lumière est éteinte. Jamais je n'ai eu autant besoin d'être avec elle qu'à cet instant, pourtant je ne peux me résoudre à ouvrir sa porte. Je ne suis peut-être pas encore prête à l'affronter. Au lieu de ça, je remonte le couloir jusqu'à ma chambre.

Un rai de lumière filtre par l'interstice sous la porte de ma chambre. J'empoigne le bouton, le tourne et ouvre lentement la porte. Karen est assise sur mon lit. Quand elle entend la porte s'ouvrir, elle se tourne vers moi et se lève aussitôt.

— Où est-ce que t'étais passée ?

Elle a l'air inquiète mais à sa voix, je sens qu'elle est fâchée. Voire déçue.

— J'étais avec Holder. Tu n'as jamais dit à quelle heure je devais rentrer.

Elle désigne le lit d'un geste.

— Assieds-toi. J'ai à te parler.

Tout me paraît différent chez elle, à présent. Je l'observe prudemment. En acquiesçant de la tête, j'ai l'impression de jouer la petite fille obéissante, comme si j'étais dans la scène d'un téléfilm dramatique de *Lifetime*. Je m'approche et m'assois sans trop comprendre pourquoi elle est aussi remontée. D'une certaine façon, j'espère qu'elle en a découvert autant que moi ce soir. Ça rendra les choses franchement plus faciles quand je lui en

parlerai.

Elle se rassoit sur le lit et se tourne vers moi.

— Je t’interdis de le revoir, décrète-t-elle d’un ton ferme.

Je cligne des yeux, avant tout surprise par le sujet de la discorde. Je ne m’attendais pas à ce qu’il s’agisse de Holder.

— Mais pourquoi ? je réponds, déconcertée.

Plongeant la main dans sa poche, elle sort mon portable.

— C’est quoi, ça ? questionne-t-elle, crispée.

Je contemple le téléphone qu’elle tient fermement dans la main. Appuyant sur un bouton, elle me met l’écran sous le nez.

— Et qu’est-ce que c’est que ce genre de textos, Sky ? C’est ignoble. Ses messages sont abominables !

Elle jette le portable sur le lit puis m’attrape les mains.

— Qu’est-ce qui te prend de sortir avec quelqu’un qui te traite de cette manière ? Je t’ai élevée mieux que ça.

À présent son ton est plus doux. Elle joue simplement le rôle de la mère préoccupée.

Je tente de la rassurer d’une petite pression des mains. Je sais que je vais avoir des ennuis pour avoir caché ce portable mais je veux qu’elle sache que ces textos ne sont pas du tout ce qu’elle croit. En fait, je me sens même un peu ridicule d’avoir cette discussion avec elle. Comparé aux nouveaux problèmes qui se posent à moi, celui-ci paraît un peu puéril.

— Il ne dit pas ça sérieusement, maman. C’est pour rire, qu’il m’envoie ces textos.

Elle sourit d’un air découragé, secouant la tête en signe de désaccord.

— Je le trouve bizarre, Sky. Je n’aime pas le regard qu’il pose sur toi. Ni sur moi, d’ailleurs. Et le fait qu’il t’ait acheté un portable sans se soucier de mes principes prouve d’autant plus qu’il ne respecte pas vraiment les autres. Que ces textos soient pour rire ou pas, je me méfie de lui. Et à mon avis, tu devrais en faire autant.

Je la dévisage. Elle continue de parler mais les pensées qui me préoccupent résonnent de plus en plus fort, étouffant le sermon qu’elle m’impose. Mes mains deviennent moites et j’entends mon cœur se mettre à cogner dans mes tympans. Subitement, ses convictions, ses choix et ses règles me sautent aux yeux. Et j’ai beau m’efforcer de les mettre à part, dans leurs propres chapitres, tout finit par se mélanger. Je tire une première question de la pile et la pose sans détour :

— Pourquoi je peux pas avoir de portable ? je demande d’une toute petite voix.

Je ne suis même pas sûre d’avoir parlé assez fort ; toutefois sa bouche s’arrête de remuer, donc je pense qu’elle m’a entendue.

— Et Internet ? Pourquoi je peux pas y avoir accès ?

Les questions déferlent dans ma tête comme du poison et j’ai le sentiment qu’il faut à tout prix que ça sorte. Tout commence à se recouper

mais j'espère que ce n'est qu'une coïncidence. Je garde l'espoir qu'elle m'ait protégée toute ma vie du monde extérieur par amour et dans mon seul intérêt. Mais en mon for intérieur, il devient très vite évident que si elle m'a toujours *surprotégée*, c'était surtout pour me *cacher*.

— Pourquoi tu m'as scolarisée à la maison ? j'enchaîne, cette fois beaucoup plus fort.

À ses yeux écarquillés, il est évident qu'elle ne comprend pas du tout ce qui me pousse à poser toutes ces questions maintenant. Elle se lève et me regarde.

— Je ne te laisserai pas renverser la situation et me faire porter le chapeau, Sky. Tant que tu vivras sous mon toit, tu suivras mes règles.

Elle ramasse le portable et se dirige vers la porte.

— Tu es privée de sortie. Plus de portable. Plus de petit copain. On en reparlera demain.

Elle claque la porte derrière elle et je tombe aussitôt à la renverse sur le lit, encore plus désemparée qu'avant de rentrer dans cette maison.

Je me trompe forcément. C'est une coïncidence, c'est tout. Ça ne peut pas être vrai, c'est impossible. Jamais elle n'aurait fait un truc pareil. Plissant les yeux pour refouler des larmes, je me refuse à y croire. Il y a forcément une autre explication. Peut-être que Holder ne sait plus où il en est. Ou bien *Karen*.

Moi, en tout cas, je n'en sais plus rien.

Je retire ma robe pour enfiler un tee-shirt, puis j'éteins la lumière et me glisse sous la couette. Je croise les doigts pour que demain, à mon réveil, je me rende compte que toute cette soirée n'était qu'un mauvais rêve. Autrement, je ne sais pas si j'aurai encore la force d'en encaisser davantage. Fixant les étoiles au plafond, je commence à les compter. J'oublie les gens et le reste et me concentre uniquement sur les étoiles, rien que les étoiles.

Treize ans plus tôt

Dean repart dans son jardin, puis il se retourne pour me regarder. Je replonge la tête dans mes bras et essaie d'arrêter de pleurer. Je sais qu'ils aimeraient sûrement rejouer à cache-cache avant que ce soit l'heure pour moi de rentrer, alors il faut que j'arrête d'être triste pour qu'on puisse jouer.

— Hope !

Je relève la tête vers Dean mais il ne me regarde plus. Je croyais qu'il m'avait appelée. Mais non. Il scrute une voiture. Elle est garée devant chez moi et la fenêtre est baissée.

— Coucou, Hope, dit la dame.

Tout sourire, elle me demande d'approcher. J'ai l'impression de la connaître mais je n'arrive pas à me rappeler son nom. Je me lève pour aller voir ce qu'elle me veut. Après avoir frotté la terre sur mon short, je marche jusqu'à sa voiture. Elle sourit toujours et elle est très jolie. Quand j'arrive à sa hauteur, elle appuie sur le bouton qui déverrouille les portes.

— Tu es prête à partir, ma puce ? Ton papa a dit de se dépêcher.

Je ne savais pas que j'étais censée aller quelque part. Papa n'a pas parlé d'une sortie aujourd'hui.

— Où est-ce qu'on va ? je demande.

Elle sourit en tendant le bras vers la poignée pour m'ouvrir la portière.

— Je te le dirai en chemin. Monte et attache ta ceinture, il ne faut pas qu'on soit en retard.

Elle a l'air vraiment pressée et comme je ne veux pas qu'elle soit en retard, je grimpe et claque la portière. Elle remonte la vitre et commence à s'éloigner de ma maison.

Elle me regarde en souriant puis tend le bras pour attraper quelque chose sur la banquette arrière. Elle me propose une briquette de jus de fruits. Je la prends et déchire le plastique de la paille.

— Je m'appelle Karen, raconte-t-elle, et tu vas rester avec moi pendant quelque temps. Je t'expliquerai tout quand on sera arrivées.

J'aspire une gorgée. C'est du jus de pomme, mon préféré.

— Mais, et mon papa ? Il vient, lui aussi ?

Karen fait non de la tête.

— Non, mon ange. Une fois là-bas, on sera juste toutes les deux.

Je remets la paille dans ma bouche pour qu'elle ne me voie pas

sourire. Je veux pas qu'elle sache que je suis contente que mon papa ne vienne pas.

Dimanche 28 octobre 2012

2 h 45

Je me redresse dans mon lit.

C'était un rêve.

Juste un rêve.

Je sens mon cœur tambouriner dans tout mon corps. Il bat si fort que je l'*entends*. Je cherche mon souffle, couverte de sueur.

C'était un rêve, ni plus ni moins.

Je tente de m'en persuader. Je veux croire de tout mon cœur que le souvenir qui vient de ressurgir n'en était pas vraiment un. C'est *impossible*.

Et pourtant. Je m'en souviens parfaitement, comme si ça s'était passé hier. Depuis quelques jours, chaque souvenir qui remonte en entraîne un nouveau. Des choses que j'avais refoulées ou que je ne me rappelais plus car j'étais simplement trop jeune sont en train de me revenir d'un seul coup. Des choses dont je ne veux pas me souvenir et que j'aurais préféré ne jamais savoir.

Je repousse la couette et tends le bras vers la lampe pour l'allumer. La pièce s'éclaire et je pousse un cri en m'apercevant qu'une silhouette est allongée à côté de moi. J'ai à peine le temps de crier qu'il se réveille et se redresse brusquement comme un diable hors de sa boîte.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? je chuchote assez haut.

Holder jette un œil à sa montre et se frotte les yeux du coin de la paume. Une fois suffisamment réveillé pour répondre, il pose la main sur mon genou :

— Je ne pouvais pas te laisser toute seule. Je voulais juste vérifier que tu allais bien.

Il approche la main de mon cou, juste en dessous de mon oreille, effleurant du pouce le contour de ma joue.

— Ton cœur, s'étonne-t-il en sentant mon pouls battre sous ses doigts. Tu as eu peur.

En le voyant là, dans mon lit, prenant soin de moi comme il le fait... je ne peux plus lui en vouloir. J'aimerais bien, mais j'en suis incapable. S'il n'était pas là à cet instant pour me réconforter après la découverte que je viens de faire, je ne sais pas ce que je ferais. Son seul tort est d'avoir endossé la responsabilité de tout ce qui m'est arrivé. Je commence à accepter l'idée qu'il a peut-être autant besoin de réconfort que moi. Pour la peine, je lui ouvre

encore un peu plus mon cœur. Je m'empare de sa main dans mon cou pour la serrer.

— Holder... je me souviens, je dis d'une voix tremblante, au bord des larmes.

Je déglutis en les ravalant de toutes mes forces. Il se rapproche rapidement et me fait pivoter face à lui. Les mains sur mes joues, il me regarde dans les yeux.

— De quoi tu te souviens ?

Je secoue la tête, refusant de le dire. Il ne me lâche pas. Il tente de m'amadouer du regard, hochant doucement la tête pour m'assurer que ce n'est pas grave, que je peux le dire. Je chuchote aussi discrètement que possible car j'ai trop peur de l'admettre tout haut.

— C'était Karen dans la voiture. C'est elle... qui m'a enlevée.

Le visage tordu de douleur et de résignation, il m'attire vers lui pour me serrer dans ses bras.

— Je sais, ma belle, souffle-t-il dans mes cheveux. Je sais.

J'agrippe son tee-shirt pour me cramponner à lui et savourer le réconfort que ses bras me procurent. Je ferme les yeux mais à peine une seconde. Il s'écarte dès que Karen ouvre la porte de ma chambre.

— Sky ?

Je fais volte-face sur le lit. Plantée dans l'embrasure, elle fixe Holder d'un air mauvais.

— Sky... ? répète-t-elle. Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Confusion et déception assombrissent son visage.

Je tourne brusquement la tête vers Holder.

— Emmène-moi loin d'ici, je le supplie tout bas.

Hochant la tête, il se dirige aussitôt vers mon placard et l'ouvre tandis que je me lève pour attraper dans ma commode un jean que j'enfile en quatrième vitesse.

— Sky ? insiste Karen en nous observant depuis la porte.

Je ne la regarde pas. C'est au-dessus de mes forces. Elle s'avance dans la chambre au moment où Holder ouvre un grand sac balluchon qu'il pose sur le lit.

— Mets quelques fringues là-dedans. Je vais chercher tes affaires dans la salle de bains.

Son intonation est calme, posée, ce qui atténue légèrement le sentiment de panique qui me fouette le sang. Je m'approche de mon placard et commence à retirer des chemisiers de leurs cintres.

— Tu n'iras nulle part avec lui ! Tu as perdu la tête ou quoi ?

La voix de Karen frise l'affolement mais je ne la regarde toujours pas. Je continue de jeter des vêtements dans le sac puis je pars vers la commode et ouvre le tiroir du haut pour m'emparer d'une brassée de chaussettes et de sous-vêtements. Quand je reviens vers le lit, Karen me barre le chemin en m'agrippant par les épaules pour m'obliger à la regarder.

— Sky, mais qu'est-ce qui te prend ? s'écrie-t-elle, ahurie. Qu'est-ce qui t'arrive ? Je t'interdis de partir avec lui.

Holder réapparaît dans la chambre avec une poignée d'articles de toilette et contourne Karen pour les entasser dans le sac.

— Karen, je vous suggère de la lâcher, conseille-t-il d'un ton très calme malgré la menace implicite.

Estomaquée, Karen se retourne face à lui, l'air moqueur.

— Toi, ne t'avise pas de l'emmener. Si tu oses ne serait-ce que sortir de cette maison avec elle, je préviens les flics.

Holder ne réagit pas. Il me lance un regard en tendant la main pour que je lui passe les affaires que je tiens, puis il se tourne pour les ranger dans le sac avant de le fermer.

— Tu es prête ? demande-t-il en me prenant par la main.

Je lui dis oui de la tête.

— Je ne plaisante pas ! s'affole Karen pour de bon.

Des larmes commencent à couler sur ses joues tandis qu'elle nous lance des regards éperdus. La douleur qui se lit sur son visage me brise le cœur, car c'est ma mère et je l'aime, mais je ne peux pas fermer les yeux sur la colère et le sentiment de trahison que j'éprouve concernant les treize dernières années de ma vie.

— Je vais appeler la police ! hurle-t-elle. Tu n'as pas le droit de l'emmener !

Je plonge la main dans la poche de Holder pour en sortir son portable et avance d'un pas vers Karen. Je la regarde droit dans les yeux et d'un ton aussi ferme que possible, je lui tends l'appareil en disant :

— Tiens. Appelle-les.

— Mais pourquoi tu fais ça, Sky ?

Sa figure est à présent baignée de larmes.

J'essaie de lui mettre le téléphone de force dans la main mais elle refuse de le prendre.

— Appelle-les ! Préviens la police, maman ! Fais-le, *s'il te plaît*.

C'est moi qui la supplie maintenant. Je *veux* qu'elle les appelle pour me prouver que j'ai tort et qu'elle n'a rien à cacher, surtout pas à *moi*.

— S'il te plaît, je répète doucement.

De tout mon être j'aimerais qu'elle prenne ce téléphone et les appelle pour que je sache que je me suis trompée.

Elle recule d'un pas en retenant son souffle, interdite. À cet instant, je suis presque sûre qu'elle a compris. Elle sait que je sais. Cependant je n'attends pas d'en avoir la certitude. Holder m'attrape par la main et m'entraîne vers la fenêtre ouverte. Il me laisse passer la première puis se hisse dehors à ma suite. J'entends Karen crier mon nom mais je marche sans m'arrêter jusqu'à la voiture de Holder. On grimpe à bord et il démarre, m'emmenant loin de la seule vraie famille que j'aie jamais eue.

Dimanche 28 octobre 2012

3 h 10

— On ne va pas pouvoir rester, annonce-t-il en se garant devant chez lui. Karen va peut-être venir te chercher ici. Attends-moi le temps que j'aille chercher quelques affaires en vitesse, je reviens tout de suite.

Il se penche pour m'embrasser puis sort de la voiture. Pendant qu'il file à l'intérieur, je reste là, à regarder fixement par la fenêtre, la tête renversée contre l'appui-tête. Cette nuit, le ciel ne compte aucune étoile. Uniquement des éclairs. Ça me paraît approprié, vu la soirée que j'ai passé.

Quelques minutes plus tard, Holder revient et jette un sac sur la banquette arrière. Sur le perron, sa mère l'observe. Il repart vers elle et pose les mains en coupe autour de son visage, exactement comme il le fait avec moi. Il lui dit quelque chose mais j'ignore quoi. Elle acquiesce en le serrant dans ses bras, après quoi il revient s'installer au volant.

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Il me prend la main.

— Je lui ai expliqué que tu t'étais disputée avec ta mère et que du coup, je te conduisais chez un membre de ta famille à Austin et que j'en profiterais pour passer quelques jours chez mon père, mais que je reviendrais vite.

Il me regarde en souriant.

— C'est bon, elle a l'habitude que je parte, malheureusement. Elle n'est pas inquiète.

Je me tourne vers la fenêtre tandis qu'il quitte l'allée au moment où la pluie commence à s'abattre sur le pare-brise.

— On va vraiment aller chez ton père ?

— On va où tu veux. Mais je doute que tu aies envie d'aller à Austin.

Je lui lance un regard.

— Pourquoi pas ?

Pinçant les lèvres, il enclenche les essuie-glaces et pose la main sur mon genou en le caressant du pouce.

— Parce que c'est de là que tu viens, répond-il doucement.

Retournant la tête vers la fenêtre, je pousse un soupir. Il y a tellement de choses que j'ignore. *Tellement*. J'appuie la tête contre la vitre fraîche et ferme les yeux, laissant ressurgir les questions que je me suis retenue de poser toute la soirée.

— Est-ce que mon père est encore en vie ?

— Oui.

— Et ma mère ? Elle est vraiment morte quand j'avais trois ans ?

Il s'éclaircit la voix.

— Oui. Elle est décédée dans un accident de voiture quelques mois avant qu'on emménage à côté de chez vous.

— Il habite toujours la même maison ?

— Oui.

— Je veux la voir. Je veux y aller.

Holder ne réagit pas tout de suite. Au lieu de ça, il inspire et expire lentement.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Je me tourne vers lui.

— Pourquoi ? Je serai probablement mieux là-bas que nulle part ailleurs. Il faut qu'il sache que je vais bien.

Holder arrête la voiture sur le bord de la route et positionne le levier de vitesse au point mort. Il pivote sur son siège et me regarde droit dans les yeux.

— Ce n'est pas une bonne idée, ma belle. Tu viens de tout découvrir il y a quelques heures. Prends le temps de digérer les événements avant de te précipiter. Si ton père te voit et te reconnaît, Karen ira en prison. Réfléchis bien. Pense aux médias. Aux journalistes. Je t'assure, Sky. Quand tu as disparu, ils ont planté la tente devant chez toi pendant des mois. Les flics m'ont interrogé pas moins de vingt fois en deux mois. Quelle que soit la décision que tu prendras, ta vie entière est sur le point de basculer. Mais je veux que tu décides par toi-même, en ton âme et conscience. Je répondrai à toutes les questions que tu te poses. Je t'emmènerai où tu veux dans quelques jours. Si tu veux aller voir ton père, on ira. Si tu veux aller à la police, on ira. Et si tu préfères simplement fuir tout ça, on le fera. Mais pour l'instant, je veux juste que tu t'accordes un peu de temps. Il s'agit de ta vie. De ton *avenir*.

Ses paroles me serrent le cœur comme un étau. Je ne sais plus quoi penser, voire je ne pense plus rien du tout. Il a considéré cette histoire sous tous les angles, et moi je ne sais absolument pas quoi faire. Je suis totalement paumée.

J'ouvre la portière et sors sur le bas-côté de la route, sous la pluie. Arpentant le bitume, je tente de me concentrer sur quelque chose afin de ne pas avoir un malaise. Il fait froid dehors, et ce n'est plus une simple averse qui tombe mais un vrai déluge. D'énormes gouttes me fouettent les joues et leur violence m'empêche de garder les yeux ouverts. Dès que je vois Holder faire le tour de la voiture, je m'empresse d'aller me jeter à son cou en me cachant la figure dans son tee-shirt déjà trempé.

— J'y arriverai pas ! je crie pour me faire entendre sous le martèlement de la pluie. J'en veux pas, de cette vie !

Il m'embrasse sur la tête et se penche pour me parler au creux de

l'oreille :

— Moi non plus, je ne veux pas de cette vie pour toi. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé de ne pas avoir été là pour empêcher ce qui est arrivé.

Il glisse le doigt sous mon menton pour m'obliger à relever la tête. Ses cheveux trempés sont emmêlés sur son front. Je repousse une mèche devant ses yeux ; il a déjà besoin de retourner chez le coiffeur.

— Faisons comme si ce soir était une autre vie, suggère-t-il. On n'a qu'à remonter dans la voiture et imaginer qu'on s'en va par plaisir... et non par contrainte. Disons que je t'emmène dans un endroit fabuleux, que tu as toujours rêvé de visiter. Tu te blottiras contre moi pendant qu'on parlera, tout excités, de ce qu'on fera une fois là-bas. Les trucs importants attendront. Ce soir... imagine une autre vie.

Je l'attire contre moi pour l'embrasser. Ce baiser, c'est pour toutes les fois où il a su trouver les mots justes. Pour toutes les fois où il a été là pour moi. Pour le soutien qu'il m'apporte, quelles que soient les décisions que je dois prendre. Pour sa patience sans faille pendant que j'essaie d'y voir clair. Je l'embrasse car je ne trouve pas de meilleure idée que de remonter dans cette voiture avec lui et de discuter de tout ce qu'on fera une fois qu'on sera à Hawaii.

Je m'écarte doucement et contre toute attente, au cœur de la pire journée de ma vie, je trouve la force de sourire.

— Merci, Holder. *Vraiment*. Sans toi, j'y arriverais pas.

Il m'embrasse encore sur la bouche puis me sourit à son tour.

— Si, tu y arriverais très bien.

Dimanche 28 octobre 2012

7 h 50

Depuis un petit moment déjà, il tortille lentement mes cheveux entre ses doigts. J'ai la tête posée sur ses genoux et cela fait plus de quatre heures qu'on roule. Il a éteint son portable à Waco, après avoir reçu des SMS implorants de Karen. Elle s'est servie de mon téléphone pour le supplier de me ramener chez moi. Le problème, justement, c'est que je ne sais même plus où c'est, chez moi.

J'ai beau aimer Karen, je n'arrive pas à comprendre son geste. Aucune situation au monde ne pourrait justifier l'enlèvement d'un enfant, donc ça m'étonnerait que j'aie envie de la revoir un jour. Je compte rassembler un maximum d'informations sur ce qui s'est passé avant de prendre quelque décision que ce soit. Je sais bien que le plus raisonnable, ce serait d'appeler tout de suite la police, mais parfois la solution la plus raisonnable n'est pas la meilleure.

— À mon avis, on ne devrait pas aller chez mon père, estime Holder.

Moi qui supposais qu'il me croyait endormie, il sait de toute évidence que je suis bien réveillée puisqu'il me parle.

— On va se trouver un hôtel pour ce soir. Demain, on décidera de ce qu'on fait. On ne s'est pas quittés en excellents termes cet été et on a assez d'histoires à régler comme ça.

Je hoche la tête sur ses genoux.

— Comme tu préfères. Tout ce que je veux, c'est un lit. Je suis crevée. Je ne sais pas comment tu fais pour garder encore les yeux ouverts.

Alors que je me redresse en étirant les bras devant moi, Holder bifurque sur le parking d'un hôtel.

*

* *

Après avoir rempli une fiche pour nous deux, il me donne la clé de la chambre puis repart garer la voiture et chercher nos affaires. J'ouvre la porte avec la carte magnétique et pénètre dans la chambre. Il n'y a qu'un lit mais je me doutais que ce serait ce qu'il demanderait. On a déjà dormi plusieurs fois ensemble donc ç'aurait été beaucoup plus gênant s'il avait demandé des lits

séparés.

Il me rejoint quelques minutes plus tard et pose nos sacs par terre. Je fourrage dans le mien à la recherche d'une tenue pour dormir. Malheureusement je n'ai pas emporté de pyjama, alors j'attrape un long tee-shirt et des dessous propres.

— J'ai besoin de prendre une douche.

Je pars dans la salle de bains et m'attarde sous la douche un bon moment. Une fois que j'ai fini, je m'efforce de me sécher les cheveux au sèche-cheveux mais je suis trop épuisée. Alors à la place, je les attache en queue-de-cheval puis je me brosse les dents. Lorsque je sors de la salle de bains, Holder est en train de défaire nos sacs et de suspendre nos affaires dans le placard. Il me lance un regard et marque un temps d'arrêt en voyant que je ne porte qu'un tee-shirt et une culotte. Il me contemple quelques secondes puis détourne vite les yeux, mal à l'aise. Vu la journée que j'ai eue, il essaie d'être gentleman. Mais je ne veux pas qu'il me traite comme si j'étais en sucre. Si on était n'importe quel autre jour, il aurait déjà fait une remarque sur ma tenue et ses mains auraient atterri sur mes fesses en deux secondes pile. Au lieu de ça, il me tourne le dos et sort les dernières affaires de son sac.

— Je vais prendre une petite douche, m'informe-t-il. J'ai rempli le seau de glace et acheté à boire. Je ne savais pas trop si tu voudrais un soda ou de l'eau, alors j'ai pris les deux.

Il s'empare d'un caleçon et me contourne pour aller dans la salle de bains en évitant soigneusement de poser les yeux sur moi. Au moment où il passe à côté de moi, je le retiens par le poignet. Il s'arrête et se retourne en me regardant bien dans les yeux, pas ailleurs.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Bien sûr, ma belle, répond-il avec sincérité.

Glissant la main dans la sienne, je plante un petit baiser dans sa paume puis la pose contre ma joue.

— Je sais que tu es inquiet pour moi. Mais si à cause de ce qui se passe dans ma vie, tu te sens mal d'être attiré par moi au point de ne même plus pouvoir me regarder quand je suis en petite tenue, ça va me briser le cœur. Je n'ai plus que toi, Holder. S'il te plaît, ne me traite pas différemment. Reste le même.

Il m'observe d'un air entendu, écartant la main de ma joue. Tandis que son regard se pose sur mes lèvres, un sourire s'ébauche au coin de sa bouche.

— Tu es en train de me donner le feu vert pour que j'admette que j'ai toujours envie de toi malgré le fait que ta vie soit en vrac ?

Je hoche la tête.

— Savoir que tu as envie de moi était déjà indispensable avant que ma vie soit en vrac, mais c'est encore plus vrai maintenant.

Il sourit, m'embrasse et m'attrape par la taille d'un geste vif avant de glisser la main au creux de mes reins. Son autre main posée sur l'arrière de ma tête, il m'embrasse intensément. Ses baisers sont ce dont j'ai besoin à cet

instant. C'est la seule chose qui puisse vraiment me faire du bien dans ce monde empli de souffrance.

— Il faut vraiment que je prenne une douche, murmure-t-il entre plusieurs baisers. Mais maintenant que j'ai le feu vert pour me conduire comme avant avec toi...

Il m'attrape par les fesses pour me plaquer contre lui.

— Ne t'avise pas de t'endormir pendant que je suis à côté parce que quand je sortirai de là, je compte bien te montrer à quel point je te trouve sublime, là.

— Bonne idée, je chuchote contre sa bouche.

Il me relâche et part dans la salle de bains.

Au moment où je m'allonge sur le lit, l'eau se met à couler.

Je tente de regarder la télé un moment, vu que je n'en ai jamais l'occasion, mais rien ne réussit à retenir mon attention. Ces dernières vingt-quatre heures ont été trop atroces. Le soleil est déjà levé et on n'est même pas encore couchés. Je ferme les stores et les rideaux puis retourne me mettre au lit en me cachant la tête sous un oreiller. Je commence à peine à m'assoupir que je sens Holder s'allonger à côté de moi en glissant un bras sur ma taille. Je sens d'ici la chaleur de son torse collé contre mon dos et la force de ses bras qui m'enveloppent. Il joint ses mains aux miennes en m'embrassant sur la tête.

— Je te vis, je lui chuchote.

Il me plante un autre baiser dans les cheveux et pousse un soupir.

— Je crois que je ne te vis plus, Sky. Je suis quasiment sûr d'avoir dépassé ce stade. Non, en fait, j'en suis sûr et certain mais je ne suis toujours pas prêt à te le dire. Le jour où je prononcerai ces mots, je veux que ce soit une journée différente de celle-ci. Je ne veux pas que tu te souviennes de cette première fois-là dans ces circonstances.

J'approche sa main pour l'embrasser tendrement.

— Pareil pour moi.

Et une fois de plus, dans cette nouvelle réalité faite de chagrin et de mensonges, ce garçon désespéré réussit je ne sais comment à me redonner le sourire.

Dimanche 28 octobre 2012

17 h 15

On ne se réveille ni pour le petit déjeuner ni pour le déjeuner. Lorsque Holder revient dans l'après-midi avec de quoi manger, je suis affamée. Je n'ai rien avalé depuis plus de vingt-quatre heures. Il tire deux chaises jusqu'au bureau et sort les courses et les boissons des sacs. Il m'a rapporté ce que j'avais demandé la veille à la sortie du vernissage et qu'on n'avait jamais eu l'occasion de commander. J'ôte le couvercle du milk-shake au chocolat et en descends une énorme gorgée, puis je sors mon hamburger de son emballage. C'est alors qu'un petit carré de papier tombe et atterrit sur la table. Je le ramasse pour le lire :

C'est pas parce que tu n'as plus de portable et que ta vie est un vrai film de fous en ce moment que j'ai envie que tu prennes la grosse tête. Franchement, tu n'étais pas très attrayante en tee-shirt et petite culotte hier. J'espère vraiment que tu vas t'acheter une grenouillère aujourd'hui, comme ça, je ne serai plus obligé de voir tes petites cuisses de poulet toute la nuit.

Quand je repose le mot et tourne la tête vers lui, il a un sourire jusqu'aux oreilles. Ses fossettes sont vraiment adorables ; d'ailleurs, cette fois, j'en embrasse une d'un coup de langue.

— C'était quoi, ça ? s'étonne-t-il, amusé.

Je prends une bouchée de hamburger en haussant les épaules.

— Ça me démangeait depuis notre rencontre au supermarché.

Le sourire à présent narquois, il se laisse retomber en arrière dans sa chaise.

— La première fois que tu m'as vu, tu as eu envie de me lécher le visage ? C'est ce que tu fais quand un mec te plaît, en général ?

Je fais non de la tête.

— Tes fossettes, pas ton visage. Et *non*, tu es le seul mec que j'ai jamais eu follement envie de lécher.

Il me lance un sourire plein d'assurance.

— Tant mieux. Parce que tu es la seule fille de toute ma vie que j'ai follement envie d'aimer.

Oh, merde. Il n'a pas explicitement dit qu'il m'aimait mais je sens mon cœur se gonfler en l'entendant prononcer ce mot. Je reprends une bouchée de hamburger pour masquer mon sourire, laissant la phrase planer entre nous pour en profiter encore un peu avant qu'elle s'évapore dans les airs.

On finit de manger tranquillement. Après quoi, je me lève, je débarrasse et je vais enfiler mes chaussures au pied du lit.

— Où tu vas ? s'étonne-t-il en me regardant nouer mes lacets.

Je ne réponds pas tout de suite car à vrai dire, je n'en sais trop rien. J'ai juste envie de prendre l'air. Une fois mes lacets attachés, je me relève et m'approche pour l'enlacer.

— J'ai envie de faire un tour et j'aimerais que tu m'accompagnes. Je suis prête pour les questions.

Il m'embrasse sur le front et tend le bras pour attraper la carte magnétique sur le bureau.

— Alors allons-y, approuve-t-il en me prenant la main.

Comme il n'y a aucun parc ni promenade dans les environs de l'hôtel, on sort simplement dans la cour. La piscine est bordée de cabanons, tous déserts. Il m'entraîne vers l'un d'eux, on s'installe et je pose la tête sur son épaule en contemplant la piscine. On est en octobre mais le temps est encore assez doux. Tirant sur les manches de mon tee-shirt, je croise les bras en me blottissant contre lui.

— Tu veux que je te raconte ce dont je me souviens, propose-t-il, ou bien tu as des questions précises ?

— Les deux. Mais je veux d'abord entendre ta version.

Une main sur mes épaules, il me caresse doucement le haut du bras en plantant un baiser dans mes cheveux. Peu importe le nombre de fois où il m'a embrassée de cette façon, j'ai toujours l'impression que c'est la première.

— Il faut que tu comprennes que pour moi, c'est surréaliste, Sky. Ça fait treize ans que je ressasse tous les jours ce qui t'est arrivé. Et quand je pense que sur ces treize années, il y en a sept que j'habite à trois kilomètres de chez toi... ? J'ai encore du mal à l'accepter. Alors le fait d'être enfin là avec toi aujourd'hui, à te raconter tout ce qui s'est passé...

Poussant un soupir, il renverse la tête contre son dossier, marque une courte pause puis reprend :

— Dès que la voiture s'est éloignée, je suis rentré chez moi pour dire à Less que tu étais partie avec quelqu'un. Elle n'arrêtait pas de me demander avec qui mais j'en savais rien. Ma mère était dans la cuisine, alors je suis allé le lui dire. Elle ne m'a pas vraiment prêté attention. Elle était en train de préparer le dîner et on n'était que des gosses. Elle avait appris à faire un peu

la sourde oreille. Et puis, à ce moment-là, je n'étais pas encore sûr que ce qui s'était passé n'était pas normal, donc je n'avais pas l'air affolé. Elle m'a simplement dit d'aller jouer dehors avec ma sœur. Devant son indifférence, j'ai pensé que tout allait bien. J'étais persuadé que les adultes savaient tout, alors je n'ai pas insisté. Avec Less, on est retournés jouer dehors et deux heures se sont écoulées jusqu'à ce que ton père sorte sur le perron en t'appelant. Dès que je l'ai entendu crier ton nom, je me suis figé au beau milieu du jardin. Je l'ai regardé répéter ton nom à tue-tête, planté sous son porche. Là, j'ai compris qu'il ne savait pas du tout que tu étais partie avec quelqu'un... et que j'avais fait une énorme bêtise.

— Mais Holder, tu n'étais qu'un petit garçon.

Ignorant ma remarque, il poursuit :

— Ton père a traversé la pelouse pour venir nous voir et m'a demandé si je savais où tu étais.

Il s'interrompt pour s'éclaircir la voix. J'attends patiemment qu'il reprenne mais visiblement, il a besoin de rassembler ses esprits. À l'entendre expliquer ce qui s'est passé ce jour-là, on croirait qu'il raconte une histoire qui n'a aucun rapport direct avec ma vie ou moi.

— Ce qu'il faut que tu comprennes, Sky, c'est que j'avais peur de ton père. J'avais à peine six ans et je savais que j'avais fait une grosse bêtise en te laissant seule. Ton commissaire de police de père se tenait penché au-dessus de moi, son arme à la ceinture de son uniforme, et là, j'ai paniqué. Je suis rentré comme une flèche chez moi et j'ai couru m'enfermer dans ma chambre. Ma mère et lui ont tambouriné à ma porte pendant une demi-heure mais j'avais trop peur d'ouvrir et de leur avouer que je savais ce qui s'était passé. Ma réaction les a inquiétés, alors il a appelé des renforts par radio. Quand j'ai entendu les véhicules de police se garer dehors, j'ai cru qu'ils venaient pour moi. Je ne comprenais toujours pas ce qui t'était arrivé. Le temps que ma mère me persuade de sortir de ma chambre à force de cajoleries, trois heures s'étaient écoulées depuis que tu étais montée à bord de cette voiture.

Il continue de me caresser le haut du bras mais à présent son étreinte est plus appuyée. Je ressors les mains de mes manches pour presser sa main.

— On m'a emmené au poste et interrogé pendant des heures. Ils voulaient savoir si j'avais vu le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture, à quoi ressemblait le conducteur et si j'avais entendu ce qu'il t'avait dit. Je ne me souvenais de *rien*, Sky. Même pas de la couleur de la voiture. Tout ce que j'ai été capable de leur décrire précisément, c'était la tenue que tu portais car je n'avais que toi à l'esprit. Ton père était furieux contre moi. D'où j'étais, je l'entendais brailler dans le couloir du commissariat que si j'en avais tout de suite parlé à quelqu'un, ils auraient eu plus de chances de me retrouver. *Il m'en voulait*. Et quand on a six ans et qu'un commissaire de police vous reproche d'être responsable de la disparition de sa fille, on a tendance à croire qu'il sait ce qu'il dit. Less aussi l'a entendu crier, du coup elle a cru que tout était ma faute. Elle a refusé de me parler pendant des jours.

Chacun de notre côté, on essayait tant bien que mal de comprendre ce qui s'était passé. On avait vécu pendant six ans dans un monde parfait où les adultes avaient toujours raison et où les malheurs n'arrivaient pas aux gens bien. Et en l'espace d'une minute, on t'avait enlevée et tout ce qu'on croyait savoir s'est révélé être une image erronée de la vie, que nos parents avaient façonnée pour nous. Ce jour-là, on a pris conscience que même les adultes commettaient des choses terribles. Que les enlèvements d'enfants, ça existait. Et que les meilleurs amis pouvaient disparaître du jour au lendemain sans qu'on n'ait plus jamais de nouvelles.

« On passait notre temps à regarder les infos dans l'attente d'autres nouvelles. Pendant des semaines, ils ont diffusé ta photo à la télé en sollicitant des témoignages. La photo la plus récente qu'ils avaient de toi remontait à avant la mort de ta mère, quand tu n'avais que trois ans. Je me souviens que ça m'avait énervé et que je m'étais demandé comment il avait pu s'écouler presque deux ans sans que personne n'ait pris de photo. Ils montraient des photos de ta maison et parfois, ils montraient la nôtre. De temps en temps, ils évoquaient le petit voisin qui avait été témoin de la scène mais qui ne se souvenait de rien. Je me rappelle qu'un soir... le dernier où ma mère nous a autorisés à regarder les reportages à ce sujet... un des journalistes a montré un plan d'ensemble de nos deux maisons en évoquant l'unique témoin, sauf qu'il m'a appelé « le garçon qui a perdu Hope ». Ça a rendu ma mère folle furieuse ; elle s'est précipitée dehors et s'est mise à hurler aux journalistes de laisser sa famille et son fils tranquilles. Mon père a dû la faire rentrer de force.

« Mes parents ont fait de leur mieux pour qu'on continue à vivre normalement. Au bout de deux mois, les journalistes ont levé le camp. Les allers-retours au poste pour un énième interrogatoire ont cessé. Lentement, les choses ont commencé à rentrer dans l'ordre pour tout le monde dans le quartier. Sauf pour Less et moi. C'était comme si tous nos espoirs avaient disparu en même temps que notre amie.

En entendant son récit et son ton dévasté, tout ce que je ressens, c'est de la culpabilité. On pourrait croire que mon enlèvement avait été un tel traumatisme que j'en aurais gardé davantage de séquelles que mes proches. Et pourtant, c'est à peine si je m'en souviens. Cet événement de ma vie ne m'a pas du tout marquée mais eux, il les a pour ainsi dire détruits. Karen était calme, aimable, et elle m'a mis un tas de mensonges dans la tête en m'inventant un passé dans une famille d'accueil avant mon adoption, si bien que je ne me suis jamais posé la moindre question. Comme disait Holder, à cet âge-là les adultes nous paraissent si honnêtes et intègres qu'on leur accorde une confiance aveugle.

— Dire que depuis des années, j'en veux à mon père de m'avoir abandonnée, je dis doucement. Je n'arrive pas à croire qu'elle m'ait arrachée à lui comme ça, sans raison. Comment est-ce qu'elle a pu me faire ça ? Comment *quelqu'un* peut-il enlever un enfant à ses parents ?

— Je ne sais pas, ma belle.

Je me redresse et me tourne vers lui en le fixant.

— Il faut que je voie la maison. J'aimerais que d'autres souvenirs me reviennent mais pour l'instant, je n'en ai aucun. Et j'en souffre. Je me souviens encore moins de lui. Je veux juste passer devant en voiture. Il faut que je la voie.

Il me frotte le bras en acquiesçant d'un signe de tête.

— Tout de suite ?

— Oui. Je veux la voir avant qu'il fasse nuit.

La gorge sèche et l'estomac noué, je ne dis pas un mot de tout le trajet. J'ai peur. Peur de voir la maison, qu'il ne soit chez lui et que je l'aperçoive. Je n'ai pas trop envie de le rencontrer pour l'instant ; je veux simplement revoir cet endroit qui fut mon premier chez-moi. J'ignore si ça me rafraîchira la mémoire pour autant mais il faut que je voie cette maison, c'est indispensable.

Holder ralentit en se garant le long du trottoir. Je fixe la rangée de maisons mitoyennes de l'autre côté de la rue, terrorisée à l'idée de tourner la tête pour affronter la réalité.

— On y est, annonce-t-il d'une voix douce. Cette maison ne ressemble pas aux autres.

Lentement, je tourne la tête pour découvrir la première maison dans laquelle j'ai vécu. Il est tard et la nuit commence à engloutir le jour mais le ciel est encore assez lumineux pour qu'on puisse bien la distinguer. Sur le moment, bien que j'aie le sentiment de la connaître, sa vue ne réveille aucun souvenir. La façade est assombrie de moulures brunes qui pour le coup, ne me disent absolument rien.

— La façade était blanche à l'époque, explique Holder, comme s'il lisait dans mes pensées.

Je pivote pour faire face à la maison, tentant de me rappeler quelque chose. J'essaie de m'imaginer franchissant l'entrée et apercevant le salon, mais en vain. À croire que tout ce qui concerne cette maison et cette vie a, d'une manière ou d'une autre, été effacé de ma mémoire.

— Comment se fait-il que je me rappelle à quoi ressemblaient ton salon et ta cuisine, et pas les miens ?

Il ne répond pas, sûrement car il se doute que je n'attends pas vraiment de réponse. Il se contente de poser la main sur la mienne pendant qu'on fixe ces maisons qui ont modifié à jamais le cours de nos vies.

Treize ans plus tôt

— Est-ce que ton papa organise une fête pour ton anniversaire ? demande Lesslie.

Je secoue la tête.

— Je fête jamais mon anniversaire.

Lesslie fronce les sourcils en s'asseyant sur mon lit et attrape le paquet posé sur mon oreiller.

— C'est ton cadeau d'anniversaire ?

Je lui prends le paquet des mains et le repose sur l'oreiller.

— Non, mon papa m'offre tout le temps des cadeaux.

— Tu veux pas l'ouvrir ? insiste-t-elle.

— Non, j'ai pas envie.

Croisant les mains sur ses cuisses, elle soupire en parcourant la pièce du regard.

— Tu as plein de jouets. Pourquoi on vient jamais jouer ici ? On va toujours chez moi, c'est nul.

Je m'assois par terre en attrapant mes chaussures pour les enfiler. Je me garde bien de lui dire que je déteste ma chambre et cette maison, et que si on va toujours chez elle, c'est parce que je m'y sens plus en sécurité. Tenant mes lacets, je me rapproche d'elle au pied du lit.

— Tu veux bien me les nouer ?

Elle prend mon pied et le pose sur son genou.

— Hope, il faut que tu apprennes à faire tes lacets toute seule. Dean et moi on a appris quand on avait cinq ans.

Elle se laisse glisser du lit pour s'asseoir par terre en face de moi.

— Regarde, dit-elle. Tu vois ce lacet ? Tiens-le comme ça...

Elle me met les lacets dans les mains et me montre comment faire une boucle et serrer jusqu'à ce que ça tienne bien. Après m'avoir aidée deux fois de suite à nouer chaque chaussure, elle les défait et me demande de recommencer toute seule. J'essaie de reproduire ses gestes. Elle se lève et se dirige vers ma commode pendant que je m'applique à faire une boucle.

— C'était ta maman ? s'enquiert-elle en montrant une photo.

Je regarde le petit cadre qu'elle tient, puis baisse de nouveau le nez vers le sol.

— Oui.

— Elle te manque ?

J'acquiesce en m'efforçant de nouer mes chaussures et de ne pas penser à son absence. Elle me manque tellement.

— Hope, tu as réussi ! s'écrit joyeusement Lesslie.

Elle se rassoit par terre en me serrant dans ses bras.

— Tu as réussi toute seule comme une grande ! Désormais tu sais faire tes lacets.

Je contemple mes chaussures en souriant.

Dimanche 28 octobre 2012

19 h 10

— Lesslie m’a appris à nouer mes lacets, je murmure en continuant de fixer la maison.

Holder me lance un regard en souriant.

— Tu t’en souviens ?

— Oui.

— Elle était si fière de t’avoir appris ça, se remémore-t-il en reportant son attention sur la rangée de maisons.

La main sur la poignée, j’ouvre la portière et descends de voiture. L’air commençant à se rafraîchir, je me penche pour attraper mon sweat à capuche sur le siège passager et je l’enfile.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Holder ne comprendrait pas et je n’ai aucune envie qu’il tente de m’en dissuader alors je referme la portière et traverse la rue sans lui répondre. Il s’empresse de me suivre en m’appelant tandis que je m’avance sur la pelouse.

— Il faut que je voie ma chambre, Holder, je dis sans m’arrêter.

Bizarrement, je sais de quel côté me diriger alors que je n’ai aucun souvenir réel de l’agencement de la maison.

— Tu ne peux pas faire ça, Sky. Il n’y a personne. C’est trop dangereux.

J’accélère le pas. Qu’il soit d’accord ou non, je vais le faire. Au moment d’atteindre la fenêtre donnant sur ce qui fut jadis ma chambre – je ne sais pas pourquoi mais j’en ai l’intime conviction –, je me tourne vers lui.

— Je dois le faire, Holder. Il y a des affaires de ma mère que j’aimerais récupérer. Je sais que tu n’approuves pas, mais il faut que je le fasse.

Il m’agrippe par les épaules, l’air inquiet.

— Tu ne peux entrer par effraction comme ça, Sky. Il est flic. Comment tu comptes entrer : par la fenêtre ?

— En théorie, je suis encore chez moi ici. C’est pas tout à fait une effraction.

Cela dit, il n’a pas tort sur un point : comment est-ce que je vais m’y prendre pour entrer ? La bouche pincée, je réfléchis un instant puis claque des doigts.

— Je sais ! Sur la véranda, derrière, il y a une volière où on cachait un double des clés.

Je fais volte-face et contourne la maison à toute vitesse. Sidérée de voir que la volière existe toujours, je glisse une main à l'intérieur et comme prévu, y trouve une clé. Les mystères du cerveau.

— Sky, arrête.

Holder me supplie presque de ne pas aller plus loin.

— J'y vais seule. Tu sais où est ma chambre. Attends-moi sous la fenêtre et préviens-moi si tu vois quelqu'un arriver.

Il pousse un gros soupir puis il me retient par le bras alors que j'insère la clé dans la porte de derrière.

— Surtout, veille à ne laisser aucune trace de ton passage. Et fais vite ! chuchote-t-il.

Il me serre dans ses bras puis attend que je sois à l'intérieur pour monter la garde. Après avoir tourné la clé dans la serrure, je vérifie que la porte est déverrouillée.

La poignée pivote.

J'entre et referme derrière moi. Plongée dans le noir, la maison est un peu sinistre. Je pars à gauche et traverse la cuisine. Retenant mon souffle, je m'efforce de ne pas penser aux conséquences de mon intrusion. La perspective de me faire prendre est terrifiante car pour l'instant, je ne suis même pas sûre de vouloir qu'on me retrouve. Suivant les conseils de Holder, j'avance avec précaution pour ne pas laisser de preuve de mon passage. En arrivant devant ma porte, j'inspire à fond et saisis la poignée pour la tourner lentement. Tandis que la porte s'ouvre sur ma chambre, j'allume la lumière pour mieux voir.

Hormis quelques cartons empilés dans un coin, j'ai l'impression de tout reconnaître. La pièce ressemble toujours à une petite chambre d'enfant à laquelle personne n'a touché depuis treize ans. Ça me rappelle la veille, quand j'ai découvert la chambre de Lesslie, où personne n'avait mis les pieds depuis sa mort. Ça doit être dur de faire face aux souvenirs matériels des gens qu'on aime.

Promenant mes doigts sur la commode poussiéreuse, je laisse une trace. En la voyant, je me souviens aussitôt que je ne dois surtout pas laisser d'empreintes, alors je retire la main et essuie la trace avec le bas de mon tee-shirt.

Contrairement à mes souvenirs, la photo de ma mère biologique n'est plus à sa place sur ma commode. Je parcours la chambre du regard dans l'espoir de trouver quelque chose lui ayant appartenu que je pourrai emporter. Étant donné que je n'ai aucun souvenir d'elle, une simple photo serait déjà très précieuse à mes yeux. Tout ce que je veux, c'est voir à quoi elle ressemblait dans l'espoir que ça réveille en moi des souvenirs auxquels je pourrai me raccrocher.

Je vais m'asseoir sur le lit. La décoration de la pièce a pour thème le ciel – plutôt ironique vu le prénom que m'a donné Karen. Les rideaux et les murs sont parsemés de nuages et de lunes, et la couette est constellée d'étoiles. Il y

en a partout. De grosses étoiles en plastique du genre de celles qu'on colle aux murs et aux plafonds, exactement comme dans ma chambre chez Karen. Je me rappelle l'avoir suppliée de les acheter en en voyant au supermarché il y a quelques années. Elle trouvait ça niais mais moi, il me les fallait à tout prix. Je n'étais même pas sûre de savoir pourquoi j'en avais tant envie mais aujourd'hui, c'est plus clair. À l'époque où j'étais Hope, je devais raffoler des étoiles.

La nervosité qui me tenaille le ventre depuis mon arrivée s'intensifie lorsque je pose la tête sur l'oreiller en contemplant le plafond. Un sentiment familier de peur s'empare de moi alors que je tourne la tête vers la porte. La poignée est celle que j'espérais de tout mon cœur ne pas voir pivoter dans mon cauchemar de l'autre nuit.

J'inspire brièvement et ferme les yeux pour chasser ce souvenir. Pendant treize ans, j'ai réussi je ne sais comment à le refouler, mais maintenant que je me retrouve ici sur ce lit... je n'arrive plus à m'en défaire. Il s'accroche à moi comme une toile d'araignée et je suis prise au piège. Une larme brûlante coule sur ma joue, je regrette de ne pas avoir écouté Holder. Je n'aurais jamais dû revenir ici. Si je n'étais pas venue, jamais je ne me serais souvenue.

Treize ans plus tôt

Avant, je retenais mon souffle dans l'espoir qu'il me croie endormie. Mais ça ne marche pas car, que je dorme ou non, il s'en fiche. Une fois, j'ai retenu mon souffle en espérant qu'il me croie morte mais ça n'a pas marché non plus. Il n'a même pas remarqué que je ne respirais pas.

La poignée de la porte pivote et je suis à court de stratagèmes alors j'essaie vite d'en trouver un autre mais j'y arrive pas. Il referme la porte et je l'entends approcher. Au moment où il s'assoit à côté de moi sur le lit, je retiens quand même mon souffle ; non pas que je croie que cette fois, ça va marcher, mais parce que ça m'aide à oublier un peu que je suis terrifiée.

— Bonjour, ma princesse, souffle-t-il en repoussant une mèche derrière mon oreille. Je t'ai apporté un cadeau.

Je ferme les yeux pour essayer de résister à la tentation. J'adore les cadeaux et les siens sont toujours super parce qu'il m'aime. Mais j'ai horreur qu'il me les apporte la nuit car il ne me les donne jamais tout de suite. Il m'oblige toujours à le remercier avant.

Je ne veux pas de ce cadeau, vraiment.

— Ma princesse ?

La voix de mon papa me donne toujours mal au ventre. Il me parle toujours d'une voix très douce et quand je l'entends, ma maman me manque. Je ne me souviens pas de sa voix mais Papa dit qu'elle ressemblait à la mienne. Il dit aussi que maman serait déçue si j'arrêtais d'accepter ses cadeaux parce qu'elle, elle n'est plus là pour en recevoir. Ça me rend triste et je m'en veux beaucoup alors je me retourne pour le regarder.

— Est-ce que je peux avoir mon cadeau demain, Papa ?

Je n'ai pas envie de lui faire de la peine mais je ne veux pas de ce paquet maintenant. Vraiment.

Il me sourit en repoussant doucement mes cheveux en arrière.

— Bien sûr que tu peux l'avoir demain. Mais tu n'as pas envie de remercier Papa de te l'avoir offert ?

Mon cœur se met à battre vraiment fort ; je déteste quand il bat comme ça. Je n'aime pas être dans cet état ni ce sentiment de peur dans mon ventre. J'arrête de regarder mon papa et contemple plutôt les jolies étoiles au plafond, en essayant de me concentrer sur elles. Si je pense très fort aux étoiles et au ciel, peut-être que mon cœur arrêtera de battre aussi fort, et mon ventre de me faire aussi mal.

Je commence à les compter mais comme à chaque fois, je m'arrête à cinq. Je ne me rappelle plus du chiffre qui vient après, donc je suis obligée de recommencer. Il faut que je compte et recompte cinq par cinq les étoiles pour oublier la présence de mon papa. Je n'aime pas le contact de ses mains, son odeur et le son de sa voix. Alors il faut que je continue de compter, encore et encore, sans m'arrêter jusqu'à ce que je ne ressente et n'entende plus rien.

Lorsque mon papa a fini de m'obliger à le remercier, il ramène ma chemise de nuit sur mes genoux en chuchotant :

— Bonne nuit, ma princesse.

Je me retourne en rabattant la couette sur ma tête et ferme les yeux très fort pour essayer de contenir mes larmes mais il n'y a rien à faire. Comme chaque fois que Papa m'apporte un cadeau en pleine nuit, je pleure.

Je déteste les cadeaux.

Dimanche 28 octobre 2012

19 h 29

Je me lève, je scrute le lit et je retiens mon souffle, redoutant les cris qui montent *crescendo* en moi.

Je ne pleurerai pas.

Pas question.

Je tombe lentement à genoux, je pose les mains sur le lit et effleure les étoiles jaunes qui parsèment le drap bleu marine jusqu'à ce que les larmes les rendent floues.

Les yeux fermés, les épaules tremblantes, j'enfouis mon visage dans la couette en m'y cramponnant et j'éclate en sanglots, incapable de me retenir plus longtemps. D'un coup, je me relève en hurlant, j'arrache la couette et la balance à travers la pièce.

Cherchant frénétiquement autre chose à lancer, j'attrape les oreillers et les jette à la figure de cette fille dans le miroir, que je ne reconnais plus. Elle me dévisage en pleurnichant d'un air pitoyable. Ses larmes de faiblesse me mettent hors de moi. On se met à courir l'une vers l'autre jusqu'à ce que nos poings se fracassent contre le miroir et le brisent. La fille se disloque en une multitude de tessons brillants sur la moquette.

Empoignant la commode à deux mains, je la fais basculer en poussant un autre cri de rage refoulé depuis trop longtemps. Une fois qu'elle s'est immobilisée, j'ouvre les tiroirs à toute volée et vide leur contenu à travers la chambre en envoyant tout valser à coups de pied. Ensuite les voilages : je tire dessus jusqu'à ce que la tringle se casse net et qu'ils dégringolent à mes pieds. Puis je m'empare du premier carton de la pile qui se trouve dans l'angle. Sans même savoir ce qu'il contient, je le jette contre le mur avec toute la force dont je suis capable du haut de mon mètre soixante.

— Je te hais ! Je te hais ! Je te hais !

À chaque cri de rage que je pousse, les larmes qui dévalent mes joues me laissent un goût salé dans la bouche.

Soudain, Holder arrive par-dérrière et m'étreint si fort que je ne peux plus bouger. Je résiste, je me contorsionne et je fulmine encore un peu, jusqu'à ce que mes gestes ne soient plus que des réflexes désordonnés.

— Arrête, me souffle-t-il à l'oreille, refusant de me lâcher.

Je fais mine de ne pas avoir entendu et continue de me débattre. Mais il

ne fait que me serrer de plus belle.

— Lâche-moi !

Je hurle à pleins poumons en lui griffant les bras.

Là encore, il ne se laisse pas démonter.

Je t'en supplie, lâche-moi.

Une petite voix résonne dans ma tête, et soudain, je m'affaisse dans ses bras, de plus en plus faible à mesure que mes sanglots redoublent. Je ne suis plus qu'une fontaine de larmes qui n'en finit plus de se déverser.

Je suis faible, c'est pour ça qu'il gagne.

Holder me relâche et pose les mains sur mes épaules pour me faire pivoter face à lui. Je n'arrive même pas à le regarder dans les yeux. Épuisée, je sanglote contre lui en empoignant son tee-shirt, la joue plaquée contre son cœur. Alors il pose une main derrière ma tête et d'un ton ferme, détaché, il me glisse à l'oreille :

— Sky. Il faut y aller, maintenant.

Je suis incapable de bouger. Mon corps tremble si fort que j'ai peur que mes jambes ne veuillent rien savoir. Comme s'il le devinait, Holder me soulève en vitesse et on sort de la chambre. Il traverse la rue en me portant dans ses bras, me dépose sur le siège passager puis il soulève ma main pour l'examiner et attrape son blouson sur la banquette arrière.

— Tiens, essuie le sang avec ça. Je retourne à l'intérieur pour remettre un peu d'ordre.

La portière se referme tandis qu'il repart à toutes jambes. Je contemple avec étonnement ma main entaillée. Je ne sens rien. Après l'avoir enveloppée dans la manche de son blouson, je replie les jambes, pose les pieds sur le siège, et je serre mes genoux contre moi en pleurant.

Quand Holder réapparaît, je ne le regarde pas, tremblant de la tête aux pieds à cause des larmes qui continuent de couler sur mon visage. Il démarre puis tend le bras pour poser une main sur ma tête, caressant mes cheveux en silence jusqu'à ce qu'on soit de retour à l'hôtel.

Il m'aide à descendre de voiture et me raccompagne à la chambre sans me demander une seule fois si ça va. Il sait bien que non, alors à quoi bon poser la question ? Une fois la porte de la chambre refermée derrière nous, il m'escorte jusqu'au lit pour me faire asseoir et me pousse doucement en arrière jusqu'à ce que je me retrouve allongée tandis qu'il me retire mes chaussures. Ensuite, il part dans la salle de bains puis il revient avec un gant humide, soulève ma main et commence à la nettoyer. Après avoir vérifié qu'il ne restait plus de bouts de verre, il la porte délicatement à sa bouche pour l'embrasser.

— Ce sont juste des égratignures, m'assure-t-il. Rien de très profond.

Il m'installe confortablement sur l'oreiller, ôte ses chaussures, grimpe sur le lit pour s'étendre à côté de moi, puis il m'attire contre lui en calant ma tête sur son torse. Il reste là, à me serrer dans ses bras sans jamais me demander pourquoi je pleure. Exactement comme il le faisait quand on était

petits.

Je m'efforce de me sortir ces images de la tête, le souvenir de ce qui se passait chaque nuit dans ma chambre, mais rien à faire. Comment un père peut-il infliger ça à sa fille... ça me dépasse. J'essaie de me persuader que ça n'est jamais arrivé, que j'ai tout imaginé mais en mon for intérieur, je sais pertinemment que c'est faux. Je me souviens très bien pour quelle raison j'étais contente de monter dans cette voiture avec Karen, tout comme je me souviens de ces soirées passées sur mon lit à me faire tripoter par des garçons pendant que je regardais les étoiles au plafond, complètement insensible, ainsi que de la crise de panique dont j'ai été prise la veille, quand Holder et moi avons failli faire l'amour. Je me souviens et je ferais n'importe quoi pour oublier. Je voudrais oublier la voix et les caresses de mon père la nuit. Pourtant, à chaque seconde qui passe, les souvenirs sont de plus en plus limpides, raison pour laquelle j'ai d'autant plus de mal à arrêter de pleurer.

Holder me plante des petits baisers dans les cheveux en me répétant de ne pas m'en faire, que ça va s'arranger. Mais il ne comprend rien. Il n'a pas idée du nombre de souvenirs qui me submergent et de leur impact sur mon cœur, mon âme, mon esprit et ma foi en l'humanité tout entière.

Quand je pense que j'ai enduré ça de la part du seul adulte qui peuplait ma vie... Pas étonnant que j'aie tout refoulé. C'est à peine si je me rappelle le jour où Karen m'a enlevée et maintenant je sais pourquoi : au moment où elle m'a arrachée à mon quotidien, je n'ai pas eu l'impression de vivre un événement désastreux. La petite fille que j'étais, terrifiée par son existence, a plutôt dû considérer Karen comme sa sauveuse.

Je relève les yeux vers Holder. Il a mal pour moi, je le vois dans son regard. Essuyant mes larmes, il m'embrasse tendrement sur la bouche.

— Je suis désolé. Je n'aurais jamais dû te laisser entrer.

Le voilà qui s'en veut encore. Il a toujours le sentiment d'avoir mal agi alors que moi, je ne vois en lui rien de moins qu'un héros. À mes côtés depuis le début. Il m'a soutenue sans relâche durant mes accès de panique et de colère jusqu'à ce que je me calme. Il a toujours été là pour moi et pourtant, il continue de penser que d'une certaine manière, tout ça est sa faute.

— Tu n'as rien fait de mal, Holder. Arrête de t'excuser, je dis en pleurant.

Il secoue la tête en repoussant une mèche folle derrière mon oreille.

— Je n'aurais jamais dû t'emmener là-bas. Ça fait trop à encaisser pour toi après tout ce que tu viens déjà de découvrir.

Je me redresse en m'appuyant sur le coude.

— Ce n'est pas simplement le fait d'être retournée là-bas qui était trop. Ce sont les souvenirs qui y sont associés et que cette maison a réveillés. Ce que mon père m'a fait subir, tu n'y peux rien. Arrête de t'accuser de tous les malheurs qui frappent tes proches.

Il me lance un regard un peu inquiet.

— De quoi tu parles ? Qu'est-ce qu'il t'a fait subir ?

S'il pose la question avec autant d'hésitation, c'est sûrement parce qu'il a compris. Je pense qu'on soupçonnait l'un comme l'autre ce qui m'était arrivé dans l'enfance mais qu'on refusait juste de se rendre à l'évidence.

Sans répondre, je me rallonge en posant la tête contre son torse. Les larmes remontent en force, alors il passe un bras dans mon dos pour me serrer fort.

— Oh non, Sky, chuchote-t-il, accablé, en pressant la joue contre ma tête. Non, non, répète-t-il, refusant de croire ce que je n'ai même pas dit.

Cramponnée à son tee-shirt, je me contente de pleurer pendant qu'il m'étreint avec conviction, parce qu'il déteste mon père autant que moi, je l'aime.

Il m'embrasse sur le haut de la tête, se gardant bien de me dire qu'il est désolé ou de me demander ce qu'il peut faire pour m'aider : il est aussi désemparé que moi. Aucun de nous ne sait ce qu'on va faire. À ce stade, je sais juste que je n'ai nulle part où aller. Je ne peux ni retourner vivre avec ce père qui a légitimement ma garde, ni avec cette femme qui m'a injustement enlevée. Sans compter que je suis toujours mineure, donc je ne peux même pas me débrouiller seule. Holder est la seule chose qui me permet de ne pas totalement sombrer dans le désespoir.

Mais bien que je me sente à l'abri dans ses bras, les images et les souvenirs me hantent et quoi que je fasse, quels que soient mes efforts, je n'arrive pas à sécher mes larmes. Je n'ai soudain plus qu'une obsession : il faut que j'arrête de pleurer. Il faut que Holder mette fin à toutes ces émotions et à cette douleur parce que c'est insoutenable. Je voudrais effacer ce qui se passait toutes ces nuits où mon père entraît dans ma chambre. Je hais cet homme de tout mon être et je lui en voudrai toute ma vie de m'avoir volée cette première fois-là.

Je me redresse en approchant brusquement le visage au-dessus de Holder. Posant une main sur ma joue, il m'interroge du regard pour savoir si ça va.

Non, ça ne va pas.

Je lui grimpe dessus en l'embrassant pour qu'il dissipe mon agitation. Je préférerais devenir totalement insensible plutôt que d'éprouver la haine et la tristesse qui me rongent à cet instant. Je m'empare de son tee-shirt en essayant de le remonter par-dessus sa tête mais il m'en empêche et me fait basculer sur le dos. En appui sur le bras, il me dévisage.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Glissant une main derrière sa nuque, j'attire de force son visage vers le mien et plaque ma bouche sur la sienne. Si je l'embrasse assez longtemps, peut-être qu'il se laissera fléchir et me rendra mon baiser. Et alors tout sera oublié.

Il m'embrasse un instant. Je relâche sa nuque et entreprends d'ôter mon tee-shirt mais il m'écarte et le rabat.

— Mais arrête. Qu'est-ce qui te prend ?

Il a l'air totalement perplexe et troublé. Mais je n'ai aucune réponse à lui donner pour la bonne raison que moi-même je ne sais pas trop. Je voudrais simplement mettre fin à la douleur. Quoique, il n'y a pas que ça. En réalité, ça va bien plus loin : je sens au fond de moi que s'il ne m'aide pas tout de suite à effacer ce que cet homme m'a fait subir, je n'aurai plus jamais la force de rire, de sourire, ni même de respirer.

Je veux juste que Holder m'aide à oublier.

J'inspire à fond et plonge mon regard dans le sien.

— Fais-moi l'amour.

Il me fixe désormais d'un air dur. Il s'appuie sur le matelas pour se relever et se met à arpenter la chambre. Passant la main dans ses cheveux d'un geste nerveux, il revient se planter au pied du lit.

— J'peux pas, Sky. Je ne comprends même pas que tu aies envie de ça maintenant.

Assise sur le lit, je panique à l'idée qu'il refuse d'aller jusqu'au bout. Je me rapproche en vitesse au bord du lit et me redresse à genoux en agrippant son tee-shirt.

— Je t'en supplie, Holder. S'il te plaît. J'en ai besoin.

Il repousse mes mains en reculant, secouant la tête d'un air toujours aussi perplexe.

— Il n'en est pas question, Sky. Je crois que tu es en état de choc... Je ne sais même pas quoi te répondre, là.

Je retombe sur le lit, abattue. Les larmes recommencent à couler et je le regarde, complètement désespérée.

— Je t'en prie.

Je croise les mains sur mes genoux en baissant les yeux, incapable d'affronter son regard en ajoutant :

— Holder... Il n'y a qu'avec lui que je l'ai fait.

Lentement, je relève la tête.

— J'ai besoin que tu lui enlèves ce privilège. S'il te plaît.

Si les mots avaient le pouvoir de briser une âme, les miens auraient fait voler la sienne en éclats sur-le-champ. Son visage se décompose et ses yeux s'embuent de larmes. J'ai conscience de lui demander beaucoup et je m'en veux de lui imposer ça, mais j'en ai besoin. Je dois à tout prix réduire au minimum la douleur et la haine qui m'habitent.

— Je t'en prie, Holder.

Il aimerait que notre première fois se déroule dans d'autres circonstances. Je l'aurais préféré, moi aussi, mais il arrive que des facteurs différents de l'amour en décident à notre place. Des facteurs tels que la haine. Parfois, pour se débarrasser de ce genre de sentiment néfaste, on est prêt à tout. Holder sait ce que c'est que la haine et la douleur, et surtout, qu'il soit d'accord ou pas, il sait que ce que je lui demande est vraiment important pour moi.

Il revient vers le lit et s'écroule à genoux devant moi. Il m'attrape par la

taille et me tire brusquement au bord du lit, puis il glisse les mains derrière mes genoux pour me pousser à l'envelopper de mes jambes. Sans me quitter des yeux, il ôte mon tee-shirt puis retire le sien. Il m'enlace, se relève en me soulevant dans ses bras puis contourne le lit en me portant. Là, il me repose en douceur et s'allonge sur moi avant de poser les mains à plat de part et d'autre de ma tête en me contemplant d'un air hésitant. Il essuie une larme qui coule sur ma tempe.

— C'est d'accord, dit-il d'un ton sûr de lui bien que son regard témoigne du contraire.

Il attrape son portefeuille sur la table de nuit, sort un préservatif et retire son pantalon, toujours sans me lâcher du regard. On dirait qu'il guette un signe de ma part qui lui indiquerait que j'ai changé d'avis. Ou peut-être qu'il redoute une nouvelle crise de panique. Je ne peux pas garantir que ça n'arrivera pas mais il faut que j'aille jusqu'au bout. Je ne supporterai pas une seconde de plus que mon père soit le seul à détenir cette part de moi.

Un à un, Holder défait les boutons de mon jean avant de me le retirer. Détournant les yeux vers le plafond, je sens que je commence à décrocher.

Je me demande si je ne suis pas totalement foutue et si je serai capable un jour d'apprécier cette forme d'intimité avec lui.

Il se garde de me demander si je suis vraiment sûre de moi. Je le suis, il le sait. Tout en m'embrassant, il retire mon soutien-gorge et ma culotte. Je suis contente qu'il m'embrasse parce que ça me donne une excuse pour fermer les yeux. Je n'aime pas son regard... on dirait qu'il aimerait être n'importe où sauf ici avec moi. Je garde les yeux fermés au moment où il s'écarte pour enfiler le préservatif. Lorsqu'il se rallonge, je l'attire contre moi pour vite l'inciter à continuer avant qu'il ne change d'avis.

— Sky.

Ouvrant les yeux, je lis le doute sur son visage.

— Non, Holder, ne réfléchis pas. Fais-le, c'est tout.

Il enfouit la tête dans mon cou, incapable de me regarder davantage.

— C'est que... je ne sais pas comment réagir à tout ça. Je ne sais pas si c'est une erreur ou si c'est vraiment ce dont tu as besoin. J'ai peur d'aller jusqu'au bout et que ça rende les choses encore plus difficiles pour toi.

Ses paroles me percent le cœur car je comprends ce qu'il veut dire. J'ignore moi aussi si c'est vraiment une bonne idée et si ça ne va pas tout gâcher entre nous. Mais pour l'heure, je veux à tout prix tenir une revanche sur mon père, au moins sur ce plan. Alors je suis prête à courir tous les risques. Tandis que je l'étreins de toutes mes forces, mes bras commencent à trembler et je fonds à nouveau en larmes. Le visage toujours enfoui dans mon cou, il me tient délicatement la tête mais en m'entendant pleurer, je sens qu'il tente aussitôt de contenir ses propres larmes et le fait qu'il soit aussi bouleversé que moi me prouve qu'il comprend. Je me hisse contre lui, l'implorant en silence de ne pas renoncer.

Il s'exécute. Il se positionne sur moi en plantant un petit baiser dans mes

cheveux puis il me pénètre lentement.

J'ai mal mais je ne dis rien.

J'étouffe mais je retiens quand même mon souffle.

Je ne réfléchis même pas à ce qu'on est en train de faire – ni à ça ni à rien. Je m'imagine juste ces fichues étoiles en me demandant si un jour je finirai par les arracher du plafond, si je ne me sentirai plus obligée de les compter.

Alors que je réussis à faire abstraction de l'acte en soi, brusquement il s'immobilise, la tête toujours au creux de mon cou. Haletant, il finit par pousser un soupir en se retirant. Il me fixe puis ferme les yeux et bascule sur le côté pour s'asseoir au bord du lit, dos à moi.

— Je ne peux pas, Sky, ça me gêne. Ça me gêne parce que c'est divin mais je regrette déjà chaque seconde passée en toi.

Il se lève, renfile son pantalon, puis attrape son tee-shirt et la carte magnétique sur la commode. Sans un regard ni un autre mot, il sort de la chambre.

Aussitôt, je me traîne hors du lit pour aller prendre une douche car je me sens sale. Je m'en veux de lui avoir forcé la main et d'une certaine manière, j'espère que cette douche effacera un peu ma culpabilité. Je me nettoie en me frottant vigoureusement le corps au point de me décaper la peau mais ça ne sert à rien. J'ai réussi à nous gâcher un autre moment d'intimité. J'ai bien vu son air honteux au moment de partir.

Je coupe l'eau et sors de la douche. Après m'être séchée, j'attrape un peignoir et m'enveloppe dedans. Je me brosse les cheveux puis je range mes articles de toilette dans ma trousse. Je n'ai pas envie de partir sans prévenir Holder mais je ne peux plus rester ici. Je n'ai pas non plus envie qu'il se sente obligé de m'affronter après ce qui vient de se passer. Je n'ai qu'à appeler un taxi pour qu'il m'emmène à la gare routière et m'éclipser avant qu'il revienne.

Si toutefois il compte revenir.

Au moment de repasser dans la chambre, je ne m'attends pas à le voir assis sur le lit, les mains croisées entre les jambes. Dès qu'il voit la porte de la salle de bains s'ouvrir, il relève brusquement la tête. Je me fige dans mon élan en le dévisageant. Il a les yeux rouges et la main imbibée de sang enveloppée dans un bandage de fortune improvisé à l'aide de son tee-shirt. Je me précipite pour examiner sa main.

— Mais qu'est-ce que tu t'es fait ?

Tournant sa main d'un côté puis de l'autre, j'avise ses articulations tout entaillées. Il retire sa main pour la cacher dans le bout de tissu.

— C'est rien, assure-t-il, indifférent.

Je recule d'un pas en le voyant se lever, m'attendant à ce qu'il s'en aille encore. Mais au lieu de ça, il reste planté là, devant moi, à me regarder.

— Je suis vraiment désolée, Holder. Je n'aurais jamais dû te demander ça. J'avais simplement besoin de...

Posant les mains sur mon visage, il m'interrompt au beau milieu de mes

excuses pour m'embrasser.

— Tais-toi, souffle-t-il en plongeant son regard dans le mien. Tu n'as pas à t'excuser. Si je suis parti tout à l'heure, c'est parce que j'étais en colère mais pas contre toi : contre *moi*.

Je me dérobe en me tournant vers le lit, refusant de l'écouter encore se faire des reproches.

— C'est pas grave, je dis en rabattant les couvertures. J'aurais dû m'attendre à ce que tu n'aies pas envie de moi dans ces circonstances. C'était une mauvaise idée, c'était égoïste et déplacé de ma part de te demander ça, et je suis vraiment désolée.

Je m'allonge et me tourne dos à lui pour qu'il ne puisse pas voir mes larmes.

— Essayons juste de dormir, d'accord ?

Je ne m'attendais pas à parler d'un ton aussi calme. Je n'ai sincèrement aucune envie qu'il culpabilise. Tout au long de cette histoire, il m'a soutenue et moi, je n'ai jamais rien fait pour lui en retour. À ce stade, le plus grand cadeau que je pourrais lui faire serait de rompre pour qu'il ne se sente plus obligé de rester. Il ne me doit rien.

— Tu crois que c'est difficile pour moi parce que je n'ai *pas envie* de toi ?

Il fait le tour du lit pour venir s'agenouiller devant moi.

— Mais bon sang, Sky, si j'ai autant de mal c'est parce que tout ce qui t'est arrivé me brise le cœur et que je ne sais pas quoi faire pour t'aider ! J'ai envie d'être là pour toi et de t'aider à surmonter ça, mais chaque fois que je dis quelque chose, j'ai l'impression d'être à côté de la plaque. Chaque fois que je te touche ou que je t'embrasse, j'ai peur que tu n'en aies pas envie. Maintenant, tu me demandes de te faire l'amour pour effacer ce qu'il t'a fait et je comprends. Je te comprends parfaitement mais le fait que tu n'arrives même pas à me regarder dans les yeux pendant que je te fais l'amour ne me facilite pas la tâche. Ça me fait tellement de peine, tu ne mérites pas que ça se passe dans ces conditions. Tu ne mérites pas cette vie. Et il n'y a absolument rien que je puisse faire pour te la rendre plus belle. Je voudrais tout arranger mais c'est impossible et je me sens impuissant.

J'étais si absorbée par son explication que je viens seulement de remarquer qu'entre-temps il s'est assis sur le lit et qu'il me tient dans ses bras. Avec douceur, il me soulève pour me hisser sur ses genoux, calant mes jambes autour de sa taille. Tenant délicatement mon visage, il plonge une nouvelle fois son regard dans le mien.

— Et bien que je me sois arrêté, je n'aurais même pas dû commencer sans d'abord te dire à quel point je t'aime, Sky. Je t'aime tellement. Tant que tu ne seras pas convaincue que chaque fois que je te caresse, c'est par amour et uniquement par amour, je ne mérite plus de te toucher.

Il m'embrasse à pleine bouche sans même me laisser l'occasion de lui dire que moi aussi, je l'aime. Je l'aime tellement que c'en est douloureux

physiquement. À cet instant précis, je ne pense plus à rien hormis au fait que je suis éperdument amoureuse de ce garçon, et que malgré le chaos dans lequel est plongée ma vie, je ne voudrais pour rien au monde être ailleurs qu'ici avec lui.

J'essaie de traduire la force de mes sentiments dans ce baiser mais ça ne suffit pas. Je m'écarte pour l'embrasser sur le menton, sur le nez et le front, puis j'embrasse la larme qui coule sur sa joue.

— Je t'aime aussi, Holder. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Je t'aime tellement... je suis vraiment désolée. Je voulais que tu sois mon premier et je suis désolée qu'il t'en ait privé.

Holder secoue la tête d'un air catégorique et me fait taire d'un baiser.

— Ne redis jamais ça. Je t'interdis même de le *penser*. Ton père t'a volé cette première fois d'une façon ignoble mais je peux te garantir que c'est la seule chose dont il t'a privée. Car tu es si forte, Sky. Tu es épatante, drôle, intelligente et belle, et tu as une force et un courage incroyables. Ce qu'il t'a fait n'enlève rien à tout ce qu'il y a de merveilleux chez toi. Tu t'en es sortie sans lui une première fois et tu t'en sortiras encore. J'en suis certain.

Posant une main à plat sur mon cœur, il prend ensuite la mienne pour la placer sur le sien, puis baisse les yeux pour capter mon regard et s'assurer qu'il a toute mon attention.

— On se fout des premières fois, Sky. La seule chose qui compte, c'est que nous deux, ce soit pour toujours.

Je l'embrasse comme une *folle*, de tout mon cœur et de tout mon être.

— Je t'aime, répète-t-il en grimpant sur moi après m'avoir rallongée. Ça fait déjà longtemps mais j'étais incapable de te le dire avant. J'étais mal que tu puisses tomber amoureuse de moi alors que je te cachais tant de choses.

De nouveau, mes larmes coulent mais bien qu'elles soient identiques aux précédentes et issues des mêmes yeux, elles sont totalement nouvelles pour moi. Je ne pleure pas de chagrin ou de colère... mais à cause de l'émotion inouïe qui me submerge en l'entendant me déclarer son amour.

— Je crois que tu n'aurais pas pu choisir un meilleur moment que ce soir pour me dire que tu m'aimais. Je suis contente que tu aies attendu.

Holder sourit en me contemplant, fasciné, puis il m'embrasse. Doucement, tendrement, ses lèvres glissent sur les miennes tandis qu'il dénoue mon peignoir. Je retiens mon souffle en sentant sa main effleurer mon ventre. Leur contact me procure une sensation différente d'il y a à peine quinze minutes. La différence, c'est que j'en ai *envie*.

— Bon sang, je suis fou de toi, souffle-t-il en déplaçant sa main vers ma taille.

Lentement, il promène ses doigts sur ma cuisse et je gémis contre ses lèvres, ce qui entraîne un baiser encore plus appuyé. La main à plat sur l'intérieur de ma cuisse, il exerce une légère pression pour l'écarter et se glisser tout contre moi mais brusquement je me crispe. Percevant ce moment d'hésitation involontaire de ma part, il recule la tête en me regardant.

— N'oublie pas, Sky : si je te caresse, c'est uniquement parce que je t'aime.

J'acquiesce en fermant les yeux, craignant encore d'être gagnée par la même torpeur et la même angoisse qu'avant. Holder me plante un baiser sur la joue et referme mon peignoir.

— Regarde-moi, exige-t-il tout bas.

Lorsque je rouvre les yeux, il suit la trace d'une larme avec son doigt.

— Tu pleures...

Je lui souris d'un air rassurant.

— Ne t'inquiète pas. Ces larmes-là font du bien.

Sceptique, il acquiesce en m'observant, puis il me prend la main en joignant nos doigts.

— J'ai envie de faire l'amour avec toi, Sky, et je pense que tu en as envie aussi. Mais avant, il faut que tu comprennes une chose.

Serrant ma main, il se penche pour embrasser une autre larme qui s'échappe.

— Je sais que tu as du mal à accepter ce que tu ressens aujourd'hui. Ça fait trop longtemps que tu as appris à refouler tes émotions chaque fois que quelqu'un pose la main sur toi. Mais il faut que tu comprennes que ce ne sont pas les abus physiques de ton père qui t'ont le plus blessée étant enfant : ce qui t'a brisé le cœur, c'est qu'il a abusé de ta *confiance*. Tu as enduré une des pires choses qu'un enfant puisse subir de la part même de son héros, de cet homme que tu idolâtrais... je n'ose même pas imaginer ce que tu as dû ressentir. Mais n'oublie jamais que ce qu'il t'a fait n'a rien à voir avec nous et ces moments d'intimité qu'on partage. Si je te caresse, c'est parce que j'ai envie de te rendre heureuse. Si je t'embrasse, c'est parce que tu as la bouche la plus délicieuse que j'aie jamais goûtée et tu sais que je ne peux pas y résister. Et si je te fais l'amour, c'est littéralement ce que je fais : je te fais l'amour car je suis amoureux de toi. Les sentiments négatifs que tu associes depuis toujours aux contacts physiques ne s'appliquent ni à moi ni à *nous*. Je te caresse car je suis amoureux de toi et uniquement pour cette raison.

La douceur de ses paroles me submerge et me calme. Tandis qu'il m'embrasse avec tendresse, peu à peu je me détends et m'abandonne à ses caresses, des caresses que ses mains me prodiguent uniquement par amour, laissant mes lèvres accompagner les siennes, nos mains s'enlacer et nos mouvements s'accorder. Très vite, je commence à m'impliquer, prête à vivre cette expérience avec lui parce que j'en ai envie et *uniquement* pour cette raison.

— Je t'aime, chuchote-t-il.

Durant toute la durée de cette étreinte, alors que ses mains, sa bouche et ses yeux explorent toutes les facettes de mon corps, il me répète je ne sais combien de fois qu'il est fou de moi. Et pour une fois, je ne débranche pas, bien au contraire. Je ne veux pas perdre une miette de ses caresses et de ses paroles. Lorsqu'il jette enfin mon peignoir de côté et se colle contre moi, il me

lance un regard et un sourire, et m'effleure la joue.

— Dis-moi que tu m'aimes.

Je soutiens son regard avec assurance, pour qu'il soit convaincu de ma sincérité :

— Je t'aime, Holder. *Vraiment*. Et juste pour info : Hope aussi t'aimait.

Haussant les sourcils, il relâche brièvement son souffle comme s'il l'avait retenu pendant treize ans en attendant ces mots précis.

— Tu n'as pas idée de l'effet que ça me fait d'entendre ça.

Il se jette sur moi et le goût sucré et familier de ses baisers m'envahit au moment où il s'introduit en moi, me procurant bien plus qu'une simple sensation physique. En même temps que son corps, c'est aussi sa sincérité, son amour et, l'espace d'un instant, une part de notre éternité ensemble qui m'imprègnent. Agrippant ses épaules, j'accompagne ses mouvements, pleinement consciente de ce que je suis en train de vivre. Et ce que je vis est merveilleux.

Lundi 29 octobre 2012

9 h 50

Lorsque je me retourne, Holder, assis à côté de moi sur le lit, a les yeux rivés sur son téléphone. Sentant que je m'étire, il interrompt ce qu'il est en train de faire et se penche pour m'embrasser mais je tourne aussitôt la tête.

— Haleine du matin, je marmonne en me traînant hors du lit.

Holder rit, puis il s'intéresse de nouveau à son téléphone. Bizarrement, j'ai réussi à remettre mon tee-shirt pendant la nuit mais à quel moment ? Mystère. Je l'enlève et me faufile dans la salle de bains pour me doucher. Une fois prête, je reviens dans la chambre où Holder est en train de rassembler nos affaires.

— Qu'est-ce que tu fais ? je demande en le regardant plier mon tee-shirt et le ranger dans le sac de voyage.

Il me lance un coup d'œil avant de reporter son regard sur les vêtements éparpillés sur le lit.

— On ne peut pas rester ici bien longtemps, Sky. Il faut qu'on réfléchisse à ce que tu veux faire.

Je fais quelques pas vers lui, et mon cœur s'emballa dans ma poitrine.

— Mais... j'en sais rien, pour l'instant. Je ne sais même pas où aller !

En entendant mon ton paniqué, il contourne le lit pour venir me prendre dans ses bras.

— Je suis là. T'angoisse pas. On n'a qu'à rentrer chez moi pour réfléchir à une solution. En plus, on va encore tous les deux au lycée. On ne peut pas arrêter d'aller en cours du jour au lendemain et encore moins vivre indéfiniment à l'hôtel.

La perspective de retourner à seulement trois kilomètres de chez Karen me met mal à l'aise. J'ai peur que le fait d'être aussi près d'elle ne me pousse à lui demander des comptes, or je ne suis pas encore prête à l'affronter. Je veux juste une journée de plus, rien qu'une. Je voudrais revoir la maison de mon père une dernière fois, dans l'espoir que ça réveille d'autres souvenirs. Je ne veux pas être contrainte de dépendre de Karen pour découvrir la vérité. Il faut que j'apprenne un maximum de choses par moi-même.

— Encore *un* jour. S'il te plaît. On reste encore un jour et on s'en va. Il faut que j'aille au bout de cette histoire et pour ça, j'ai besoin de retourner là-bas une dernière fois.

Holder s'écarte un peu et me scrute en secouant la tête.

— Pas question. Je refuse de t'imposer encore ça. Je ne te laisserai pas y retourner.

Je pose les mains sur ses joues pour le rassurer.

— Il le faut, Holder. Je te promets de ne pas sortir de la voiture, cette fois. Promis, juré. Mais il faut que je revoie cette maison avant qu'on parte. Tellement de souvenirs sont remontés pendant qu'on était là-bas ! J'aimerais juste me rafraîchir encore un peu la mémoire avant de repartir et de réfléchir à la suite.

Poussant un soupir, il se met à arpenter la pièce. Il refuse d'accepter cet argument désespéré.

— Je t'en prie, j'insiste, consciente qu'il ne pourra pas dire non si je continue de l'implorer.

Lentement, il se tourne vers le lit pour ramasser le sac et il le jette au pied du placard.

— Très bien. J'ai promis de faire tout ce que tu voudrais si tu en éprouvais le besoin, alors d'accord. En revanche, tu te débrouilles pour raccrocher toutes ces fringues sur des cintres, plaisante-t-il en désignant la penderie.

Je ris en me ruant vers lui pour me jeter à son cou.

— Tu es le petit ami le plus compréhensif et le plus génial de tout l'univers.

Il soupire en m'enlaçant à son tour.

— Tu parles, réplique-t-il, amusé, plantant un baiser dans mes cheveux. Je suis surtout le petit ami le plus *influençable* de tout l'univers.

Lundi 29 octobre 2012

16 h 15

De tous les intervalles de dix minutes que compte une journée, pour se poster devant chez lui, il a fallu qu'on choisisse celui où mon père se garait dans l'allée. Dès que sa voiture s'immobilise devant le garage, Holder avance la main pour remettre le contact.

D'une main tremblante, je retiens son geste.

— Ne démarre pas tout de suite. J'ai besoin de voir à quoi il ressemble.

Holder soupire, reposant à contrecœur la tête contre son dossier car il sait très bien que même si on ferait mieux de partir, je n'en démordrai pas.

Je reporte les yeux vers le véhicule de patrouille garé de l'autre côté de la rue. La portière s'ouvre, laissant apparaître un homme en uniforme. Dos à nous, il tient un téléphone contre son oreille. Comme il est en pleine conversation, il s'arrête dans le jardin et continue de parler au téléphone sans rentrer. La scène me laisse de marbre. Je ne ressens absolument rien... jusqu'à ce qu'il se retourne et que j'aperçoive son visage.

— C'est pas vrai..., je chuchote tout haut.

Holder me lance un regard inquiet mais je le rassure d'un signe de tête.

— T'inquiète pas. C'est juste que... sa tête me revient. Je n'avais aucun souvenir de lui mais si je l'avais croisé dans la rue, je l'aurais reconnu.

On continue à l'épier. Holder, qui est cramponné au volant, a les phalanges toutes blanches. Je jette un œil à mes propres mains, et je me rends compte que je serre ma ceinture de sécurité tout aussi fort.

Mon père finit par raccrocher et ranger le téléphone dans sa poche. En le voyant avancer dans notre direction, Holder repose immédiatement la main sur le contact. Pétrifiée, je retiens mon souffle en espérant qu'il ne nous a pas repérés. C'est là que Holder et moi réalisons en même temps que mon père se dirige simplement vers la boîte aux lettres au bout de son allée ; on se détend instantanément.

— C'est bon, tu en as assez vu ? questionne Holder, à cran. Je te préviens, je vais avoir du mal à rester une seconde de plus sans sauter de cette voiture pour aller lui mettre mon poing dans la gueule.

— Presque, je dis pour l'empêcher de faire une bêtise mais aussi car je ne veux pas partir tout de suite.

J'observe mon père qui trie son courrier en repartant vers la maison, et

pour la première fois, un autre aspect du problème me vient soudain à l'esprit :

Et s'il s'était remarié ?

S'il avait eu d'autres enfants ?

S'il avait recommencé ?

Les paumes de plus en plus moites à force de serrer la sangle de la ceinture, je la lâche et essuie les mains sur mon jean. Mes mains tremblent encore plus qu'au départ. Tout à coup, la seule chose qui me hante, c'est qu'il puisse s'en tirer sans jamais être inquiété. Je ne peux pas le laisser rentrer tranquillement chez lui sachant qu'il s'en prend peut-être à d'autres. Il faut que j'en aie le cœur net. Je dois le faire pour moi et pour tous les enfants qui entrent en contact avec lui afin d'être certaine qu'il n'est pas le monstre que m'évoquent mes souvenirs. Pour tirer ça au clair, il va falloir que je l'affronte, que je lui parle et que je découvre enfin *pourquoi*.

Lorsque mon père ouvre la porte d'entrée et disparaît à l'intérieur, Holder relâche bruyamment son souffle.

— C'est bon cette fois ? s'impatiente-t-il en se tournant vers moi.

S'il se doutait une seule seconde de ce que je m'apprête à faire, il me saisirait *illico* à bras-le-corps, c'est sûr et certain. Alors histoire de ne pas lui mettre la puce à l'oreille, je me force à sourire en acquiesçant.

— Oui, on peut y aller.

Il repose la main sur le contact et au moment précis où il tourne la clé pour démarrer, je détache ma ceinture, j'ouvre brusquement la portière et je pars en courant. Je traverse la rue et le jardin de mon père à toutes jambes jusqu'en haut du perron. Je n'ai même pas entendu Holder me courir après. Sans un bruit, il m'attrape et me soulève de force pour me ramener au bas des marches. Je me débats à coups de pied en tentant de repousser ses bras qui me ceignent le ventre.

— Mais ça va pas ?! Où tu crois aller comme ça ?

Il continue de me maîtriser tout en me traînant de force à travers le jardin.

— Lâche-moi tout de suite, Holder ou je hurle ! Je te jure que j'hésiterai pas !

Devant cette menace, il me retourne face à lui et me secoue par les épaules en me fixant d'un air furieux et profondément déçu.

— N'y va *pas*, Sky ! Rien ne t'oblige à te confronter encore à lui après ce qu'il a fait. Laisse-toi du temps.

Le cœur serré, je lui lance un regard où se lit la souffrance que j'éprouve.

— Il faut que je sois sûre qu'il n'a pas recommencé et que je vérifie s'il a eu d'autres enfants. Je ne peux pas partir comme ça en sachant ce dont il est capable. Il faut que je le voie. Que je lui parle. Que je m'assure qu'il n'est plus cet homme avant de remonter dans cette voiture et de m'en aller.

Il secoue la tête en signe de refus.

— Ne fais pas ça. Pas tout de suite. On n'a qu'à passer quelques coups

de fil, récolter un maximum d'infos sur lui sur Internet. Je t'en prie, Sky.

Il me prend doucement par le bras pour m'entraîner vers la voiture. J'hésite, toujours bien décidée à provoquer cette confrontation avec mon père. Rien de ce que je pourrai trouver sur lui en ligne ne me fournira la preuve que je pourrai obtenir rien qu'à l'intonation de sa voix ou à son regard.

— Il y a un problème ici ?

Holder et moi tournons brusquement la tête. Planté au pied du perron, méfiant, mon père toise Holder qui me tient toujours fermement par le bras.

— Est-ce que ce garçon vous fait du mal, mademoiselle ?

Au simple son de sa voix, mes jambes se dérobent. Sentant que je faiblis, Holder me cale contre lui.

— Allons-y, chuchote-t-il en me tenant et s'élançant vers la voiture.

— Plus un geste !

Je me fige mais Holder continue d'essayer de me faire avancer.

— Retournez-vous !

Cette fois, le ton de mon père est beaucoup plus impérieux. Holder s'immobilise en même temps que moi car on sait tous les deux ce qu'il en coûte de ne pas obéir aux ordres d'un flic.

— Joue le jeu, me glisse Holder à l'oreille. Il ne va peut-être pas te reconnaître.

J'acquiesce en inspirant à fond tandis qu'on se retourne lentement. Mon père se rapproche avec prudence. Une main sur son holster, il s'avance vers moi en me dévisageant. Je baisse alors les yeux vers le sol car à son expression, il est clair qu'il me reconnaît et ça me terrifie. Il s'arrête à quelques mètres de distance, interloqué. Holder resserre son étreinte pendant que je fixe le sol, trop angoissée pour seulement respirer.

— *C'est toi... ma princesse ?*

Lundi 29 octobre 2012

16 h 35

— Je vous interdis de la toucher !

Holder hurle et je sens une pression sous mes bras. Sa voix est tout près, donc c'est sûrement lui qui me tient. Je relâche les mains et sens de l'herbe entre mes doigts.

— Ma belle, ouvre les yeux, je t'en prie.

Holder me caresse la joue. Lentement, j'ouvre les yeux et lève la tête. Penché au-dessus de moi, Holder m'examine d'un air affolé tandis que mon père se tient hésitant derrière lui.

— C'est rien, tu t'es juste évanouie. Essaie de te relever. Il faut qu'on parte.

Un bras autour de ma taille, il me met debout en faisant pratiquement tout le travail à ma place.

À présent pile face à moi, mon père me dévisage.

— C'est vraiment toi, constate-t-il.

Il jette un œil à Holder avant de revenir à moi.

— Hope ? Tu te souviens de moi ?

Ses yeux sont embués de larmes.

Pas les miens.

— Allons-y, insiste Holder en me tirant.

Mais je résiste et m'écarte un peu en soutenant le regard de mon père... cet homme qui fait mine d'être ému, comme s'il m'avait aimée autrefois. Quel sale hypocrite.

— Tu te souviens ? demande-t-il encore en se rapprochant d'un pas.

À mesure qu'il avance, Holder me fait reculer peu à peu.

— Est-ce que tu te rappelles de moi, Hope ?

— Comment j'aurais pu t'oublier ?

L'ironie de la chose, c'est que jusqu'à récemment, je l'avais bel et bien oublié. *Complètement*. Son existence, ses abus, toute ma vie ici : aucun souvenir. Mais je me garde bien de le lui dire. Je veux qu'il sache que je me souviens de lui et de tout ce qu'il m'a fait dans les moindres détails.

— C'est bien toi, dit-il en remuant nerveusement la main. Tu es en vie. Saine et sauve.

Il dégaine sa radio, je suppose dans le but de prévenir ses collègues.

Mais il n'a même pas le temps d'appuyer sur le bouton que Holder la dégage brusquement d'un geste. Mon père se baisse pour ramasser l'appareil tombé par terre puis, sur la défensive, il recule d'un pas, la main de nouveau posée sur son holster.

— À votre place, j'évitais de signaler sa présence, menace Holder. Je doute que vous ayez envie de voir votre sale tête de pervers en une des journaux.

Mon père devient subitement blême et pivote vers moi, apeuré.

— *Qu'est-ce que... ?*

Il me fixe, incrédule.

— Hope, je ne sais pas qui t'a enlevée... mais on t'a menti. Tout ce qu'on t'a raconté sur moi est faux.

Désespéré, il s'approche encore en me suppliant du regard.

— Qui t'a enlevée, Hope ? Qui c'était ? Dis-le-moi.

Je m'avance d'un pas assuré.

— Je me souviens de tout. Mais si tu me donnes ce que je suis venue chercher, je te promets de m'en aller et que tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Il continue de secouer la tête, ahuri de revoir sa fille en chair et en os. À mon avis, il est aussi en train d'accuser le coup et tente de se faire à l'idée que sa vie tout entière est désormais compromise. Sa carrière, sa réputation, sa liberté. Aussi incroyable que cela puisse paraître, son visage devient encore plus pâle lorsqu'il comprend qu'il est coincé. *Il sait que je sais.*

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

Je jette un œil à la maison.

— Des réponses, je dis sèchement en le fixant de nouveau. Et aussi toutes les affaires qu'il te reste de ma mère.

Holder me tient fermement par la taille. J'étreins sa main, juste pour me rassurer et sentir que je ne suis pas seule dans ce moment de vérité. Plus les minutes s'écoulent, plus mon assurance en présence de mon père s'effrite. De sa voix en passant par ses expressions et ses gestes, tout chez lui me donne la nausée.

Mon père lance un bref coup d'œil à Holder avant de se tourner vers moi.

— Allons discuter à l'intérieur, propose-t-il avec calme en jetant des regards furtifs aux maisons alentour.

Il semble tendu à présent, ce qui prouve bien qu'il a soupesé les choix qui s'offraient à lui et compris qu'il n'y en avait qu'un possible. D'un petit signe du menton, il désigne la porte d'entrée et se dirige vers le perron.

— Laissez votre arme, exige Holder.

Mon père marque un temps d'arrêt, sans se retourner. Lentement, il porte la main à sa taille pour sortir son revolver de son étui. Après l'avoir posé en douceur sur les marches, il commence à les gravir.

— L'autre aussi, insiste Holder.

Mon père s'arrête encore avant d'atteindre la porte. Il se baisse, soulève le bas de son pantalon et retire également l'arme fixée à sa cheville. Il entre ensuite dans la maison en laissant la porte ouverte. Avant que je lui emboîte le pas à l'intérieur, Holder me fait pivoter face à lui.

— Je t'attends là, la porte ouverte. Je me méfie de lui. Ne t'éloigne pas du salon.

Je fais oui de la tête et il me plante un baiser appuyé sur la bouche avant de me lâcher. Quand je pénètre dans le salon, mon père est assis sur le canapé, les mains jointes devant lui, le regard rivé au sol. Je m'approche du premier fauteuil venu et m'assieds juste au bord, n'ayant aucune envie de prendre mes aises ici. Me retrouver avec lui dans cette maison m'embrouille l'esprit et me serre le cœur. J'inspire lentement à plusieurs reprises pour essayer d'atténuer mon angoisse.

Je profite de ce moment de silence entre nous pour nous trouver d'éventuelles ressemblances. La couleur de ses cheveux, peut-être ? Il est beaucoup plus grand que moi et ses yeux, quand il arrive à me regarder, sont vert foncé. Pas les miens. À part la nuance caramel de ses cheveux, je ne lui ressemble pas. Et ça, ça me fait bien plaisir.

Mon père relève la tête en soupirant, gigotant, l'air mal à l'aise.

— Avant que tu te dises quoi que ce soit, il faut que tu saches que je t'aimais et qu'il ne se passe pas une seconde de ma vie sans que je regrette ce que je t'ai fait.

Bien que je reste silencieuse, ce n'est pas l'envie qui me manque de réagir violemment à ses conneries. Il pourrait passer le reste de sa vie à s'excuser que ça ne suffirait pas à effacer ne serait-ce qu'une seule de ces nuits où ma poignée de porte a pivoté.

— Je veux savoir *pourquoi*, je dis d'une voix tremblante.

Je m'en veux d'avoir l'air aussi craintive. On dirait la petite fille d'autrefois, qui le suppliait d'arrêter. Je ne suis plus cette petite fille et une chose est sûre, je ne veux pas paraître faible devant lui.

Il se laisse aller en arrière sur le canapé en se frottant les yeux.

— Je ne sais pas, Hope, soupire-t-il, irrité. Après la mort de ta mère, je me suis remis à boire beaucoup. Ce n'est qu'un an plus tard, au lendemain d'une soirée où j'étais particulièrement soûl, que je me suis réveillé en ayant conscience d'avoir commis quelque chose d'atroce. J'espérais que ce ne soit qu'un cauchemar mais ce matin-là, quand je suis venu dans ta chambre pour te réveiller, tu avais... changé. Tu n'étais plus la petite fille joyeuse que je connaissais. Du jour au lendemain, tu t'es mise à avoir très peur de moi. Je m'en suis terriblement voulu. Je ne sais même pas ce que je t'ai fait exactement : j'étais trop ivre pour m'en souvenir. Mais je savais que c'était terrible et je suis vraiment, vraiment désolé, Hope. Ça ne s'est jamais reproduit et j'ai fait tout mon possible pour me faire pardonner. Je t'achetais des cadeaux tout le temps et t'offrais tout ce que tu voulais pour que tu oublies cette terrible nuit.

Agrippant mes genoux, je lutte pour ne pas traverser le salon d'un bond et aller l'étrangler. Le fait qu'il tente de me faire croire que ça ne s'est produit qu'une seule fois me pousse à le haïr encore plus, si tant est que ce soit possible. Il considère ça comme un accident, comme s'il avait cassé une tasse ou qu'il avait eu un bête accrochage en voiture.

— Ça a continué pendant des nuits et des nuits, je lâche.

Je dois rassembler tout mon sang-froid pour ne pas hurler à pleins poumons.

— J'avais peur d'aller dormir, de me réveiller, de prendre un bain ou même de te parler. Je n'étais pas une petite fille terrorisée par les monstres dans son placard ou sous son lit mais par le monstre qui était censé l'aimer ! Tu étais censé me *protéger* des gens comme toi !

À présent agenouillé à côté de moi, Holder me tient par le bras pendant que je crie après l'homme assis en face de moi. Tremblant de rage, je m'appuie contre Holder pour m'imprégner de sa force. Il me frotte doucement le bras et m'embrasse sur l'épaule en me laissant vider mon cœur sans tenter une seule fois de s'interposer.

Mon père s'enfonce dans le canapé tandis que des larmes se mettent à couler sur ses joues. Il ne se défend pas, car il sait que j'ai raison. Il n'a absolument rien à dire. Alors il se contente de pleurer en se cachant le visage ; il regrette moins ce qu'il m'a infligé que le fait d'être enfin mis face à ses responsabilités.

— Est-ce que tu as eu d'autres enfants ? je demande en le fixant avec colère.

Il a tellement honte qu'il n'arrive même pas à me regarder dans les yeux. Tête baissée, il se tient le front sans parvenir à me répondre.

— OUI OU NON ? Réponds !

Il faut que j'aie la certitude que personne d'autre n'a subi ses abus, qu'il n'a jamais *recommencé* depuis moi.

Il secoue la tête.

— Non, je ne me suis jamais remarié après ta mère.

À l'entendre, il semble abattu ; et à le voir, c'est également le cas.

— Je suis la seule qui ait subi ça ?

Le regard toujours rivé au sol, il continue d'esquiver le feu de mes questions en marquant de longues pauses.

— Tu me dois la vérité, j'insiste avec fermeté. Est-ce que tu t'en étais déjà pris à quelqu'un d'autre avant moi ?

Je sens d'ici qu'il est en train de se fermer. À la froideur de son regard, je vois bien qu'il n'a pas l'intention de m'en dévoiler davantage. La tête entre les mains, je réfléchis, déconcertée. Ça me paraît tellement injuste de le laisser poursuivre sa petite vie ! D'un autre côté, je redoute ce qui pourrait se passer si je le dénonce. J'ai peur que mon existence ne bascule et que personne ne me croie puisque les faits remontent à si longtemps. Mais ce qui me terrifie par-dessus tout, c'est que je crains de l'aimer assez pour ne pas avoir envie de

détruire le reste de sa vie. Me retrouver face à lui me rappelle non seulement toutes les horreurs qu'il m'a fait endurer mais aussi, malgré tout, le père qu'il a été, autrefois. À force d'être dans cette maison, je sens progressivement un tas d'émotions déferler en moi. Jetant un œil à la table de la cuisine, je retrouve peu à peu des bons souvenirs, des discussions qu'on a eues, assis là. Regardant ensuite la porte du jardin, je nous revois nous précipiter dehors pour aller regarder passer le train dans le champ qui longeait la maison. Tout ce qui m'entoure réveille en moi des souvenirs contradictoires et l'idée que je puisse l'aimer autant que je le hais est insoutenable.

Après m'être séché les yeux, je l'observe à nouveau. Il est là, à fixer ses pieds en silence, et j'ai beau tenter de le nier, l'espace d'un bref instant je revois mon papa. Je revois l'homme qu'il était à l'époque où il m'aimait... bien avant que je me mette à avoir une peur folle des poignées de porte qui tournent.

Quatorze ans plus tôt

— Chut..., susurre-t-elle d'une voix douce en me caressant les cheveux.

Allongée derrière moi sur mon lit, elle me serre contre elle. J'ai été malade toute la nuit. J'aime pas être malade mais j'adore la façon dont ma maman s'occupe de moi dans ces cas-là.

Je ferme les yeux et j'essaie de dormir pour reprendre des forces. Alors que je suis presque endormie, j'entends la poignée de ma chambre pivoter ; je rouvre les yeux. Mon père entre en nous souriant à maman et moi. Mais son sourire s'évanouit quand il croise mon regard car il voit bien que je suis mal en point. Mon papa n'aime pas quand je suis malade : il tient à moi et ça le rend triste.

Il s'agenouille en me caressant la joue.

— Comment tu te sens, ma puce ?

— Pas très bien, papa, je chuchote.

Il fronce les sourcils. Mince, j'aurais mieux fait de lui dire que ça allait.

Il lance un regard à ma maman, qui est allongée juste derrière moi et lui sourit en lui caressant la joue comme il vient de le faire avec moi.

— Et comment se sent l'autre femme de ma vie ?

Je sens leurs mains se toucher pendant qu'il lui parle.

— Fatiguée, répond-elle. Je suis restée à son chevet toute la soirée.

Il se relève en la tirant par la main pour l'obliger à se lever. Je l'observe tandis qu'il la prend dans ses bras en lui faisant un petit bisou sur la joue.

— Je prends la relève, décide-t-il en passant la main dans les cheveux de maman. Toi, va te reposer, d'accord ?

Maman fait oui de la tête et l'embrasse une dernière fois avant de sortir de la chambre. Papa fait le tour du lit pour venir s'allonger à sa place. Il me serre contre lui, comme elle le faisait à l'instant, et commence à fredonner sa chanson préférée. Il dit que c'est sa préférée parce qu'elle parle d'espoir, comme mon prénom :

— « J'ai beaucoup perdu au cours de ma longue vie.

Oui, j'ai connu des douleurs et des conflits.

Mais jamais je ne renoncerai ; jamais je ne lâcherai prise.

Car ma lueur d'espoir sera toujours là. »

Bien que je ne me sente pas très bien, je souris, et mon papa continue de chanter jusqu'à ce que je ferme les yeux et m'endorme.

Lundi 29 octobre 2012

16 h 57

C'était mon premier souvenir avant que cette sale histoire n'efface tout. Le seul que j'aie de ma mère avant sa mort. Je ne me rappelle toujours pas son visage, car l'image reste assez confuse, mais je me souviens de ce que je ressentais : je les aimais. *Tous les deux.*

Mon père relève la tête, le visage dévasté par le chagrin. Je n'éprouve pas la moindre compassion pour lui car après tout... est-ce qu'il en a eu *pour moi* à l'époque ? J'ai bien conscience qu'il est en position de faiblesse, là, alors si je peux en profiter pour lui arracher la vérité, je ne vais pas me gêner.

Holder tente de me retenir en me voyant me lever mais je le rassure d'un signe de tête :

— Ça va aller, t'inquiète pas.

Il acquiesce et me lâche le bras à contrecœur puis il me laisse approcher de mon père. Lorsque j'arrive à sa hauteur, je m'agenouille devant lui, sous son regard rongé de remords. En étant si proche, je sens mon corps se crispier et la colère qui me serre le cœur se déverser en moi, mais si je veux réussir à lui soutirer des réponses, je sais que je n'ai pas le choix. Je dois en passer par là, lui faire croire que je compatis.

— J'étais malade, je raconte d'une voix douce. Ma mère et moi... on était dans mon lit et tu es rentré du travail. Elle avait passé la soirée à mon chevet et elle était fatiguée, alors tu lui as dit d'aller se reposer.

Une larme coule sur la joue de mon père ; il confirme d'un signe de tête presque imperceptible.

— Cette nuit-là, tu m'as tenue dans tes bras comme un père est censé tenir sa fille. Tu m'as chanté une chanson. Je me souviens qu'à l'époque, tu fredonnais toujours cet air qui parlait de ta lueur d'espoir.

J'essuie mes yeux pleins de larmes en continuant de le regarder.

— Avant la mort de maman... et le chagrin auquel tu as dû faire face... tu ne m'avais jamais fait toutes ces choses, n'est-ce pas ?

Il secoue la tête en m'effleurant la joue.

— Non, Hope. Je t'aimais de tout mon cœur. Et je t'aime toujours. Je vous aimais plus que tout, ta mère et toi mais quand elle est morte... j'ai sombré en même temps qu'elle.

Serrant les poings, je recule légèrement au contact de sa main sur ma

joue. Toutefois, je réussis, je ne sais comment, à faire abstraction et à garder mon calme.

— Je suis désolée que tu aies dû endurer ça, je dis sans faillir.

Et c'est vrai, je le suis. Je me souviens qu'il était fou amoureux de ma mère et quelle que soit la manière dont il a géré sa douleur, j'aurais quand même préféré qu'il n'ait jamais été confronté à cette perte.

— Je sais que tu l'aimais. Je m'en souviens. Pour autant, je suis incapable de te pardonner ce que tu m'as fait. Je ne sais pas pourquoi ce qui t'anime est si différent de ce qui anime les autres... au point de te permettre d'agir comme tu l'as fait. Mais malgré cela, je sais que tu m'aimes. Et même si c'est dur à admettre... moi aussi, je t'ai aimé. J'aimais tous tes bons côtés.

Je me relève en reculant sans le lâcher du regard.

— Je sais que tu n'es pas foncièrement mauvais. Je le sais. Mais si tu m'aimes vraiment... et si vraiment tu as aimé ma mère... alors tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour m'aider à guérir. Tu me dois bien ça. Tout ce que je te demande, c'est d'être honnête pour que je puisse repartir d'ici un tant soit peu en paix. Je suis venue uniquement pour ça, d'accord ? Je ne demande qu'à être en paix.

Il sanglote à présent. Il acquiesce en se tenant la tête. Je reviens vers le canapé et Holder, toujours à genoux, me prend dans ses bras. Mon corps continue de trembler, alors je croise les bras contre moi. Holder, qui sent bien dans quel état je suis, glisse la main le long de mon bras jusqu'à ce qu'il trouve mon petit doigt et le serre. C'est un petit geste de rien du tout, mais il n'aurait pas pu trouver mieux pour me procurer le sentiment de sécurité que j'attends de lui à cet instant.

Mon père pousse un gros soupir en relâchant les mains.

— Au début, quand j'ai commencé à boire... ça n'est arrivé qu'une fois. Je m'en suis pris à ma petite sœur... mais ça ne s'est jamais reproduit.

Il relève la tête, l'air toujours profondément honteux.

— C'était bien avant que je rencontre ta mère.

Sa franchise brutale me consterne mais le plus tragique à mes yeux, c'est que d'une certaine manière, il pense que ce n'est pas si grave puisque ça n'est arrivé qu'une fois. Ravalant la boule dans ma gorge, je poursuis l'interrogatoire :

— Et après moi ? Est-ce qu'il y en a eu d'autres depuis mon enlèvement ?

Il baisse les yeux sur ses pieds et sa posture me fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Le souffle coupé, je retiens mes larmes.

— Qui ? Combien ?

Il secoue faiblement la tête.

— Ça ne s'est reproduit qu'une fois. J'ai arrêté de boire il y a quelques années et je n'ai plus touché personne depuis.

Il affronte de nouveau mon regard, à la fois désespéré et plein d'espoir.

— Je le jure ! Il n'y en a eu que trois et c'est arrivé quand j'étais au plus

mal. Quand je suis sobre, j'arrive à contrôler mes pulsions. C'est pour ça que je ne bois plus.

— Qui était-ce ? je demande pour l'obliger à regarder la vérité en face encore quelques minutes avant de sortir définitivement de sa vie.

Il esquisse un petit mouvement de tête vers sa droite.

— Elle habitait la maison d'à côté. Ils ont déménagé quand elle avait une dizaine d'années donc je ne sais pas ce qu'elle est devenue. C'était il y a très longtemps, Hope. Je n'ai pas recommencé depuis des années, c'est la vérité. Je le jure.

D'un seul coup, mon cœur pèse une tonne. Le bras qui me tenait par la taille a disparu et en levant la tête, je vois Holder se décomposer sous mes yeux.

Le visage tordu par une douleur insoutenable, il me tourne le dos en se passant nerveusement les mains dans les cheveux.

— Less..., chuchote-t-il avec amertume. C'est pas possible...

La tête appuyée contre le chambranle, il se tient la tête à deux mains. Je me lève pour aller le voir et pose doucement les mains sur ses épaules, redoutant qu'il ne soit sur le point d'exploser. Il se met à trembler et à pleurer sans même faire de bruit. Je ne sais ni quoi dire ni quoi faire. Il n'arrête pas de répéter « non » en secouant la tête. J'éprouve un immense chagrin pour lui mais pour l'instant, je ne sais pas du tout comment l'aider. Je comprends mieux ce qu'il voulait dire l'autre jour, quand il disait qu'il avait toujours l'impression d'avoir des paroles maladroites avec moi : à cet instant, absolument rien de ce que je pourrais lui dire ne servirait à quoi que ce soit. Alors à défaut, je colle ma tête contre lui et il finit par se retourner lentement en me tenant le bras.

Aux soulèvements de sa poitrine, je sens bien qu'il lutte pour contenir sa colère. Sa respiration devient saccadée tandis qu'il tente de se calmer. Je le serre plus fort en espérant pouvoir l'empêcher de déchaîner sa colère. Pourtant j'aurais envie qu'il se lâche, qu'il brutalise mon père et se venge de ce qu'il nous a fait subir, à Less et à moi, mais j'ai peur que Holder n'éprouve trop de haine pour que ça ne dégénère pas.

Il me lâche, levant les mains à hauteur de mes épaules pour me repousser doucement. Son regard est si sombre... je suis aussitôt sur la défensive. Ne sachant pas quoi faire d'autre, je m'interpose entre eux mais c'est à croire que je suis transparente. Holder me regarde comme si je n'étais pas là. Derrière moi, j'entends mon père se lever et je vois Holder le suivre du regard. Je me retourne brusquement, prête à dire à mon père de foutre le camp du salon, quand Holder m'attrape par le bras et m'écarte de son chemin.

Je trébuche et je tombe à terre, assistant à la scène au ralenti tandis que mon père attrape quelque chose derrière le canapé et se retourne, un pistolet à la main. Il le braque droit sur Holder. Je suis tétanisée. Incapable de protester, de crier, de réagir ou même de fermer les yeux. Je suis obligée de regarder.

Mon père brandit sa radio en tenant fermement l'arme d'une main, le

regard vide. Sans quitter Holder des yeux, il appuie sur le bouton en approchant le micro de sa bouche :

— Agent à terre au 3522, Oak Street.

Je lance un coup d'œil nerveux à Holder, puis un autre à mon père. Il lâche la radio qui tombe juste devant moi. Toujours incapable de crier, je me relève. Lentement, le regard abattu de mon père s'arrête sur moi... il retourne l'arme contre lui.

— Je te demande pardon, ma princesse.

Le fracas qui s'ensuit envahit toute la pièce. Une véritable explosion. Je ferme les yeux de toutes mes forces en me bouchant les oreilles, sans même vraiment savoir d'où vient ce boucan. C'est un bruit très aigu, semblable à un cri. On dirait une fille qui hurle.

C'est moi.

Je suis en train de crier.

Ouvrant les yeux, je découvre le corps sans vie de mon père étendu à quelques pas de moi. Holder me plaque une main sur la bouche et m'entraîne vers la sortie. Il n'essaie même pas de me porter. Mes talons raclent la pelouse. Il me bâillonne d'une main et me tient la taille de l'autre. Quand on arrive à la voiture, sa main est toujours plaquée sur ma bouche pour étouffer mes cris ; il jette des regards affolés autour de nous pour s'assurer que personne n'a été témoin de la catastrophe en cours. Les yeux écarquillés, je secoue la tête, refusant de me rendre à l'évidence, pensant que la minute qui vient de s'écouler finira par s'effacer si je m'entête à ne pas y croire.

— Arrête, Sky. Il faut que tu arrêtes de crier. Tout de suite !

J'acquiesce vigoureusement, réussissant je ne sais comment à réprimer les cris irraisonnés qui enflent ma gorge. Tentant de me calmer, je m'entends inspirer et expirer par le nez de façon chaotique. Ma poitrine se soulève avec peine et lorsque je remarque les éclaboussures de sang sur la joue de Holder, je lutte pour ne pas me remettre à hurler.

— Tu entends ? dit-il. Ce sont des sirènes de police, Sky. Ils vont arriver d'une minute à l'autre. Je vais retirer ma main et ensuite je veux que tu montes dans cette voiture et que tu restes aussi calme que possible parce qu'il faut qu'on se tire d'ici très vite.

J'acquiesce encore, alors il retire sa main et m'installe à bord. Contournant la voiture à la hâte, il monte, et démarre. Juste au moment où on bifurque au premier croisement, deux voitures de police déboîtent à l'autre bout de la rue, derrière nous. Tandis qu'on s'éloigne, je baisse la tête entre mes genoux pour essayer de reprendre mon souffle. Je ne pense même pas à ce qui vient de se produire. C'est au-dessus de mes forces. Je n'y crois pas. Impossible. Je me focalise sur l'idée que tout ça est un épouvantable cauchemar et m'en tiens à respirer, ne serait-ce que pour m'assurer que je suis toujours en vie. Car une chose est sûre, pour l'instant, j'ai juste l'impression d'être en enfer.

Lundi 29 octobre 2012

17 h 29

On franchit la porte de la chambre comme des zombis. Je ne me souviens même pas d'être sortie de la voiture en arrivant à l'hôtel. Une fois au pied du lit, Holder s'assoit et enlève ses chaussures. Pour ma part, je suis encore plantée dans l'entrée, les bras le long du corps, la tête penchée, incapable d'aller plus loin. Je fixe la fenêtre de l'autre côté de la pièce. Les rideaux ouverts n'offrent qu'une vue lugubre sur l'immeuble en brique qui jouxte l'hôtel. Rien qu'un mur compact sans fenêtre ni porte apparente. Un mur, c'est tout.

Ce mur symbolise ma propre vie. J'ai beau essayer d'envisager l'avenir, je suis incapable de me projeter. Je ne sais pas ce qui va se passer maintenant : ni avec qui je vais vivre, ni ce que Karen va devenir, ni si je dois signaler le drame qui vient de se produire. Je n'arrive même pas à émettre une hypothèse. Entre l'instant présent et celui d'après, il n'y a qu'un mur compact sans le moindre tag en guise d'indice.

Depuis treize ans, mon existence n'a été qu'un rempart dressé entre mes premières années et les suivantes. Une paroi imposante distinguant mes deux vies, celle de Sky et celle de Hope. J'avais entendu parler de ces gens qui parviennent à refouler des souvenirs traumatisants, mais j'ai toujours pensé que c'était plus ou moins volontaire. En l'occurrence, moi, pendant treize ans, je n'ai pas eu la moindre idée de mes origines. Je sais bien que j'étais très jeune quand on m'a arrachée à cette première vie mais malgré tout, j'aurais pu en garder quelques souvenirs. En dépit de mon jeune âge, je crois que dès l'instant où je suis montée dans cette voiture avec Karen, j'ai pris délibérément la décision de faire table rase du passé. Une fois que Karen a commencé à me raconter des anecdotes au sujet de ma prétendue adoption, ça a dû être plus facile dans ma tête d'assimiler ces mensonges inoffensifs que de me rappeler l'horrible réalité qui avait été la mienne.

À l'époque, il m'était impossible d'expliquer ce que mon père me faisait car je n'étais pas certaine de ce qui se passait. Je savais juste que je détestais ça. Or quand on ne sait pas trop ce qu'on déteste au juste, ni même pourquoi on le déteste, difficile d'entrer dans les détails... alors on s'en tient à ce qu'on ressent. J'ai conscience que je n'ai jamais vraiment eu la curiosité de fouiller le passé, du moins pas au point de vouloir découvrir qui était mon père ou les

raisons qui l'avaient poussé à me faire adopter. Désormais, je sais que c'est parce que au fond, cet homme m'inspirait toujours autant de haine et de crainte. C'était donc beaucoup plus facile d'ériger ce mur de brique et de ne jamais revenir sur le passé.

Maintenant, alors même qu'il n'aura plus jamais l'occasion de poser la main sur moi, je nourris toujours les mêmes sentiments négatifs à son égard. Je continue de le haïr, de le redouter plus que tout et aussi d'être accablée par sa mort. Je lui en veux d'avoir gravé dans ma mémoire d'horribles images et de réussir quand même, au milieu de cette tempête, à me faire de la peine. Je n'ai pas envie de pleurer sa disparition, au contraire. J'aimerais m'en réjouir. Sauf que j'en suis incapable, voilà tout.

Je sens qu'on me retire ma veste. Délaissant ce mur qui me nargue à travers la fenêtre, je tourne la tête et découvre Holder juste derrière moi. Il pose ma veste sur une chaise puis ôte mon tee-shirt maculé de sang. Les nerfs à vif, minée par la tristesse, je me rends compte que je suis génétiquement liée au sang séché qui imprègne désormais mes habits et mon visage. Holder vient se placer face à moi et se penche pour déboutonner mon jean.

Il est en caleçon. Je n'avais même pas remarqué qu'il s'était déshabillé. Parcourant son visage des yeux, je remarque des gouttelettes de sang sur sa joue droite, celle qui a été exposée à la lâcheté de mon père. Le visage grave, il garde les yeux rivés sur mon pantalon.

— Il faut que tu m'aides, là, ma belle, dit-il d'une voix douce en atteignant mes chevilles.

Agrippant ses épaules à deux mains, je sors un pied après l'autre de mon jean. Sans le lâcher, je continue de fixer les éclaboussures de sang dans ses cheveux. Machinalement, j'effleure une de ses mèches puis examine le résidu sur mes doigts en frottant mon index contre mon pouce. Le sang est épais et visqueux, plus qu'il ne devrait l'être.

C'est parce qu'il ne s'agit pas uniquement de *sang*.

Je commence à m'essuyer les doigts sur mon ventre en essayant désespérément de m'en débarrasser mais je ne fais qu'en mettre partout. Ma gorge se noue et m'empêche de crier. C'est comme dans ces rêves où il se passe un événement si terrifiant que je me retrouve tout d'un coup muette. Holder relève la tête ; je voudrais hurler, crier et pleurer, mais je ne réussis qu'à écarquiller les yeux d'un air hagard en continuant de m'essuyer comme une forcenée. En me voyant paniquer, Holder se redresse et me soulève dans ses bras pour me porter rapidement jusqu'à la douche. Il me dépose dans la baignoire et il se joint à moi en ouvrant le robinet. Une fois que l'eau est chaude, il ferme le rideau de douche puis se tourne face à moi et prend doucement mes poignets dont j'essaie encore d'effacer les traces rouges. Il m'attire contre lui en me faisant pivoter sous le jet. En sentant l'eau m'asperger les yeux, je suffoque et aspire une énorme bouffée d'air.

Holder s'empare de la savonnette sur le bord de la baignoire, déchire son papier d'emballage, puis passe la tête derrière le rideau et attrape un gant.

Bien que l'eau soit chaude, je tremble de la tête aux pieds. Après avoir savonné le gant, il le pose sur ma joue.

— Chut, calme-toi, chuchote-t-il en essayant de capter mon regard affolé. Je vais t'enlever tout ça, d'accord ?

D'un geste délicat, il entreprend de me nettoyer le visage et je ferme les yeux en acquiesçant. Je les garde fermés pour ne pas voir le gant imbibé de sang quand il l'écartera de ma joue. Je le laisse faire en restant aussi immobile que possible malgré les tremblements qui continuent d'agiter mon corps. Il met plusieurs minutes à effacer toutes les traces sur mon visage, mes bras et mon ventre. Ensuite, il tend le bras pour retirer l'élastique qui tient ma queue-de-cheval.

— Sky, regarde-moi.

Je rouvre les yeux, et il pose doucement la main sur mon épaule.

— Je vais enlever ton soutien-gorge, d'accord ? Il faut que je te lave les cheveux et je ne voudrais pas le tacher.

Le tacher avec quoi ?

Quand je comprends qu'il fait référence à ce qui est très probablement incrusté dans ma chevelure, je recommence à paniquer et je baisse précipitamment les bretelles de ma brassière pour l'enlever.

— Retire-moi ça, je m'empresse de dire tout bas.

Remettant la tête sous le jet d'eau, je passe plusieurs fois les mains dans mes cheveux pour bien les mouiller.

— Enlève-moi ça ! je répète d'un ton affolé.

Il interrompt mon geste en prenant mes poignets pour les poser sur sa taille.

— Je m'en occupe. Tiens-toi à moi et essaie de te détendre. Je me charge du reste.

Appuyant la tête contre son torse, je me cramponne à lui. Je sens le parfum du shampoing m'envelopper tandis qu'il en verse dans ses mains et l'étale sur ma tête du bout des doigts. Nous nous rapprochons du jet jusqu'à ce que l'eau se répande sur ma tête puis il me masse et me frotte vigoureusement les cheveux en les rinçant à plusieurs reprises. Préférant ne pas poser de questions, je le laisse répéter l'opération autant de fois qu'il le juge nécessaire.

Une fois qu'il a terminé, il permute avec moi pour se mettre sous le jet et se lave à son tour. Lâchant sa taille, je recule un peu pour éviter de me « tacher ». Contemplant mon ventre et mes mains, je constate qu'il ne reste plus une trace de mon père sur mon corps. Je relève les yeux vers Holder, qui se frictionne le visage et le cou avec un gant propre, et je reste là, à le regarder effacer calmement toute marque de ce qui nous est arrivé il y a moins d'une heure.

Lorsqu'il a fini, il ouvre les yeux en me lançant un regard désolé.

— Sky, j'ai besoin que tu vérifies que je suis parfaitement propre et que tu nettoies les zones que j'aurais manquées, d'accord ?

Il s'adresse à moi avec beaucoup de calme, comme s'il s'efforçait de ne pas me faire fuir. En fait, à son ton, je comprends que c'est exactement le cas : il a peur que je ne sois sur le point de craquer pour de bon.

Craignant qu'il n'ait raison, j'attrape le gant qu'il me tend et prends mon courage à deux mains pour l'examiner. Il reste une petite traînée rouge au-dessus de son oreille droite, alors je m'approche pour la nettoyer. Après quoi, je passe en revue chaque petite trace qu'il nous reste sur le corps, puis je rince une dernière fois le gant en regardant l'eau emporter le sang dans un tourbillon.

— Il ne reste plus rien, je murmure.

Je ne suis même pas sûre de faire allusion au sang.

Lorsque je relève la tête, je m'aperçois que ses yeux sont encore plus rouges qu'avant mais je n'arrive pas à voir s'il pleure : l'eau ruisselle sur son visage comme le feraient des larmes. C'est à cet instant, une fois débarrassée de tous les vestiges tangibles de ce qui vient de se passer, que je repense à Lesslie.

De nouveau, je sens mon cœur se briser en mille morceaux, mais cette fois pour Holder. Un sanglot m'échappe et je plaque une main sur ma bouche, les épaules tremblantes.

— Holder, je suis tellement désolée. Si tu savais !

Je pleure, cramponnée à lui, regrettant que son désespoir ne soit pas aussi simple à faire disparaître que le sang. Il me serre si fort que j'arrive à peine à respirer. Mais il en a besoin. Il a besoin que je partage sa douleur à cet instant, tout comme j'ai besoin qu'il ressente la mienne.

Repensant à chacune des paroles de mon père aujourd'hui, je m'efforce de m'en défaire en pleurant une bonne fois pour toutes. Je veux oublier son visage, sa voix, toute ma haine à son égard et tout l'amour que j'ai pu lui porter. Rien de pire que le sentiment de culpabilité qu'on éprouve quand on est capable, malgré soi, d'aimer la source de nos souffrances.

Holder cale mon visage contre son épaule en posant la joue sur ma tête et cette fois, je l'entends pleurer. C'est très discret, il essaie de se retenir. Il est dévasté à cause de ce que mon père a fait subir à Lesslie et je ne peux m'empêcher de me sentir en partie fautive. Si j'avais été là, il ne s'en serait jamais pris à sa sœur et elle n'aurait pas souffert. Si je n'étais pas montée dans cette voiture avec Karen, elle serait peut-être encore en vie aujourd'hui.

Je lui empoigne les épaules et me hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser tendrement dans le cou.

— Je suis vraiment désolée. Il ne s'en serait jamais pris à elle si j'avais...

Holder me saisit par les bras et m'écarte avec une telle force que je sursaute et le fixe avec des yeux ronds.

— Je te défends de dire ça.

Il me lâche et s'empresse de prendre mon visage entre ses mains.

— Je t'interdis de t'excuser encore une seule fois pour le moindre truc

que cet homme a fait, tu entends ? Tu n'y es pour rien, Sky. Jure-moi que tu ne te laisseras plus jamais miner par une idée pareille.

Son regard est désespéré, noyé de larmes.

— Je te le jure, je réponds d'une petite voix.

Sans me lâcher une seconde des yeux, il cherche à s'assurer de ma sincérité sur mon visage. J'en ai encore le cœur qui cogne de sa réaction et de la rapidité avec laquelle il a rejeté l'idée que je puisse être un tant soit peu responsable. J'aimerais qu'il soit aussi prompt à rejeter les torts dont lui-même s'accuse mais hélas, ce n'est pas le cas.

Incapable de soutenir son regard, je me jette à son cou pour le serrer dans mes bras et il m'étreint avec la rage du désespoir. Assommés, frappés de plein fouet par la vérité concernant ce qu'a subi Lesslie et la réalité dont on vient d'être témoins, on se cramponne l'un à l'autre de toutes nos forces. Il a cessé d'essayer d'être un roc pour moi. À cet instant, c'est tout l'amour qu'il portait à Lesslie et la colère qu'il éprouve devant ce qui lui est arrivé qu'il déverse dans ces larmes.

Consciente que Lesslie aurait eu besoin qu'il partage son chagrin, je n'essaie même pas de trouver les mots pour le consoler. C'est pour elle que l'on pleure à présent car à l'époque, elle était seule avec ses larmes. Je plante un baiser dans ses cheveux. Chaque fois que ma bouche se pose sur lui, il m'étreint un tout petit peu plus fort. Il effleure mon épaule de ses lèvres et très vite, on cherche tous les deux à oublier cette douleur qu'aucun de nous n'a méritée en s'embrassant. Subitement plus fougueux et empressé, tentant à tout prix de trouver une échappatoire, Holder me plante des baisers dans le cou puis recule en plongeant son regard dans le mien, ses épaules se soulèvent et retombent alors qu'il cherche son souffle.

Il fond de nouveau fiévreusement sur ma bouche, empoignant mes cheveux et ma nuque d'une main tremblante. Il me cale contre le mur de la douche et glisse les mains derrière mes cuisses. Tandis qu'il me soulève et enroule mes jambes autour de sa taille, je perçois le désespoir auquel il s'abandonne. Il veut que sa douleur disparaisse et pour ça, il a besoin de mon aide. Tout comme moi j'ai eu besoin de lui cette nuit.

Comme une invitation à me faire l'amour, je l'attire contre moi pour qu'il mette sa souffrance entre parenthèses et je le laisse prendre les commandes. À cet instant, j'en ai besoin autant que lui. Je veux oublier tout le reste et occulter cette vie-là le temps d'une soirée.

Collé à moi, il me presse contre le mur de la douche et me tient le visage à deux mains, l'empêchant de bouger tandis que nos bouches se cherchent impatiemment, en quête d'un semblant de délivrance. Je l'étreins plus fort pendant que sa bouche descend avec frénésie dans mon cou.

— Dis-moi que c'est normal, supplie-t-il, hors d'haleine, tout contre ma peau.

Il relève la tête en cherchant anxieusement mon regard.

— Dis-moi que c'est normal d'avoir envie de toi dans un moment

pareil... Parce que après tout ce qu'on a enduré aujourd'hui, ça me paraît injuste d'avoir autant besoin de toi.

Je l'empoigne par les cheveux en l'attirant plus près encore et l'embrasse d'une façon si convaincante que je n'ai même pas besoin de lui répondre. Dans un gémissent, il sort de la salle de bains en me portant jusque sur le lit. Sa façon d'arracher les deux derniers bouts de tissu qui nous séparent et de dévorer ma bouche est assez violente mais à vrai dire, s'il faisait dans la douceur, je ne crois pas que mon cœur le supporterait pour le moment.

Debout au bord du lit, il se penche pour me voler un autre baiser puis s'écarte pour mettre un préservatif avant de m'attraper par la taille et de me tirer vers lui. Il me soulève la jambe pour la caler contre sa hanche puis glisse une main sous mon bras en m'agrippant l'épaule. Au moment où son regard plonge de nouveau dans le mien, il s'introduit en moi sans la moindre hésitation. Le souffle coupé, bouleversée par le plaisir intense qui vient supplanter la douleur fulgurante, je l'enlace et bouge en rythme avec lui tandis qu'il me serre la cuisse et m'embrasse sur la bouche. Les yeux fermés, je laisse ma tête s'enfoncer dans le matelas pendant qu'on profite de notre amour pour tromper provisoirement l'angoisse.

Remontant les mains vers ma taille, il m'étreint au rythme de ses oscillations frénétiques. Accrochée à ses bras, je m'abandonne et le laisse me guider, tant qu'il peut y trouver un réconfort. Sa bouche s'écarte et il ouvre les yeux en même temps que moi ; ils sont encore humides, alors je prends son visage entre mes mains pour essayer de détendre d'une caresse ses traits froissés. Tout en continuant de me regarder, il plante un baiser au creux de ma paume, puis il s'interrompt subitement et me tombe dans les bras.

Alors qu'on cherche notre souffle, je le sens toujours en moi, inapaisé. Sans me quitter des yeux, il glisse les bras sous mon dos pour me soulever et il nous fait pivoter tout en se laissant glisser par terre, dos au lit. Je suis à califourchon sur lui. Lentement, il m'embrasse encore. Cette fois, c'est un baiser très tendre.

À présent, il m'enlace d'un geste protecteur en butinant mes lèvres et mes joues ; cela me donne presque l'impression d'avoir affaire à un autre Holder et pourtant, ses baisers n'en sont pas moins passionnés. Une minute il est dans tous ses états et exalté... et la minute d'après, il est délicat et câlin. Son côté imprévisible commence vraiment à me plaire.

Je sens bien qu'il a envie que je prenne les choses en main, maintenant, mais j'ai le trac. Je ne suis même pas sûre de savoir faire. Percevant ma gêne, il pose les mains sur ma taille pour me guider en me faisant bouger lentement sur lui, m'observant avec sérieux pour s'assurer que je ne décroche pas.

Non, je suis bien là, *avec lui*. Je suis même si absorbée par notre étreinte que je ne pense à rien d'autre.

Il pose une main sur ma joue en continuant de piloter mon bassin de l'autre.

— Tu connais mes sentiments pour toi, souffle-t-il. Tu sais que je t'aime et que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour effacer tes souffrances, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête : oui, je le sais. Et quand je le regarde, là, et que je vois ses yeux débordants de sincérité, je comprends que ses sentiments pour moi remontent à loin, bien avant aujourd'hui.

— Si tu savais comme j'ai besoin de ton amour, Sky. J'ai besoin de savoir que tu ressens la même chose pour moi.

Son être tout entier se crispe. Je ferais n'importe quoi pour le rassurer. Je rassemble mon courage. Joignant nos mains, je les pose sur mon cœur pour lui prouver que je l'aime d'une force tout aussi inouïe. Tout en le regardant droit dans les yeux, je me soulève un peu et redescends lentement sur lui.

Il gémit bruyamment puis ferme les yeux en renversant la tête en arrière.

— Ouvre les yeux, je dis à voix basse. Regarde-moi.

Il relève la tête, les paupières mi-closes. Je continue à mener la danse, animée par l'unique volonté de lui faire entendre, sentir et voir combien il compte pour moi. La sensation procurée par le fait d'être aux commandes est totalement différente, mais en bien. Le regard qu'il pose sur moi me donne l'impression d'être désirée comme personne ne l'a jamais été. Dans un sens, il me donne le sentiment d'être *indispensable*, comme si ma seule existence était essentielle à sa survie.

— Ne détourne plus jamais les yeux, j'ajoute en me soulevant tout doucement.

Lorsque je m'abaisse de nouveau sur lui, la sensation est si intense qu'elle m'arrache un petit gémissement. Son regard tourmenté ne me quitte pas un seul instant. Mon corps se met à refléter les mouvements cadencés du sien sans que j'aie besoin qu'il me guide.

— Tu sais, la première fois que tu m'as embrassée ? Ce moment où tes lèvres se sont posées sur les miennes ? Cette nuit-là, tu as ravi une part de mon cœur.

Je continue à osciller sous son regard brûlant.

— La première fois que tu as dit que tu me vivais parce que tu n'étais pas encore prêt à dire que tu m'aimais ?

Je presse ma main plus fort sur sa poitrine et m'abaisse davantage pour qu'il me sente tout entière.

— Ces mots-là m'ont conquise un peu plus.

Il desserre nos poings calés contre mon cœur pour poser la main à plat sur ma peau. J'en fais de même avec lui.

— Le soir où j'ai découvert que j'étais Hope ? Je t'ai dit que je voulais rester seule dans ma chambre mais quand je me suis réveillée et que je t'ai vu à côté de moi dans le lit, j'ai eu envie de fondre en larmes. Ça m'a bouleversée : j'avais vraiment besoin de toi à ce moment-là, et tu étais là. Dès cet instant, j'ai su que j'étais amoureuse de toi. J'aimais ta façon de m'aimer. Et lorsque tu m'as prise dans tes bras, j'ai compris que quelle que soit la

tournure que prendrait ma vie, c'était avec toi que je voulais la passer. Cette nuit-là, tu as conquis un morceau gigantesque de mon cœur.

Je me penche pour l'embrasser avec tendresse. Il ferme les yeux et renverse doucement la tête contre le lit.

— Garde les yeux ouverts, je chuchote en m'écartant de sa bouche.

Il les rouvre en me contemplant d'un air solennel qui me touche en plein cœur.

— Il faut que tu les gardes ouverts... car je veux que tu me voies t'offrir le tout dernier morceau de mon cœur.

Il relâche lentement son souffle et j'ai l'impression de voir littéralement ses souffrances s'envoler. Il serre mes mains contre lui, la lueur dans ses yeux passe immédiatement d'un désespoir violent à un désir fougueux. Il se remet à accompagner mes mouvements tandis qu'on se regarde fixement. Nos deux êtres se fondent l'un dans l'autre à mesure que nos corps, nos gestes et nos regards expriment en silence ce que les mots ne peuvent traduire.

On garde cette cadence complice jusqu'à la dernière seconde, alors qu'il est saisi par les frissons qui succèdent à sa délivrance. Alors que je sens son pouls se calmer un peu, il me lâche pour m'agripper la nuque et m'embrasse avec une passion implacable, puis il m'allonge par terre sur le dos, reprenant l'ascendant sur moi, et m'embrasse encore avec abandon.

On passe le reste de la nuit à se déclarer mutuellement notre amour sans prononcer la moindre parole. Lorsque l'épuisement a enfin raison de nous, je m'assoupis, bercée par un sentiment d'émerveillement. On vient de se livrer corps et âme l'un à l'autre. Jamais je ne me serais crue capable d'avoir un jour assez confiance en un homme pour lui ouvrir mon cœur, et encore moins pour le lui offrir sans réserve.

Lundi 29 octobre 2012

23 h 35

Lorsque je me retourne pour le chercher à tâtons à côté de moi, Holder n'est pas là. Je m'assois sur le lit et comme la nuit est tombée, je tends le bras pour allumer la lampe de chevet. Ses chaussures n'étant plus là où il les avait laissées, je m'habille puis sors discrètement pour partir à sa recherche.

Je traverse la cour mais ne l'aperçois nulle part du côté des cabanons. Alors que je m'apprête à rebrousser chemin, je le vois allongé sur la bordure de la piscine, les mains calées sous la tête, à contempler les étoiles. Il a l'air incroyablement paisible, si bien que je décide de m'éclipser dans l'un des transats pour ne pas le déranger.

Pelotonnée sur le siège, les mains rentrées dans mon pull, je l'observe. La pleine lune baigne son corps d'une lumière douce qui lui donne presque l'air d'un ange. Il a une expression sereine sur le visage, et je suis heureuse qu'il puisse trouver en lui suffisamment de paix pour surmonter cette journée. Je sais combien Lesslie comptait pour lui et combien il souffre aujourd'hui. Je sais exactement ce qu'il ressent, car notre douleur est désormais commune. Quoi qu'il endure, je partage sa souffrance et réciproquement. Voilà ce qui arrive quand deux personnes s'unissent : elles ne partagent plus seulement de l'amour, mais aussi toutes les souffrances, les chagrins et les tourments de l'autre.

Malgré le désastre qu'est en ce moment ma vie, un agréable sentiment de bien-être m'habite depuis notre étreinte de cette nuit. Quoi qu'il arrive, j'ai la certitude que Holder m'aidera à tout surmonter. J'ai compris que tant qu'il fera partie de ma vie, il me restera toujours de l'espoir.

— Viens t'allonger avec moi, propose-t-il sans détacher les yeux du ciel qui le surplombe.

Le sourire aux lèvres, je quitte mon siège pour aller le rejoindre. Lorsque j'arrive à sa hauteur, il enlève son blouson pour me l'offrir en guise de couverture. Je m'allonge sur la fraîcheur du bitume et me blottis contre son torse. Pendant qu'il me caresse les cheveux, on fixe le ciel, admirant les étoiles en silence.

Des bribes de souvenirs commencent à remonter à la surface, alors je ferme les yeux, bien décidée cette fois à me rappeler. Ça semble être un souvenir joyeux et s'il y en a d'autres des comme ça, je suis preneuse. Serrant

fort Holder, je me laisse happer sans retenue par ce retour dans le passé.

Treize ans plus tôt

— Pourquoi tu n'as pas de télévision ?

Ça fait maintenant plein de jours que je suis avec elle. Elle est très gentille et je me plais bien ici, sauf que la télévision me manque. Enfin, pas autant que Dean et Lesslie.

— Je n'ai pas de télé parce que les gens sont devenus accros à la technologie et que ça les rend paresseux, répond Karen.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire mais je fais comme si. J'aime vraiment bien sa maison et je ne veux surtout pas dire quelque chose qui lui donne envie de me ramener chez mon papa. Je veux pas rentrer tout de suite.

— Hope, il y a quelques jours, je t'ai dit qu'il y avait quelque chose de très important dont je voulais te parler, tu te souviens ?

Non, pas trop. Je fais tout de même oui de la tête pour lui faire croire le contraire. Elle décale sa chaise pour se rapprocher de moi.

— Écoute bien ce que je vais te dire, d'accord ? C'est très important.

J'acquiesce encore. J'espère qu'elle ne va pas annoncer qu'elle me ramène chez moi. Je ne suis pas prête. Dean et Lesslie me manquent beaucoup mais vraiment, j'ai pas envie de rentrer chez mon papa.

— Est-ce que tu connais la signification du mot « adoption » ? demande-t-elle.

Je secoue la tête ; je n'ai jamais entendu ce mot.

— L'adoption, c'est quand une personne aime très fort un enfant, à tel point qu'elle aimerait qu'il soit son fils ou sa fille. Alors cette personne l'adopte afin de devenir la maman ou le papa de cet enfant.

Elle me prend la main en la serrant.

— Je t'aime si fort que je vais t'adopter pour que tu puisses être ma fille.

Je lui souris mais en fait, je ne comprends rien à ce qu'elle raconte.

— Tu vas venir vivre avec moi chez mon papa ?

Elle dit non de la tête.

— Non, ma puce. Ton père t'aime très, très fort mais il ne peut plus s'occuper de toi. Il a besoin que je veille sur toi désormais, car il veut être sûr que tu sois heureuse. Alors à partir de maintenant, au lieu de vivre avec ton papa, tu vas habiter ici avec moi et je deviendrai ta maman.

J'ai envie de pleurer mais je sais pas pourquoi. J'aime beaucoup

Karen mais j'aime aussi mon papa. La maison de Karen est jolie, elle cuisine bien et j'adore ma chambre. J'ai vraiment très, très envie de rester ici mais je n'arrive pas à être contente parce que j'ai mal au ventre. Ça a commencé à me faire mal quand elle a dit que mon papa ne pouvait plus s'occuper de moi. Je me demande s'il est fâché. Je préfère ne pas poser la question. J'ai peur qu'elle pense que j'ai toujours envie de vivre avec mon papa et que du coup elle me ramène chez lui. J'ai trop peur de retourner vivre avec lui.

— Tu es contente que je veuille t'adopter ? Tu as envie de vivre avec moi ?

Oui, j'en ai envie mais je suis triste parce que ça nous a pris plein de minutes ou d'heures pour arriver jusqu'ici en voiture. Donc on est loin de Dean et Lesslie.

— Et mes amis ? Je les reverrai ?

Inclinant la tête vers moi, Karen sourit en ramenant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Tu vas te faire plein de nouveaux amis, ma puce.

Je lui fais un sourire bien que j'aie mal au ventre. Je ne veux pas de nouveaux amis, je veux Dean et Lesslie. Ils me manquent. Je sens que j'ai les yeux qui brûlent, j'essaie pourtant de ne pas pleurer. Je veux pas qu'elle pense que je suis pas contente qu'elle m'adopte parce que c'est faux, je le suis.

— Ne t'inquiète pas, ma puce, ajoute Karen en me serrant dans ses bras. Tu les reverras un jour, tes amis. Mais pour l'instant, on ne peut pas retourner là-bas. Alors on se fera de nouveaux amis ici, d'accord ?

Je hoche la tête et elle plante un baiser dans mes cheveux. Je regarde le bracelet à mon poignet. J'effleure le petit cœur en espérant que Lesslie pense à moi. J'espère qu'ils savent que je vais bien car je ne veux pas qu'ils s'inquiètent.

— Une dernière chose, ajoute-t-elle. Ça va te plaire, tu vas voir.

Karen se laisse aller en arrière en tirant une feuille et un crayon jusqu'à elle.

— Ce qu'il y a de mieux quand on se fait adopter, c'est qu'on a la possibilité de choisir soi-même son prénom. Tu savais, ça ?

Je dis non de la tête. Je savais pas.

— Avant qu'on te choisisse un prénom, il faut qu'on dresse la liste de ceux qu'on ne peut pas utiliser. Par exemple, on ne peut pas choisir ton ancien prénom, ni les surnoms. Est-ce que tu as des surnoms ? Un petit nom que ton papa te donne ?

J'acquiesce sans rien dire.

— Lequel ?

Je fixe mes mains en déglutissant.

— « Princesse », je dis tout bas. Mais je ne l'aime pas.

Ma réponse a l'air de la rendre triste.

— Dans ce cas, on ne t'appellera plus jamais « princesse », d'accord ?
« D'accord », je fais de la tête. Je suis contente qu'elle n'aime pas ce surnom non plus.

— Donne-moi des exemples de choses qui te rendent heureuse. Des choses jolies, que tu adores. Peut-être qu'on te trouvera un prénom parmi elles.

Je n'ai même pas besoin qu'elle prenne des notes car il n'y a qu'une chose qui corresponde à cette description :

— J'adore le ciel, je dis en repensant au conseil que Dean m'a donné.

— Le ciel..., répète-t-elle, songeuse. Que dirais-tu de Sky ? Je trouve ça parfait, comme prénom. Bon, maintenant réfléchissons à un second prénom, parce que tout le monde en a deux. Qu'est-ce que tu aimes d'autre ?

Je ferme les yeux pour essayer de réfléchir mais je ne trouve rien. Le ciel est la seule belle chose que j'aime et qui me rende heureuse quand j'y pense. Je rouvre les yeux en la regardant.

— Et toi, qu'est-ce que tu aimes, Karen ?

Accoudée à la table, elle sourit en appuyant le menton sur sa main.

— Il y a deux choses que j'adore mais surtout la pizza. Tu veux qu'on t'appelle Sky Pizza ?

Je glousse en faisant non de la tête.

— C'est trop moche.

— OK, alors voyons voir... Que dirais-tu de Nounours ? On pourrait t'appeler Nounours Sky ?

Je fais encore non en riant.

Elle relève la tête en reposant la main sur la table et se penche vers moi.

— Tu veux savoir ce que j'aime par-dessus tout ?

— Oui.

— J'adore les herbes médicinales. Ce sont des plantes qui ont le pouvoir de soigner et j'adore les faire pousser, trouver des remèdes pour aider les gens à se sentir mieux. Un jour, j'aimerais avoir un magasin de plantes à moi. Et si on te choisissait un nom de plante pour te porter bonheur ? Il en existe des centaines, dont certaines portent de très jolis noms.

Elle se lève pour aller chercher un livre dans le salon qu'elle rapporte à la table et l'ouvre à une page.

— Que penses-tu du thym ? propose-t-elle en me faisant un clin d'œil. Je pouffe en refusant d'un signe de tête.

— Sinon... calendula ?

Je refuse encore.

— Je saurais même pas le dire comme il faut.

Elle fronce le nez.

— Très juste. Il faut que tu puisses prononcer ton prénom toute seule.

Elle se penche de nouveau sur la page pour en énoncer quelques autres mais ils ne me plaisent pas. Alors elle continue sur la page suivante puis elle dit :

— Et le tilleul ? C'est plus un arbre qu'une plante mais ses feuilles ont la forme d'un cœur. Tu aimes les cœurs ?

— Le tilleul... J'aime bien ce nom.

Elle sourit en refermant le livre puis se penche vers moi.

— Alors dans ce cas, va pour Linden Sky Davis¹. Désormais tu as le plus joli prénom de la terre ! Ne pensons plus jamais à tes anciens prénoms, d'accord ? À partir de maintenant, tout ce qui compte, c'est ce joli prénom et la jolie vie qui t'attend. Promis ? Linden, le tilleul en anglais.

— Promis, je réponds.

Et c'est vrai. Je ne veux plus penser à mes anciens prénoms, à mon ancienne chambre ni à toutes ces choses que mon papa me faisait quand j'étais sa princesse. J'adore mon nouveau prénom et aussi ma nouvelle chambre parce que ici, je ne suis pas inquiète que la poignée de la porte pivote.

Je tends les bras pour lui faire un câlin et elle me serre fort. Je suis heureuse car ça me fait exactement l'effet que j'imaginai chaque fois que j'aurais voulu que ma maman soit encore en vie pour me serrer dans ses bras.

1. Linden, le tilleul en anglais.

Mardi 30 octobre 2012

0 h 10

Je lève la main pour essuyer une larme sur ma joue. Je ne sais pas trop pourquoi je pleure, là ; ce souvenir n'était pas vraiment triste. À mon avis, c'est parce que c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à me prendre d'affection pour Karen. Quand je pense à l'amour que j'ai pour elle et à ce qu'elle a fait, ça me rend malade. Ça me fait mal parce que j'ai l'impression de ne plus la connaître, comme s'il existait chez elle une part d'ombre dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Cependant, ce n'est pas ce qui m'effraie le plus. Ce qui m'angoisse vraiment, c'est que la seule facette que je connaisse vraiment d'elle... ne soit en fait qu'une illusion.

— Je peux te poser une question ? dit Holder, brisant le silence.

J'acquiesce, la tête appuyée contre son torse, et j'essuie une dernière larme. Sentant que je frissonne, il m'enlace pour essayer de me réchauffer et me frotte les épaules.

— Tu penses que ça va aller, Sky ?

La question n'a rien d'extraordinaire. Elle est très simple et directe, et pourtant, à mon sens, c'est la question la plus difficile à laquelle il m'ait été donné de répondre.

— J'en sais rien, je dis sincèrement en haussant les épaules.

J'ai envie de croire que oui, surtout sachant que Holder sera à mes côtés. Mais pour être franche, je n'en suis vraiment pas persuadée.

— De quoi as-tu peur ?

— De tout, je m'empresse de répliquer. J'ai la trouille de mon passé, la trouille des souvenirs qui envahissent mon esprit chaque fois que je ferme les yeux. La trouille de la scène dont j'ai été témoin aujourd'hui et des conséquences que cela aura sur moi les soirs où tu ne seras pas là pour me changer les idées. La trouille de ne pas être assez forte psychologiquement pour supporter ce qui arrivera peut-être à Karen. Et j'ai la trouille de penser que je ne sais même plus qui elle est.

Je soulève la tête pour le regarder.

— Mais tu sais ce qui me fait le plus peur ?

Il me passe la main dans les cheveux sans détacher son regard du mien, pour me montrer qu'il m'écoute.

— Non, quoi ? répond-il d'un ton sincèrement intéressé.

— De me sentir coupée de Hope. Je sais bien qu'elle et moi, on est la même personne, mais j'ai l'impression que son vécu n'est pas vraiment le mien. Un peu comme si je l'avais laissée là-bas, à pleurer dans le jardin, terrorisée pour toujours, pendant que je montais avec confiance à bord de cette voiture et m'en allais. Aujourd'hui, je suis deux personnes totalement distinctes. Je suis à la fois cette petite fille qui restera à jamais morte de peur... et celle qui l'a abandonnée. Je m'en veux tellement d'avoir mis un mur entre ces deux vies et j'ai peur qu'aucune de ces vies ou de ces filles ne réussisse un jour à retrouver une unité.

Je cache mon visage contre son torse, consciente que ce que je raconte est sûrement absurde. Holder me plante un baiser sur la tête tandis que je lève les yeux vers le ciel en me demandant si je serai un jour capable de me sentir normale. C'était beaucoup plus simple de ne pas connaître la vérité.

— Après le divorce de mes parents, raconte-t-il, ma mère a commencé à se faire du souci pour Less et moi, alors elle nous a obligés à suivre une thérapie. Ça n'a duré que six mois... mais je me souviens que j'étais toujours très dur envers moi-même. J'étais persuadé qu'ils avaient divorcé à cause de moi. J'avais le sentiment que l'erreur que j'avais commise le jour de ton enlèvement les avait stressés. Aujourd'hui je sais que la majeure partie de ce que je me reprochais à l'époque n'était pas ma faute. Mais un jour, mon thérapeute a fait quelque chose qui, d'une certaine façon, m'a aidé. À l'époque, j'ai trouvé ça vraiment gênant mais de temps en temps, je me surprends à le refaire. Il m'a demandé de me représenter dans le passé et de m'adresser à l'enfant que j'avais été pour lui dire tout ce que j'avais besoin de lui dire.

Il soulève mon menton pour m'obliger à le regarder.

— Je crois que tu devrais essayer. Je sais, la méthode a l'air un peu ridicule, expliquée comme ça, mais je t'assure : ça pourrait t'aider. Il faut que tu retournes dans le passé pour dire à Hope tout ce que tu aurais aimé lui dire le jour où tu l'as laissée.

Je repose le menton sur son torse.

— Comment ça ? Genre, je dois m'imaginer en train de lui parler ?

— Exactement. Vas-y, essaie. Ferme les yeux.

Je m'exécute. Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'il attend de moi au juste mais je le fais quand même.

— C'est bon, tu es prête ?

— Oui. Je suis prête mais je sais pas trop ce que je dois faire.

— Imagine-toi simplement telle que tu es aujourd'hui, roulant jusque chez ton père et te garant dans la rue, en face de la maison. Mais il faut que tu te représentes Hope telle qu'elle était à l'époque. Tu arrives à te rappeler la maison quand sa façade était blanche ?

Tâchant de me concentrer, je retrouve une vague image de cette maison au fin fond de ma mémoire.

— Oui.

— Bien. Maintenant, va la voir pour lui parler. Dis-lui que c'est une petite fille très courageuse et très jolie. Dis-lui tout ce qu'elle a besoin d'entendre de *toi*, Sky. Tout ce que tu aurais aimé pouvoir te dire ce jour-là.

Une fois que j'ai fait le vide dans ma tête, je suis son conseil. Je me représente telle que je suis aujourd'hui et les conditions dans lesquelles je ferais ce trajet jusque chez mon père. Je me verrais bien vêtue d'une petite robe d'été et les cheveux relevés en queue-de-cheval parce qu'il ferait très chaud. J'ai presque l'impression de sentir le soleil cogner à travers le pare-brise, me réchauffant la peau.

Bien que peu enthousiaste, je me résous à descendre de voiture et à traverser la rue. Mon cœur s'emballe aussitôt. Je ne suis pas sûre de *vouloir* la voir ; malgré tout, je suis les instructions de Holder et ne m'arrête pas. Dès que la façade de la maison apparaît, je l'aperçois, assise sur la pelouse, les bras croisés sur ses genoux. Hope se cache le visage pour pleurer. Ça me tord le cœur.

Lentement, je m'approche et je marque un temps d'arrêt avant de m'asseoir dans l'herbe, incapable de détacher les yeux de cette petite fille vulnérable. Comme je suis positionnée juste en face d'elle, elle sort légèrement la tête de ses bras pour me regarder. À cet instant précis, ses grands yeux marron éteints me bouleversent. Ils ne reflètent aucune joie. Cependant je m'efforce de sourire : je ne veux pas qu'elle voie que sa souffrance est pour moi un déchirement.

Paume ouverte, je tends la main vers elle, mais retiens mon geste au moment de la toucher. Son regard triste s'arrête sur mes doigts en les fixant. Mes mains commencent à trembler et elle le voit bien. Le fait qu'elle se rende compte que moi aussi j'ai peur m'aide peut-être à gagner sa confiance car elle relève un peu plus la tête puis décroise les bras pour poser sa toute petite main dans la mienne.

Je contemple la main de mon enfance qui se cramponne à celle de mon présent, mais plus que simplement sa main, j'aimerais aussi prendre toutes ses souffrances et ses peurs pour l'en débarrasser.

Repensant aux conseils de Holder, je m'éclaircis la voix en serrant sa main.

— Hope.

Elle continue de m'observer patiemment pendant que je puise en moi-même la force de lui parler... et de lui dire tout ce qu'elle doit savoir.

— Tu sais que tu es une des petites filles les plus courageuses que j'aie jamais rencontrées ?

Elle souffle en baissant les yeux vers la pelouse.

— Non, c'est faux, proteste-t-elle doucement, persuadée de ce qu'elle avance.

Je tends le bras pour saisir son autre main et la regarde droit dans les yeux.

— Si, c'est vrai. Tu as un courage *incroyable*. Et tu vas t'en sortir car tu as le cœur solide. Un cœur capable d'aimer les autres et plein de choses dans la vie, comme jamais tu n'aurais cru qu'un cœur pouvait aimer. Et tu es belle, j'ajoute en pressant ma main contre son cœur. *Ici*. Ton cœur est vraiment beau et un jour, quelqu'un aimera ce cœur comme il mérite d'être aimé.

Elle reprend une main pour s'essuyer les yeux.

— Comment tu sais tout ça ?

Je me penche pour la prendre dans mes bras et elle me laisse la câliner. Alors je penche la tête pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je le sais parce que j'ai vécu exactement la même chose que toi. Je sais combien ton petit cœur souffre à cause de ton papa parce qu'il m'a fait souffrir moi aussi. Je sais que tu le détestes à cause de ça, mais aussi que tu l'aimes très fort parce que ça reste ton papa. Et ce n'est pas grave, Hope. C'est normal que tu aimes ses bons côtés car au fond, il n'y a pas que de la méchanceté en lui. Et c'est normal aussi que tu détestes ses mauvais côtés qui te rendent si triste. Tu as le droit d'avoir tous les sentiments que tu veux. Promets-moi seulement de ne jamais, jamais te sentir coupable. Promets-moi que tu ne t'en voudras pas. Tu n'es pas responsable. Tu n'es qu'une enfant et ce n'est pas ta faute si ta vie est beaucoup plus difficile qu'elle ne devrait l'être. Même si plus tard, tu voudras oublier ce pan de ta vie, il faut que tu t'en souviennes.

Je sens ses petits bras se mettre à trembler alors qu'elle pleure en silence contre moi. Ses larmes me poussent à donner libre cours aux miennes.

— Je veux que tu te rappelles qui tu es, en dépit des épreuves que tu traverses. Car ces épreuves ne te définissent pas. Ce sont des événements qui se produisent dans ta vie, c'est tout. Il faut que tu acceptes que ce que tu es et ce qui se passe dans ta vie sont deux choses *distinctes*.

Je soulève doucement sa tête pour plonger mon regard dans ses grands yeux pleins de larmes.

— Promets-moi que quoi qu'il arrive, tu n'auras jamais honte d'être qui tu es, même si tu en meurs d'envie. Et puis, ça va peut-être te paraître absurde pour le moment, mais promets-moi que tu ne laisseras jamais ces choses que ton papa te fait dicter ton avenir. Promets-moi que Hope ne disparaîtra jamais, je conclus en essuyant ses larmes.

— Promis, acquiesce-t-elle en me souriant.

Pour la première fois depuis que j'ai croisé son regard, j'y entrevois une petite étincelle de vie. Elle s'agrippe à mon cou tandis que je la hisse sur mes genoux et la berce contre moi. On pleure dans les bras l'une de l'autre.

— Hope, je promets de ne plus jamais t'abandonner. Je vais t'emmener avec moi et te garder dans mon cœur pour toujours. Tu ne seras plus jamais seule.

Mes larmes coulent dans ses cheveux mais quand je rouvre les yeux, c'est dans les bras de Holder que je pleure.

— Tu lui as parlé ?

— Oui, je réponds sans chercher à contenir mes larmes. Je lui ai tout dit.

Holder commence à se redresser alors j'en fais autant. Il se tourne vers moi pour prendre mon visage entre ses mains.

— Non, Sky. Ce n'est pas à *elle* que tu as tout dit... mais à *toi*. C'est toi qui as vécu ce drame, pas quelqu'un d'autre. Hope l'a vécu, Sky aussi, tout comme l'amie que j'ai aimée durant toutes ces années et la fille que j'aime aujourd'hui, et qui me regarde à cet instant précis.

Il m'embrasse puis s'écarte. Ce n'est qu'au moment où je relève les yeux que je remarque qu'il pleure lui aussi.

— Il faut que tu sois fier d'avoir surmonté tout ce que tu as enduré dans ton enfance parce que moi je suis sacrément fier de toi. Ne distingue pas cette vie de la tienne, au contraire, intègre-la. Chaque fois que je te vois sourire, je suis fasciné car je sais quel courage il t'a fallu, quand tu n'étais qu'une petite fille, pour t'assurer que cette part de toi ne s'éteigne pas. Et ton rire, Sky ? Tu ne te rends pas compte ! Pense un peu à la force qu'il t'a fallu pour réapprendre à rire après tout ce qui t'est arrivé. Et ton cœur..., ajoute-t-il en secouant la tête d'un air totalement perplexe. Le fait que ton cœur ait trouvé le moyen d'aimer à nouveau un homme et de lui faire confiance prouve que je suis tombé amoureux de la femme la plus courageuse que j'aie jamais connue. Je sais qu'il t'a fallu beaucoup de courage pour m'accepter après ce que ton père t'a fait. Et je jure de passer le restant de mes jours à te remercier de t'accorder ce bonheur. Linden Sky Hope : merci du fond du cœur de m'aimer.

Il prononce chacun de mes noms lentement, sans même essayer de sécher mes larmes car il y en a trop. Je me jette à son cou et le laisse m'étreindre tout entière, moi et les dix-sept années qui m'ont amenée à être celle que je suis aujourd'hui.

Mardi 30 octobre 2012

9 h 05

Le soleil est éclatant ; il darde ses rayons à travers le drap que j'ai tiré sur mes yeux. Cependant, c'est surtout la voix de Holder qui me réveille.

— Écoutez, vous ne vous rendez pas compte de ce qu'elle a traversé ces deux derniers jours...

Soit pour ne pas me réveiller, soit pour m'empêcher d'entendre sa conversation, il s'efforce de parler doucement. N'entendant personne lui répondre, je présume qu'il est au téléphone. Reste à savoir avec qui.

— Je comprends que vous vous sentiez obligé de la défendre, vraiment. Mais je vous préviens : Sky ne remettra pas les pieds seule dans cette maison.

Une longue pause s'ensuit avant qu'il ne pousse un gros soupir dans le combiné.

— Je veux d'abord être sûr qu'elle avale quelque chose, alors accordez-nous un peu de temps. Oui, promis. Je la réveille dès que j'ai raccroché. On part d'ici une heure.

Il ne dit pas au revoir mais je l'entends reposer le portable sur la table. Très peu de temps après, le lit s'enfonce et il glisse un bras sur moi.

— Debout, me chuchote-t-il à l'oreille.

Je ne bouge pas.

— Je suis réveillée, je réponds de sous les couvertures.

Je sens sa tête appuyer sur mon épaule.

— Alors tu as entendu ? devine-t-il à voix basse.

— Qui c'était ?

Il change de position pour baisser le drap sur ma tête.

— Jack. Apparemment, Karen lui aurait tout avoué hier soir. Il est inquiet pour elle. Il aimerait vraiment que tu lui parles.

Mon cœur s'arrête de battre.

— Elle a avoué ? je répète, méfiante, en me redressant.

Il confirme d'un signe de tête.

— On n'est pas entrés dans les détails mais il a l'air de savoir de quoi il s'agit. En revanche, je lui ai raconté pour ton père... uniquement parce que Karen voulait savoir si tu l'avais vu. C'était aux infos ce matin. Ils ont conclu à un suicide, compte tenu du fait qu'il avait lui-même passé l'appel radio. Ils n'ouvrent même pas d'enquête.

Il me prend la main en la caressant du pouce.

— Sky, Jack a l'air vraiment pressé que tu reviennes. Et à mon avis, il a raison... Il faut qu'on rentre et qu'on en finisse. Tu ne seras pas seule. Je serai à tes côtés, Jack aussi. Et Karen a l'air de se montrer coopérante. Je sais que c'est difficile pour toi mais on n'a pas le choix.

Il me parle comme si j'avais besoin d'être convaincue alors qu'au fond, je suis prête. Il faut que je lui parle face à face pour obtenir des réponses aux dernières questions que je me pose. Repoussant complètement les couvertures, je me glisse rapidement hors du lit et me lève en m'étirant.

— Il faut d'abord que je me lave les dents et que je me change. Ensuite, si tu veux, on y va.

Je pars dans la salle de bains sans me retourner mais je sens d'ici qu'il déborde de fierté. Il est fier de moi.

*
* *

Une fois en route, Holder me tend son téléphone.

— Tiens. Breckin et Six sont très inquiets pour toi. Karen a trouvé leur numéro dans ton portable et les a appelés tout le week-end dans l'espoir de te retrouver.

— Tu leur as parlé ?

Il acquiesce.

— J'ai eu Breckin ce matin, juste avant que Jack appelle. Je lui ai raconté que tu t'étais disputée avec ta mère et que tu avais juste besoin de t'échapper quelques jours. L'explication est passée.

— Et Six ?

Il me lance un coup d'œil en esquissant un petit sourire.

— Elle, il vaudrait mieux que tu l'appelles. On a échangé quelques e-mails et j'ai essayé de la rassurer en lui racontant la même histoire qu'à Breckin mais elle n'y a pas cru. Elle a répliqué que Karen et toi ne vous disputiez jamais et que j'avais intérêt à lui dire la vérité sinon elle rentrait tout de suite au Texas pour me casser la gueule.

Je grimace, consciente que Six doit être folle d'inquiétude. Ça fait des jours que je ne lui ai pas envoyé de texto, alors je décide de reporter mon appel à Breckin et d'envoyer d'abord un message à Six.

— Comment on fait pour envoyer un e-mail à quelqu'un ?

Holder me reprend le téléphone des mains en riant, appuie sur quelques boutons et me le rend en me montrant l'écran.

— Tape simplement ce que tu veux lui écrire ici, et après repasse-le-moi, je l'envoierai.

J'écris un bref message dans lequel je lui explique que j'ai découvert deux ou trois choses concernant mon passé et que j'ai eu besoin de prendre un peu de recul. Je lui promets de l'appeler très vite pour tout lui raconter, bien

que je ne sache pas trop si je lui dirai toute la vérité. Pour l'instant, je ne suis pas sûre d'avoir envie que les gens soient au courant. Du moins, pas tant que je n'aurai pas obtenu les réponses à mes questions.

Holder envoie l'e-mail puis il me prend la main. Reportant mon attention au-dehors, je contemple le ciel à travers la fenêtre.

Après avoir roulé sans rien dire pendant plus d'une heure, Holder me lance :

— Tu as faim ?

Je lui fais non de la tête. Sachant que je m'apprête à affronter Karen, je suis bien trop tendue pour avaler quoi que ce soit ou même tenir une simple conversation. En fait, je suis trop tendue pour faire autre chose que de regarder fixement par la fenêtre en me demandant où je serai demain à mon réveil.

— Écoute, Sky. Tu as à peine mangé depuis trois jours et vu que tu as tendance à tomber facilement dans les pommes, je pense que ça ne te ferait pas de mal de grignoter un bout.

Consciente qu'il ne lâchera pas l'affaire, je cède en ronchonnant :

— D'accord.

Comme je n'arrive pas à décider d'un endroit où déjeuner, il finit par opter pour un restaurant mexicain en bordure de route. Histoire de le tranquilliser, je commande un plat, même s'il y a de grandes chances pour que je sois incapable d'en avaler une seule bouchée.

— Tu veux jouer à Questions Pour Un Dîner ? propose-t-il en plongeant une frite dans le pot de sauce épicée.

Je hausse les épaules. Je n'ai aucune envie de ruminer ce qui m'attend dans cinq heures, alors ce jeu m'aidera peut-être à me changer les idées.

— Pourquoi pas. Mais à une condition : interdiction de poser des questions en rapport avec les premières années de ma vie, ces trois derniers jours ou les prochaines vingt-quatre heures.

Holder sourit, visiblement soulagé. Si ça se trouve, lui non plus n'a pas envie de parler de tout ça.

— Les dames d'abord, suggère-t-il.

— Dans ce cas, repose ça, je dis en le voyant prêt à fourrer une autre frite dans sa bouche.

Il la regarde en fronçant les sourcils, amusé.

— Dépêche-toi de poser ta question alors, parce que je meurs de faim !

Je profite de sa galanterie pour boire une gorgée de soda et goûter la frite que je viens de lui prendre des mains.

— Qu'est-ce qui te plaît tant dans la course à pied ?

— Je sais pas trop, répond-il en s'adossant à son siège. J'ai commencé à courir quand j'avais treize ans. Au début, c'était pour échapper à Less et à ses copines casse-pieds. Parfois, j'avais besoin de sortir de la maison. Les cris perçants et les gloussements d'une bande de filles de treize ans, ça peut être extrêmement pénible, tu sais. J'aimais bien le silence que je retrouvais en

courant. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis un peu du genre à cogiter, alors courir m'aide à faire le vide.

— J'avais remarqué, je dis en rigolant. Et tu as toujours été comme ça ?

Il me lance un grand sourire espiègle en secouant la tête.

— Ça fait deux questions. À moi !

Il me prend des mains la frite que j'étais sur le point de manger et la fourre dans sa bouche.

— Pourquoi tu ne t'es jamais présentée aux sélections d'athlétisme ?

Un sourcil arqué, je m'étonne :

— C'est drôle que tu poses cette question maintenant. C'était il y a deux mois.

Secouant la tête, il pointe une frite sur moi :

— On ne critique pas le choix de mes questions.

— D'accord, je concède en riant. Écoute, franchement, j'en sais rien. Le lycée ne correspond pas vraiment à l'idée que je m'en étais faite. Je ne m'attendais pas à ce que les filles soient si méchantes. Pas une d'entre elles ne m'a adressé la parole, sauf pour me dire que j'étais une vraie traînée. Breckin a été le seul de toute l'école à faire un effort.

— C'est pas vrai, rétorque Holder. Tu oublies Shayla.

Je pouffe.

— Shayna, tu veux dire ?

— C'est ça, répond-il en secouant la tête. Allez, à toi.

Il s'empresse de fourrer une autre frite dans sa bouche en me lançant un grand sourire.

— Pourquoi tes parents ont divorcé ?

Son sourire se crispe un peu et il pianote sur la table en haussant les épaules.

— Je pense qu'il était temps pour eux, avoue-t-il avec indifférence.

— Il était *temps* ? je répète, déconcertée par cette réponse évasive. Les mariages ont une date limite de consommation, de nos jours ?

Il hausse les épaules.

— Pour certaines personnes, oui.

Son raisonnement commence à m'intriguer. J'espère qu'il ne va pas décider que c'est à son tour, maintenant que j'ai renchéri avec cette question, car j'aimerais vraiment avoir son avis sur le sujet. Non que j'envisage de me marier bientôt, mais étant donné que je suis amoureuse de lui, ça ne serait pas plus mal de connaître sa position, histoire que je ne tombe pas totalement des nues d'ici à quelques années.

— Pourquoi tu considères que leur mariage était arrivé à expiration ?

— C'est le lot de tous ceux qui consentent à se marier pour de mauvaises raisons. Le mariage ne facilite pas la vie... au contraire : ça la complique. Si on épouse quelqu'un dans l'espoir que ça va arranger les choses, autant enclencher tout de suite le compte à rebours à partir du moment où on dit « Oui ».

— Pour quelles mauvaises raisons ils se sont mariés ?

— Less et moi, lâche-t-il d'un ton neutre. Ça ne faisait pas un mois qu'ils se connaissaient quand ma mère est tombée enceinte. Mon père l'a épousée en pensant bien faire alors qu'il aurait peut-être mieux fait, d'abord, de ne pas la mettre en cloque.

— Les accidents, ça arrive.

— Je sais. C'est bien pour ça qu'aujourd'hui ils sont divorcés.

Je secoue la tête, attristée qu'il attache aussi peu d'importance au manque d'amour entre ses parents. Cependant le petit garçon de dix ans qu'il était au moment des faits n'a peut-être pas pris ce divorce avec autant de légèreté.

— Pour toi, tous les mariages ne débouchent pas forcément sur un divorce, si ?

Les bras sur la table, il se penche vers moi, les yeux plissés.

— Sky, je n'ai aucun problème à l'idée de m'engager, si c'est ça que tu veux savoir. Un jour, dans un avenir très, très, très lointain... genre après la fac... quand je t'aurai demandée en mariage... et ça, tu peux compter dessus parce que tu ne vas te débarrasser de moi comme ça... je ne t'épouserai pas en croisant les doigts pour que notre mariage fonctionne. Le jour où tu deviendras ma femme, ce sera pour l'éternité. Je te l'ai déjà dit : la seule chose qui compte pour moi, c'est que nous deux, ce soit pour toujours, et je suis très sérieux.

Je souris, encore plus amoureuse que je ne l'étais il y a trente secondes.

— Pour une fois que tu ne mets pas trois heures à préparer ta réponse !

— C'est normal, mon avis ne date pas d'hier : le jour où je t'ai croisée au supermarché, j'ai immédiatement envisagé de passer le reste de ma vie avec toi.

Nos plats n'auraient pas pu arriver à un meilleur moment car je ne sais pas du tout quoi répondre à ça. J'attrape ma fourchette pour attaquer mais il tend le bras au-dessus de la table pour me l'arracher des mains.

— On ne triche pas ! Le jeu n'est pas fini et j'allais te poser une question très intime.

Il prend une bouchée de son plat qu'il mâche lentement pendant que j'attends qu'il me pose sa fameuse question « très intime ». Après avoir bu un coup, tout sourire, il prend une deuxième bouchée en m'observant, me faisant languir.

— Bon, tu me la poses, cette question ? je relance en faisant mine d'être agacée.

Il rit en s'essuyant la bouche avec sa serviette en papier.

— Est-ce que tu prends la pilule ? chuchote-t-il en se penchant vers moi.

Sa question me fait éclater de rire car elle n'a rien de très intime quand on la pose à la fille avec laquelle on couche.

— Non. Je n'ai jamais vraiment eu de raison de la prendre avant que tu débarques dans ma vie.

— Eh bien, ça va changer, décrète-t-il. Prends rendez-vous cette semaine.

Je me braque un peu devant ce ton brutal.

— Tu sais que tu pourrais le demander un peu plus gentiment ?

Il hausse un sourcil en buvant une gorgée puis repose calmement son verre devant lui.

— Je reformule, reprend-il tout bas d'une voix rauque : j'ai l'intention de te faire l'amour. *Très souvent*. Presque chaque fois qu'on en aura l'occasion, en fait, parce qu'en dépit des circonstances, ce week-end dans tes bras m'a beaucoup plu. Donc afin que je puisse continuer à te faire l'amour, je te serais très reconnaissant de bien vouloir prendre tes dispositions pour qu'on ne se retrouve pas obligés de se marier pour une durée limitée à cause d'une grossesse. Tu crois que tu pourrais faire ça pour moi ? Comme ça, on pourra laisser notre appétit sexuel s'exprimer en toute liberté et très, très, très souvent, tu vois ?

Sans le quitter des yeux, je pousse mon verre vide vers la serveuse qui est en train de dévisager Holder, l'air totalement médusée.

— C'est beaucoup mieux, je réponds en gardant mon sérieux. Et en effet, je devrais pouvoir m'arranger.

Il hoche la tête, puis pose son verre à côté du mien en lançant un regard à la fille. Elle finit par sortir de sa transe et s'empresse de nous resservir avant de s'éclipser. Dès qu'elle est partie, je fusille Holder du regard, mortifiée.

— Dean Holder, tu es diabolique !

— Ben quoi ? rétorque-t-il en ouvrant de grands yeux innocents.

— Tu devrais avoir interdiction de prononcer les mots « faire l'amour » et « sexe » en présence d'une femme en dehors de celle qui a la chance de sortir avec toi. Je crois que tu ne te rends pas compte de l'effet que tu leur fais.

Il souffle en balayant ma remarque d'un geste.

— Je t'assure, Holder. Loin de moi l'idée de flatter ton ego surdimensionné mais il faut bien que tu comprennes qu'aux yeux de presque toutes les femmes ayant un cœur qui bat, tu es extrêmement séduisant. Regarde : je ne compte même plus le nombre de mecs que j'ai connus dans ma vie, et tu es le seul qui m'ait vraiment attirée. Comment t'expliques ça ?

Il éclate de rire.

— Facile.

— Ah oui, pourquoi ?

— Parce que, réplique-t-il en me lançant un regard qui en dit long, avant même de me croiser au supermarché, tu m'aimais déjà. Tu avais peut-être réussi à refouler les souvenirs que tu avais de moi, mais ton cœur, lui, n'avait rien oublié.

Il s'apprête à engloutir une copieuse bouchée mais marque un temps d'arrêt.

— Après tout, tu as peut-être raison. Si ça se trouve, c'est juste dû au fait que tu as tout de suite eu envie de lécher mes fossettes, ajoute-t-il avant de

fourrer la fourchette dans sa bouche.

— Ça, c'est sûr. Les fossettes ont joué un rôle décisif ! je confirme avec malice.

Depuis notre arrivée dans ce restaurant il y a une demi-heure, je ne compte plus le nombre de fois où Holder m'a fait sourire et j'ai même réussi je ne sais comment à manger la moitié de mon plat. Même sur une âme meurtrie, sa seule présence fait des merveilles.

Mardi 30 octobre 2012

19 h 20

On n'est plus qu'à un pâté de maisons de chez Karen quand je demande à Holder de s'arrêter. Mon appréhension était déjà un supplice pendant toute la durée du trajet jusqu'ici mais maintenant qu'on est presque arrivés c'est carrément terrifiant. Je n'ai aucune idée de ce que je vais lui dire ou de l'attitude que je suis censée adopter au moment de franchir cette porte.

Holder se range sur le bas-côté, serre le frein à main et me lance un regard embêté.

— Besoin d'une pause chapitre ? devine-t-il.

J'acquiesce en inspirant à fond tandis qu'il me prend la main.

— Qu'est-ce qui te fait le plus peur à l'idée de la revoir ?

— Quoi qu'elle me dise ce soir, je réponds en pivotant vers lui, j'ai peur de ne jamais réussir à lui pardonner. Je sais qu'en fin de compte, ma vie a été plus belle avec elle qu'elle ne l'aurait été si j'étais restée avec mon père mais elle ne pouvait pas être au courant de ce qui se passait quand elle m'a enlevée, c'est impossible. Maintenant que je sais ce dont elle est capable, je vois pas comment je pourrais lui pardonner. Si je n'ai pas été capable de pardonner ses abus à mon père... alors je pense qu'elle ne le mérite pas davantage.

Il me caresse le dessus de la main.

— Tu peux ne jamais lui pardonner de t'avoir enlevée, mais tu peux *aussi* lui être reconnaissante de la vie qu'elle t'a offerte après. Elle a été une bonne mère pour toi, Sky. Garde ça en tête au moment de lui parler tout à l'heure, d'accord ?

Je pousse un soupir nerveux.

— C'est justement ce que je n'arrive pas à oublier : c'est vrai, elle a été une *très* bonne mère et c'est pour ça que je l'adore. Je l'aime énormément et j'ai la trouille de la perdre.

Holder m'attire contre lui pour me serrer dans ses bras.

— Je comprends. Moi aussi j'ai peur pour toi, ma belle, avoue-t-il, refusant de faire comme si tout allait forcément s'arranger.

Ce qui nous unit à cet instant, c'est la peur de l'inconnu. Aucun de nous ne sait quelle tournure prendra ma vie une fois que j'aurai pénétré dans cette maison, ni même si c'est un chemin que nous pourrions suivre ensemble.

Je m'écarte et repose les mains sur mes genoux, rassemblant mon

courage pour qu'on en finisse.

— Je suis prête.

Il hoche la tête, redémarre et tourne au coin de la rue avant de se garer dans mon allée. En apercevant la maison, mes mains se mettent à trembler de plus belle. Au moment où Jack sort sur le perron, Holder ouvre sa portière et se retourne vers moi :

— Attends-moi ici. Je voudrais parler à Jack d'abord.

Je reste assise sans bouger, comme il me l'a demandé, pas franchement pressée de sortir de cette voiture. Je regarde Holder et Jack s'entretenir un petit moment. Le fait que Jack soit toujours là, à soutenir Karen, me pousse à me demander si elle lui a vraiment avoué ce qu'elle a fait. Je doute qu'il soit au courant de toute la vérité, sinon il serait déjà parti.

Holder revient, il ouvre ma portière et s'accroupit près de moi.

— Prête ? demande-t-il en m'effleurant la joue.

J'acquiesce machinalement, sans avoir l'impression d'être maître de mes mouvements. Je vois mes pieds sortir de la voiture et ma main attraper celle de Holder mais je ne sais pas comment mon corps réussit à bouger alors que mentalement, je lutte pour rester assise dans cette voiture. Je ne suis pas prête à entrer et pourtant, je continue quand même de m'éloigner de la voiture, en direction de la maison. Lorsque j'arrive devant lui, Jack s'avance et dès que ses bras familiers m'étreignent, je reprends brusquement mes esprits en inspirant à fond.

— Merci d'être revenue, dit-il. Elle va pouvoir tout t'expliquer. Promets-moi de lui en laisser l'occasion.

Je m'écarte pour le regarder dans les yeux.

— Tu es au courant de ce qu'elle a fait, Jack ? Elle t'a raconté ?

Il hoche la tête, peiné.

— Oui, et je sais que c'est douloureux pour toi. Mais laisse-la te donner sa version des faits.

Un bras toujours sur mes épaules, il se tourne vers la maison en me faisant pivoter avec lui. Holder me prend la main et tous deux m'accompagnent jusqu'à l'entrée comme si j'étais une petite fille vulnérable.

Je ne le suis *pas*.

Je m'arrête sur les marches et leur dis :

— Je voudrais lui parler seule à seule.

Je sais, je pensais avoir envie que Holder soit à mes côtés, mais finalement j'ai besoin de me prouver que je suis forte. J'adore son côté protecteur mais ce face-à-face est l'épreuve la plus difficile que j'aie eue à affronter de toute ma vie et je veux pouvoir dire que je l'ai surmontée *seule*. Si j'y arrive sans l'aide de personne, alors je sais que j'aurai la force de tout affronter.

Ils ne s'y opposent ni l'un ni l'autre, ce dont je leur suis reconnaissante. Je sais que c'est une preuve de confiance. Holder me serre la main et m'incite à y aller, l'air effectivement confiant.

— Je ne bouge pas, je t’attends là, assure-t-il.

Après avoir pris une grande inspiration, j’ouvre la porte.

Je pénètre dans le salon et en m’apercevant, Karen, qui tourne comme un lion en cage, se retourne brusquement. Dès que nos regards se croisent, elle perd son calme et se précipite vers moi. Je ne sais pas quelle tête je m’étais imaginé qu’elle ferait au moment où je passerais cette porte mais une chose est sûre, je ne m’attendais pas à la voir aussi soulagée.

— Tu es saine et sauve ! s’exclame-t-elle en se jetant à mon cou.

M’agrippant la nuque, elle me serre contre elle et fond en larmes.

— Je suis vraiment désolée, Sky ! Je suis désolée que tu l’aies appris avant que j’aie pu tout t’expliquer.

Elle s’efforce tant bien que mal de parler mais ses sanglots redoublent, de plus en plus violents. Sa détresse me fend le cœur ; ses mensonges ne peuvent pas effacer instantanément tout l’amour que je lui ai porté durant treize ans, alors la voir souffrir me fait souffrir aussi.

Tenant mon visage entre ses mains, elle plonge son regard dans le mien.

— Je te jure que je comptais tout te révéler à tes dix-huit ans. Je suis désolée que tu aies dû tout découvrir par toi-même. J’ai justement fait tout ce que j’ai pu pour éviter que ça n’arrive.

Je repousse ses mains.

— Pour le moment, je ne sais absolument pas quoi te dire, maman. J’ai des milliers de questions à te poser mais j’ai trop la trouille. Si tu y réponds, comment je saurai que tu dis la vérité ? Qu’est-ce qui me dit que tu ne vas pas encore me mentir comme tu l’as fait pendant treize ans ?

Karen s’approche du bar de la cuisine pour attraper une serviette en papier et s’essuyer les yeux. Tremblante, elle prend quelques grandes inspirations pour tenter de reprendre ses esprits.

— Viens t’asseoir près de moi, ma puce, suggère-t-elle en passant devant moi pour se diriger vers le canapé.

Sans bouger d’un *iota*, je la regarde prendre place et relever vers moi des yeux dévastés.

— Je t’en prie, insiste-t-elle. Je sais que tu te méfies et c’est bien normal après ce que j’ai fait. Mais tu sais que je t’aime plus que tout au monde et si tu trouves la force de le reconnaître, alors tu pourras me laisser une chance de t’expliquer.

Son regard est empreint de sincérité. Rien que pour ça, j’accepte de m’installer à l’autre bout du canapé. Elle prend une grande inspiration puis relâche son souffle pour se calmer, le temps de trouver le courage de se lancer.

— Afin de pouvoir t’expliquer la vérité sur ton passé... il faut d’abord que je te raconte le mien.

Elle s’interrompt un instant en s’efforçant de ne pas craquer à nouveau. Je vois bien dans ses yeux que le récit qu’elle s’apprête à livrer lui est presque insupportable. J’ai envie d’aller la prendre dans mes bras mais c’est impossible. J’ai beau l’aimer, je ne peux pas la consoler.

— J'avais une mère merveilleuse, Sky. Tu l'aurais adorée, toi aussi. Elle s'appelait Dawn, et elle nous aimait de tout son cœur mon frère et moi. Mon frère John avait dix ans de plus que moi, de sorte que nous n'avons jamais souffert de rivalités fraternelles durant notre enfance. Il me protégeait. C'était un grand frère formidable, comme ma mère. Malheureusement, quand j'ai eu treize ans, le fait que John fût comme un père pour moi est devenu une réalité : ma mère est morte.

« À l'époque, John n'avait que vingt-trois ans et était frais émoulu de la fac. Aucun membre de la famille n'était disposé à me recueillir, alors il a pris ses responsabilités. Au début, ça ne se passait pas trop mal. Ma mère me manquait énormément et John, lui, avait du mal à accepter la responsabilité qu'il venait d'endosser. Il venait de commencer à travailler et il en voyait de dures, autant que moi. Quand j'ai eu quatorze ans, le stress lié à son métier a commencé à sérieusement le miner. Il s'est mis à boire et moi à me rebeller en rentrant plus tard que je n'aurais dû quand je sortais.

« Un soir où j'avais abusé, il était très en colère contre moi. Très vite, notre dispute s'est transformée en bagarre et il m'a battue. Il n'avait jamais levé la main sur moi et ça m'a terrifiée. Je me suis réfugiée dans ma chambre et quelques minutes après, il est venu s'excuser. Son comportement des mois précédents, dû à l'abus d'alcool, m'effrayait déjà, alors si en plus, ça le poussait à me frapper... cette fois j'étais terrorisée.

Karen change de position, mal à l'aise, et se penche pour boire une gorgée d'eau. Je la regarde porter le verre à sa bouche d'une main tremblante.

— Il a essayé de s'excuser mais je n'ai rien voulu savoir, poursuit-elle. Mon entêtement l'a mis encore plus en rogne, alors il m'a repoussée sur le lit en se mettant à me hurler dessus. Il s'est mis à vociférer et à me reprocher d'avoir gâché sa vie. Il a ajouté que je ferais mieux de le remercier de tout ce qu'il faisait pour moi... que je lui étais redevable car il était obligé de travailler très dur pour pouvoir s'occuper de moi.

Les yeux à nouveau embués de larmes, Karen s'éclaircit la voix et s'efforce de poursuivre son douloureux récit. Elle arrête son regard sur moi et je comprends que la phrase qui lui brûle la langue à cet instant tient presque de l'invouable pour elle.

— Sky..., reprend-elle douloureusement, cette nuit-là, mon frère m'a violée. Non seulement cette fois-là, mais aussi presque toutes les nuits qui ont suivi durant deux années d'affilée.

Le souffle coupé par l'horreur, je plaque les mains sur ma bouche. Je deviens livide, mais plus que mon visage, j'ai l'impression que c'est mon corps tout entier qui se vide de son sang. Anéantie par cet aveu, je redoute par-dessus tout ce qu'elle s'apprête, à mon avis, à me révéler. La détresse qui se lit dans ses yeux est encore pire que celle que j'éprouve. Plutôt que d'attendre qu'elle le dise, je lui pose la question de but en blanc :

— Maman... John... c'était mon père, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce brièvement.

— Oui, ma puce. C'était ton père. Je suis vraiment désolée.

Mon corps se crispe dans un brusque sanglot et dès que mes larmes se mettent à couler, Karen se précipite pour me prendre dans ses bras.

— Je suis tellement désolée qu'il t'ait fait ça, je dis en sanglotant, cramponnée à elle.

Karen se blottit contre moi sur le canapé et on reste là, à pleurer dans les bras l'une de l'autre à cause des horreurs que nous a infligées un homme qu'on aimait de tout notre cœur.

— Ça ne s'arrête pas là, reprend-elle. Je veux que tu saches tout, d'accord ?

Je hoche la tête tandis qu'elle s'écarte un peu en me prenant les mains.

— À seize ans, j'ai confié à une amie ce qu'il me faisait. Elle en a parlé à sa mère, qui l'a ensuite signalé aux autorités. À cette époque, John était policier depuis trois ans et il commençait à se faire un nom. Quand on l'a interrogé sur les faits qui lui étaient reprochés, il a prétendu que j'affabulais parce qu'il m'interdisait de voir mon petit copain. Au final, il a été disculpé, et l'affaire classée sans suite. Mais je savais que je ne pourrais jamais retourner vivre avec lui. J'ai habité chez différents amis jusqu'à ce que j'obtienne mon bac deux ans plus tard. Je ne lui ai plus jamais reparlé. Six années se sont écoulées avant que je le recroise. À l'époque, j'avais vingt et un ans et j'étudiais à la fac. Je me trouvais dans un supermarché quand soudain, j'ai entendu sa voix dans l'allée voisine. Figée sur place, j'ai tendu l'oreille en retenant mon souffle. J'aurais reconnu sa voix entre mille. Quand on est terrifié par une voix, il y a quelque chose en elle qui, quoi qu'il arrive, reste gravé à jamais dans la mémoire. Mais ce jour-là, ce n'est pas sa voix qui m'a pétrifiée... c'est la tienne. En l'entendant parler à une petite fille, j'ai immédiatement pensé à toutes ces nuits où il abusait de moi. J'étais écœurée : je savais ce dont il était capable. Je vous ai suivis à distance pour vous observer un peu. À un moment donné, il s'est éloigné un peu du chariot et j'ai attiré ton attention. Tu m'as scrutée un long moment... et tu étais la petite fille la plus jolie que j'avais jamais vue. Mais aussi la plus triste. À la seconde où nos regards se sont croisés, j'ai compris qu'il te faisait subir exactement la même chose. J'ai lu la détresse et la peur dans tes yeux. Durant les jours qui ont suivi, j'ai passé mon temps à essayer de trouver un maximum d'informations sur toi et sur la relation que tu entretenais avec lui. J'ai appris ce qui était arrivé à ta mère et qu'il t'élevait seul. Finalement, j'ai trouvé le courage de le dénoncer en passant un coup de fil anonyme à la police dans l'espoir qu'il aurait enfin ce qu'il méritait. Une semaine plus tard, j'ai appris qu'après t'avoir interrogée, les services sociaux avaient classé le dossier sans suite. J'ignore si le fait qu'il était haut placé dans la hiérarchie policière a influencé cette décision mais je serais prête à le parier. En tout cas, ça faisait deux fois qu'il s'en tirait en toute impunité. Je ne supportais pas l'idée de te laisser vivre avec lui en sachant ce que tu endurais. J'imagine que j'aurais pu trouver une autre solution mais j'étais jeune, et morte d'inquiétude pour toi.

La justice nous avait déjà laissées tomber par deux fois alors je ne savais plus quoi faire. Quelques jours plus tard, j'ai pris une décision. Si personne ne se décidait à t'aider à lui échapper, moi, j'allais le faire. Le jour où je me suis garée devant chez toi... Je n'oublierai jamais la petite fille effondrée qui pleurait, la tête cachée dans les bras, assise toute seule sur la pelouse. Quand je t'ai appelée, que tu t'es approchée et qu'ensuite tu es montée dans la voiture, j'ai redémarré et je n'ai plus jamais regardé en arrière.

Karen serre mes mains en plongeant son regard dans le mien.

— Sky, dit-elle, je te jure du fond du cœur que j'ai seulement voulu te protéger. J'ai fait tout mon possible pour l'empêcher de te retrouver et pour que tu ne le retrouves pas non plus. On n'a plus jamais reparlé de lui et j'ai fait de mon mieux pour t'aider à surmonter ton traumatisme, pour que tu reprennes peu à peu une vie normale. J'étais consciente que je n'allais pas pouvoir pas te cacher la vérité éternellement, qu'un jour viendrait où je devrais assumer mon acte... mais à mes yeux c'était secondaire. Et je le pense encore aujourd'hui. La seule chose qui m'importait, c'était de te mettre à l'abri jusqu'à ce que tu sois suffisamment âgée pour qu'on ne te renvoie jamais vivre avec lui. La veille de ton enlèvement, je suis allée chez toi quand il n'y avait personne. Je m'y suis introduite car je voulais trouver quelques affaires qui pourraient te réconforter une fois que tu serais en sécurité chez moi. Un doudou ou ta peluche préférée, par exemple. Mais en arrivant dans ta chambre, je me suis rendu compte que rien dans cette maison ne pourrait jamais te consoler. Si tu me ressemblais un peu, tout ce qui avait un rapport avec lui te rappellerait constamment ce qu'il t'avait fait. Alors je n'ai rien emporté car je voulais justement que tu *oublies* cette partie de ta vie.

Elle se lève et sort sans bruit de la pièce avant de revenir quelques instants plus tard avec un petit coffret en bois qu'elle me pose dans les mains.

— Je ne pouvais pas partir sans ça, explique-t-elle. Je savais que lorsque le moment serait venu pour moi de te dire la vérité, tu aurais aussi envie de tout savoir au sujet de ta mère. Le peu que j'ai trouvé, je l'ai gardé pour toi dans cette boîte.

Les larmes aux yeux, je promène mes doigts sur le coffret en bois qui contient les seuls souvenirs d'une femme que je n'aurais jamais cru pouvoir me rappeler un jour. Je ne l'ouvre pas. C'est trop dur. Il faut que j'attende d'être seule.

Karen repousse une mèche derrière mon oreille ; je relève la tête pour la regarder.

— Je sais que c'était mal de t'enlever, conclut-elle, mais je n'ai aucun regret. Si c'était à refaire, je recommencerais sans hésiter. J'ai conscience que tu m'en veux sûrement beaucoup de t'avoir menti. Mais je le comprends et je l'accepte, Sky, car je t'aime assez pour deux. Ne culpabilise pas d'avoir de la rancœur envers moi. Cela fait treize ans que j'anticipe ce face-à-face et cette discussion, alors quelles que soient ta réaction et les décisions que tu prendras, je m'y suis préparée. Fais ce que tu penses être le mieux pour toi. Si tu veux

que je prévienne la police, je le fais tout de suite. Je ne demande pas mieux que de leur répéter tout ce que je viens de te raconter, si ça peut aider à t'apaiser. Si tu préfères que j'attende que tu aies dix-huit ans et continuer à vivre ici en attendant, j'attendrai. J'irai me rendre à la seconde où tu seras légalement en âge de te débrouiller seule et je ne m'y opposerai pas. Mais quoi que tu décides, Sky, ne t'en fais pas pour moi. Savoir que tu es désormais en sécurité est la seule chose que j'aie jamais souhaitée. Peu importe ce qui m'attend, ça vaut bien chaque seconde des treize années que j'ai vécues auprès de toi.

Je contemple le petit coffret en continuant de pleurer en silence, complètement perdue. Je ne sais pas quel choix faire, ni si, en l'occurrence, le *mieux* ne serait pas *pire*. Je ne peux pas lui répondre tout de suite. Après ce qu'elle vient de me raconter, le trouble que j'éprouve par rapport à ce que je croyais savoir sur la justice et l'équité me fait l'effet d'une gifle.

Je la regarde à nouveau en secouant la tête et réponds tout bas :

— Je ne sais pas ce que je veux. Je n'en sais rien.

Et c'est *vrai*. En revanche, je sais ce dont j'ai besoin : une pause chapitre.

Tandis qu'elle reste assise à me regarder, je me lève, marche jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvre sans parvenir à la regarder. C'est au-dessus de mes forces.

— J'ai besoin de réfléchir un peu, j'ajoute doucement en sortant.

Dès que la porte se referme derrière moi, Holder me prend dans ses bras. Tenant délicatement le coffret d'une main, je glisse l'autre dans son cou. Désespérée, je pleure contre son épaule, ne sachant pas par où commencer pour encaisser tout ce que je viens d'apprendre.

— Le ciel. J'ai besoin de voir le ciel.

Holder ne pose aucune question. Il sait exactement à quoi je fais allusion, alors il me prend par la main et m'entraîne vers la voiture. Jack rentre discrètement dans la maison tandis que nous quittons l'allée.

Mardi 30 octobre 2012

20 h 45

À aucun moment Holder ne me questionne sur mon tête-à-tête avec Karen. Il sait que je lui en parlerai en temps voulu. Mais là, tout de suite, je crois que je ne suis pas prête. Tant que je n'aurai pas décidé de la suite, je ne pourrai pas en parler.

Quand on arrive à l'aérodrome, il se range sur le côté mais s'arrête beaucoup plus loin que l'endroit où l'on se gare d'habitude. En descendant vers la clôture, je découvre avec surprise une petite porte grillagée qui n'est pas fermée à clé. Holder soulève le loquet et l'ouvre en grand en me faisant signe de passer devant.

— Il y a une porte ? je constate, perplexe. Mais alors pourquoi on escalade toujours la clôture ?

Il me lance un sourire malicieux.

— Les deux fois où on est venus, tu étais en robe. Ça aurait été moins drôle de passer par la porte.

Je ne sais vraiment pas comment, mais je trouve la force de rire. Une fois que je suis passée, il referme la petite porte derrière moi en restant de l'autre côté. Je m'arrête en tendant la main vers lui.

— Viens avec moi.

— Tu es sûre ? Je pensais que ce soir tu aurais envie de rester un peu seule pour réfléchir.

— Non, j'aime bien être allongée ici avec toi. Je trouverais ça bizarre d'être toute seule.

Il rouvre la porte, saisit ma main, et on descend jusqu'à la piste pour s'installer à nos places habituelles sous le ciel étoilé. Je pose le coffret à côté de moi, toujours pas sûre d'avoir le courage de l'ouvrir. À vrai dire, je ne suis pas certaine de grand-chose pour le moment. Pendant plus d'une demi-heure, je reste étendue là sans bouger, à réfléchir en silence sur ma vie... celle de Karen... celle de Lesslie... et j'ai peu à peu le sentiment que ma décision devra tenir compte de nous trois.

— Karen est ma tante biologique.

Je ne sais pas si je le déclare tout haut pour en faire profiter Holder ou simplement pour me l'entendre dire.

Il joint son petit doigt au mien en tournant la tête vers moi.

— La sœur de ton père ? demande-t-il timidement.

En me voyant acquiescer, il ferme les yeux, devinant toutes les implications concernant le passé de Karen.

— C'est pour ça qu'elle t'a enlevée, en déduit-il.

À l'entendre, ça tombe sous le sens.

— Elle savait ce qu'il te faisait.

Je confirme d'un signe de tête.

— Elle me laisse le choix, Holder. Elle dit que c'est à moi de décider de la suite. Le problème, c'est que je ne sais pas quelle est la meilleure décision à prendre.

Cette fois, Holder agrippe ma main tout entière en entrecroisant nos doigts.

— Il n'y a pas de *bonne* décision, explique-t-il. Parfois, on se retrouve face à des choix tous plus mauvais les uns que les autres mais il faut quand même en faire un. Prends simplement la décision qui te semble être la moins mauvaise.

Faire payer à Karen une erreur qu'elle a commise par pur altruisme serait sans conteste la *pire* décision. Au fond, je le sais. Mais j'ai encore du mal à admettre que ce qu'elle a fait ne devrait pas avoir d'importance. J'ai conscience qu'elle ne pouvait pas s'en douter à l'époque, mais le fait qu'elle m'ait éloignée de mon père n'a fait qu'aboutir à ce qui est arrivé à Lesslie. Difficile de ne pas tenir compte du fait qu'en m'enlevant, Karen a indirectement provoqué le viol de ma meilleure amie, la seule autre femme dans la vie de Holder qu'il a le sentiment d'avoir laissée tomber.

— Il faut que je te pose une question, Holder.

Sans rien dire, il attend la suite, alors je me redresse en le regardant :

— Ne m'interromps pas, d'accord ? Laisse-moi aller au bout de ma pensée.

Il me touche la main en acquiesçant, alors j'enchaîne :

— Je sais que Karen a fait ça uniquement pour essayer de me protéger. C'est une décision qu'elle a prise par amour... pas par haine. Mais si je ne dis rien... si on garde ça pour nous... j'ai peur que tu n'en souffres. Car je me rends bien compte que si mon père s'en est pris à Less, c'était uniquement pour me remplacer, vu que je n'étais plus là. Et je sais bien que Karen ne pouvait absolument pas le prévoir ; en plus, avant de commettre cet acte désespéré, elle a essayé de bien faire en le dénonçant d'abord à la police. Mais, et nous ? Qu'est-ce qui se passera quand on essaiera de reprendre le cours normal de nos vies, comme avant ? J'ai peur que tu ne détestes Karen pour toujours... ou qu'à la longue, tu ne commences à éprouver du ressentiment à mon égard, quelle que soit la décision que je prendrai ce soir. Je ne veux pas t'empêcher de penser ce que tu veux. Si tu en veux à Karen de ce qui est arrivé à Lesslie, je comprendrai. Je crois que j'ai simplement besoin de savoir que quelle que soit ma décision... je veux être sûre que...

Je cherche la façon la plus éloquente de le dire, en vain. Parfois les

questions les plus simples sont les plus difficiles à poser. Je serre sa main et le regarde dans les yeux.

— Toi, Holder... est-ce que ça va aller ?

Impassible, il m'observe puis entrelace nos doigts en reportant son attention vers le ciel au-dessus de nos têtes.

— Nuit et jour, depuis un an, répond-il finalement d'une voix douce, j'ai passé mon temps à en vouloir à Less de s'être suicidée. Je lui en voulais parce qu'on avait exactement la même vie et les mêmes parents, qui traversaient le même divorce. On avait la même meilleure amie, qui a brusquement disparu de nos vies, et ta disparition nous a causé le même chagrin. Elle et moi avons déménagé ensemble, dans la même maison, avec la même mère et pour aller dans la même école. Il se passait les mêmes choses dans nos vies respectives. Mais elle vivait toujours tout très mal. Parfois, la nuit, je l'entendais pleurer. J'allais m'allonger à côté d'elle pour la consoler mais très souvent, j'avais envie de lui hurler dessus pour qu'elle arrête d'être aussi faible. Alors le soir où j'ai appris qu'elle s'était suicidée... je lui en ai voulu à mort. Je lui en ai voulu d'avoir renoncé aussi facilement et d'avoir pensé que sa vie était beaucoup plus dure que la mienne alors qu'on vivait les mêmes.

Il se redresse et se tourne vers moi en me prenant les mains.

— Aujourd'hui, je connais la vérité. Je sais que sa vie a été effectivement mille fois plus dure que la mienne. Et quand je pense qu'elle a continué à sourire et à rire tous les jours sans exception sans que je me doute un seul instant de l'enfer qu'elle a traversé... je prends enfin toute la mesure de son courage. Et si elle n'a pas su gérer sa souffrance autrement, c'est pas sa faute. J'aurais préféré qu'elle demande de l'aide ou qu'elle en parle à quelqu'un, mais chacun réagit comme il peut, surtout s'il se croit seul. Toi, tu as réussi à tout refouler et c'est comme ça que tu t'en es sortie. À mon avis, elle a tenté d'occulter aussi mais elle était beaucoup plus âgée quand ça lui est arrivé donc elle n'a pas pu. Au lieu de ne plus jamais y penser, je crois qu'elle a fait tout le contraire et que ça l'a détruite à petit feu jusqu'à ce qu'elle craque. Mais tu n'as pas le droit de dire que la décision de Karen a influencé, directement ou pas, ce que ton père a fait à Less. Si Karen ne t'avait pas enlevée, il s'en serait sans doute quand même pris à Less. Il était comme ça. C'était plus fort que lui. Alors non, je ne tiens pas Karen pour responsable, si c'est que tu veux savoir. La seule chose que je regrette... c'est que Karen n'ait pas emmené Lesslie aussi.

Il me serre dans ses bras et approche la bouche du creux de mon oreille pour ajouter :

— Quelle que soit ta décision, si tu penses qu'elle peut t'aider à panser plus vite tes blessures... c'est ce que je veux pour toi. Et c'est ce que Less voudrait aussi.

Je le serre de toutes mes forces, la tête blottie contre son épaule.

— Merci, Holder.

Pendant qu'il m'étreint en silence, je réfléchis à mon dilemme qui n'en

est plus vraiment un à présent. Au bout d'un moment, je m'écarte et prends le petit coffret sur mes genoux. Promenant mes doigts dessus, je n'ose d'abord pas toucher le loquet. Puis, je me décide à appuyer dessus et soulève lentement le couvercle en fermant les yeux, hésitant à voir ce qu'il contient. Une fois le couvercle levé, j'inspire à fond et rouvre les yeux en tombant directement... sur ceux de ma mère. D'une main tremblante, j'attrape la photo de cette femme qui ne pourrait absolument pas me renier : de la bouche aux yeux en passant par les pommettes, c'est mon portrait craché. Je lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Je repose la photo pour prendre celle qui se trouve en dessous. Celle-ci réveille encore plus d'émotions car c'est une photo de nous deux. Je ne dois pas avoir plus de deux ans et je suis assise sur ses genoux, les bras enroulés autour de son cou. Elle m'embrasse sur la joue pendant que je fixe l'objectif avec un sourire jusqu'aux oreilles. Après avoir essuyé quelques larmes tombées sur la photo, je la tends à Holder pour lui montrer ce que je voulais à tout prix récupérer en allant chez mon père.

Il reste un dernier objet dans le coffret. Je le sors en coinçant la chaîne entre mes doigts. À l'intérieur du médaillon en argent en forme d'étoile qui y est suspendu, une petite photo de moi, bébé. Et en face de cette photo, une inscription : « Ma lueur d'Espoir¹ ».

J'ouvre le fermoir en approchant le collier de mon cou. Holder attrape les deux parties du fermoir pendant que je soulève mes cheveux, il le ferme et me plante un petit baiser dans les cheveux tandis que je les laisse retomber dans mon dos.

— Ta mère était magnifique. Tout le portrait de sa fille.

Il me rend la photo en m'embrassant tendrement puis il examine le médaillon, l'ouvre et contemple la photo quelques instants en souriant. Il le referme avec un petit bruit sec et me regarde de nouveau dans les yeux en disant :

— Prête ?

Je range les photos dans le coffret, rabats le couvercle et relève la tête d'un air assuré en acquiesçant :

— Prête.

1. *Hope*, l'espoir en anglais.

Mardi 30 octobre 2012

22 h 15

Cette fois, Holder entre avec moi. Karen est assise sur le canapé à côté de Jack, qui la serre contre lui en lui tenant la main. En m'entendant passer la porte, elle lève la tête et lui se lève, prêt à nous laisser seules.

— C'est bon, tu peux rester. Ce ne sera pas long.

C'est à Jack que je m'adresse mais il ne répond rien. Il s'éloigne un peu de Karen pour me laisser la possibilité de prendre place à côté d'elle. Après avoir posé le coffret sur la table basse, je m'assois et me tourne vers Karen, consciente qu'elle ne sait pas du tout ce que l'avenir lui réserve. Bien qu'elle n'ait pas la moindre idée de la décision que j'ai prise, elle me sourit quand même d'une manière rassurante. Elle veut que je comprenne que quel que soit mon choix, elle l'acceptera.

Serrant ses mains, je la regarde droit dans les yeux. Je veux qu'elle comprenne bien ce que je m'appête à lui dire et qu'elle en soit convaincue, afin qu'entre nous, il n'y ait que la vérité, rien que la vérité.

— Maman, lorsque tu m'as enlevée, tu connaissais les éventuelles conséquences de ton acte mais tu es quand même allée jusqu'au bout. Tu as mis ta vie en péril dans le seul but de me protéger. C'est un choix que tu as fait et jamais je ne pourrai te demander d'en payer les conséquences. Tu as déjà suffisamment souffert en mettant ta vie entre parenthèses par amour pour moi. Je n'ai pas l'intention de te juger pour tes actes. À ce stade, il ne me reste qu'une chose à faire et à juste titre... c'est te remercier. Alors merci, maman. Merci du fond du cœur de m'avoir sauvé la vie.

Elle fond en larmes et on se tombe dans les bras, à la fois mère et fille, tante et nièce, victimes et rescapées.

*

* *

Je n'arrive même pas à imaginer la vie qu'a menée Karen durant ces treize dernières années. Chaque fois qu'elle a dû faire un choix, c'était uniquement dans mon intérêt. Une fois ma majorité atteinte, elle avait envisagé de tout m'avouer et de se rendre aux autorités pour assumer les conséquences de son acte. Maintenant que je sais qu'il existe deux personnes

sur terre qui seraient prêtes à tout pour moi par amour, dont Karen, je me sens presque indigne. C'est presque trop à accepter.

Il s'avère que Karen a bel et bien envie de passer à l'étape suivante avec Jack mais elle n'osait pas franchir le pas, pensant que le jour où il découvrirait la vérité, il en aurait le cœur brisé. Ce dont elle ne se doutait pas, c'est que, exactement comme elle vis-à-vis de moi, Jack l'aime d'un amour inconditionnel. L'entendre raconter son lourd passé et avouer les décisions qu'elle a dû prendre n'a fait que lui confirmer la force de ses sentiments pour elle. À mon avis, d'ici au week-end prochain, toutes ses affaires auront trouvé leur place ici.

Karen passe la soirée à répondre patiemment à toutes mes questions. En premier lieu, je ne comprenais pas comment elle avait réussi à changer mon nom et à me procurer des papiers de manière *légal*e. Cette question l'a fait rire et elle m'a expliqué que moyennant une certaine somme d'argent et de bons contacts, j'avais été facilement « adoptée » à l'étranger et naturalisée à l'âge de sept ans. Je ne lui demande même pas les détails car j'aime mieux ne pas les connaître.

L'autre question qui me travaillait était la plus évidente : est-ce que maintenant, on pouvait avoir une télé ? En fin de compte, Karen est loin de mépriser la technologie, comme elle a voulu me le faire croire durant toutes ces années. Je sens que demain, on va aller faire une petite razzia au rayon appareils électroniques.

Avec Holder, on lui a raconté dans quelles circonstances il avait finalement découvert qui j'étais. Au début, Karen n'arrivait pas à croire qu'enfants, on ait pu être si proches, au point qu'il se soit souvenu de moi. Mais maintenant qu'elle a eu un peu plus le temps d'observer notre complicité, je crois qu'elle est convaincue que le lien qui nous unit est bien réel. Malheureusement, je vois bien aussi son regard inquiet chaque fois qu'il se penche pour m'embrasser ou qu'il pose la main sur ma cuisse. Après tout, elle est ma mère.

Au bout de plusieurs heures, lorsque chacun est finalement aussi apaisé qu'il soit possible de l'être après ce week-end éprouvant, tout le monde décide d'aller se coucher. Holder et Jack nous souhaitent bonne nuit. Holder assure même à Karen qu'il ne m'enverra plus jamais de texto désobligeant – non sans m'adresser un petit clin d'œil en douce.

Karen me serre dans ses bras un long moment. Après une dernière embrassade pour la nuit, je vais dans ma chambre et me glisse au lit. Je tire les couvertures à moi et croise les mains sous ma tête en contemplant les étoiles au plafond. J'avais envisagé de les arracher, pensant qu'elles ne serviraient qu'à réveiller d'autres mauvais souvenirs et puis finalement, non. Je préfère les laisser, comme ça quand je les regarde, je pense à Hope. Elles me rappellent qui je suis et tout ce que j'ai dû surmonter pour en arriver là. J'aurais de quoi m'apitoyer sur mon sort en me demandant pourquoi tout ça m'est arrivé... mais je ne le ferai pas. Je ne prétendrai pas à une vie parfaite.

Les événements qui vous mettent à genoux sont des épreuves qui vous poussent à choisir entre renoncer, et rester à terre, ou bien vous frotter les genoux, et vous relever, la tête encore plus haute qu'avant la chute. Je fais le choix de me relever. Je vais sûrement prendre encore quelques coups qui m'enverront au tapis avant que la vie en ait fini avec moi mais je ne resterai jamais à terre bien longtemps, ça, je vous le garantis.

J'entends frapper doucement à la fenêtre de ma chambre juste avant qu'elle coulisse. Sourire aux lèvres, je me pelotonne de mon côté du lit en attendant qu'il me rejoigne.

— On ne vient pas m'accueillir à la fenêtre, ce soir ? souffle-t-il tout bas en la refermant.

Il s'approche de son côté du lit et soulève la couette pour se glisser à côté de moi.

— Tu es gelé, je souffle en me blottissant dans ses bras. Tu as marché jusqu'ici ?

Il m'enlace en secouant la tête et me plante un baiser sur le front.

— Non, j'ai couru.

Il glisse une main sur mes fesses.

— Ça fait plus d'une semaine qu'on n'a pas fait de sport. Tu commences à avoir un cul énormissime !

Je glousse en le frappant sur le bras.

— Essaie de ne pas oublier que les petites piques, c'est drôle uniquement par texto.

— En parlant de ça... tu crois que tu vas récupérer ton portable ?

Je hausse les épaules.

— J'ai pas très envie de reprendre ce téléphone. J'espère plutôt que mon petit ami si « influençable » m'offrira un iPhone pour Noël.

Il rit en basculant sur moi, plaquant ses lèvres glacées sur les miennes. Le contraste de température entre nos bouches suffit à lui arracher un gémissement, et il m'embrasse jusqu'à ce que son corps tout entier se réchauffe... bien au-delà de la température ambiante de la pièce.

— Tu sais quoi ? fait-il en se redressant sur les coudes, un adorable sourire tout en fossettes au coin des lèvres.

— Non, quoi ?

De nouveau, il prend ce ton grave et exalté :

— On n'a encore jamais fait l'amour dans ton lit.

Je réfléchis un instant avant de le faire rebasculer sur le dos en secouant la tête :

— Tant que ma mère sera à l'autre bout du couloir, pas question.

Amusé, il m'attrape par la taille pour me hisser sur lui et je pose la tête sur son torse.

— Sky ?

— Oui, Holder ?

— Je veux que tu saches un truc. Et je ne le dis ni en tant que petit ami

ni même en tant qu'ami. Je le dis parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse.

Cessant ses caresses sur mon bras, il immobilise sa main au creux de mon dos.

— Je suis vraiment fier de toi.

Je ferme les yeux pour mieux savourer cette phrase qui me va droit au cœur. Le visage enfoui dans mes cheveux, il m'embrasse, et que ce soit pour la première, la vingtième ou la millième fois, peu importe.

Je l'étreins plus fort en soupirant.

— Merci, Holder...

Je relève la tête et contemple son sourire en ajoutant :

— Et pas seulement pour ce que tu viens de dire mais pour tout. Merci de m'avoir donné le courage de toujours poser les questions même quand je ne voulais pas connaître les réponses. Merci de m'aimer comme tu le fais. Merci de me prouver qu'on n'est pas toujours obligés d'être forts pour se soutenir, que tant qu'on est là l'un pour l'autre, c'est pas grave si on a un moment de faiblesse. Et merci de m'avoir finalement retrouvée après toutes ces années.

Je promène les doigts sur son torse jusqu'à ce que j'atteigne son bras, puis caresse chaque lettre de son tatouage avant de me pencher pour l'embrasser.

— Mais surtout, merci de m'avoir perdue il y a si longtemps... car ma vie ne serait pas la même si tu n'étais jamais parti.

Mon corps se soulève au rythme du long soupir qu'il pousse. Il pose les mains en coupe autour de mon visage, s'efforçant de sourire malgré le chagrin manifeste dans ses yeux.

— Mille fois j'ai imaginé comment ce serait si je te retrouvais un jour... mais je n'aurais jamais cru qu'à la fin tu me remercieras de t'avoir perdue.

— Comment ça, la *fin* ?

La formule ne me plaît pas trop. Je me redresse pour lui faire un petit bisou sur la bouche.

— Pas la nôtre, j'espère ? je dis en reculant la tête.

— Sûrement pas ! Et j'aimerais pouvoir te dire que désormais on va vivre un vrai conte de fées, mais c'est peu probable. Tous les deux, on va avoir encore beaucoup de choses à régler. Entre tout ce qui s'est passé entre toi, moi, ta mère et ton père, et maintenant que je sais ce qui est arrivé à Less... certains jours on se sentira sans doute au fond du trou. Mais on s'en sortira, c'est sûr, parce qu'on est ensemble. Alors je ne suis pas inquiet pour notre avenir, ma belle. Vraiment pas.

Je plante un baiser sur sa fossette en lui souriant.

— Moi non plus. Et pour info, je ne crois pas aux contes de fées.

— Tant mieux, répond-il en riant, car c'est pas trop au programme. Tout ce que je peux te promettre, c'est d'être là pour toi.

— Tant mieux aussi, alors, parce que je n'ai besoin de rien d'autre, je réplique. Enfin si... j'ai besoin de la lampe, du cendrier, de la télécommande,

des raquettes et de *toi*, Dean Holder. Mais sinon, c'est tout. Je n'ai besoin de rien d'autre.

Treize ans plus tôt

— Qu'est-ce qu'il fait dehors ? je demande à Lesslie en observant Dean par la fenêtre du salon.

Allongé sur le dos dans l'allée du jardin, il contemple le ciel.

— Il rêve, répond-elle. Ça lui arrive souvent.

Je me retourne en lui lançant un regard interrogateur.

— Ça veut dire quoi, rêver ?

Elle hausse les épaules.

— J'en sais rien mais il répond toujours ça quand il fixe le ciel pendant longtemps.

Je jette un nouveau coup d'œil par la fenêtre pour l'observer encore. Je ne sais pas trop ce qu'il fait au juste, mais j'ai l'impression que ça me plairait bien. J'adore regarder le ciel et surtout les étoiles. Je sais que ma maman aussi aimait ça parce qu'elle en a collé partout dans ma chambre.

— Je veux essayer. On peut y aller, nous aussi ?

Mais Lesslie est en train d'ôter ses chaussures.

— Je préfère rester ici, dit-elle, mais tu peux y aller pendant que j'aide maman à préparer le pop-corn et à choisir notre film.

J'aime bien les jours où j'ai le droit d'aller dormir chez Lesslie. En fait, du moment que je ne suis pas obligée de rester à la maison, je suis contente. Je descends du canapé et pars enfiler mes chaussures dans l'entrée, puis je sors et je vais m'allonger dans l'allée à côté de Dean, qui continue de fixer le ciel sans même tourner la tête. Alors j'en fais autant.

Les étoiles brillent, ce soir. C'est la première fois que je les admire de cette manière. Elles sont bien plus jolies que celles sur mon plafond.

— C'est drôlement beau.

— Je sais, Hope. Je sais, répond-il.

Le silence entre nous dure un bon moment. Pendant plusieurs minutes ou plusieurs heures, je ne sais pas, on reste là à contempler les étoiles sans rien dire. Dean n'est pas très bavard, de toute façon. Il est beaucoup plus calme que sa sœur.

— Tu veux bien me faire une promesse, Hope ?

Je tourne la tête vers lui mais il continue de fixer le ciel. Je n'ai jamais rien promis à personne, à part à mon papa. Je lui ai promis de ne pas raconter qu'il m'oblige à le remercier et pour l'instant, je n'ai jamais rien dit à personne, même si parfois j'aimerais bien. D'ailleurs si un jour

j'en parle à quelqu'un, ce sera à Dean car je sais qu'il gardera le secret.

— D'accord, je lui réponds.

Cette fois il me regarde mais il a l'air triste.

— Tu sais, quand parfois ton papa te fait pleurer...?

Je hoche la tête en essayant de ne pas pleurer rien que d'y penser. Je sais pas pourquoi mais Dean sait que c'est toujours à cause de mon papa que je pleure.

— Promets-moi de penser au ciel quand il te rend triste, d'accord ?

Bien que je ne comprenne pas trop le sens de la promesse qu'il me demande de faire, j'accepte quand même.

— Mais pourquoi ?

— Parce que.

Il tourne de nouveau le visage vers les étoiles.

— Le ciel est toujours beau. Même quand il fait nuit, quand c'est pluvieux ou nuageux, c'est toujours un beau spectacle. C'est ce que je préfère dans la vie car je sais que si jamais je me sens perdu, seul ou effrayé, il suffit que je lève la tête et le ciel sera toujours là... toujours aussi beau. Tu n'as qu'à te dire ça quand ton papa te fait pleurer, comme ça, tu n'es plus obligée de penser à lui.

Ça me rend triste qu'il parle de ça et pourtant, je souris et continue de fixer le ciel, méditant son conseil. Je suis contente car maintenant, chaque fois que j'aurai envie d'être ailleurs, je saurai où me réfugier. Quand j'aurai peur, je n'aurai qu'à penser au ciel et ça m'aidera peut-être à sourire : quoi qu'il arrive, le spectacle sera toujours beau.

— C'est promis, Dean.

— Bien, chuchote-t-il.

Sur ce, il tend le bras et enroule son petit doigt autour du mien.

Remerciements

À l'époque de mes deux premiers romans, je n'ai jamais sollicité les comités de lecture ou les blogueurs pour avoir leur avis en avant-première (pas par choix mais par ignorance). Je ne savais même pas ce qu'était un BAT.

Si vous saviez comme je le regrette !

Merci à TOUS les blogueurs qui se donnent tant de mal pour partager leur passion de la lecture. Votre travail est vraiment capital pour nous, auteurs, et je vous remercie de tout ce que vous faites.

Plus particulièrement, je tiens à remercier Maryse, Tammara Webber, Jenny et Gitte du site totallybookedblog.com, Tina Reber Tracey Garvis-Graves, AbbiGlines, Karly Blakemore-Mowle et Autumn d'autumnreview.com, Madison de madisonsays.com, Molly Harper de toughcriticbookreviews.com, ainsi que Rebecca Donovan, Nichole Chase, Angie Stanton, Sarah Ross, Lisa Kane, Gloria Green, Cheri Lambert, Trisha Rai, Kay Perez, Stephanie Cohen et Tonya Killian d'avoir pris le temps de me faire part de leurs impressions aussi détaillées que précieuses. J'ai conscience de vous avoir à tous bien cassé les pieds au mois de décembre alors merci d'avoir supporté mes innombrables « versions mises à jour ».

Et SAPERLIPOPETTE ! Sarah Augustus Hansen, je ne te remercierai jamais assez : non seulement d'avoir créé cette couverture sublime mais aussi d'avoir accepté mes multiples demandes de modifications avant que je revienne finalement à tes recommandations initiales. Ta patience à mon égard ne connaît pas de limites. Alors c'est d'accord, tu peux avoir Holder pour toi toute seule.

Je dédicace également ce livre à mon époux, qui insiste pour apparaître dans les remerciements car il m'a suggéré une formule qui m'a permis de boucler la phrase d'une scène bien précise. Sans cette trouvaille (il s'agissait d'« ouvrir les vannes », les amis), ce roman n'aurait peut-être jamais vu le jour. C'est lui qui m'a demandé de dire ça. Mais dans un sens, il n'a pas tort. Certes, ce livre se serait sans doute très bien porté sans cette formule, sauf que sans son soutien, son enthousiasme et ses encouragements, je n'en aurais sûrement pas écrit une ligne.

À ma famille (notamment Lin, qui a besoin de moi comme personne). Je ne me souviens plus trop de la tête que vous avez, tous, et j'ai beaucoup de mal à me rappeler la plupart de vos prénoms mais maintenant que ce bouquin

est fini, je jure de répondre à vos coups de fil et à vos SMS, de vous regarder dans les yeux quand vous me parlez (au lieu de décrocher, happée par le monde merveilleux de l'imagination), d'aller me coucher avant quatre heures du matin et de ne plus jamais, au grand jamais, lire un e-mail pendant que je suis avec vous au téléphone. C'est promis... du moins jusqu'à ce que je commence l'écriture de mon prochain roman.

Enfin, aux trois enfants les plus formidables de tout l'univers. Nom de Dieu, ce que vous me manquez ! Oui, je sais, les garçons... maman vient encore de dire un gros mot. *Pour ne pas changer !*

Biographie de l'auteur

Acclamée par le *New York Times*, Colleen Hoover est l'auteure à succès de romans dont *Slammed*, *Point of Retreat* et *Hopeless*. Elle vit au Texas avec son mari et leurs trois garçons. Pour en savoir plus, rendez-vous sur le site www.colleenhoover.com.

Consultez nos catalogues sur

www.12-21editions.fr



et sur

www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original : *Hopeless*

Collection « Territoires » dirigée
par Bénédicte Lombardo

Couverture : Katia Monaci. Photos : © Maïke Mia Höhne / Plainpicture – © Istock.

© 2013, Colleen Hoover.

© 2014, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

EAN : 978-2-823-81154-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »